

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

JUILLET 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUILLET 1768.

EXTRAIT.

Traité-pratique de l'Inoculation, dans lequel on expose les Regles de conduite relatives au choix de la saison propre à cette opération ; de l'Age & de la Constitution du Sujet à inoculer ; de la Préparation qui lui convient ; de l'espece de Méthode qui doit être préférée, & du Traitement de la Maladie communiquée par l'insertion. Par M. GANDOGER DE FOIGNY, Docteur en médecine, Médecin consultant du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, aggrégé au College des Médecins de Nancy, &c., &c. avec cette épigraphe :

Inoculatio prophylapsis est variolarum certa atque tutissima. *BOERHAAVE.*

A Nancy, *chez* le Clerc ; *&, à Paris*, *chez* Merlin, 1768, *in*-8°.

APRÈS tout ce qui a été écrit jusqu'ici, en Angleterre, en France & ailleurs, sur l'inoculation de la petite-vérole ; après tout ce que ses partisans & ses adversaires ont employé

de preuves & de raiſonnemens en faveur ou contre cette méthode, nous n'avions plus à déſirer qu'un Traité complet de pratique ſur cette matiere ; c'eſt ce que M. Gandoger a tenté de faire par le ſeul motif de ſervir le genre humain, & ſur-tout ſa patrie. Ce n'eſt pas qu'on n'eût déjà de très-grands détails ſur cette matiere ; qu'on ne trouvât auſſi un grand nombre de regles de conduite, la marche ordinaire, les ſymptômes & les anomalies de cette maladie artificielle, bien décrits dans les différens ouvrages qui ont paru, tant chez l'Etranger que chez nous. Mais ces détails, ſi néceſſaires à connoître, ſe trouvent épars dans de nombreux volumes ſouvent écrits en différentes langues, dont quelques-unes ne ſont pas toujours connues des Médecins les plus inſtruits d'ailleurs ; &, quand cela ſeroit, qui eſt-ce qui peut avoir le tems ou l'occaſion de tout lire ? Il étoit donc néceſſaire de raſſembler en un ſeul corps d'ouvrage tout ce que la pratique & une longue expérience ont pu nous apprendre juſqu'ici de plus raiſonnable, de plus conſtant & de plus ſûr dans l'adminiſtration de la petite-vérole artificielle. M. Gandoger l'a fait avec un ſoin, un ordre & une intelligence que nous ne pouvons trop louer ; & nous oſons dire que c'eſt le coup le plus terrible qu'on peut porter aux adverſaires de l'inoculation.

Tous leurs vains efforts n'ont servi jusqu'ici qu'à ralentir les progrès de cette pratique salutaire ; mais enfin elle s'étend peu-à-peu & gagne de toutes parts.

Nous ne pouvons mieux faire que de copier ici ce que M. Gandoger dit lui-même de l'ordre qu'il a suivi dans son ouvrage. » J'ai divisé ce Traité en quatre parties. » Dans la premiere, je fais l'histoire des » choses qui, chez nos inoculés, ont pré- » cédé l'insertion de la matiere varioleuse, » (c'est-à-dire de la préparation.) Je dé- » cris, dans la seconde, l'opération en elle- » même, telle qu'il faut la pratiquer, & » je détaille les attentions qu'elle exige. » Dans la troisieme, je rends compte des » principaux événemens qui ont suivi l'inser- » tion ; je donne l'histoire de la maladie, & » j'expose le traitement qui lui convient. La » quatrieme renferme certaines questions » relatives, dans l'examen desquelles j'ai » cru ne pouvoir me dispenser d'entrer. En- » fin l'ouvrage est terminé par un assez bon » nombre d'observations prises de l'excel- » lent *Traité sur l'Inoculation* du Docteur » Dimsdale, publié, à Londres, l'année » derniere. «

Tout cela est précédé d'une histoire abrégée de la naissance, des progrès, des succès & des revers de l'inoculation en Asie, en Europe, en Amérique, & enfin dans les

différens Etats de l'Europe, où cette pratique salutaire s'est introduite : or, si l'on ne trouve pas, dans ce morceau, tout ce qui peut avoir été fait ou dit sur cette matiere, il contient du moins ce qu'il y a de plus important.

Comme l'ouvrage doit sa naissance à vingt-sept inoculations que l'Auteur avoit déjà faites, ce sont aussi ces observations qui servent de base à ce Traité, dans lequel il rapporte, suivant les circonstances, tout ce qu'il a trouvé ailleurs de plus important & de relatif à chaque chose en particulier. D'abord il parle du choix du sujet ; & il admet, à l'exemple des Anglois, nos guides & nos maîtres sur cette matiere, les enfans à la mamelle, jusqu'à l'âge de six mois inclusivement ; il regarde cette époque comme très-propre à subir cette opération. Depuis six mois jusques vers les trois ans & demi, c'est le tems de la dentition, & par conséquent des diarrhées, des coliques & des convulsions ; il conseille d'éviter cet intervalle, & il observe que les enfans qu'on inocule dans cet espace sont, toutes choses égales, plus malades, éprouvent plus d'accidens, & ont plus de pustules que ceux qu'on prend au-dessus. Il faut éviter le moment où les filles sont près d'être nubiles, & il loue même ceux qui conseillent de l'interdire aux garçons qui touchent à l'instant

de la puberté ; mais, passé ces momens, il n'y a point d'époque dans la vie, jusqu'à la vieillesse, où, avec les précautions requises, on ne puisse sûrement pratiquer l'inoculation.

Si l'on suivoit exactement ce qui se pratique aujourd'hui en Angleterre, il y auroit peu de sujets qu'on dût craindre d'inoculer, pas même les gens attaqués de goutte, de scorbut & d'écrouelles, &c. ; puisque cette pratique y est devenue si universelle, qu'on en accorde le bénéfice presqu'à tous les tempéramens, à toutes les constitutions, & presque dans tous les momens & les états de la vie. Mais M. Gandoger veut qu'on en use avec plus de circonspection en France, où cette pratique trouve encore tant d'ennemis & souffre beaucoup de contradictions. Il est donc prudent d'en éloigner tous les sujets qui ont une constitution décidément mauvaise, qui sont attaqués de quelque vice radical & considérable, comme écrouelles, scorbut, vérole, ulceres internes, épuisement, &c. ; les filles qui sont à la veille & dans le tems de leurs regles, ou chez lesquelles cette évacuation est mal ordonnée ; les femmes enceintes. Nous remarquerons cependant, au sujet de la grossesse, qu'on a vu, en Angleterre, beaucoup de femmes dans cet état subir cette opération avec le plus grand avantage pour la mere,

& même pour l'enfant qui s'est trouvé inoculé, du même coup, à sa naissance; mais de pareils exemples ne doivent pas nous rassurer.

Quant à la saison, on a d'abord preféré généralement le printems & l'automne comme les tems de l'année les plus favorables; mais les choses ont bien changé en Angleterre: ils inoculent indifféremment, à l'exemple de Sutton, dans toutes les saisons; ils préferent même le froid au chaud, & regardent l'hiver comme un tems très-favorable; &, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une opinion chez eux, c'est une conséquence fondée sur un nombre infini d'exemples; disons mieux, sur une pratique continuelle, en usage dans des provinces entieres, & constatée sur des milliers de sujets. Pendant l'hiver, l'inoculation se pratique dans les montagnes d'Ecosse; & elle n'a pas souffert la moindre interruption, malgré la rigueur de l'hiver dernier, dans Londres. Quant à M. Gandoger, qui ne perd jamais de vue le pays où & pour lequel il écrit, il semble donner la préférence à la douce température du printems & de l'automne, sans cependant les déterminer au point d'en exclure les autres tems de l'année, lorsque des circonstances particulieres, & une épidémie variolique sur-tout, peuvent exiger qu'on inocule

dans toutes les ſaiſons : nous diſons l'épidémie variolique ; car, pour les autres, il faut les éviter avec d'autant plus de ſoin, qu'elles ne manquent jamais de ſe compliquer avec la petite-vérole, ſi elle regne dans le même tems; & l'une & l'autre n'en deviennent alors que plus funeſtes.

Quant à la préparation, c'eſt une matiere qui a été ſinguliérement débattue en France: M. Gandoger dit avec M. Petit, notre illuſtre confrere, que, ſans être abſolument néceſſaire, elle peut cependant être utile; & cela ſuffit pour qu'on ne la néglige pas: encore un coup, cela dépend de l'âge, de la conſtitution, de l'état de force exceſſive, ou de foibleſſe du ſujet. Si la conſtitution eſt foible & lâche, il faut la fortifier ; ſi elle eſt forte & athlétique, il faut l'affoiblir; enfin, s'il y a un vice qui domine, il faut le corriger. Mais, comme l'état de ſanté eſt toujours le plus déſirable pour ſubir cette opération, il s'enſuit que la préparation qu'il y a à faire aux ſujets qui ſe portent bien, devient nulle, ou preſque nulle ; & c'eſt, en effet, ce que l'expérience a parfaitement confirmé en Angleterre ; c'eſt ce que M. Gatti avoit annoncé, & ce que l'on commence à pratiquer avec le plus grand ſuccès parmi nous. La diete végétale eſt ſur-tout recommandée après l'uſage de l'air pur & libre, comme un des moyens de préparation le plus efficace.

Les autres moyens qu'on emploie font l'eau pure pour boiſſon, ou du vin très-trempé; les bains, les fruits cuits ou cruds, pour tenir le ventre libre; & enfin des purgatifs, ſuivant que le cas & le ſujet l'exigent.

Il en eſt de la préparation particuliere comme de la générale dont nous venons de parler. Il eſt aiſé de voir qu'elle eſt relative, & que c'eſt à la prudence de l'Inoculateur à juger de ce qu'il convient de faire dans chaque circonſtance où il ſe trouve. M. Gandoger a traité cette matiere à fond, & ſa prévoyance nous fait croire qu'il ne laiſſe rien à déſirer là-deſſus.

Dans le ſecond livre, l'Auteur traite du choix de la matiere varioleuſe, du lieu où il convient de faire l'inſertion, des différentes méthodes de pratiquer l'inoculation, comme le véſicatoire, l'inſertion & la piquure, qui eſt la méthode de la Grece, d'une partie de l'Aſie, & enfin de Sutton: il donne tout le détail de chacune de ces méthodes; il en fait le parallele, & ſe détermine pour la derniere, qu'il trouve la plus ſûre, la moins embarraſſante, & la plus avantageuſe à tous égards.

En effet, cette méthode a cela d'excellent & de particulier, que la bleſſure eſt toujours infiniment légere, que le virus eſt très-récent, qu'elle ne produit jamais qu'une groſſe croûte, qui tombe preſque toujours comme

celle d'un autre gros bouton ; que rarement il ſurvient un ulcere à ſa ſuite, & qu'en un mot, c'eſt la ſeule des trois méthodes dans laquelle l'Inoculateur, à l'inſpection de la piquure, puiſſe sûrement donner ſon pronoſtic ſur le ſuccès de l'opération. Par le véſicatoire, on a d'abord une plaie, ſuite néceſſaire de l'action de ce cauſtique : le fil qu'on applique ſur les inciſions eſt un corps étranger qui irrite ſouvent la partie, & y cauſe, comme tel, une inflammation indépendante de la contagion ; au lieu que, par la méthode de Sutton, on ne fait que ſéparer l'épiderme, ſous laquelle on loge, avec la lancette même, une portion du virus dont elle eſt trempée ; & cette plaie eſt radicalement guérie, dès le lendemain ; en ſorte que la petite rougeur qui y ſurvient, vers le troiſieme jour, ne peut être & n'eſt manifeſtement que l'effet de la contagion de la portion infiniment petite du virus qui a été appliqué ſur cette partie. Un autre avantage de cette méthode, c'eſt qu'il n'y a ni ſoin à avoir, ni panſement à faire, attendu qu'il n'y a preſque jamais de plaie. Nous ne ſuivrons pas M. Gandoger dans tous les détails où il entre ſur les avantages de cette pratique, & les déſavantages des deux autres ; il ſuffit de dire qu'après les profondes inciſions, celle des véſicatoires eſt la plus mauvaiſe de toutes.

Quant au choix de la matiere, l'Auteur conseille bien, toutes choses égales, de préférer la matiere varioleuse d'une bonne espece, & prise sur un sujet sain, & bien constitué; mais il ne croit pas que cela soit tellement essentiel, que, dans un cas de nécessité, on ne puisse, à l'exemple des Inoculateurs Anglois, se relâcher sur quelques-unes de ces précautions: il a recours aux expériences comme au garant le plus sûr; & il pense, d'après les Docteurs *Méad* & *Gatti*, que la nature de la maladie dépend bien plus des dispositions du sujet qui reçoit, que de la qualité de la matiere insérée; en sorte qu'on peut donner une petite-vérole d'une bonne espece avec la matiere prise d'une confluente, & une confluente avec le virus provenant d'une petite-vérole parfaitement discrete; & cela est fondé sur des faits incontestables, & sur des témoignages respectables & authentiques, d'après lesquels il paroît qu'aucune maladie contagieuse ne se communique au sujet inoculé, en lui insérant le venin variolique. On peut en dire à-peu-près autant du moment où il convient de recueillir la matiere varioleuse: on pensoit qu'elle n'avoit d'efficacité qu'autant qu'elle avoit acquis un certain degré de maturité; mais Sutton a fait voir qu'elle est égalemenr contagieuse & bonne avant & après sa maturation; il inocule

indifféremment avec du virus pris dans tous les tems de la maladie, depuis la formation du premier pus dans l'incision, jusqu'au moment de la dessication des boutons; & la petite-vérole qu'il donne est également la même à tous égards; ce sur quoi M. Gandoger insiste avec le plus grand soin, c'est qu'on doit toujours employer la matiere la plus récente qu'il est possible.

Mais où convient-il de faire l'insertion? Est-ce aux bras ou aux cuisses? Notre Auteur se joint aux Anglois, & préfere d'opérer sur les bras, parce que les ulceres y sont moins fréquens, moins longs, & beaucoup moins graves que quand on fait l'insertion aux cuisses; que, par cette méthode-ci, les glandes des aînes s'engorgent plus facilement que celles des aisselles dans la premiere; que les ulceres, ou les plaies faites aux cuisses, sont plus difficiles à guérir; qu'elles empêchent de marcher; ce qui est un point capital, & qu'enfin cette prétendue dérivation, que l'esprit de systême avoit imaginée, est nulle, & ne détourne rien, ni de la tête, ni des autres parties supérieures du corps.

M. Gandoger entre dans un grand détail sur la méthode de Sutton; &, en homme éclairé, il distingue, avec les Médecins Anglois, tout ce qui tient au mystere & à la charlatanerie, comme ses potions, ses pou-

dres, ſes pilules, d'avec le fond de ſa méthode, qui eſt réellement excellente & qui ſe réduit à l'inſertion faite par une piquure ſuperficielle, & avec du pus récent; à ſon régime & à l'uſage de l'exercice & de l'air libre, pris dans tous les tems de la maladie: voilà à quoi tient le nombre infini de ſes ſuccès; voilà ce qui a fait adopter ſa méthode par tous les Inoculateurs d'Angleterre, & qui la rendra vraiſemblablement, dans peu de tems, générale dans toute l'Europe. On trouve, à la page 190, une lettre de M. Middleton, écrite à M. Dezoteux, dans laquelle cette méthode eſt parfaitement décrite: nous y renvoyons le lecteur. C'eſt d'après cette lettre que l'Auteur a abandonné les inciſions, pour ne plus faire l'inſertion que par les piquures. Cette piquure ſe fait au même endroit du bras où l'on pratique les inciſions, & où ſe placent communément les cauteres. Quant aux mercuriaux, dont Sutton fait tant d'uſage avant & après l'opération, l'Auteur ne les emploie que dans le cas où il ſoupçonne des vers dans le ſujet à inoculer, ou lorſqu'il juge que la viſcoſité & l'épaiſſiſſement des humeurs fait le fond de ſa conſtitution.

Parmi les précautions qu'il convient de prendre, lorſqu'on veut inoculer, on peut voir ce qu'en rapporte l'Auteur lui-même; mais nous ne paſſerons pas ſous ſilence celle

qui regarde les femmes & les filles nubiles, & qui consiste à ne jamais faire cette opération que le lendemain ou le surlendemain de la fin de l'évacuation périodique, afin que la maladie ait parcouru tous ses périodes avant le retour des regles: on sent combien cette attention est essentielle.

La troisieme partie renferme les circonstances qui suivent l'opération, c'est-à-dire l'histoire complete de la maladie; &, pour y mettre plus de méthode, il partage le tems qu'elle dure en plusieurs périodes, dont le premier est celui qu'il appelle, avec M. Gatti, *éruption locale*, pendant lequel tout ce qu'il y a à observer se réduit effectivement aux symptômes propres à la partie inoculée; il décrit ces symptômes tels qu'ils se présentent dans les trois méthodes, d'après lesquels on juge parfaitement qu'il n'y a que dans celle de Sutton qu'on peut sûrement juger, dès le 3e ou 4e jour, de l'événement de la maladie. Nous souhaiterions pouvoir le suivre ici dans les détails où il entre; mais les bornes de nos extraits ne nous permettent pas de nous étendre autant que l'importance de la matiere l'exigeroit.

Le second période est celui de la fievre d'invasion; & c'est communément le plus dangereux, &, à proprement parler, le seul qui demande des attentions particu-

lieres, & duquel dépend presque toujours le succès de la maladie : c'est, en effet, le seul tems où l'inoculé soit malade. Il commence ordinairement à la fin du septieme jour, ou au commencement du huitieme, & s'étend jusqu'au troisieme jour après : quelquefois ce période retarde de deux, de trois & de quatre jours, & se prolonge jusqu'au onzieme. Les symptômes qui le précedent, l'annoncent & l'accompagnent, sont les mêmes, mais plus légers que dans la petite-vérole naturelle, & sont connus de tout le monde : c'est ici que l'attention de l'Inoculateur est nécessaire; c'est ici que le régime doit être humectant, adoucissant & sévere ; c'est alors qu'il faut abandonner le lit, respirer un air pur & libre, & se mouvoir; qu'il convient d'éviter le repos, les exercices violens, la chaleur, sur-tout de la chambre & du lit, & qu'il importe tant de tenir le ventre libre. Quant aux symptômes, il y en a communément peu d'effrayans ; & ils se réduisent à la violence du mal de tête, à la force de la fievre, à l'hémorragie du nez, & aux convulsions. En général, l'Inoculateur veille, & s'en inquiete peu ; il y remédie d'abord, en faisant lever & promener son malade : quelquefois il donne une potion purgative aiguisée ; & il emploie des lavemens, les pédiluves & une poudre tempérante & sédative. Vers le troisieme jour,

l'éruption paroît, la fievre se dissipe, l'appétit revient ; & dès-lors on peut assurer que le malade est guéri. Lorsque les signes locaux, qui précedent la fievre d'invasion, arrivent de bonne heure, & se succedent rapidement, on peut promettre une maladie exempte d'orages, & une heureuse fin. Mais, si ces signes sont lents & tardifs, la petite-vérole succede ; mais elle est aussi plus lente & plus orageuse.

C'est à la fin de la fievre d'invasion que commence le période de l'éruption générale ou secondaire : tout ce qui se présente dans le cours de ce période, est le produit de l'infection universelle ; c'est la crise que la nature opere, pour dépurer la masse du sang, & le purger de la matiere vénéneuse qui l'infecte. Ce période dure encore trois jours, & ne finit que le treizieme ou le quatorzieme de l'insertion : les boutons, qui sont le fruit de cette éruption, sont toujours moins avancés, & en retard de trois ou quatre jours de plus que la pustule qui est venue la premiere au lieu de l'insertion.

Enfin, le quatrieme période renferme le tems de la suppuration & du desséchement des boutons. Ce période, qui est accompagné de la fievre secondaire, & est toujours le moment critique & le plus funeste dans la petite-vérole naturelle, en est presque toujours exempt dans l'inoculée ; ou, s'il sur-

vient un peu de fievre, elle eſt ſi légere que c'eſt avec raiſon qu'on annonce qu'après que l'éruption générale eſt faite, tout danger eſt paſſé, & que le malade inoculé eſt guéri.

Enfin vient le deſſéchement qui ſe fait plutôt ſur tout le corps, qu'à l'endroit des inciſions ou des piquures, & plus promptement dans cette derniere méthode que dans celle des inciſions; &, à plus forte raiſon, des véſicatoires : delà vient qu'on a fait ce reproche à la méthode de Sutton, de ſupprimer trop tôt une ſuppuration dépuratoire, & par conſéquent néceſſaire : à cela M. Gandoger & les Inoculateurs Anglois répondent par l'expérience, & diſent que la ſuppuration des plaies n'eſt varioleuſe que juſqu'au tems du deſſéchement ; paſſé ce terme elle ne l'eſt plus : ce n'eſt alors qu'une dépuration ſemblable à celle d'un cautere, d'un ſéton, ou d'un véſicatoire : qu'on juge, après cela, de ſon utilité & de l'importance de l'objection.

Delà l'Auteur vient à établir quelques regles de pratique relatives à la petite-vérole naturelle & inoculée : on y trouve pluſieurs réflexions très-eſſentielles ſur le traitement trop généralement ſuivi dans la premiere ; & c'eſt auſſi dans ce chapitre qu'on trouve le traitement complet de cette maladie. Nous y renvoyons volontiers le

lecteur ; mais nous croyons devoir faire observer qu'il insiste sur la nécessité de faire mouvoir & promener le malade dans sa chambre, pendant ces deux derniers périodes, & de lui procurer toujours un air frais, ou tout au moins tempéré. Il rapporte, à ce propos, ce qui se pratique en semblable occasion, dans le Bengale & l'Indoustan, où les Inoculateurs font commencer à leurs inoculés, dès le lendemain de l'insertion, la douche d'eau froide, versée sur la tête & sur le corps, à la dose de seize pintes: cette pratique si extraordinaire est suivie du plus heureux succès; & on la continue jusqu'à la fin de la maladie, sans l'interrompre, que pendant les trois jours que dure la fievre d'invasion : il n'est pas même permis aux inoculés de garder la chambre.

L'Auteur termine cette troisieme partie par quatre différentes variétés qui se rencontrent dans le cours de la petite-vérole artificielle, & les accidens qui la suivent, comme ulceres, érysipeles, ophthalmies, &c. ; accidens qui arrivent rarement par la méthode Suttonienne ; mais enfin qui peuvent arriver, qu'il faut donc prévoir, & auxquels il faut remédier.

Dans la quatrieme partie, M. Gandoger examine plusieurs questions relatives à l'inoculation, touchant les récidives, la petite-vérole volante, & sa nature, dont il fait un

parallele avec la petite-vérole naturelle, & touchant la contagion attribuée à l'insertion; encore un coup, ces trois questions y sont traitées de maniere à devoir satisfaire les gens les plus prévenus contre cette méthode : c'est ici qu'il fait bien sentir le mérite de l'ouvrage du Docteur Gatti, & qu'il lui rend avec courage l'hommage légitimément dû à la supériorité avec laquelle il a traité cette matiere. On nous pardonnera, sans doute, de ne pas nous étendre autant sur cette quatrieme partie de l'ouvrage de M. Gandoger; toute importante qu'elle est, elle a cependant moins de rapport à la pratique de l'inoculation, que le reste de son ouvrage : c'est pour cela que nous nous croyons moins obligés de la faire connoître : nous allons rapporter seulement les principaux caracteres qui peuvent faire distinguer la petite-vérole volante, ou vérolette, de la vraie petite-vérole, qu'on a confondue assez souvent jusqu'ici, sans doute à cause de la conformité de leurs noms. La petite-vérole volante est la même que ce que les Italiens appellent *raviglioni*, *morviglioni*; les Auteurs latins, *pustulata febricula*, *febriculæ pustulosæ*, *pustulæ febricosæ*; les Allemands, *shefh-blattern*, pustules de brebis; & les Anglois, *chicken-pox*, *swin-pox*, ou *pig-pox*, pustules de poulet, pustules de porc. 1° La petite-vérole vraie, dit-il, est

marquée par un eſpace de temps qui dure au moins quinze ou vingt jours, diviſés en quatre périodes ; tandis que la petite-vérole volante parcourt ſes tems en quatre ou ſix jours. 2° L'une eſt une maladie grave & dangereuſe, & dont l'événement eſt douteux ; l'autre, au contraire, eſt ſi douce & ſi légere, qu'à proprement parler elle ne mérite pas ce nom. 3° L'éruption de la petite-vérole naturelle eſt toujours précédée de la fievre & d'autres ſymptômes ; &, dans la petite-vérole volante, l'éruption paroît tout-à-coup, & ſans aucun ſymptôme précurſeur. 4° Dans l'une, la fievre commence avec friſſon ; elle dure trois & quatre jours : le pouls eſt fréquent, gros, plein, rebondiſſant comme dans la ſynoque ſimple ; dans l'autre, il n'y a rien de tout cela : elle eſt ordinairement ſans friſſon, dure 15 ou 18 heures tout au plus, & diſparoît, pour ne plus revenir. 5° Dans l'une l'abattement eſt conſidérable ; & la tête eſt particuliérement affectée, dans l'autre, au contraire, tout s'y paſſe d'une façon ſi légere, que les enfans n'interrompent pas leurs amuſemens, & que ce n'eſt que par les boutons qu'on s'apperçoit de leur état. 6° Dans la premiere, l'éruption reſſemble d'abord à des morſures de puces, qui augmentent peu-à-peu, & ſont quatre jours à prendre leur accroiſſement ; dans la ſeconde, en

vingt-quatre heures de temps, les boutons viennent au même point. 7° La petite-vérole eſt ordinairement accompagnée d'œdême, la volante n'en a jamais. 8° Dans l'une, la fievre qui s'étoit éteinte ſe réveille lors de la ſuppuration, & eſt ſouvent accompagnée du plus grand danger ; dans l'autre, la fievre, qui a une fois ceſſé, ne reparoît plus. 9° Dans la petite-vérole, les puſtules ſe rempliſſent d'un véritable pus, ſe ſéchent, forment des croûtes qui ne tombent que du quinzieme au vingtieme jour ; dans la volante, au contraire, les boutons ſe rempliſſent d'une ſéroſité rouſsâtre, puis ils s'affaiſſent, ſe ſechent, & tombent, le cinquieme ou ſixieme jour, ſans avoir ſubi nulle eſpece de ſuppuration ; & c'eſt cette circonſtance, ajoute l'Auteur, qui forme la différence eſſentielle & caractériſtique qui ſe trouve entre ces maladies. 10° Dans la petite-vérole, il reſte des taches violettes, qui ſont long-tems à s'effacer ; dans la fauſſe, elles diſparoiſſent tout de ſuite, ou très-peu de temps après. 11° La petite-vérole volante ne met perſonne à l'abri de la petite-vérole vraie, de même que celle-ci ne garantit pas de l'autre.

D'après ces caracteres, & d'autres que nous omettons comme moins eſſentiels, il nous ſemble qu'il ſera facile de moins confondre ces deux maladies : on a d'autant

plus d'obligation à M. Gandoger d'avoir donné ce parallele dans les circonſtances préſentes, qu'il eſt important de pouvoir répondre aux adverſaires de l'inoculation, qui affectent ſouvent de confondre ces deux maladies, & de regarder l'une comme une récidive de l'autre, qu'ils rejettent enſuite ſur l'inoculation.

Enfin cet ouvrage eſt terminé par pluſieurs obſervations relatives à une eſpece de petite-vérole irréguliere, à laquelle on a donné le nom de *courte eſpece*, à raiſon de ce que ſa marche eſt très-rapide, & ſe termine en la moitié moins de tems qu'elle n'en emploie ordinairement. Parmi ces obſervations, il y en a auſſi touchant la complication d'autres maladies avec la petite-vérole inoculée. Ces obſervations ſont traduites de l'ouvrage du Docteur Dimsdale, qui a pour titre : *Nouvelle méthode de pratiquer l'inoculation*, & ſervent à confirmer la doctrine établie dans le livre ; elles ſont ſuivies d'une application de la méthode Suttonienne au traitement de la petite-vérole naturelle; ce qui, entr'autres choſes, peut encore ſervir à faire voir l'identité de ces deux maladies : cette application eſt appuyée de ſept obſervations où cette méthode a été employée avec le plus grand ſuccès. Nous exhortons les gens de l'art à lire cette partie de l'ouvrage de M. Gandoger. Sydenham

avoit bien entrevu la vraie méthode; mais il étoit réservé au Docteur Dimsdale de la mettre courageusement en pratique. Nous espérons que son exemple enhardira les autres; qu'on osera, à la fin, s'opposer au torrent & à l'empire de l'usage, & qu'on déterminera une bonne fois le traitement, jusqu'ici si incertain, qui convient le mieux à cette terrible maladie.

Tel est l'ouvrage que nous annonçons au public; il ne peut que faire honneur au cœur & aux connoissances de M. Gandoger; il y regne un ordre, une clarté & une méthode qui ne sont pas ordinaires, & nous ne doutons pas qu'il ne produise l'effet qu'il est en droit d'en attendre; le cas que nous en faisons à tant d'égards, nous met en droit de nous plaindre de la longueur & de beaucoup de répétitions qui l'allongent encore davantage; nous sentons bien que les circonstances en ont hâté l'impression; mais le lecteur redoute les grands volumes, leur aspect seul le rebute: cependant il est très-essentiel qu'on lise celui-ci, & nous voudrions le voir entre les mains de tout le monde.

Nous joindrons ici une lettre que cet Auteur nous a adressée pour réparer une méprise qui lui est échappée, pag. 247 de son ouvrage; nous nous prêtons d'autant plus volontiers à la publication de cette piece, qu'elle

qu'elle ne peut que faire honneur à ſon cœur & à ſa droiture.

MONSIEUR,

Depuis la publication de mon ouvrage, il m'eſt parvenu une traduction Angloiſe des *Réflexion ſur la Pratique de l'Inoculation* de M. *Gatti*. Le Docteur *Maty*, Auteur de cette traduction, apprend au public, dans un diſcours préliminaire, que M. *Gatti* avoit fait connoître ſa nouvelle méthode, avant qu'on eût écrit en Angleterre en faveur de la pratique *Suttonienne*. Je croyois, au contraire, que ce Médecin-Inoculateur avoit pris ſa nouvelle doctrine ſur l'inſertion chez les Inoculateurs Anglois, pendant ſon ſéjour à Londres; je me hâte, en conſéquence, de rétracter ce que j'ai dit dans la Note de la page 247 de mon ouvrage; je rends à M. *Gatti* l'honneur qui lui eſt dû à cet égard, & que le traducteur Anglois vient de lui rendre publiquement. On me verra toujours prêt à reconnoître mes torts, ſi jamais j'ai le malheur ou la mal-adreſſe de m'en faire vis-à-vis quelqu'un. Vous vous donnerez, Monſieur, vraiſemblablement la peine de placer dans votre Journal un Extrait de mon ouvrage. Je vous prie de faire uſage de ma Lettre à la ſuite de cet Extrait: il eſt juſte que la réparation ſuive immédiatement l'offenſe, ſi on peut donner ce nom

à l'ignorance dans laquelle j'étois relativement à la traduction du Docteur *Maty*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur le Tænia, *ou Ver solitaire, & plus particuliérement sur un* Tænia *percé à jour* (a); *par M. MASARS DE CAZELES, Docteur en l'Université de médecine de Montpellier, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers, Médecin à Bédarrieux.*

S'il est dans toutes les sciences des découvertes qui paroissent d'abord plus curieuses qu'intéressantes, mais dont le tems pese insensiblement la valeur, & détermine les rapports avec notre intérêt, il en est d'autres qui, malgré leur ancienneté & le dehors d'un mérite imposant, n'en ont pas plus tourné à l'accroissement de nos connoissances, & laissent un vuide prodigieux entre l'objet de nos méditations & les fruits que nous devrions en tirer.

(a) *Ces observations ont été lues, à l'assemblée publique de l'Académie royale des Sciences & Belles Bettres de Béziers le 3 Septembre 1767; & ce fut pour remplir la tâche imposée aux Académiciens associés, conformément à l'Article VI de leurs Statuts.*

Qu'a ſervi, en effet, aux Médecins, qu'Hippocrate leur ait parlé du *tœnia*; que tant de Docteurs aient travaillé à leur en tracer les différentes eſpeces, à en marquer les ſymptômes, ſi les ſignes auxquels on peut le reconnoître dans le malade, n'en ſont pas moins obſcurcis de doutes, & ſi les orages qu'il cauſe n'en ſont pas aujourd'hui plus aiſément ſurmontés ?

Le premier que j'eus à combattre conſumoit, à la ſourdine, une femme ſeptuagénaire, épuiſée, d'un tempérament ſec & bilieux.

Il avoit été accompagné, pendant trois années, de coliques d'eſtomac, de palpitations de cœur, de peſanteurs après les repas, de nauſées qui revenoient par intervalles, d'un amaigriſſement qui augmentoit de jour en jour, d'un pouls petit, irrégulier, preſque continuellement fiévreux, & de conſtipation.

Cet aſſemblage d'accidens, que je regardois comme les marques d'une conſomption naiſſante, produite par le vice du ſang épuiſé de ſon mucilage, la dépravation des digeſtions, & trop de ſenſibilité de la tunique nerveuſe du ventricule, n'ayant rien moins que cédé à l'effet des ſtomachiques mariés avec les calmans, les humectans, les adouciſſans, je me tournai & je me retournai, pour tâcher de mieux diriger

l'action de mes remedes, mais toujours avec aussi peu d'avantage, jusqu'à ce que ma malade se plaignant de bouche mauvaise, de pesanteurs d'estomac, de nausées, de vomissemens, je pris le parti de remplir ces indications par le moyen d'un minoratif aiguisé de quelques gouttes de syrop de Glauber.

Ce remede eut un succès d'autant moins attendu, que, ne m'étant jamais douté de la présence du ver solitaire, il fut rejetté par le bas, après un vomissement & quelques déjections.

Quelle fut ma surprise ! Mais celle des parens, gens très-novices dans l'histoire des maladies, fut bien d'un autre genre ! Leur malade, froide, pâle, sembloit se mourir : ils crurent qu'elle avoit rendu les boyaux : les femmes qui l'entouroient furent du même avis. Dans l'instant, les cris de la douleur percent dans le voisinage : je n'étois pas présent lors de l'événement ; on se hâte de m'en instruire. Je demande à voir le phénomene dont ils sont si alarmés ; je reconnois le *tænia*, je l'annonce, &, en même-tems, l'espoir d'une santé plus ferme à l'avenir. Mais l'illusion du préjugé étoit si profonde, que toutes mes assertions n'auroient pas suffi pour le dissiper, si les forces, qu'une portion cordiale ranima presque dans l'instant, & si le calme qui succéda peu-à-peu à l'expulsion de l'ennemi, n'avoient été

d'une éloquence victorieuſe pour l'indocile impéritie.

Ce ver, avant que je le viſſe, avoit été laceré en pluſieurs morceaux par les curieux ſcrutateurs des prétendus inteſtins ; il étoit plat, très-large, à longues articulations, & fut eſtimé avoir cinq pieds de long : je ne pus y reconnoître ni tête ni queue ; il étoit également large par-tout.

La malade ſe trouva mieux de jour en jour ; &, ſans autres remedes qu'une tiſane faite avec la racine de fougere & l'écorce de racine de mûrier, elle ſe rétablit parfaitement, & mourut, cinq ou ſix ans après, ſans qu'il lui fût arrivé depuis de faire aucune eſpece de ver.

Le ſecond & le troiſieme, que la pratique a fait rencontrer ſur mes pas, étoient logés chez une malade âgée de ſoixante-neuf ans, d'une conſtitution ſanguine, & dont les nerfs ſont ſi irritables, qu'ils s'ébranlent, outre meſure, à la moindre impreſſion.

Elle traînoit, depuis pluſieurs années, une dartre vive au viſage, &, depuis environ la même époque, des coliques périodiques irrégulieres après les repas, tantôt inteſtinales, & tantôt d'eſtomac ; ces coliques étoient précédées de nauſées, de vomiſſemens, & ſuivies quelquefois de déjections abondantes, & de beaucoup de flatuoſités ; elles ſe terminoient, pour l'ordi-

naire, dans vingt quatre heures, par une grande explosion de vents par en-haut ou par en-bas, & n'étoient regardées que comme des indigestions compliquées avec un état vaporeux. Hors des accidens, le ventre étoit paresseux, & ne donnoit que des matieres seches.

En conséquence, la malade passa plusieurs fois aux anti-spasmodiques humectans, & aux laitages mariés avec les amers.

Elle tira toujours avantage de ces remedes, non que ses accidens fussent détruits; mais ils revenoient moins fréquemment; leurs retours étoient moins violens, & la dartre moins animée; au point même que ces alternatives de santé & d'indisposition, dont l'opiniâtre persévérance avoit autant découragé l'esprit de la malade, qu'elle déconcertoit le zele du Médecin, s'éclipserent pendant plusieurs mois. Ce prodige fut le fruit d'un long usage de lait.

Mais à peine avoit-on commencé de s'en promettre des effets plus durables, qu'à la suite d'une joie excessive, l'appétit commença à se ralentir, les jambes à vaciller sous le poids du corps, & un sommeil, presque continuel & invincible, à s'emparer des sens, même au milieu des cercles & des festins.

A ces symptômes se joignit, bientôt après, un vomissement des plus violens,

un dégoût presqu'insupportable pour le bouillon à la viande, une déglutition si gênée, que le malade ne pouvoit avaler la boisson que goutte à goutte ; l'épigastre & les hypocondres étoient gonflés : elle y sentoit des douleurs si vives, qu'elle en poussoit les hauts-cris : le sommeil dont elle étoit accablée antérieurement, n'étoit plus qu'un sommeil momentané, presqu'aussi pénible que la veille, & dont elle ne goûtoit les tardives douceurs, que lorsqu'excédée du travail du vomissement, & épuisée des fatigues de la douleur, elle sembloit avoir porté l'excès de ses souffrances à ce période où l'on ne peut plus souffrir. Le pouls étoit, tantôt fort, tantôt foible, tantôt plein, tantôt petit, mais toujours inégal, & plus ou moins fréquent ; la bouche étoit pâteuse ; & la langue se couvrit de limon : c'étoit le 16 du mois d'Août 1766.

Dans cet état, on risqua un purgatif le 17 ; il procura d'assez abondantes déjections, sans augmenter le vomissement ; mais il ne produisit aucun relâche dans la véhémence des autres symptômes.

Le 18 & le 19 on fut plus timide ; on ne donna que des lavemens. La langue étoit d'une sécheresse extrême : on essaya la limonade. La malade en but d'abord autant qu'il lui fut possible ; mais, soit qu'elle ne pût avaler qu'avec beaucoup de peine, soit

que ſon eſtomac ſemblât répugner à cette liqueur, ſoit que le vomiſſement n'en fût pas moins fréquent, elle la prit bientôt en horreur : le bouillon à la viande n'étoit pas moins inſupportable ; on y ſubſtitua le bouillon de pain.

Le 20, les douleurs & le vomiſſement continuant toujours avec la même fougue, la déglutition étant très-difficile, ſuivie d'une éruption laborieuſe de flatuoſités, la langue aride, le pouls toujours irrégulier, & les extrêmités inférieures froides, je fus mandé.

Après avoir reconnu un état de ſpaſme & d'érétiſme preſque général, & des marques d'une ſaburre acide ſtimulante dans les premieres voies, à laquelle j'avois pourtant bien de la peine à imputer tous les accidens dont j'étois témoin, il me vint quelques ſoupçons obſcurs de la préſence du ver ſolitaire. Ma malade antérieure ſe préſentoit ſouvent à moi : cependant, ſans trop m'arrêter à cette idée, que je ne pouvois aſſeoir que ſur des conjectures fort hazardées, je me décidai pour un minoratif, auquel j'aſſociai l'eau de menthe & celle de fleurs d'orange, crainte qu'il ne fût à l'inſtant rejetté par le vomiſſement.

Ce remede ; qui ne put être avalé qu'en détail, produiſit un effet d'autant plus heureux, qu'outre les évacuations fétides, qu'il détermina par en bas, le pouls fut plus

uniforme, le vomiſſement ſuſpendu, les douleurs émouſſées, les gonflemens diminués, la langue moins ſeche, & la déglutition moins gênée, en ſorte que, pendant l'action du purgatif, la malade fut en état d'avaler pluſieurs verres d'une tiſane faite avec le poulet & les feuilles de menthe.

Ce mieux ne fut pas durable à tous égards: le ſoir même, vers les neuf heures, le vomiſſement revint avec tant d'impétuoſité, que la malade, aſſiſe ſur ſon lit, en jettoit la matiere à plein canal, & à deux pieds de diſtance: c'étoit une eau verdâtre, chargée de filamens glaireux, acide & amere tout-à-la-fois, & dans laquelle on vit nager un gros ver ſtrongle: cependant les autres ſymptômes étoient beaucoup moins aigus que de coutume; le pouls étoit meilleur, & les extrêmités inférieures avoient repris un peu de chaleur.

L'eau de poulet à la menthe fut continuée: je fis prendre du bouillon à la viande; & le vomiſſement ne revint qu'à minuit & à ſix heures du matin. Le reſte de la journée, 21, je fis boire ſouvent, & à petits coups, de l'eau de poulet; je donnai du *diaſcordium*; mais cela n'empêcha pas que la malade ne vomît preſque d'heure en heure: il eſt vrai que c'étoit ſans peine & ſans fatigue, & qu'elle ne vomiſſoit, chaque

fois, qu'une ou deux bouchées d'une eau qui n'avoit d'autre goût que celui de la menthe, ou qui étoit insipide, & qu'elle recevoit dans un linge, sans se remuer.

Le même jour elle rendit un second ver strongle par le moyen d'un lavement.

Vers le soir, la malade, impatientée de voir que rien ne ralentissoit le vomissement, & qu'au contraire, tout ce qu'on lui donnoit sembloit l'exciter, ne voulut plus d'eau de poulet; le bouillon même n'étoit pris que de loin en loin, & à cuillerées: cependant, comme la sécheresse de la langue & la soif étoient extrêmes, elle promenoit souvent de l'eau fraîche dans la bouche, avec soulagement.

Vers les neuf heures, elle vomit à plein canal, comme elle avoit fait la veille, avec la même abondance & la même impétuosité. Au lieu du calme qui succédoit, pour l'ordinaire, aux grands vomissemens, elle fut travaillée, l'instant d'après, & pendant presque toute la nuit, d'un mal-aise inexprimable; elle demandoit, à chaque instant, de changer de situation; elle ne pouvoit rester nulle part; elle eut, par intervalles, le hoquet & des nausées; mais elle ne vomit point: les forces étoient entiérement abattues; le pouls, misérable; &, quoique la soif fût des plus pressantes, non-seulement elle refusoit de boire, mais elle ne se sentoit

pas même le courrage de laver la bouche avec de l'eau fraîche, comme elle l'avoit fait antérieurement. Tout ce qu'on put obtenir, fut de prendre quelques cuillerées de bouillon, & un peu de *diaſcordium*.

Malgré une nuit d'un auſſi triſte préſage, la malade parut beaucoup moins mal le 22 au matin; ſon pouls fut aſſez bon; les douleurs plus obſcures; les gonflemens moins conſidérables; en ſorte que je ne vis rien de plus preſſé que de profiter de ce moment pour évacuer la matiere âcre & vermineuſe, qui étoit le ſeul agent, véritablement connu, que je puſſe accuſer de l'irritation des nerfs, & ſur-tout de ceux de l'eſtomac. (Les inviſquans, les huileux, les amers ou autres vermifuges de ce genre, qu'on ne pouvoit donner qu'aſſociés aux calmans, à cauſe de la rigidité des fibres, me paroiſſant plus propres, en émouſſant l'activité de cette matiere, à l'éterniſer dans ſon foyer, qu'à remplir l'objet curatif que je me propoſois); en conſéquence, la malade fut purgée avec la décoction de feuilles de menthe & de fleurs de pêcher, la caſſe, la manne & l'eau de fleurs d'orange.

A la premiere déjection, la garde étonnée me fit voir dans le baſſin une eſpece de corps graiſſeux, en forme de peloton : je le fis laver, & je me hâtai de le dévuider; ce fut deux portions de ver ſolitaire, plates,

blanches; d'une contexture ſi délicate, qu'en les élevant elles étoient prêtes à ſe déchirer par leur propre poids; elles avoient autour de quatre ou cinq lignes de largeur à l'une de leurs extrêmités, tandis que l'extrêmité oppoſée devenoit ſucceſſivement plus étroite; enſorte que, vers les dernieres articulations, elle avoit à peine deux lignes.

L'une de ces portions étoit à petites articulations, marquées par des lignes tranſverſales profondes, à de très-petites diſtances les unes des autres, reſſemblant, en quelque ſorte, à un ruban de velours cannelé; l'autre étoit à grandes articulations, & repréſentoit une ſuite de graines de melon, mouſſes à leurs extrêmités, & unies comme par *juxta-poſition*.

Le corps des articulations de cette nouvelle eſpece de *tænia* étoit marqué de pluſieurs lignes tranſverſales ſuperficielles, en maniere de rides, & étoit percé d'un ſeul trou oblong, plus ou moins grand, ſuivant la grandeur des articulations. Parmi ces trous, les uns étoient ſans dentelures extérieurement, & les autres inégalement frangés.

Du côté marginal externe de ces pieces, qui avoient cinq ou ſix pans de longueur chacune, s'élevoient, par intervalles irréguliers, de ces petites éminences appellées *mamelons* par M. Andry, & que le célebre M. Kœnig nous repréſente comme au-

tant de bouches, au moyen desquelles chaque articulation de l'animal peut pourvoir à sa subsistance particuliere.

Dès le moment que ces portions du *tœnia* furent expulsées, le pouls fut très-bon, l'estomac libre, les nausées, les douleurs, les gonflemens disparurent : la médecine opéra sans fatigue, & la malade se trouva infiniment mieux : elle prit sans peine du bouillon à la viande, & de la tisane faite avec l'écorce de racine de mûrier, & celle de fougere que je prescrivis dans l'instant : en un mot, notre tranquillité auroit été sans nuages, s'il ne se fût déclaré, le soir, une douleur si vive à la partie latérale droite de la poitrine & du col, que la malade ne pouvoit se remuer sans pousser les cris les plus perçans.

Un autre accident qui ébranla notre sécurité, fut le vomissement périodique, dès neuf heures du soir, duquel nous nous flattions d'être venus entiérement à bout, & qui revint, quoique les différentes boissons que j'avois fait prendre pendant le jour eussent très-bien passé, & qu'il ne parût pas que l'estomac en eût ressenti la moindre gêne.

Ce vomissement ne fut guere moins violent que les autres : cependant ni l'un ni l'autre de ces accidens n'eut des suites fâcheuses : la malade passa un bonne nuit ; la journée

du lendemain 23, fut encore meilleure, & ſans vomiſſement : la nuit d'après, elle l'employa preſqu'entiérement à dormir. Le ſurlendemain 24 elle fut aux mieux, quoique je l'euſſe purgée ; &, le jour ſuivant 25, elle mangea une petite ſoupe avec autant de plaiſir que de ſuccès.

Je partis le même jour, & je me contentai de lui preſcrire un régime convenable, &, pour tout remede, la tiſane de racine de fougere & de mûrier.

On m'écrivit le 30, qu'elle avoit rendu pluſieurs portions du ver plat ; que la garde, qui ne croyoit pas qu'il fût important d'en avertir, les avoit jettés, ſans avoir examiné ſi c'étoit des portions du ver à grandes articulations, & percé à jour, ou de l'autre ; qu'au ſurplus, les forces & la ſanté revenoient à pas de géant.

Au bout de quelque tems, la tiſane ne paroiſſant produire d'autre effet que celui d'enchaîner la fureur de nos hôtes, ſans les chaſſer, je fus preſque tenté de faire un eſſai du fameux ſpécifique de M. Andry, ou de la poudre Helvétique que MM. Herrenſchwand, Tronchin & Hovius ont employée avec tant de ſuccès ; mais, comme tout ce qui porte le nom d'*arcane*, ne peut obtenir du Médecin dogmatique qu'une confiance douteuſe, quelque vénération qu'on ait d'ailleurs pour les grands hommes qui l'ont pré-

conifée, je me déterminai, après avoir promèné fucceffivement mes regards fur le mercure, le cuivre, les préparations de Mars & de Jupiter, &c, pour l'huile de noix, & le vin d'Alicante. Ce remede me parut des plus fagement imaginés, & des plus appropriés à ce qui avoit précédé, & à l'état actuel de la malade.

En conféquence, je lui en fis ufer, pendant quinze jours, à la dofe de trois onces pour le vin, & de quatre onces pour l'huile. Les trois premieres prifes déterminerent des évacuations très-copieufes par le bas: les fuivantes ne produifirent que deux ou trois déjections dans la journée.

Le fecond jour, la malade rendit environ une aune & demie du ver à petites articulations; mais, comme il n'avoit rien paru du ver percé à jour, je revins, après quelques jours de repos, au même remede, qui, malgré les abondantes évacuations qu'il détermina de nouveau par le bas, ne fut fuivi d'aucune expulfion de vers; ce qui, joint à la bonne fanté dont jouit la malade, me fait préfumer qu'il ne refte plus rien de ces cruels ennemis; que leur tête, ou telle autre partie reproductive de leur corps, eft tombée en fonte, & a été évacuée fous la forme des glaires qu'on obfervoit dans le baffin, lors de l'effet du remede.

Quoi qu'il en foit, rien n'empêche qu'on

ne ſe tienne ſur ſes gardes, & qu'à la moindre alerte qui pourroit faire craindre la réſurrection de ces terribles inſectes, on ne ſe hâte de les attaquer de nouveau.

Il réſulte de ces obſervations, qu'outre les différentes eſpeces de ver ſolitaire dont parlent les Auteurs, il manquoit à l'hiſtoire naturelle de ce reptile celle du *tænia* percé à jour, dont M. Andry, dans le cours d'une longue pratique, que la célébrité de ſon remede avoit rendu fertile en découvertes, n'a vu qu'une très-petite portion; ce qui faiſoit préſumer que c'étoit plutôt un jeu de la nature, ou le produit de quelque maladie, qu'une marque diſtinctive de l'animal.

Il en réſulte, en ſecond lieu, que, malgré tout ce qu'on lit du ſort de certains malades, dont les uns, ſans aucun médicament & ſans autre régime qu'une intempérance habituelle, ſe ſont vus délivrés de ce reptile dangereux, par des efforts de la nature, dans des tems où ils ne ſoupçonnoient pas même d'être malades, & dont les autres ſe ſont, pour ainſi dire, familiariſés avec cet ennemi domeſtique, ont paſſé les quatre-vingts ans ſans en avoir eſſuyé la moindre hoſtilité, quoiqu'ils en rendiſſent, de tems en tems, des portions aſſez conſidérables : il n'eſt pas moins vrai que, ſi le *tænia* n'eſt pas toujours redoutable, il eſt nombre de cas où ſes fureurs ſe jouent de nos efforts,

où il trompe le génie du Médecin, & précipite le malade dans les plus grands dangers.

Il en résulte enfin que le *tœnia* percé à jour, tient plutôt du solitaire à grandes articulations, que de l'autre; qu'il ne paroît pas que l'huile de noix, si elle ne l'a réduit en liquéfaction, ait rien opéré sur lui, que de l'empêcher de nuire. Que les vers cucurbitains, qui sont regardés avec fondement comme une marque certaine de la présence du *tœnia*, sont un symptôme qui manque quelquefois, de même que les déjections molles, battues & fouettées, que quelques Auteurs ont rangé assez gratuitement, ce me semble, dans la même classe, puisque, dans l'un & l'autre cas dont il est ici question, on ne rendoit, pour l'ordinaire, que des matieres seches, pelotonnées, en un mot, de véritables *scibala*.

Les pesanteurs après les repas où l'on n'a rien mangé, à quoi on puisse raisonnablement les imputer; les coliques périodiques, irrégulieres, les nausées, les movissemens spontanés, l'irrégularité du pouls, au défaut des symptômes pris de la présence des cucurbitains, n'en seroient ils pas les signes les moins douteux, sur-tout s'ils persévéroient, après un usage méthodique de remedes rationnels, employés pour les combattre? .... Mais qu'ils sont loin de ces phares radieux, sur la

ſoi deſquels on ne craint point de s'égarer !

S'il eſt vrai que chaque cauſe ait, dans tous les cas, des effets qui lui ſoient propres, & qui ne puiſſent pas être le produit de toute autre cauſe, le *tœnia* doit avoir néceſſairement ſes marques évidentes & caractériſtiques : quelle que ſoit leur divergence & l'obſcurité des ombres qui nous les cachent, le point de leur émerſion ſera toujours apperçu dans la ſphere de nos recherches ; mais ce n'eſt qu'au miroir ardent d'un obſervateur induſtrieux & éclairé, d'en raſſembler les émanations, de les peindre, de les produire.

Que le Théoricien, entraîné par l'eſſor d'une imagination vive & fertile, perce, plonge, vole dans la nuit qui nous dérobe l'origine, le ſexe, la propagation, la vie, la ſtructure du ver ſolitaire, & qu'affranchi de toute entrave, il éleve ſyſtême ſur ſyſtême, pour débrouiller ce cahos & la reproduction des parties de cet autre polype, la médecine-pratique, en applaudiſſant aux efforts de ſon avide curioſité, s'enrichira de ſes découvertes, lorſqu'elles ſeront conſtatées, & n'aura preſque jamais rien à craindre de ſes écarts. Mais lorſqu'il voudra l'aider à marcher dans la route de ſes myſteres, s'il ne circonſcrit avec elle l'activité de ſon génie au cercle des obſervations, ſes idées, quelque ſublimes, quelque lumineuſes qu'elles

paroiſſent, au lieu d'éclairer, ne ſerviront qu'à éblouir; & l'art, ſéduit par le preſtige, n'ira jamais qu'à tâtons ſur les pas de l'incertitude.

Pour l'intelligence du portrait que j'ai fait de mon *tœnia* percé à jour, j'ai prié une main fidelle & induſtrieuſe de le deſſiner : le voilà repréſenté ſur une branche d'arbre, tel qu'il étoit, lorſque je l'eus étendu ſur du papier bleu, pour le conſidérer.

OBSERVATIONS

Sur quelques maladies traitées d'après les ſignes du pouls; par M. LE NICOLAIS DU SAULSAY, Docteur en médecine à Fougeres

Les *Recherches ſur le Pouls*, par M. de Bordeu, forment une collection de connoiſſances les plus avantageuſes pour le progrès de la médecine; elles ouvrent une carriere où tout amateur de l'art ne peut ſe diſpenſer d'entrer; l'amour de ſa réputation, l'intérêt de l'humanité l'y déterminent. En effet, ſans ceſſe guidé par le flambeau de l'obſervation, il devient plus que jamais en droit de ſe regarder comme le fidele interprete de la nature; ſes mouvemens préſens & futurs lui ſont connus : il

découvre le ſiege du mal ; il en diſtingue l'eſpece, il en apprécie le degré. Ces rares prérogatives s'acquierent avec la connoiſſance des principaux pouls, caractériſés par les modifications qui leur ſont eſſentielles : les moyens d'y parvenir conſiſtent ſur-tout à entretenir dans ſa mémoire un fidele tableau des différens pouls ; à en faire une fréquente & longue exploration ; à ſe procurer, autant qu'il eſt poſſible, une grande délicateſſe dans le toucher; à faire une juſte application des rapports & des notions tirées du pouls, pour diſcerner les vraies vues qu'on doit ſe propoſer de remplir, & qui toujours doivent être conformes à celles de la nature ; elles apporteront, ſans doute, un grand changement dans la conduite de pluſieurs Praticiens : les uns y trouveront des motifs puiſſans pour ſortir d'une opiniâtre & ennuyeuſe oiſiveté, & profiter de ces momens heureux où il convient d'affoiblir, d'augmenter, de ſoutenir, de favoriſer les mouvemens de la nature ; les autres, au contraire, ſeront convaincus de la néceſſité de réprimer un traitement trop actif, par lequel la révolution des maladies eſt interrompue, leur caractere obſcurci, leur marche irréguliere, leur iſſue ſouvent auſſi funeſte qu'imprévue. La différence de l'âge, du ſexe, de la ſaiſon, du climat, ne peut faire varier des connoiſſances fondées ſur le

mécaniſme même des fonctions du corps humain : que par-tout on obſerve également bien le caractere du pouls, par-tout les réſultats ſeront les mêmes ; l'enſemble ne ſervira qu'à poſer le dernier ſceau à la vérité des premieres connoiſſances ; ainſi, en rapportant quelques exemples d'indications tirées des ſignes du pouls, c'eſt ſur-tout par un ſentiment de gratitude envers le célebre Auteur de ces précieuſes découvertes.

Mademoiſelle Faverais, Marchande dans mon voiſinage, âgée d'environ trente-cinq ans, d'une conſtitution délicate, au vingt-unieme jour d'une fievre maligne, par les grands accidens qu'elle avoit eſſuyés, dont le traitement avoit été ſuivi, dès le commencement, avec bien de l'attention, ſe trouve avoir le pouls bien moins fréquent qu'à l'ordinaire, mol, développé, égal dans ſes pulſations, ſupérieur ; le ventre eſt libre, la peau graſſe, la langue humide, le jugement ſain depuis deux jours ; ſeulement chaque nuit revient une exacerbation de fievre, pendant laquelle la malade reſte dans un aſſoupiſſement conſtant, avec un peu de délire ſourd : je me crois cependant fondé à annoncer que tout danger étoit diſſipé, & qu'en peu de tems la maladie ſeroit avantageuſement jugée ; le mari, conſolé pour la premiere fois, & épuiſé des fatigues d'une

veille conſtante, va ſe coucher, & ſubſtitue à ſa place un de ſes amis, pour veiller auprès de la malade : il vint, le lendemain de grand matin, me prier de viſiter ſon épouſe qu'il croit bientôt morte : je la trouve effectivement dans une agitation continuelle, la raiſon égarée, le pouls très-fréquent, petit, ſerré, dur, tremblotant, inégal, ainſi inférieur, & comme partagé entre le pouls ſtomacal & l'inteſtinal ; je porte la main ſur la région épigaſtrique, qui eſt élevée, pleine, tendue : la malade avoit été à la ſelle une fois depuis peu de tems ; l'eſtomac paroiſſoit faire d'impuiſſans efforts pour ſe dégager du poids qui l'irrite & le ſurcharge : toutes ces conſidérations combinées, je ſoutiens avec opiniâtreté que ce changement ſubit vient d'une erreur dans le régime : les aſſiſtans nient d'abord le fait. Enfin, perquiſition faite, le mari découvre que la garde a fait prendre, pendant la nuit, à ſon épouſe au moins deux pintes de bouillon : auſſi-tôt je fais donner à la malade un grain d'émétique & deux gros de ſel d'Epſom dans un verre d'eau : ce remede procure incontinent des évacuations abondantes par les ſelles ; l'agitation de la malade ceſſe ; le jugement redevient ſain : elle s'en ſert pour avertir de ſes beſoins, & ſe faire lever ſept à huit fois, pour être miſe au baſſin : le ſoir, le pouls s'étoit rétabli dans la modification où il étoit

le jour précédent; l'exacerbation de fievre fut dissipée; &, dès ce moment, la malade fut conduite à sa convalescence.

Madame de la Haye, âgée d'environ soixante-douze ans, est attaquée d'un redoublement d'asthme; l'oppression est médiocre pour ce genre de maladie; la toux, dès le commencemeut, est suivie de crachats séreux; le pouls est fréquent, dur, tendu, médiocrement gros, égal dans ses pulsations, supérieur: la malade est saignée deux fois au bras; le pouls devient plus souple, plus dilaté & plus pectoral; aussi la respiration est moins gênée; les crachats sortent avec plus de facilité & d'abondance; on favorise l'expectoration par l'usage d'une tisane de capillaire, d'hyssope, de réglisse & de syrop de marrube; le ventre est libre; il revient tous les soirs une augmentation de fievre; pendant la nuit, le sommeil est inquiet & agité; cet état persévere cinq ou six jours; le pouls alors devient tout-à-coup plus fréquent, serré, irrégulier dans la force & l'intervalle de plusieurs pulsations; quelques-unes sont même à peine sensibles; ainsi donne le caractere de pouls inférieur & intestinal. J'annonçai à la malade un prochain dévoiement: pour y déterminer plus promptement la nature, la malade reçut un lavement émollient qui évacua beaucoup; &, chacun des deux jours suivans, elle fut sept

à huit fois à la ſelle : cependant l'exacerbation de fievre continuant à revenir tous les ſoirs, la malade fut purgée avec deux onces de manne & une once de ſyrop de roſe ſolutif ; ce remede procura douze à quinze évacuations : le pouls revient auſſi-tôt ſupérieur, & plus que jamais décidé pectoral ; les crachats furent, & plus épais, & plus abondans ; cet état ſe ſoutint dix jours ; les ſignes du pouls pectoral furent de nouveau obſcurcis par ceux du pouls inteſtinal. Le premier purgatif fut alors répété, procura des évacuations auſſi abondantes que la premiere fois, & la maladie fut ainſi heureuſement terminée.

Mademoiſelle de la C....., fille âgée de vingt-huit à trente ans, d'un tempérament ſanguin, forte, & bien conſtituée, reſſent un violent mal de gorge, avec gonflement des amygdales ; elle ſe fait ſaigner au bras : quelques heures après je la viſite ; ſon pouls eſt fréquent, élevé, dur, irrégulier, avec des rebondiſſemens éloignés les uns des autres, inégaux dans leur force & leur retour ; ſur trois à quatre moins ſenſibles, il en eſt un bien bruſque : ces modifications me rapportoient les ſignes d'un pouls ſupérieur, compliqué avec l'utérin, & m'engagerent à dire à la malade que je la croyois ſur le point d'avoir ſes regles : elle me répondit que, ſi ſon mal de gorge n'y cauſoit

pas

pas de retardement, elles devoient paroître le lendemain. La malade n'ayant pas été à la selle depuis quatre jours, tout indiquoit le besoin d'un lavement émollient qu'elle reçut, & qui procura de grandes évacuations : deux heures après elle se mit dans un bain d'eau tiede jusqu'aux genoux ; le soir ce bain fut répété : elle fit usage de petit-lait nitré, de gargarismes, d'une décoction de semences de lin : la nuit suivante les regles commencerent à percer, se soutinrent abondantes ; le mal de gorge diminua en proportion, & dès-lors la malade n'eut besoin ni d'autres remedes, ni de Médecin.

LETTRE

Adressée à M. ROUX, Docteur-Régent, &c. Auteur du Journal de médecine, sur les nouvelles Découvertes dès Pouls organiques ou non critiques ; par M. BALME, *Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin du Puy en Vélay.*

MONSIEUR,

J'attendois avec impatience le moment où je pourrois rendre un témoignage public de la vérité des découvertes & des observations faites sur les *Pouls organiques*, ou

non critiques, par M. *Fouquet*. Ce que j'en aurois pu dire avant la publication de ſon ouvrage, n'eût été entendu ſans doute que de ceux qui avoient travaillé ſous les yeux de l'Auteur. Cet inconvénient n'a plus lieu à préſent : *l'Eſſai ſur le Pouls* eſt déjà connu; il peut être entre les mains de tout le monde : d'ailleurs l'extrait que vous en avez donné dans votre Journal du mois de Février, ſuffit bien à ceux qui n'auroient point ce livre ſous les yeux. Mais je crois que ce qui doit exciter le plus la reconnoiſſance de tout Médecin envers vous, Monſieur, eſt bien moins l'éloge juſtement mérité que vous avez fait d'un ouvrage qui va être pour nous ſi intéreſſant, que cet accueil favorable que vous faites chaque jour aux vérités utiles, & votre application à nous avertir des avantages que nous pouvons en retirer, comme à nous prémunir ſur les apparences trompeuſes qui pourroient nous ſéduire.

Mon principal objet dans cette lettre, Monſieur, eſt d'atteſter la vérité des nouvelles découvertes ſur les *Pouls organiques* ou *non critiques*, contenues dans le livre intitulé : *Eſſai ſur le Pouls*, &c.; par M. *Henri Fouquet*. Comme ayant été moi-même le témoin de la vérité des prédictions portées par l'Auteur d'après les nouvelles connoiſſances dont il vient d'enrichir la médecine,

je joins à ce témoignage authentique quelques réflexions ſur les progrès de la *doctrine du Pouls*, ou ſur le procédé des Médecins ſur cette fameuſe découverte, enſemble quelques obſervations générales ſur les *Pouls organiques* ou *non critiques*, & qui me ſont, en quelque façon, particulieres.

Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre mérite votre approbation, & que vous la jugiez digne d'être inſérée dans votre Journal.

Si je parcours l'hiſtoire des révolutions arrivées dans la médecine depuis *Hippocrate* juſqu'à nos jours, je ne puis m'empêcher de faire une remarque bien triſte pour l'humanité qui en a été, j'oſe le dire, la victime, & bien humiliante pour les Médecins de tous les tems, qui y ont donné lieu.

En effet, on peut aſſurer que chaque découverte en médecine eſt marquée par le nombre plus ou moins grand de ſes ennemis, en proportion du bien général qui pouvoit en réſulter, ou de la réputation juſtement méritée qu'elle pouvoit acquérir à ſon Auteur. Nous pouvons dire auſſi que le nombre de ceux qui l'ont adoptée, a été encore en raiſon du plus ou moins de facilité que l'on avoit pour y parvenir, ou pour en

retirer les avantages que l'on se promettoit en l'adoptant. (*a*)

Nous n'irons point chercher ailleurs d'autres exemples pour affirmer ce que nous venons d'avancer, puisque nous en avons d'assez frappans dans l'histoire de la *doctrine du Pouls ;* nous passerons sous silence les premieres époques pour nous arrêter à celles qui nous sont plus connues.

Les difficultés qu'éprouva *Solano* dans le commencement de ses observations, nous sont assez connues ; nous savons la réponse de *Pablo*, à l'interrogation de *Solano*, sur la remarque du *pouls rebondissant ;* nous savons encore quel fut l'accueil des trois vieux Médecins Espagnols, à la prédiction d'une diarrhée prochaine, que le jeune *Solano* eut la témérité de leur faire, d'après la découverte du *pouls intermittent.* On nous a appris quel fut le succès du *Lapis Lydos Appollinis ;* ouvrage qui fut tout au plus jugé digne de la critique de quelques Journalistes Espagnols, & qui n'eut que le

(*a*) J'ajouterai à cette assertion celle que l'on trouve dans l'extrait du livre de l'*Essai sur le Pouls*, Journal de médecine, Février, page 106 : » Qu'on n'a jamais proposé de nouveauté véritablement utile, qui n'ait essuyé les plus fortes » contradictions, & qu'on pourroit même juger » en quelque sorte des avantages qu'on doit se » promettre d'une découverte, par les efforts » qu'on fait pour l'étouffer. «

bonheur de faire ſenſation ſur *Nihel.* Enfin on peut peut-être compter deux ou trois Médecins en Eſpagne, qui ont embraſſé ou ſuivi la doctrine de *Solano ;* lieu pourtant qui avoit donné naiſſance à ces découvertes, & où toute la vérité des obſervations avoit été reconnue & atteſtée. Mais il eſt à noter ſur-tout que le débit de l'ouvrage de *Solano*, qui contenoit de ſi précieuſes découvertes, joint à celui d'un diſciple de cette doctrine, & ami de *Solano*, fut ſi lent & ſi déſavantageux, qu'on fut obligé, pour s'en défaire, d'envoyer aux Indes tous les exemplaires. (*a*)

On peut juger par-là du ſort qu'auroient eu les découvertes de *Solano*, ſi M. *Nihel* n'eût éprouvé, à la lecture du *Lap. Lyd. Appol.*, cette noble curioſité qui accompagne toujours le génie, & lui fait ſaiſir avec enthouſiaſme tout ce qui peut étendre la ſphere de ſes connoiſſances. Nous ne devons pas dérober à deux Médecins François la part qu'ils ont eue à la propagation de la doctrine de *Solano ;* M. *Lavirotte*, en publiant en françois l'Abrégé de M. *Nihel ;* & l'illuſtre M. *Senac*, en travaillant le premier à vérifier les faits obſervés par le Médecin Eſpagnol.

On fut étonné lorſque le livre des *Re-*

[*a*] On peut voir tout ce détail dans la traduction de l'ouvrage de M. *Nihel*, par M. *Lavirotte*, & principalement dans l'*Eſſai ſur le Pouls.*

cherches sur le Pouls parut : c'étoit beaucoup d'être au fait des découvertes de *Solano* ; on ne soupçonnoit pas la perfection & l'étendue que quelque génie heureux pouvoit leur donner. Nous devons être à présent d'autant moins surpris de cet étonnement général, vu la matiere qui est traitée dans cet excellent ouvrage, le caractere de vérité qu'il porte, & les nouvelles lumieres qui y sont répandues, tant pour la théorie que pour la pratique de la médecine.

On demandoit un jour au fameux M. *Fizes*, dont la mémoire sera toujours chere à l'Université de Montpellier, ce qu'il pensoit de l'ouvrage des *Recherches sur le Pouls* : » J'ai connu l'Auteur, *répondit-il*, lorsqu'il » prenoit ses grades dans notre Faculté ; je » fus frappé du génie particulier que je lui re- » connus ; je lui trouvois une façon de » penser qui n'étoit pas commune : il étoit » fort docile à l'instruction ; mais on le » voyoit très-peu satisfait de l'explication » que nous donnons des phénomenes de » l'économie animale, & je n'ai jamais » douté qu'il ne parvînt un jour à ce point » de réputation si *envié* : du reste, je con- » nois bien son ouvrage sur le *pouls* ; mais » je n'ai rien devers moi qui puisse l'autori- » ser : je ne nierois cependant pas la vérité » des connoissances & des prédictions qui » y sont contenues ; mais vous savez que

» nous avons appris à préſent à ne point
» nous embarraſſer de toutes ces *criſes* que
» les anciens croyoient devoir attendre avec
» tant de patience, que nous nous ſommes
» rendus maîtres de la *nature* ; que nous ſa-
» vons la diriger, la corriger, &c.... «

L'ingénieux Auteur de l'*Eſſai ſur le pouls* n'a pas été plus heureux ou plus à l'abri des traits de l'envie & de la critique, que ſes prédéceſſeurs : on peut bien être perſuadé qu'il n'a fallu ſouvent pour cela que la ſeule information de ſon attachement à cette *doctrine*, & la connoiſſance de ſes travaux pour en inſpirer le goût & l'application ; on a été bien plus loin encore, lorſqu'on a appris qu'il l'avoit enrichie de nouvelles découvertes, & je ſais ſans aucun doute qu'on ne s'eſt pas toujours borné à des railleries les plus piquantes, ſouvent même les plus triviales ; elles n'étoient pas la ſeule cauſe du dégoût que je lui ai vu quelquefois de pourſuivre.

Ne mépriſons rien avant de connoître : ne jugeons point avant d'avoir entendu. Que chacun de nous s'applique à participer au bien général ; faiſons des vœux ſinceres pour la découverte de la vérité, en ſuivant les traces & imitant les travaux de ceux qui nous ont éclairé ; en foulant aux pieds tout ſentiment intérieur d'orgueil & de jaloufie, en nous réjouiſſant de l'accueil favo-

rable que l'on s'empresse de faire au vrai comme au bien, & sur-tout à celui qui nous le procure.

Dans le tems que je travaillois à prendre mes grades à Montpellier, la *doctrine du pouls* y avoit fait quantité de prosélytes ; on en voyoit même chaque jour augmenter le nombre ; &, à l'heure de la visite du Médecin de l'hôpital, sur-tout lorsque M. *Fouquet* y assistoit, on remarquoit, chez la plupart de ceux qui y étoient assidus, une certaine satisfaction, une sorte d'empressement que la simple curiosité n'eût pas été seule capable d'inspirer ; on étoit surpris de ne pas voir les jeunes *candidats*, comme à l'ordinaire, courir rapidement, avec le Médecin, les lits des malades, sans s'embarrasser de retirer eux-mêmes quelques signes nouveaux, ou quelque caractere propre de la maladie, ou bien encore ne s'en tenir qu'à faire répéter au malade ce qu'il venoit de dire au Médecin. Je me trouvois quelquefois témoin de plusieurs pronostics vrais : on annonçoit un saignement de nez, le rétablissement d'une expectoration supprimée, l'évacuation prochaine des menstrues, quelque cours de ventre qui avoit lieu, ou qui étoit sur le point de paroître, &c. Mon admiration étoit égale à ma surprise, en vérifiant la réalité de toutes ces prédictions, souvent dans le court espace de tems que l'on

aſſignoit. La ſatisfaction & le plaiſir bien vif que devoient éprouver, & que reſſentoient effectivement ceux qui avoient porté de tels jugemens; les diſputes que je voyois s'élever ſouvent, & ſe terminer à leur avantage; l'approbation des hommes célebres, l'exhortation de nos maîtres (*a*), enfin la fauſſeté évidente des oppoſitions, ou le peu

[*a*] Je ne puis m'empêcher de noter ici une particularité qui répond à ce que nous avons dit déjà. On demandoit ſouvent à l'illuſtre M. *de Sauvages* ſon avis ſur la *doctrine du Pouls*, & ſi l'on pouvoit compter ſur le profit d'un tems que l'on ſacrifieroit pour acquérir les connoiſſances qui y étoient annoncées. On étoit fort étonné que la réponſe de M. *de Sauvages* fût conſtamment décidée à l'exhortation de ne rien négliger de ce qui pouvoit mettre au fait d'une ſi précieuſe découverte. Mais lorſque ſon ſavant ouvrage, *Noſologia methodica*, &c. eut donné une preuve publique de ce que chacun avoit entendu en particulier, on ne balança plus ſur le reproche que ſa confiance en cette partie, comme en d'autres à-peu-près du même genre, paroiſſoit lui mériter. Ce fut alors qu'on dit publiquement que cet illuſtre Profeſſeur avoit une foibleſſe très-grave, qu'il falloit reconnoître & éviter dans l'étude de ſon ouvrage; c'étoit *ſa croyance trop facile aux découvertes modernes*. En effet, M. *de Sauvages* ne doutoit pas des découvertes immortelles de *Storck*; il étoit perſuadé de l'utilité de la *doctrine du Pouls*; il croyoit auſſi que les *frictions mercurielles* n'étoient point le ſeul & unique moyen de guérir la vérole, &c....

de fondement des objections, me firent présumer de la nécessité de l'étude de cette *doctrine*, & des précieux avantages qu'on pouvoit retirer de si belles découvertes.

Je lus & j'étudiai le livre admirable des *Recherches sur le pouls ;* je fus pénétré encore davantage de l'étendue & de l'importance du sujet, & je ne balançai plus à profiter de toutes les occasions, à me servir de tous les moyens pour satisfaire l'empressement que j'avois d'acquérir des connoissances de la réalité desquelles je n'avois plus lieu de douter ; mais, soit le peu d'exercice que j'avois encore dans la *pratique commune* ou *générale du pouls*, soit la petite quantité de maladies aiguës qu'il y avoit alors dans l'hôpital, soit de la médecine active que l'on y exerçoit, soit encore la rareté des cas nécessaires dans le commencement d'une telle étude, je ne pouvois parvenir à ce que je désirois, & je m'abusois souvent sur quelques irrégularités du *pouls*, qu'il m'arrivoit quelquefois de remarquer, & j'avoue qu'il m'en coûtoit de vérifier la maxime de *Solano*, dont on rapporte qu'il disoit *ne savoir point de remedes pour ceux qui n'avoient nulle aptitude au tact du pouls, attendu que cela venoit d'un défaut d'imaginative.*

Cependant les mauvais succès que j'avois eus dans mon étude, bien loin de me re-

buter, augmenterent, ce ſemble, l'envie que j'avois de m'inſtruire, & me ſuggérerent les moyens d'applanir les difficultés qui m'avoient arrêté; j'avois non-ſeulement vérifié la juſteſſe des prédictions portées par M. *Fouquet*; mais j'avois encore été frappé très-ſouvent du diagnoſtic particulier de la maladie, que je lui avois vu tirer d'après les *ſignes du pouls*; nouvelles connoiſſances précieuſes, dont j'avois appris qu'il etoit l'Auteur. L'accueil favorable que cet homme honnête faiſoit à tous ceux qui vouloient s'inſtruire dans la *doctrine du pouls*; la complaiſance, le zele même avec lequel il ſe portoit pour les diriger ou aider dans cette étude, me fournirent l'occaſion de faire connoiſſance avec lui. L'expoſition que je lui fis de mes mauvais ſuccès, & l'envie ſincere & abſolue que je lui marquai de m'inſtruire, le déterminerent à me faire part de ſes découvertes. Elles me donnerent la facilite de parvenir à la connoiſſance de la *doctrine de Solano*, & du livre des *Recherches* ou des *pouls* vraiment *critiques*.

Ce n'étoit plus alors le cas difficile de trouver de ces événemens qu'une pratique tumultueuſe, exercée dans un hôpital, rend extrêmement rares: il s'agiſſoit uniquement de voir des malades, de connoître *par le pouls* l'organe affecté, dont le jeu ou l'action

propre étoit déchue de ſon état naturel, ſoit dans la diminution, ſoit dans l'augmentation : cette connoiſſance acquiſe, il me reſtoit peu à faire ou à ajouter pour connoître l'*état critique* de chaque organe, puiſqu'on peut déjà avoir appris, dans le livre de l'*Eſſai ſur le pouls*, qu'il ſuffit d'ajouter au caractere propre de chaque *pouls*, ce qui le conſtitue *critique*, comme dans les *pouls ſupérieurs*, le *rebondiſſement* ; dans les *inférieurs*, l'*irrégularité* & l'*intermittence*, & autres modifications ou particularités que chacun peut encore mieux apprendre de l'obſervation.

J'eus donc bientôt occaſion de m'exercer : l'hôpital de Saint-Eloi me fourniſſoit pour cela un champ aſſez vaſte. Le commencement de mes obſervations me parut aiſé : ſouvent je m'applaudiſſois d'être parvenu avec autant de facilité; mais quelques erreurs, trop ſouvent multipliées, diminuerent bientôt ce plaiſir.

Différentes occupations n'avoient point permis à M. *Fouquet* de me donner des inſtructions ſuffiſantes, ou aſſez dévelopées, moins encore de m'aider & de me diriger dans mes recherches; auſſi mes connoiſſances étoient très-ſuperficielles, & donnoient lieu à pluſieurs mépriſes & au peu d'attention & de circonſpection que j'apportois dans mon étude. Je me contentois

de reconnoître le caractere le plus apparent du *pouls*, pour m'annoncer ou me convaincre de l'affection de l'organe qu'il me présentoit. On doit juger que, s'il m'arrivoit de rencontrer, le hazard me favorisoit beaucoup : si, par exemple, trouvant le caractere du *pouls stomacal* assez bien marqué, j'apprenois du malade la certitude de mon jugement; peu soigneux ou peu embarrassé des autres signes ou caracteres que je pouvois découvrir, je me retirois fort content de ma découverte.

Mais je ne fus pas toujours aussi heureux dans mes prédictions; elles se trouvoient le plus ordinairement fausses : enfin je vis assez que je m'abusois; & mes erreurs étoient trop fréquentes pour que je n'en cherchasse pas la cause & l'origine, afin de les prévenir. J'appris du livre des *Recherches*, ce que M. *Fouquet* me confirma ensuite, & que j'ai eu souvent occasion de vérifier depuis, que l'on observe très-fréquemment que le travail de la digestion, comme l'action d'un purgatif, donne au *pouls* un caractere propre à l'organe, dont l'action est augmentée, ou l'excrétion forcée, & que ce caractere prédominoit souvent sur tous les autres qui dénotoient ou constituoient l'*état maladif* de tel ou tel organe. (*a*)

(*a*) C'est la raison pourquoi il m'arrivoit souvent de ne reconnoître que le *pouls stomacal*, ou

Mes décisions, d'après les caracteres ou *signes du pouls*, se trouverent en défaut d'une façon singuliere ; & je dois d'autant plus en faire mention, que l'Auteur de l'*Essai sur le pouls* a oublié, je crois, de prévenir cette erreur. Je trouvois le *pouls capital* à presque tous les malades que j'approchois ; & j'étois surpris de ne pas en trouver la vérité dans leur réponse ; je ne pus réussir à trouver la cause de mon erreur. M. *Fouquet* voulut bien venir avec moi à l'Hôpital ; & je trouvois un *pouls capital* où il n'en reconnoissoit pas la moindre apparence : il s'apperçut que je pressois un peu trop, & inégalement, l'artere, & m'avertit, au contraire, d'appuyer légérement, observant que l'extrêmité de chaque doigt fût toujours au même niveau des autres, afin de bien embrasser la surface que présente l'artere. Je me conformai à son avis ; & le *pouls capital* se dissipa aussi vîte qu'il étoit venu, par une trop forte & inégale compression. (*a*)

le *pouls intestinal*, & de me tromper, d'après ces caracteres, dans mes décisions, puisque les malades, ou venoient de prendre, depuis peu de tems, de la nourriture, ou éprouvoient encore l'action d'un purgatif qu'ils avoient pris le même jour.

(*a*) Cela a beaucoup de rapport, ce me semble, avec ce *pouls dicrote*, que *Bellini* disoit qu'on

Si je viens de donner quelque détail de mes premieres obſervations, d'après les nouvelles découvertes des pouls organiques ou non critiques, c'eſt dans l'intention d'avertir ceux qui voudront être inſtruits de cette doctrine, avec quelle attention, avec quelle circonſpection, & ſur-tout avec quelle patience, on doit procéder, pour y parvenir, malgré la facilité qu'ils ont de plus à préſent d'avoir ſous les yeux les inſtructions de l'Auteur, que je n'avois point alors; & dont ils pourroient ſe prévaloir, pour précipiter leurs jugemens, mais dont ils ne tarderoient guere à reconnoître le faux.

Je crois parfaitement inutile d'entreprendre le minutieux détail des obſervations que j'ai été à portée de faire, dans la ſuite, avec plus de ſoin & plus de ſuccès. Je penſe, ainſi que l'a dit M. *Menuret*, » au peu d'intérêt qu'on pourroit trouver déſormais » dans les répétitions multipliées des faits » ſimples qui en ſont la baſe, & qu'il eſt aiſé » de vérifier : ce n'eſt que dans un ouvrage » élémentaire & didactique qu'on doit trouver entaſſées les obſervations de cette » eſpece. (*a*) « Je me borne donc ſeulement

pouvoit faire par ſupercherie, en appliquant inégalement les doigts ſur l'artere. Voyez le *Traité du pouls*, par M. *Menuret*.

(*a*) Voyez le *Traité du pouls*, par M. *Menuret*.

à rapporter quelques obſervations générales qui ont donné lieu à quelques faits de pratique qui m'ont heureuſement réuſſi, & à aſſigner quelques particularités qui ne ſe trouvent point dans le livre de l'*Eſſai ſur le pouls.*

J'ai reconnu le *pouls capital* chez beaucoup de malades, malgré qu'ils ne ſe plaigniſſent aucunement de la tête : c'eſt dans le tems d'un ſommeil profond, ou peu après leur réveil ; mais il m'a paru bien plus *lent*, plus *mol*, plus *dilaté*, que lorſque la tête étoit véritablement affectée. J'ai trouvé auſſi le *pouls capital* à ceux qui étoient bleſſés aſſez gravement à la tête, ou qui avoient les véſicatoires appliquées à cette partie. Il s'en faut bien que j'aie trouvé alors le même caractere de *dilatation* & de *molleſſe*, qu'à ceux qui, comme j'ai déjà dit, étoient dans un ſommeil profond, ou qui ſortoient d'un aſſoupiſſement aſſez fort.

De plus on doit ſavoir déjà que le *pouls* d'un malade peut préſenter à la fois différens caracteres ; j'ai même rencontré quelquefois dans un même bras juſqu'à *quatre* eſpeces de *pouls*, que je diſtinguois aſſez bien, malgré qu'il y ait beaucoup de difficulté. Mais il eſt bon de faire remarquer que, ſi le *pouls capital* eſt beaucoup plus apparent que l'*inteſtinal*, on reſte long-tems à découvrir ce dernier : c'eſt ordinairement

dans cette occaſion que, ſi on preſſe un peu trop l'artere, ou ſi, ſur le ſoupçon de quelque hémorragie prochaine, on cherche, par une plus forte preſſion de l'*index*, à découvrir les caracteres ou les ſignes qui l'annoncent, d'après l'*Eſſai ſur le pouls*, on ne trouvera aucune trace du *pouls inteſtinal*, & tout caractériſera le *pouls capital.*

Je ferai encore une remarque au ſujet du caractere de ce *pouls*, ſur-tout lorſque le *mode critique* y eſt joint; c'eſt le ſentiment vif qu'éprouve l'Obſervateur, lorſqu'il eſt parvenu à le reconnoître: combien il ſe ſent flatté de percer dans l'*avenir*, de ſe voir le témoin du travail trop long-tems caché de la *nature*, & de prévenir avec fruit l'adminiſtration de quelques prétendus ſecours plus pernicieux encore qu'inutiles! diſons mieux, d'éviter l'uſage ou l'emploi de ces différentes ſaignées, ſi abondantes & ſi multipliées, dont l'obſervation conſtante lui apprend encore, chaque jour, l'inſuffiſance, & même le danger. M. *Desbreſt* s'eſt aſſez occupé, dans le Journal, à démontrer cette vérité. (*a*) Nous n'en dirons plus rien; nous nous contentons de lui applaudir & d'y renvoyer le Lecteur.

J'ai eu ſouvent occaſion de trouver le

(*a*) Voyez ſa *Lettre* à M. *Roux*, Journ. de méd. mois de Février.

pouls pectoral ; il a même été long-tems pour moi cause de plusieurs méprises : j'ai été instruit enfin, qu'il se rencontroit dans le cours de plusieurs fievres intermittentes, & de beaucoup de fievres continues, aussi-bien que dans les maladies propres ou essentielles à la poitrine. Mais j'ai trouvé, par exemple, qu'une pleurésie, ou une fluxion de poitrine, se terminant heureusement & facilement par l'expectoration, le caractere du *pouls pectoral* acquéroit un plus grand degré de *dilatation* & de *mollesse*, & un état plus *dégagé* ou plus *libre*, qu'à la terminaison de ces fievres continues, où l'expectoration avoit aussi lieu avec abondance, & sans beaucoup de gêne.

J'ai très-souvent vérifié encore que, pendant l'usage continué du *quinquina*, le *pouls* acquéroit le caractere vraiment *pectoral*. Je me serois aussi très-souvent trompé au *pouls des phthisiques*, dont le mode principal est d'être *serré*, *vif*, *petit*, souvent *foible* & *déprimé*, & avec quelques *intermittences* ; si, malgré ce caractere prédominant de *pouls inférieur*, je n'avois reconnu le *pectoral*, compliqué avec l'*intestinal*, qui, dans cette maladie, est si marqué, qu'il est presqu'impossible de s'y tromper. (*a*)

(*a*) Ceci ne doit s'entendre que du *pouls intestinal*, & seulement lorsque le cours de ventre colliquatif a lieu.

De la connoiſſance du *pouls pectoral*, j'ai retiré quelques avantages précieux; celui de mieux connoître l'*état critique* de l'organe affecté qu'il dénote, & de prévenir, par-là, bien des dangers & bien des bévues que l'ignorance de ce caractere m'eût fait commettre; celui ſur-tout de voir le travail de la *nature* ſe préparer de loin, pour une expectoration plus ou moins prochaine, qu'elle eſt dans l'intention de procurer pour l'heureuſe terminaiſon d'une fievre continue: enfin j'ai eu le plaiſir d'aider & de favoriſer cette *ouvriere* plus que nous *intelligente*, ou de ne point la troubler & l'interrompre par l'uſage de quelque purgatif que quelques notions ou indications générales m'auroient, ſans doute, déterminé à preſcrire dans ces tems jugés propres pour les évacuations *alvines*, &c.

Le reſte des particularités que je puis avoir obſervées dans les autres eſpeces de *pouls organiques*, ou *non critiques*, ne ſont pas encore aſſez bien déterminées pour les aſſigner ici; je me contente de noter quelques avantages généraux que j'ai retirés d'après la connoiſſance ſeule du caractere du *pouls*.

Toutes les fois que j'ai reconnu le *pouls ſtomacal* bien marqué, ſans aucun ſigne d'inflammation, ou d'irritation trop grande, au commencement des fievres, ſoit continues, ſoit intermittentes, de ces toux, même de ces fluxions de poitrine, qui regnent ſur-

tout en automne, je n'ai point balancé à prescrire l'*émétique* dont je me suis très-bien trouvé par ses évacuations abondantes qu'il procuroit, & par la diminution des symptômes, qui sembloient devoir augmenter dans le cours de la maladie, & dont cependant la plupart ne reparoissoient plus. Il m'est souvent arrivé aussi, qu'appellé fort tard auprès d'un malade, c'est à-dire que l'on avoit déjà employé un tems considérable & précieux dans sa maladie, à prescrire & à répéter souvent ces remedes que l'on regarde faussement comme généraux & nécessaires dans le début; j'entends les *saignées* & les *purgatifs;* bien mieux encore, à qui l'on avoit fait tout, excepté ce qui étoit nécessaire; trouver, dis-je, le malade dans un état affreux, accablé de symptômes, dont l'apparence me faisoit tout craindre; sur la connoissance du *pouls stomacal*, bien marqué, bien caractérisé, d'ailleurs sans aucun signe bien déterminé de *crise* prochaine par le *vomissement*, me décider à prescrire l'*émétique* d'emblée, & en retirer des succès difficiles à apprécier.

Dans le commencement des fievres intermittentes, j'ai sollicité avec succès le *vomissement*, d'après les caracteres essentiels du *pouls stomacal;* j'ai vu disparoître, par cette évacuation, la plupart des symptômes étrangers à cette maladie, dont le malade se

voyoit affligé & tourmenté, en proportion de leur degré de force ou d'activité, &c. J'ai vu aussi la maladie entiere céder totalement à cette évacuation sollicitée deux, trois fois de suite.

La connoissance du *pouls intestinal* m'a fourni des indices sûrs & favorables pour découvrir l'organe affecté, que je n'avois souvent pas lieu de soupçonner dans cet état, ensemble le travail de la *nature*, lorsqu'elle s'applique à solliciter quelque évacuation par le canal intestinal : cet avantage m'a fourni celui d'éviter de prescrire plusieurs purgatifs que j'eusse peut-être, sans cela, jugés nécessaires; celui encore d'être plus circonspect dans leur usage, qui n'est que trop fréquent parmi nous ; celui enfin de placer ces remedes dans des tems plus convenables, &c.

Malgré la facilité qu'on dit y avoir à connoître le *pouls utérin* ou *des regles*, c'est celui qui m'a coûté le plus à découvrir ; ce que j'attribue au peu d'attention que j'avois eu, sans doute, à bien saisir ou à retenir les caracteres qu'on m'en avoit donnés : je suis cependant venu à bout de le reconnoître assez souvent ; mais j'ai été surpris de remarquer chez la plupart des personnes qui sont à la veille d'éprouver cette évacuation périodique, ou qui l'avoient pour lors, un signe particulier que nous donne l'Auteur des *Re-*

cherches, & qui a été le plus ſouvent pour moi un ſigne général ; c'eſt le *reſſerrement du pouls & l'irrégularité des pulſations*, avec un certain *déſordre* que je ne puis aſſez bien définir, mais que je reconnois aſſez facilement ; caractere que je diſtingue bien de celui du *pouls inteſtinal*, avec qui il a beaucoup de reſſemblance. C'eſt à la fin des maladies, ou dans la convaleſcence, que j'ai plus parfaitement reconnu le *pouls utérin ;* ce n'eſt même qu'alors, ou dans des cas à-peu-près ſemblables, que j'ai pu favoriſer & aider l'évacuation prochaine qu'il annonçoit, par quelques légeres frictions aux jambes, ou par quelques pédiluves qui ont bien réuſſi.

Ne trouveroit-on pas une conformité dans le caractere particulier du *pouls des regles*, que donne M. *Desbreſt* dans ſa Lettre inſérée dans le Journ. de méd. Février, ou du moins quelque reſſemblance approchante de celui que donne M. *Fouquet ? Ce petit cône, ou petite pyramide de ſang*, que M. *Desbreſt* dit *ſentir s'élever de la paroi inférieure de l'artere, dont la pointe, ou l'extrêmité du cône, vient frapper la paroi ſupérieure de l'artere ſur laquelle le doigt appuie, & qui n'a, pour s'élancer du fond de l'artere juſqu'à la paroi ſupérieure préciſément, que le degré de force néceſſaire pour atteindre cette même paroi, & qui ſemble*

enſuite s'affaiſſer & ſe perdre..... Ce cône, ou petite pyramide de ſang, a, ce me ſemble, bien du rapport avec le *premier de ces petits corps ronds, ou le plus ſenſible qui* (ſelon M. *Fouquet*) *fait ſur les doigts, en partant, une impreſſion à-peu-près égale à celle du petit bouton de la ſourdine d'une montre qui bat actuellement, & dont on ſent, en même-tems, la petite détente* (a)..... Mais ſi, en effet, il n'y a aucun rapport, aucune reſſemblance, qu'importe? Nous pouvons en donner la raiſon que M. *Desbreſt* nous a fournie très-judicieuſement dans cette même Lettre, & à laquelle il eſt difficile de ſe refuſer. Chaque Obſervateur peut bien avoir, en effet, *un mode* à lui propre, une façon particuliere de voir & de ſentir, qui ne pourra ſouvent avoir lieu pour d'autres que pour lui. Dans le fait, qu'importe que l'on reconnoiſſe, ou non, le caractere du *pouls* propre & entier, enfin tel que le dépeint le premier Obſervateur, pourvu que l'on ait acquis l'eſſentiel, & que l'on arrive au même but? Je dis bien plus; ce ſont autant de nouvelles découvertes très-précieuſes; ce ſont de nouvelles routes qui nous ſont ouvertes pour nous conduire plus ſûrement, au cas que les premieres viennent à nous tromper, ou à être inſuffiſantes; ce

(*a*) Voyez ***Eſſai ſur le pouls***, chapitre xjx, pag. 101.

feroit encore beaucoup, fi, par la certitude de ces nouvelles modifications, ou par celles que chacun peut encore trouver, nous apprenions feulement à nous prémunir davantage contre ces *généralités* devenues, dans l'*art*, d'un commun & d'un abus fi dangereux.....

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXTRAIT

D'une Lettre de M. DUMORIER-CHARPENTIER, Maître en chirurgie à Saint-Malo, fur l'Ufage du Forceps de M. LEVRET.

MONSIEUR,

L'obfervation de M. Saucerotte, Maître en chirurgie, & Chirurgien ordinaire du Roi de Pologne, inférée dans le Journal de médecine du mois de Septembre 1767, pag. 273, en faifant fentir tous les avantages qu'on pouvoit retirer du forceps de M. Levret dans quelques cas d'accouchemens laborieux, fait mention de certains Accoucheurs qui s'élevent contre cet inftrument, & fe vantent de terminer tous les accouchemens fans fon fecours, étant perfuadés que fon ufage étoit toujours nuifible à la mere, &

& ſouvent au fœtus. Je me reproche, Monſieur, d'avoir différé ſi long-tems de publier les ſuccès qu'il m'a procurés dans huit accouchemens différens, ſur des femmes exténuées par le travail auquel les avoit expoſées l'enclavement de la tête de l'enfant. L'effet de cet inſtrument eſt ſi peu ſenſible, qu'il m'eſt arrivé de l'introduire chez une femme qui ne s'en apperçut que lorſque je me mis en devoir de faire l'extraction; opération qui ne dure jamais que deux ou quatre minutes. Parmi ces femmes, il y en a eu qui avoient été affectées de convulſions, d'autres chez leſquelles le cordon s'étoit entortillé autour du col du fœtus; une enfin qui étoit épuiſée par une hémorragie occaſionnée par le détachement du *placenta*. J'eus le bonheur de ſauver la vie à la mere & à l'enfant : elle s'appelle *madame Gagneur*, Marchande, rue Dauphine en Saint-Servant, fauxbourg Saint-Malo; les autres ſont madame Prieur, demeurante près la porte de Dinan; la femme d'un Batelier, demeurant au Val en Saint-Servant; la femme du ſieur de Halé, Pilote, rue Dauphine Saint-Servant; la femme de Jean Rivealain, Boulanger, demeurant grande rue Saint-Servant; la femme d'un Matelot, demeurant au moulin de Lamotte en Saint-Servant; madame Nepveu, rue Dauphine en Saint-Servant; la femme de Rondel, navigeant en qualité de Charpen-

tier, demeurant grande rue en Saint-Servant.

MÉMOIRE

Sur une prétendue Rupture du Ligament de la Rotule ; par M. GALINIER.

Un Maître en chirurgie de Paris ſoutient que M. Galinier, qu'il a panſé d'une chute, avoit eu le ligament de la rotule rompu ; M. Galinier prétend, au contraire, qu'il n'y a point eu de rupture du ligament, ſi l'on entend par-là une ſolution complete de continuité.

Les moyens du Chirurgien ſe réduiſent à trois chefs ; les circonſtances qui ont accompagné & ſuivi la chute ; la dépreſſion qu'il a ſentie entre la rotule & la tubéroſité du tibia ; & le témoignage de M. Louis & de M. Sabatier, qui, dans la conſultation pour laquelle ils avoient été appellés, n'ont point contredit leur confrere : voilà, ſelon le Chirurgien, trois points tout-à-fait déciſifs en faveur de ſon ſentiment.

Quant aux moyens de M. Galinier, on les verra déduits à meſure qu'il diſcutera ceux du Chirurgien.

Pour examiner le premier moyen, qui ſe prend des circonſtances dont la chute a été accompagnée & ſuivie, il faut d'abord ex-

pliquer comment cette chute eſt arrivée.

M. Galinier traverſe un paſſage, vers le milieu duquel il avoit deux marches à deſcendre; mais ne prenant pas garde à ces deux marches, ſon pied gauche les dépaſſe & frappe d'aplomb au bas de la derniere. Auſſitôt le genou fléchit; il ſent ſon talon à la feſſe, & la jambe droite tendue horizontalement devant lui. Alors il ramene ſa jambe: deux paſſans lui aident à ſe relever. Il veut marcher; c'eſt inutilement: le voilà qui ſort du paſſage à reculons, ſoutenu des épaules par les deux perſonnes qui l'avoient relevé, & avec cette précaution que la jambe malade ſuive la bonne, ſans que le pied déſempare le ſol.

Eſt-il néceſſaire de ſuppoſer que le ligament de la rotule avoit été rompu pour rendre raiſon de l'impuiſſance de M. Galinier à marcher? ou bien ne doit-on pas plutôt penſer qu'il étoit impoſſible à M. Galinier de marcher, uniquement à cauſe que l'effort extraordinaire qu'il avoit fait avoit détendu les reſſorts de maniere à les faire tomber dans une ſorte de paralyſie momentanée. M. Galinier croit qu'on a des exemples d'efforts conſidérables qui ſe ſont paſſés dans le genou, & qui ôtoient pour le moment la puiſſance de mouvoir la jambe. On ne voit pas dans les livres, à ce qu'il a appris, que des ligamens de rotule ſe ſoient rompus de

chutes de l'eſpece de celle dont il s'agit. M. Galinier peut donc croire que, ſi quelque partie de ſon corps devoit être affectée dans ſon accident, c'étoit toute autre partie que le ligament de la rotule.

On oppoſe à cela qu'un cas qui ne s'eſt jamais préſenté, ou que l'on croira qui n'eſt point arrivé, peut ſurvenir ou être ſurvenu; mais cette eſpece de lieu commun, qui a quelque valeur dans un fait avéré, ne paroît point à M. Galinier en avoir aucune dans un cas qui n'eſt pas même problématique. En effet, qu'arrive-t-il lorſqu'on argumente mal-à-propos du poſſible au fait? Qu'on eſt ſouvent dans le chemin de l'erreur. Il eſt bien plus sûr d'argumenter du fait au poſſible, en quelqu'état de cauſe que ce ſoit, ſur-tout en matiere de Chirurgie, où les objets ſont d'une ſenſibilité palpable.

Mais le Chirurgien ſoutient, en ſecond lieu, que le ligament de la rotule étoit rompu, parce qu'il a, dit-il, ſenti une dépreſſion, & qu'il a fait entrer ſon doigt deſſous le bord inférieur de la rotule.

A cela M. Galinier oppoſe, ou la dépreſſion exiſtoit à l'endroit indiqué, ou elle n'exiſtoit pas: ſi elle exiſtoit, pourquoi la rotule n'a-t-elle jamais changé de place? ſi elle n'exiſtoit pas, le Chirurgien s'eſt donc trompé, lorſqu'il a cru la ſentir. M. Gali-

nier penſe bien qu'il y a eu une dépreſſion ſur la partie latérale externe ; mais il ne s'eſt point du tout apperçu qu'elle ait porté ſur le trajet du tendon ligamenteux qui ſert à attacher la rotule au tibia, & à la fixer dans la cavité antérieure des condyles. Ce qui ſemble le démontrer d'une maniere péremptoire, c'eſt que le Chirurgien n'a examiné ou tâté le genou de M. Galinier, qu'après l'avoir fait mettre au lit. La jambe & la cuiſſe de M. Galinier étoient alors ſur une même ligne horizontale, & les muſcles de la jambe, ainſi que le ligament, dans un état de repos où il n'eſt pas merveilleux que le Chirurgien ait ſenti une eſpece de dépreſſion. En effet, le genou de M. Galinier eſt conformé de façon que la rotule eſt très-forte & aſſez ſaillante, & qu'elle eſt placée un peu plus haut que dans les conformations ordinaires ; ce qui fait que le ligament en eſt proportionnellement plus long ; & l'on a toujours apperçu à ſon genou droit, qui n'a jamais eu d'accident, une eſpece de dépreſſion, telle que la tubéroſité du tibia ſe ſent, pour ainſi dire à nu, lorſque ſa jambe & ſa cuiſſe droite ſont dans la même ſituation où le Chirurgien a conſidéré le genou gauche auſſi-tôt après la chute.

Si ce Chirurgien eût ſenti une dépreſſion proprement dite dans ce genou fléchi comme il l'eſt, lorſqu'on eſt aſſis ou qu'on eſt dans

une ſituation équivalente, cette dépreſſion pourroit former alors un préjugé en faveur de ſon ſentiment; encore eût-il fallu qu'il eût conſtaté tout de ſuite que le ligament cédoit, en faiſant faire à la rotule des mouvemens latéraux, & qu'il ſe fût aſſuré d'ailleurs de l'effet que des tentatives de mouvement de jambe n'auroient pas manqué de produire. Toutes ces conditions étoient, ſans doute, eſſentielles pour s'aſſurer valablement du fait de la rupture; mais le Chirurgien n'en a rempli aucune: l'eſpece de dépreſſion qu'il a ſentie ne conclut donc rien pour la rupture. Mais, quand on ſuppoſeroit pour un moment qu'il eût ſenti dans ces cas mêmes une véritable dépreſſion, M. Galinier doute qu'il s'en enſuivît la certitude de la rupture du ligament: une comparaiſon pourra ſervir à juſtifier ſes doutes à cet égard.

Une corde à boyau d'une certaine longueur, & qui n'a pas été forcée, a un reſſort quelconque, lorſqu'elle eſt tendue modérément. Ce reſſort eſt déterminé par la nature, & proportionné à l'aſſemblage & à la tenſion des fibres dont elle eſt formée. Si vous la tendez outre meſure, avant qu'elle ſe rompe, il eſt des inſtans précédens celui de la rupture où elle s'allonge de toute la longueur dont elle eſt ſuſceptible; car la rupture n'arrive que lorſque les fibres liga-

menteuſes n'ont plus la faculté d'être tendues au-delà d'un certain point ; elle ſuit le terme extrême de leur allongement : or, dans une tenſion telle qu'on peut la ſuppoſer, avant que la corde ſe rompe, les fibres qui la compoſent ne ſont plus dans l'état où elles étoient auparavant ; peut-être même qu'il s'en eſt ſéparé quelques-unes du tout. Qu'en réſulte-t-il ? Qu'en poſant cette corde ſur deux extrêmités ou points d'appui, diſtans l'un de l'autre d'un eſpace égal, à la longueur qu'elle avoit avant que d'avoir été allongée extraordinairement, on ne peut plus en tirer de vibration, ni la faire réſonner, & que ſi l'on poſe le doigt deſſus elle obéit à l'impreſſion, ſans qu'il y ait eu pour cela rupture ou ſolution de continuité. M. Galinier aſſimile ſon ligament, après ſa chute, à cette corde à boyau, dans l'hypotheſe où l'on vient de la placer ; & il obſerve, en outre, que les muſcles qui s'attachent à la rotule ſe ſont allongés de toute la longueur dont ils pouvoient prêter, avant que le ligament reçût quelque atteinte, & que ce ligament n'a ſouffert qu'à commencer de l'endroit où la rotule peut ceſſer de gliſſer ſur les condyles du fémur, c'eſt-à-dire qu'il n'a commencé à être affecté que dans l'inſtant pris de la chute où le *calcaneum* ſe trouvoit à environ deux pouces de l'iſchion ; diſtance qu'il a fallu que le talon forçât,

pour arriver à la feſſe contre le pli de la nature. Mais la jambe & la cuiſſe d'un homme de cinq pieds & quatre pouces peuvent reſſembler ici à deux rayons proportionnels d'un cercle, leſquels pour faire un angle moins ouvert ou plus aigu, de deux pouces, ne demandent pas une ligne d'allongement extraordinaire dans une partie antérieure du genou, conſidéré au total à-peu-près comme centre du cercle.

Ceci acquiert une nouvelle force par un retour raiſonné ſur la chute.

Le pied frappe au bas de la derniere des deux marches dans un inſtant où la jambe ne peut manquer d'être un peu inclinée en avant à l'articulation qui lui eſt commune avec le pied, & durant qu'il y avoit de toute néceſſité une petite flexion du genou. Le pied & la jambe dans cette ſituation, le muſcle que l'on appelle *le jambier antérieur*, défaillit : alors la jambe ne peut plus ſe ſoutenir ſur le devant du pied ; & le poids du corps, combiné avec la chute, ſollicite le corps même à s'affaiſſer, comme on l'a vu plus haut ; ce qui, par contre-coup, force conſidérablement le genou. En effet, pourquoi M. Galinier auroit-il un ganglion au jambier antérieur ? Pourquoi n'y auroit-il ni bourrelet, ni ſigne de rupture au ligament ? Pourquoi n'auroit-il rien ſenti au genou durant la maladie? & pourquoi auroit-il ſouffert

le long du jambier antérieur; de telle ſorte que ce muſcle avoit des mouvemens convulſifs qui faiſoient trembler toute la jambe, quand on la ſoulevoit pour défaire l'appareil, & de façon encore qu'il étoit affecté le long de ce même muſcle, comme ſi l'on y eût appliqué un fer chaud ?

Mais, ce qui paroît ſans replique, ſi le ligament eût été rompu, la rotule, ne tenant plus à rien par le bord inférieur, ſeroit remontée, comme M. Galinier l'a déjà fait entrevoir, d'une hauteur proportionnée à la force attractive des muſcles qui s'y attachent. Cette force des muſcles s'eſtime au quart à-peu-près de leur étendue; la rotule, par conſéquent, ſeroit venue ſe placer à une diſtance très-ſenſible au-deſſus des condyles du fémur; mais elle n'eſt point ſortie de l'endroit qu'elle occupe actuellement : le ligament n'étoit donc pas rompu.

Nous voici arrivés au troiſieme & dernier moyen, qui conſiſte à ſe prévaloir de la conſultation de M. Louïs & de M. Sabatier. M. Galinier penſe qu'on n'en ſauroit tirer aucun avantage. Ces MM. ont vu le malade ſous l'appareil; ils ne peuvent pas dire, conſéquemment, que le ligament étoit rompu. Les perſonnes de leur état & de leur célébrité on beſoin d'une certitude phyſique pour prononcer ſur un cas grave & nouveau; une certitude morale ne leur ſuf-

ſiroit pas pour cela. Leur confrere leur a dit comment M. Galinier étoit tombé, & ils ne l'ont pas demandé au malade. Ce confrere leur a dit que le ligament étoit rompu; & ils l'ont cru, ſans faire lever l'appareil, parce qu'ils s'en ſont rapportés à lui : de ſorte que la conſultation, à en juger, non pas tout-à-fait par l'objet qu'elle auroit dû avoir pour l'utilité du malade, mais par ce qui s'y eſt véritablement paſſé, a roulé ſur la ſeule queſtion de ſavoir ſi le bandage appliqué par le Chirurgien étoit propre à favoriſer la repriſe du ligament donné & reçu comme rompu.

En parlant de ce bandage, M. Galinier ajoute qu'il en a été très-maltraité; il le ſerroit ſi fort, il comprimoit tellement les linges qu'on avoit placés deſſous, & vers le bord ſupérieur de la rotule, que la peau de cet endroit en a été totalement excoriée, ainſi qu'on s'en eſt apperçu au bout de dix jours que l'appareil a été levé pour la premiere fois. La plaie qui en a réſulté eſt reſtée ouverte durant plus de trois mois que le Chirurgien a tenu le malade ſous ce bandage : on la panſoit tous le jours, cette plaie; elle ne facilitoit guere la repriſe du ligament conſidéré comme ayant été rompu, ſi tant eſt encore qu'un ligament rompu reprenne dans l'état où celui de M. Galinier ſe trouvoit.

Il semble résulter de ce qui vient d'être déduit :

1° Que les circonstances de la chute ne prouvent rien pour la rupture du ligament, parce qu'elles ne sont pas des signes caractéristiques de cette rupture.

2° Que la dépression du ligament ne prouve pas non plus qu'il y ait eu de rupture, parce que la dépression est peut aussi-bien, & plus souvent, un signe de foulure ou de luxation imparfaite, que de rupture.

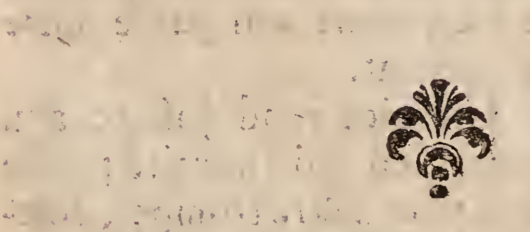
3° Que M. Louis & M. Sabatier, ne paroissant pas avoir été appellés pour consulter sur cette prétendue rupture, mais seulement sur la propriété du bandage dont on avoit fait usage, on ne peut tirer aucun avantage de la consultation de ces MM. pour démontrer à M. Galinier qu'il y ait eu une rupture.

4° Enfin, qu'il y a toutes sortes de raisons pour croire que la rupture n'existoit point ; tandis qu'il n'y en a aucune qui puisse faire présumer qu'elle existât.

Au reste, M. Galinier rend justice aux intentions du Chirurgien qui l'a traité ; mais ce Chirurgien, qui peut s'être trompé, doit-il trouver mauvais que M. Galinier cherche à éclaircir & lever les doutes qu'il a sur la réalité de la rupture ? On ne le pense pas, puisqu'ayant été honnêtement récompensé de ses peines, comme il résulte de sa quittance, les doutes de M. Galinier se trouvent

alors dégagés de tout motif d'intérêt matériel. M. Galinier n'a donc pour but que de connoître le vrai ; & il peut faire, à ce qu'il se figure, des tentatives pour y parvenir, sans manquer à ce qu'il doit à ce Chirurgien, quoique, d'un autre côté, les soins que celui-ci vante si fort, pussent très-bien se borner à un mal que M. Galinier seroit fondé à imputer à son bandage, & sans l'application duquel il penseroit qu'il auroit guéri beaucoup plus promptement, à de bien moindres frais, & sans ressentir des douleurs excessives, ni éprouver les inquiétudes qui l'ont accablé pendant long-tems.

Pour conclure, M. Galinier soumet ses idées à la décision des personnes de l'art, disposé à en faire, sans peine, le sacrifice à tout ce qui portera l'empreinte de la vérité.



Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8	12⅓	8½	27 9½	27 10¾	28
2	5¼	14½	11	28 ¼	28	28
3	10½	18	12	28	28	28 11¾
4	11¾	18¼	13	28	28 1½	28 2¾
5	11	22	16½	28 2½	28 2	28 1
6	14	22	14	28 ¼	28	28
7	13	17½	12	28	28	28 1¼
8	11	17¾	13	28 1¾	28 2	28 2⅔
9	11	19	12½	28 3	28 3	28 3½
10	10	17	11¾	28 3	28 2½	28
11	9½	18¾	12½	28 ¼	28	28
12	8	17½	10¾	28 11¾	27 11½	28 1
13	9	13½	7⅓	28	28 ½	28 2
14	6½	11½	6½	28 1	28 1½	28 2
15	5½	12½	8½	28 1¾	28 2	28 1½
16	6¼	14¾	9¾	28 2	28 2	27 10½
17	7	16¾	10	28 ½	27 11½	27 8
18	8½	12	8	27 8⅔	27 8½	27 11¾
19	6¼	14⅓	8½	27 9¼	27 10	28 1
20	8	15¼	10½	28	28 ¼	28 1½
21	10½	19¼	14	28 1½	28 1	28 ⅔
22	12	22	16	28 2	28 2¼	28 2⅓
23	13½	22⅓	16½	28 2¾	28 2¾	28 2¼
24	12¾	21	15½	28 2½	28 2	28 1¾
25	13	21¾	15¼	28 1¾	28 1½	28 1¼
26	12½	18	11	28 1	28 ¾	28 1¼
27	7	15½	12	28 1¾	28 1½	28 1
28	11¼	18½	14¼	28 ¼	27 11¾	27 10¼
29	12½	17½	13	27 8½	27 8¼	27 8½
30	12¼	14⅓	11⅔	27 8¾	27 9	27 9
31	10¼	17½	10¼	27 9¼	27 9¼	27 9¾

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O-S-O. c. n.	O. nuages.	Beau.
2	O. nuages.	N - E. nua. pl.	Couvert.
3	N - E. nuages.	N. E. couv. v.	Pluie.
4	S-S-O. nuages.	S. nuages.	Beau.
5	N - E. beau. lég. nuages.	E. nuages. écl.	Beau.
6	E-N - E. nuag.	N - N - E. n. t. pet. pl. éclairs.	Nuages.
7	O. couvert.	O-N-O. c. n.	Beau.
8	N. lég. nuag.	N. nuages. b.	Beau.
9	N-E. beau.	N - E. n. beau.	Beau.
10	N - E. beau.	N - E. nuages.	Beau.
11	N - E. beau. lég. nuages.	E. vent. beau.	Beau.
12	N-N - E. beau.	N-N-E. b. l. n.	Beau.
13	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
14	N. couvert.	N. couvert.	Nuages.
15	N-N-E. nuag.	N-E. nuag. v.	Beau.
16	N-N-E. l. n. v.	N-E. nuag. b.	Beau.
17	N. couvert.	O. c. gr. pl.	Pluie.
18	O. nuages. pl.	O. pl. nuages.	Pluie.
19	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Nuages.
20	O. couv. pl.	O-S-O. nuag.	Nuages.
21	O. nuages.	S-S-E. nuages.	Nuages.
22	E. nuages.	E. nuages.	Nuages.
23	E. nuages.	N - E. n. beau.	Beau.
24	E-N E. beau.	N-E. b. lég. n.	Beau.
25	N - N - E. b. n.	N-E. nuag. b.	Nuages.
26	O. nuages.	O. ond. nuag.	Nuages.
27	N-N-E. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
28	E. nuages.	S-S-E. nuages.	Nuages.
29	S. nuages.	S-S O. g. v. pl.	Couvert.
30	O-S O. pl. c.	O. nuages. pl.	Couvert.
31	S-O. nuages	S-O. n. pluie.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 22 $\frac{1}{3}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 5 degrés au-dessous du même terme : la différence entre ces deux points est de 17 $\frac{1}{3}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
7 fois du N-N-E.
12 fois du N-E.
2 fois de l'E-N-E.
5 fois de l'Est.
2 fois du S-S-E.
2 fois du S.
2 fois du S-S-O.
1 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
10 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 15 jours de beau tems.
presque tous les jours des nuages.
9 jours couvert.
11 jours de la pluie.
2 jours des éclairs & du tonnerre.
5 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1768.

Les maladies qu'on a obſervées le plus communément pendant le cours de ce mois, ont été des maladies catarrales, aſſez ſouvent accompagnées de fievres quelquefois putrides, ou d'un mauvais caractere. Il a régné auſſi des douleurs de rhumatiſme, qui ont affecté un grand nombre de perſonnes, & qui ont réſiſté avec opiniâtreté aux ſecours les plus ſagement adminiſtrés.

Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1768; par M. BOUCHER, Médecin.

La ſéchereſſe a perſiſté opiniâtrément juſqu'au 17 de ce mois, que le tems a été changé par un orage avec tonnerre & éclairs: la pluie, tant ſouhaitée, a eu lieu, depuis le 17, par intervalles, preſque tous les jours. Il a encore tonné le 30.



Le barometre a été obſervé, peu de jours, au-deſſus du terme de 28 pouces : le 29, le mercure a deſcendu à 27 pouces 4 lignes.

Le vent a été toujours *nord* du 1er au 11 ; & puis, toujours *ſud*.

L'air a été froid tous le mois. Le thermometre a été obſervé, certains jours, au terme de la congélation, & même au-deſſous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ½ ligne ; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud vers l'Eſt.
7 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
5 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
11 jours de pluie.

Il y a eu 2 jours de grêle.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une ſécheresſe moindre à la fin du mois qu'au commencement.

Maladies qui ont regné à Lille dans le mois d'Avril 1768.

Il a régné peu de maladies dans la premiere moitié du mois : il n'étoit queſtion que de rhumes de tête, de fluxions autour de cette partie, de quelques angines pituiteuſes, d'affections rhumatiſmales : on voyoit encore le lait tarir dans les nourrices parmi les pauvres.

Les maladies furent plus graves & plus répandues vers la fin du mois ; elles conſiſtoient principalement dans des pleuréſies ou pleuropneumonies, des affections dyſſentériques, & deux eſpeces de fievre continue ; l'une catarreuſe & inflammatoire, portant à la tête ; & l'autre putride, la même que celle du mois précédent, & dans laquelle il arrivoit aſſez ſouvent de l'éruption miliaire rouge. Nous avons vu auſſi, dans cette partie du mois, quelques perſonnes attaquées de la fievre ardente ou hémitritée.

Les pleuréſies & pleuropneumonies ont été ſouvent compliquées de ſaburre dans les

premieres voies, qui exigeoit l'ufage des laxatifs, & même parfois des émético-cathartiques, après l'emploi des faignées fuffifantes: la maladie, dans ces circonftances, fe terminoit plutôt par la voie des felles, que par l'expectoration.

Il y a eu auffi, vers la fin du mois, des angines inflammatoires, & des atteintes légeres d'apoplexie ou de paralyfie La petite-vérole, qui n'avoit pas tout-à-fait défifté, a paru, dans le même-tems, reprendre vigueur & s'étendre; elle s'eft montrée confluente dans quelques fujets. La rougeole fe faifoit auffi appercevoir en quelques quartiers de la ville.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité hiftorique des plantes qui croiffent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, contenant leur defcription, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croiffent, leur culture, leur analyfe & leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les arts & métiers; par M. *P. J. Buc'hoz*, &c. Tome VII. A Paris, chez *Durand*, *Didot le jeune* & *Cavelier*, 1767, *in*-8°.

Lettres fur la Lithotomie, pour prouver la fupériorité du lithotome caché pour l'opération de la taille, fur tous les autres inftrumens qui ont été propofés jufqu'à ce jour,

leſquels contiennent pluſieurs obſervations très-eſſentielles à la Chirurgie, & en particulier à l'opération de la taille; par M. *Chaſtanet*, ancien Chirurgien Aide-Major des camps & armées du Roi, Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, Chirurgien-Aide-Major des Hôpitaux Militaires, & Maître en chirurgie à Lille en Flandre. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez *d'Houry*, *1768*, *in-8°*.

Oratio inauguralis de variis Medicinæ Fatis ab illius ortu ad noſtra uſque tempora, habita in ſolemni conceſſu univerſitatis Pontis-Muſſanæ, die 27 menſis Januarii, anno 1766; à D. Nicolao Jadelot, *regis conſiliario medico, Facultatis Medicinæ Pontis-Muſſanæ profeſſore regio.* C'eſt-à-dire: diſcours inaugural ſur les différens Etats de la Médecine, depuis ſon origine juſqu'à notre tems, prononcé dans une aſſemblée publique de l'Univerſité de Pont-à-Mouſſon, le 27 Janvier 1766; par M. *Nicolas Jadelot*, Conſeiller-Médecin du Roi, & Profeſſeur royal de la Faculté de Médecine de Pont-à-Mouſſon. A Pont-à-Mouſſon, chez *Bachot*, 1768, *in-4°*.

Eſſai ſur la conformité de la Médecine ancienne & moderne dans le traitement des maladies aiguës, traduit de l'Anglois de M. *Barker*, du College des Médecins de

Londres ; par M. *Schomberg*, Docteur en médecine, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée par M. *Lorry*, Docteur en médecine. A Paris, chez *Cavelier*, 1768, *in*-12.

Cet ouvrage, déjà recommandable par lui-même, a acquis un nouveau prix par les notes nombreuses dont M. *Lorry* a enrichi cette nouvelle édition.

La nature opprimée par la médecine moderne, ou la nécessité de recourir à la méthode ancienne & Hippocratique dans le Traitement des maladies; par M. *Toussaint Guindant*, Docteur en l'Université de médecine de Montpellier, Médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, aggrégé au College des Médecins, & de la Société royale d'agriculture de la même ville. A Paris, chez *Debure l'aîné*, 1768, *in*-12.

Description des maux de gorge épidémiques & gangréneux, qui ont régné à Aumale & dans le voisinage ; par M. *Pierre-Antoine Marteau de Grandvilliers*, Docteur en médecine en l'Université de Rheims, & de la Faculté de Caen, aggrégé au College d'Amiens, ancien Médecin de l'Hôpital, & Inspecteur des eaux minérales d'Aumale, avec cette épigraphe :

Non ex intellectis causis, sed ex observatione fideli effectuum morbos cognoscere & curare. VAN SWIETEN, §. 587, pag. 55, tom. ij.

A Paris, chez *Vallat-la Chapelle*, 1768, *in*-12.

Dissertations sur les douleurs vagues, connues sous le nom de *gouttes-vagues & rhumatismes goutteux*, lequel a remporté le prix, au jugement de MM. les Docteurs-Régens de l'étroite Faculté de médecine de l'Université de Louvain, l'an 1763 ; par M. *J. Ph. de Limbourg*, Docteur en médecine, Correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, seconde édition, revûe & augmentée. A Liege, chez *Desoert*, 1768, petit *in*-8°.

Quæstio medico-practica, an Mercurii adhibendi multiplices Methodi Morborum venereorum curationi prosint? C'est-à-dire : question de médecine-pratique ; les différentes méthodes d'administrer le mercure, ne sont-elles pas utiles pour la guérison des maladies vénériennes ? Par M. *Thirion de Toul*, premier Chirurgien du Prince de Hesse-Rothembourg. A Erford, 1768, petit *in-fol.* de 22 pages, sans y comprendre deux épîtres dédicatoires, l'une au Prince de Hesse, & l'autre à M. *Richard de Hautesierck*.

M. *Thirion* donne dans cette these, aux frictions mercurielles, au sublimé corrosif, administré selon la méthode de M. le Baron *Van Swieten*, & aux pilules de *Keyser*, la préférence sur toutes les autres méthodes

d'adminiſtrer le mercure pour la cure des maladies vénériennes.

Caroli Strack, *medicinæ Doctoris* &c. *Obſervationes medicinales de Morbo cum petechiis & quâ ratione medendum ſit. Carolſruhæ*, 1766, *in*-8°.

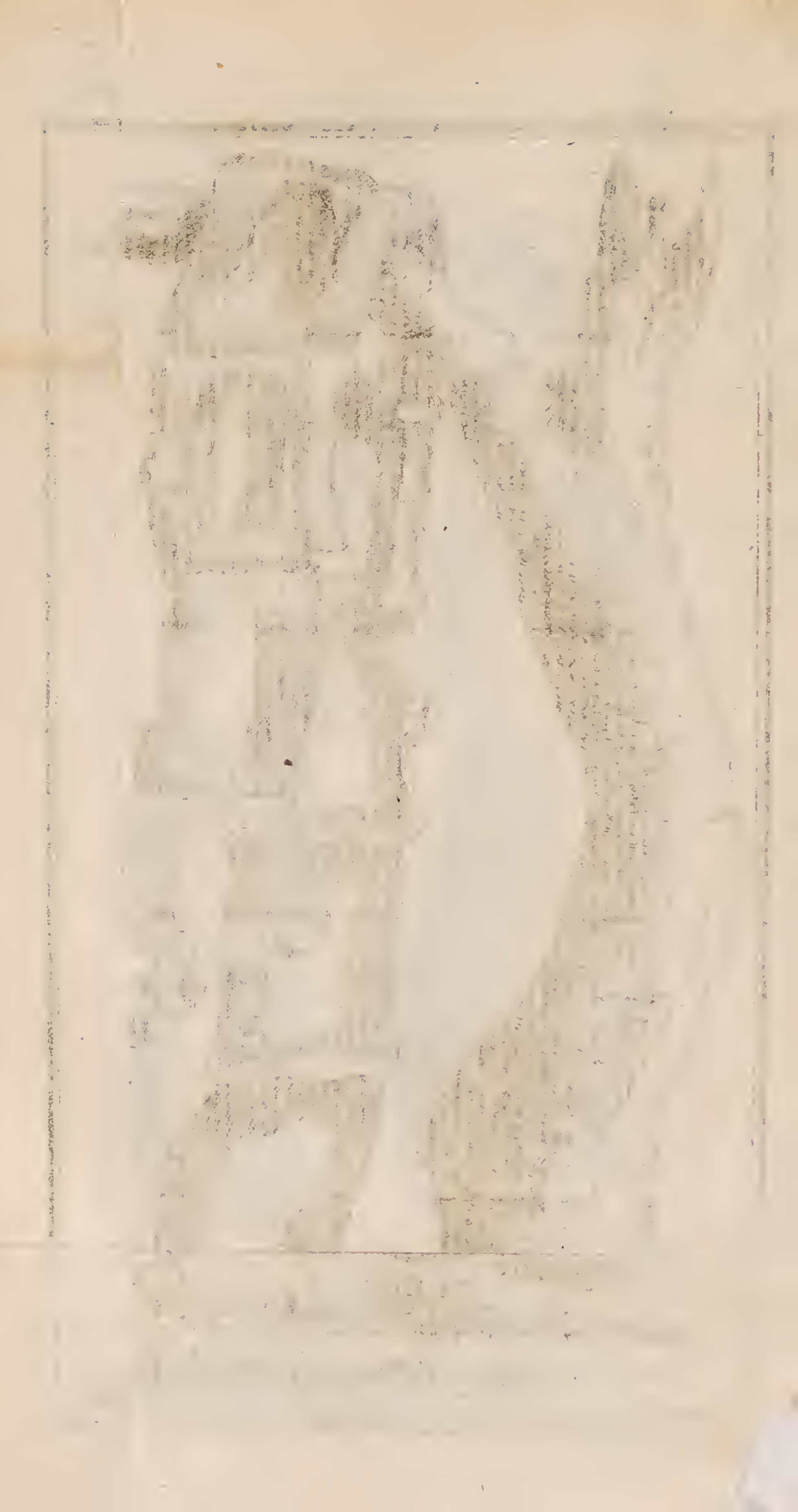
Nous nous occuperons bientôt de cet ouvrage, dont on trouve des exemplaires, à Paris, chez *Cavelier*.

CONCOURS.

Les Docteurs de la Faculté de médecine de Paris ſe ſont aſſemblés, dans le mois de Février dernier, pour entendre les réponſes des Candidats qui ont concouru pour être admis ſans frais à la licence en médecine dans cette capitale, en conſéquence du legs de M. *de Dieſt*, Docteur-Régent de cette Faculté. Après pluſieurs jours d'examen, la Faculté aſſemblée de nouveau le 27 dudit mois, ouï le rapport unanime des Commiſſaires examinateurs, M. *Baron*, Docteur-Régent de l'Académie des Sciences, portant la parole, a adjugé le prix à M. *Guillotin*, de Saintes, Docteur en médecine en l'Univerſité de Rheims, lequel a été admis le 26 Mars ſuivant.

TABLE.


Sellier Sculp.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AOUT 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AOUST 1768.

EXTRAIT.

Caroli STRACK, medic. Doct. & in Universit. Monguntinâ, instit. medic. Profess. public, &c. Observationes medicinales de Morbo cum petechiis, & quâ ratione eidem medendum sit. *C'est-à-dire, Observations médicinales sur la Maladie pétéchiale, avec la Méthode curative. A Carlsrouhe, chez* Macklot; *& se trouve à Paris, chez* Cavelier, 1766, *in*-8°.

RIEN ne prouve mieux l'influence dangereuse que les hypotheses dont on amuse les jeunes gens dans les écoles, ont dans la pratique de la médecine, que

la dispute qui s'est élevée sur la fievre pétéchiale. Quelques Médecins, à la tête desquels on peut mettre Sydenham, ont pensé que les pétéchies ou taches pourprées, qui surviennent dans certaines maladies, étoient moins le produit de la cause morbifique que des remedes échauffans, dont on avoit fait usage pour combattre la fievre : d'autres, au contraire, soutiennent que ce symptôme est l'effet d'un vice particulier; &, parmi ceux-ci, il y en a qui les regardent comme un effort critique, par lequel la nature tend à se débarrasser de ce qui l'opprime; en conséquence ils veulent qu'on en favorise l'éruption, en excitant les sueurs par l'usage des remedes chauds, étant très-persuadés que c'en est fait du malade si ces taches viennent à disparoître par l'effet du froid extérieur, ou de quelque cours de ventre. Il sembleroit, au premier coup d'œil, que rien n'étoit plus aisé que de mettre fin à cette dispute : il ne s'agissoit que de consulter la nature; mais la prévention pour un systême qu'on a adopté, souvent sans examen, laisse-t-elle la liberté nécessaire pour observer avec fruit ? La plupart des Observateurs ne voient guere que ce qui s'accorde avec leurs préjugés.

C'est un reproche qu'on ne fera point à M. Strack; il avoit exercé la médecine plus de huit ans, sans avoir rencontré de sembla-

bles taches ; il étoit en conséquence porté à croire qu'elles étoient l'effet d'une méthode trop échauffante, d'autant mieux qu'il avoit traité jusqu'alors toutes les fievres avec des remedes rafraîchissans. Ce fut au mois de Juin 1755 qu'il vit, pour la premiere fois, dans une seule & même famille, cinq malades attaqués de fievres de cette espece, quoiqu'il ne leur eût administré que des remedes rafraîchissans, & qu'il les eût noyés d'une abondante boisson. L'année suivante 1756, il eut occasion de traiter un jeune homme de vingt-trois ans de la même maladie. Enfin la guerre qui s'alluma en 1757, ayant inondé l'Allemagne de troupes, cette maladie devint commune, & se soutint même, quelques années après la paix, dans les environs de Mayence. Elle avoit commencé à se faire appercevoir en Saxe & en Bohême, où se firent les premieres hostilités : delà elle s'étendit dans toute l'Allemagne. D'ailleurs tous les Médecins qui ont servi dans les armées, avertissent que les Soldats sont toujours plus ou moins exposés à ce fléau, tant que la guerre dure. En voilà plus qu'il ne faut pour faire conclure à M. Strack que les pétéchies ne sont pas l'effet d'un traitement particulier, mais la suite nécessaire d'une certaine espece de fievre, qu'on doit ranger parmi les ma-

ladies qui infeſtent communément les armées.

Il eſt facile d'appercevoir les pétéchies; lorſqu'elles ſe ſont manifeſtées, mais il n'eſt pas auſſi aiſé de les prévoir, avant qu'elles paroiſſent. Le tableau que notre Auteur fait de cette maladie nous a paru tracé d'après la nature : il n'y a qu'un Médecin exercé à l'obſervation, qui ait pu la peindre avec autant d'exactitude. Nous allons tâcher de préſenter à nos lecteurs une eſquiſſe de ſa deſcription. » Les malades, dit-il, ſe plai-» gnent d'abord de foibleſſe, de laſſitude & » de douleurs dans le dos. La tête leur fait » mal, ils ne peuvent dormir : quelques-» uns cependant dorment d'abord; mais ce » ſommeil ne les refait pas. Ils ont de la ré-» pugnance pour toute ſorte d'alimens, ſur-» tout pour la viande & les bouillons à la » viande. Le pouls, dans quelques-uns, » eſt petit & inégal; quelques autres l'ont » lent & réglé, ſans être ſi foible. Il y en a qui » paroiſſent comme hébêtés. L'urine, dans » quelques-uns, paroît naturelle; dans quel-» ques autres elle eſt trouble & ſemblable » à celle des jumens : d'autres rendent une » urine jaune, épaiſſe comme de la biere trou-» ble; quelquefois elle eſt verte & même » noirâtre, & il s'en précipite un ſédiment » jaune...... Ils ont le viſage pâle, les yeux

» creux : quelques-uns ont le ventre gonflé ; » d'autres ont des envies de vomir, & vomissent même. Quelquefois il survient, » dès le commencement de la maladie, un » flux de ventre putride.

» Le septieme jour (quelquefois plutôt, » quelquefois plus tard) la fievre augmente » & s'enflamme de plus en plus : l'urine de- » vient rouge. Les malades passent la nuit » sans dormir, ou, dès qu'ils ferment les » yeux, ils commencent à délirer. « Ces » symptômes s'accroissent. » Il y a des ma- » lades qui éprouvent, dès le commence- » ment de la maladie, une douleur aiguë » dans le côté : quelquefois cette douleur » ne se manifeste que lorsque la fievre aug- » mente. Elle se fait sentir principalement » dans la région des fausses-côtes, ou bien » on sent une tumeur dure au-dessous de » l'ombilic : quelquefois, chez les fem- » mes, les regles ne paroissent pas à leur » période marqué, lorsqu'il tombe dans le » cours de la maladie ; d'autres fois elles » reparoissent avant le tems. Il y a des ma- » lades qui ont une légere jaunisse.

» Le neuvieme jour, quelquefois plus » tard, la peau se couvre de taches sembla- » bles à des morsures de puces sans aréole : » souvent ces taches paroissent le septieme » jour, quelquefois le lendemain de l'inva- » sion de la fievre : il n'est pas rare de les

» voir paroître dès le commencement de la » maladie. On ne remarque pas que ceux chez » lesquels elles ont paru de meilleure heure, » aient été moins malades que les autres. » Ces taches, qu'on appelle *pétéchies*, se » manifestent sur-tout sur les parties où la » peau est la plus fine, le col, la poitrine, » les aînes, la partie inférieure des bras, » sur-tout vers le biceps, & depuis le pli du » coude jusqu'au carpe : lorsqu'on n'en re- » marque pas dans cette derniere partie, on » peut être assuré qu'il n'y en a point ail- » leurs. Le corps en est quelquefois cou- » vert : on en apperçoit jusques sur le visage, » & sur-tout sur les paupieres. Ceux qui en » ont le plus ne sont pas toujours plus ma- » lades que ceux qui en ont le moins.

» Ces pétéchies s'évanouissent, le troi- » sieme jour, chez quelques malades; chez » d'autres elles persistent plus long-tems, » & même jusqu'à la fin de la maladie : quel- » quefois elles subsistent après que la fievre » a cessé. Il arrive aussi qu'elles reparoissent » après s'être évanouies. M. Strack a vu » des pétéchies sans fievre, dans le tems » que la fievre pétéchiale étoit épidémique. » Il est important de remarquer que la fievre » ne se calme pas après l'éruption de ces » taches ; elle augmente même, au con- » traire, si on n'y remédie pas ; ce qui » suffit pour empêcher qu'on ne considere

» cette éruption comme une éruption cri-
» tique.

» La chaleur & la fievre augmentent, le
» pouls devient fort & fréquent. Le visage
» du malade s'enflamme, ses yeux se cou-
» vrent comme d'une taie rouge ; le délire
» s'accroît, les mains lui tremblent, lorsqu'il
» veut prendte quelque chose ; les levres se
» sechent, la langue est rude & couverte
» d'une croûte épaisse ; la toux est seche :
» elle augmente, sans que le malade puisse
» rien expectorer. Enfin la fievre s'allume
» de plus en plus : le malade respire avec
» peine, il regarde autour de lui avec inquié-
» tude ; il se découvre, il tâtonne, & lors-
» qu'il a saisi ses draps ou quelqu'autre linge,
» il les manie de ses mains tremblantes,
» comme s'il vouloit défaire un nœud.
» Lorsque le Médecin lui demande de mon-
» trer sa langue, il ne peut la porter que sur
» le bord des levres, & la remue avec ef-
» fort dans l'intérieur de sa bouche. Après
» avoir été quelques jours dans cet état, les
» extrêmités se refroidissent ; les yuux se re-
» tirent, ils deviennent tristes ; le nez de-
» vient pointu ; les levres prennent une cou-
» leur livide ; les hypocondres se serrent ;
» le pouls devient petit, inégal ou intermit-
» tent, & comme tremblotant ; une pâleur
» mortelle couvre le corps : il en coule une
» sueur froide, & le malade périt de spha-

» cele, avant le vingtieme jour, quoique » les taches ſubſiſtent à la peau. Tous ceux » qui meurent victimes de cette maladie » périſſent de cette maniere ; & il eſt rare » qu'on en revienne, ſi la maladie a été » abandonnée à elle-même, à moins que » les pétéchies ne ſoient ſans fievre, ou » qu'elles ne complique avec quelqu'autre » maladie.

» Ceux qui en échappent par le ſecours » de l'art, ou par le bienfait de la nature, » commencent, vers le neuvieme jour, à » avoir l'ouie dure : le rouge qui coloroit » leurs yeux s'affoiblit ; leur ouie devient » de plus en plus dure, & ils finiſſent » quelquefois par être abſolument ſourds. » Leurs yeux ſe nétoient entiérement : il » y a quelques perſonnes cependant chez » leſquelles il en découle une humeur qui » forme des croûtes aux bords des pau- » pieres, ſur-tout à leur commiſſure. Dès » que les malades commencent à devenir » ſourds, ils reprennent le ſommeil, & tom- » bent même dans une eſpece d'aſſoupiſſe- » ment : on en voit cependant ſe rétablir, » ſans éprouver rien de tout cela, ſur-tout » lorſque les pétéchies ſe ſont jointes à quel- » qu'autre maladie, comme une fievre inter- » mittente, &c. Cependant les malades » commencent à rejetter des crachats épais, » la croûte de leur langue ſe détache ; ils

» mouchent une matiere cuite ; la raiſon leur » revient. Le pouls, lorſque la fievre com- » mence à baiſſer, devient mol, lent & » réglé : enſuite, lorſque les pétéchies ont » diſparu, il ſurvient une ſueur abondante- » acide, qui coule de tout le cotps, & qui » dure deux ou trois jours ; quelquefois » même elle ſurvient avant que les pétéchies » ſe ſoient diſſipées : cette ſueur ne paroît » jamais que la fievre ne ſoit tombée. » Après cinq jours d'aſſoupiſſement, les » malades reprennent leur ſommeil ordi- » naire ; l'ouie leur revient, & leur viſage » reprend ſa couleur. Dans ce tems, le vi- » ſage & les mains enflent à quelques-uns ; » il ſurvient à quelques autres des douleurs » comme de rhumatiſme : il y en a à qui les » pieds enflent, d'autres qui n'ont aucun » appétit, & qui, lorſqu'ils ont mangé, » éprouvent des peſanteurs d'eſtomac : quel- » ques-uns tombent dans la fievre tierce ; » d'autres ſe rétabliſſent parfaitement, ſans » rien éprouver de ſemblable. «

M. Strack, pour compléter ſon tableau de la fievre pétéchiale, diſtingue deux ſortes de taches : les unes, qu'il appelle *circonſcri-tes*, ſont rondes, égales & bien terminées ; les autres ſont moins bien terminées : elles ne ſont ni rondes ni égales ; elles s'étendent ſous la peau comme une tache d'encre ſur du linge : il les appelle *diffuſes*, *diffuſas*.

Ces dernieres ſont, tantôt plus, tantôt moins rouges, comme les premieres; elles ſont, ou ſolitaires, ou diſperſées entre les circonſcrites. Elles ne ſont pas ordinairement nombreuſes; & lorſqu'elles ſont ſeules, elles ne ſubſiſtent pas long-tems; mais elles s'évanouiſſent en trois jours. Cependant elles rendent la maladie beaucoup plus dangereuſe, & il eſt rare qu'on en réchappe. Elles peuvent en impoſer au Médecin, parce qu'elles ſont plus rares & plus pâles, & par conſéquent elles ſe laiſſent moins appercevoir; ainſi, s'il n'eſt pas bien attentif, il peut aiſément les méconnoître: c'eſt pourquoi notre Auteur conſeille, lorſque la fievre pétéchiale regne quelque part, d'examiner chaque jour la peau du malade.

Il arrive quelquefois, lorſque les pétéchies ſont diffuſes, ou même après qu'elles ſe ſont diſſipées, qu'il ſurvient une hémorragie abondante par le nez: le ſang qui coule eſt diſſous, & ne ſe coagule point comme celui des gens en ſanté. M. Strack en a vu rendre juſqu'à huit livres. Le malade reſte très foible; la fievre augmente, & ils périſſent bientôt de gangrenne, ſans que notre Auteur ait trouvé aucun remede capable de prévenir cet accident: la ſaignée, pratiquée au commencement, n'eſt de nul ſecours. Cet accident n'arrive point dans les pétéchies circonſcrites: il ſurvient,

à la vérité, quelquefois une légere hémorragie; mais le ſang n'eſt pas diſſous, & les malades en ont réchappé.

Il eſt bon de remarquer que pendant que cette fievre pétéchiale régnoit à Mayence, on obſerva une infinité de fievres qui, aux pétéchies près, avoient le même caractere, & qu'on fut obligé de traiter de la même maniere. Enfin cette maladie, comme toutes les autres épidémies, fit ſes plus grands ravages dans les commencemens, & parut s'adoucir à la fin, comme ſi le venin ſe fût affoibli en ſe diſperſant.

Après avoir ainſi décrit la maladie pétéchiale, M. Strack recherche, dans les chapitres trois & quatre, quelle eſt la cauſe qui a coutume de la produire, & la méthode curative la plus propre à la combatre avec ſuccès: ſes recherches ſont toutes fondées ſur des obſervations & des expériences. Ses premieres obſervations lui découvrirent, comme nous l'avons dit, que cette maladie n'étoit point, ainſi que l'avoient penſé quelques Médecins, l'effet d'un traitement mal-entendu, ni de l'uſage des remedes échauffans, puiſqu'il l'obſerva ſur des malades auxquels il n'avoit preſcrit que des rafraîchiſſans & la boiſſon la plus abondante. De nouvelles obſervations le convainquirent qu'on ne devoit pas regarder, avec quelques autres Médecins, les pété-

chies comme une éruption critique, puiſqu'il vit des malades chez leſquels leur apparition, bien loin de calmer la fievre, parut aggraver la maladie.

Ayant tenté les rafraîchiſſans ou les acides, le camphre & les diaphorétiques, & ayant obſervé que, malgré ces ſecours adminiſtrés avec le plus grand ſoin, pluſieurs malades étoient péris, il crut devoir rejetter des méthodes qui étoient au moins inſuffiſantes. S'étant rappellé alors qu'il pouvoit y avoir un très-grand rapport entre les pétéchies & ces taches livides & lenticulaires qu'on obſerve quelquefois ſur la peau des enfans, & qu'on fait diſparoître par le moyen des purgatifs, parce qu'elles ſont produites par des vers vivans ou morts, ou quelque matiere putride qui ſéjourne dans le bas-ventre, ou avec ces éruptions qui ſurviennent quelquefois aux perſonnes qui ont mangé des moules corrompues, & qui diſparoiſſent, dès qu'il ſurvient un vomiſſement, ou quelques déjections par bas, ſoit naturellement, ſoit qu'on les ait excitées par l'art; il ſoupçonna qu'une pareille cauſe pouvoit donner naiſſance aux pétéchies, & que, ſi cela étoit, elles devoient céder aux purgatifs; en conſéquence, à la premiere occaſion qui ſe préſenta, il eut recours à ce genre de remedes qui lui réuſſirent au-delà de ſes eſpérances. Ces ſuccès confirmerent

ſes conjectures, & juſtifierent la ſageſſe de ſes vues curatives : une obſervation ſinguliere lui donna même lieu de s'aſſurer de plus en plus qu'il avoit découvert, & la véritable cauſe, & le véritable remede de cette maladie.

La femme d'un pauvre payſan des environs de Mayence, fut attaquée d'une fievre pétéchiale qu'elle avoit gagnée de quelques ſoldats immédiatement après être accouchée ; elle fut fort mal : la fievre s'alluma vivement ; les lochies ne coulerent point ; il ne parut point de lait dans ſes mamelles : ſur ces entrefaites il lui ſurvint un cours de ventre très-conſidérable, que les femmes du voiſinage croyoient devoir arrêter. M. Strack, qui heureuſement fut appellé aſſez à tems, les en empêcha ; il ſe contenta donc de lui preſcrire un julep & une boiſſon rafraîchiſſante, à laquelle il fit ajouter de l'eſprit-de-vinaigre & du ſyrop de framboiſes. Au bout de quelque tems la fievre ſe calma, les pétéchies perdirent de leur couleur, & ſe diſſiperent entiérement ; & lorſque la maladie fut à ſon terme, le dévoiement s'arrêta de lui-même. Les forces ſe rétablirent : les lochies coulerent comme ſi elle ne faiſoit que d'accoucher ; ſes mamelles ſe remplirent de lait, & la mirent en état de nourrir ſon enfant.

A peine fut-elle relevée que ſon mari fut

pris de la même maladie : elle fut plus longue, parce qu'il ne prit que des remedes rafraîchissans ; mais il lui survint à la fin des envies de vomir & des tranchées suivies de déjections muqueuses, par haut & par bas, qui le soulagerent beaucoup. Eclairé par cet événement, M. Strack eut recours aux purgatifs, qui perfectionnerent la cure ; aussi, depuis ce tems-là, il n'employa plus d'autre méthode, & elle lui réussit constamment.

Sa doctrine reçut un nouveau degré de certitude par les rechutes qu'il eut lieu d'observer : elles furent toutes occasionnées par l'abus trop prompt des alimens, & céderent constamment aux purgatifs. Il ne croit pas que les pétéchies se manifestent sous la peau, parce que le venin, qui les produit, est entré dans le sang & le corrompt ; mais plutôt parce que ce venin s'est mêlé au ferment corrompu qui séjourne dans les intestins : il appuie ce sentiment de plusieurs raisons qui nous ont paru très-fortes. Les principales sont, 1° qu'il arrive souvent que les pétéchies paroissent dès les premiers jours de la maladie, & avant que le sang ait pu être infecté du venin. 2° Qu'on fait disparoître, presque sur le champ, ces taches, si on a recours de bonne heure aux vomitifs ou aux purgatifs qui entraînent la matiere corrompue qui séjournoit dans les premieres voies. 3° Que ceux dont les pre-

mieres voies ſont le plus farcies de cette matiere corrompue, ſont auſſi ceux chez leſquels les pétéchies ſubſiſtent le plus longtems, &c. Nous ne ſuivrons pas notre Auteur dans le détail des explications qu'il donne des différens ſymptômes qui ont coutume d'accompagner cette dangereuſe maladie ; nous dirons ſeulement qu'il les déduit, avec beaucoup de vraiſemblance, de la cauſe qu'il lui a aſſignée.

Il arrive quelquefois qu'il ſe joint à la fievre pétéchiale, ou qu'elle amene à ſa ſuite, des accidens que M. Strack a cru devoir décrire plus particuliérement ; tels ſont la fievre intermittente, l'hydropiſie & des abſcès qui ſe forment à la ſurface du corps. Il ſurvient ſouvent, pendant le cours de la fievre pétéchiale, même lorſque la fievre commence à tomber, des accès de fievre quotidienne ou tierce, qui ceſſent avec la fievre pétéchiale : cela n'arrive qu'à ceux chez leſquels la ſaburre putride abonde dans les inteſtins. On arrête ces accès par le même moyen que nous avons dit propre à combattre la fievre pétéchiale. Il arrive quelquefois qu'après que la fievre pétéchiale eſt terminée, il ſurvient une nouvelle fievre qui prend le type des quotidiennes ou des tierces, pendant le cours de laquelle les pétéchies, qui ſubſiſtent encore, ſe conſervent, & même il en paroît de nouvelles :

les douleurs ſe renouvellent auſſi quelquefois, lorſque le malade en a déjà eu; ſouvent les accès ſe confondent au point qu'il eſt difficile d'en obſerver la durée & les intervalles. Elle commence par des friſſons, accompagnés ſouvent d'envies de vomir, & ſuivis d'une châleur brûlante, & quelquefois de délire. Lorſque l'accès eſt ſur ſa fin, il s'échappe une ſueur d'une odeur forte. Les urines ſont troubles, & dépoſent un ſédiment ſemblable à de la brique pilée; quelquefois elles reſſemblent à de l'urine de jument. Les malades ſont foibles, dégoûtés, ils ont le ventricule tendu & douloureux; & tout ce qu'ils prennent les gonfle. Cette fievre attaque ceux qui ſe ſont livrés de trop bonne heure à leur appétit, & qui ont uſé d'alimens de difficile digeſtion, ou même d'alimens ſains, mais qu'ils ont pris en trop grande quantité, avant que le foyer des matieres corrompues, qu'ils avoient dans les premieres voies, ait été épuiſé. Les purgatifs ſuffiſent encore ici pour remédier à cet accident, & terminer cette eſpece de fievre, en emportant les reſtes d'humeurs putrides qui ſéjournoient dans leurs entrailles.

La même cauſe produit également l'eſpece d'hydropiſie que les malades éprouvent à la ſuite de la fievre pétéchiale : il ſurvient, en effet, quelquefois une leucophlegmatie uni-

verſelle, ou un œdeme aux pieds, ou même une aſcite. Les malades deviennent pâles; le viſage, ſur-tout le tour des yeux, leur enfle; le ventre ſe gonfle; leur reſpiration devient difficile; ils ont la bouche fade, les alimens leur répugnent; lorſqu'ils en prennent, leur eſtomac s'enfle & eſt douloureux, & ils ſont oppreſſés: cela n'arrive qu'à ceux dont le corps n'a pas été purgé, & cede, comme la fievre précédente, à l'uſage des purgatifs répétés. Il eſt bon de faire remarquer que l'hydropiſie ne cede pas d'abord à ces purgatifs; elle ſubſiſte tant qu'il reſte quelque impureté; mais dès que les matieres putrides ſont épuiſées, il ſurvient un flux d'urine abondant qui évacue toutes les eaux épanchées, & diſſipe l'hydropiſie.

Les abſcès qui paroiſſent à la ſuite de la fievre pétéchiale, & que quelques Médecins ont cru pouvoir regarder comme autant de dépôts critiques, ne reconnoiſſent pas d'autre cauſe que les deux accidens que nous venons de décrire, & cedent aux mêmes remedes: ce ſont ordinairement des parotides, des bubons, des furoncles & des abſcès dans les articulations.

Après avoir établi ſa doctrine ſur la cauſe de la maladie dont il avoit entrepris de traiter, & propoſé ſa méthode curative, qu'il appuie d'un très-grand nombre d'obſer-

vations, M. Strack a cru devoir examiner les différentes méthodes qu'on avoit proposées jusqu'à lui : il les réduit à trois ; car les uns ont eu recours aux remedes rafraîchissans, les autres, aux sudorifiques, d'autres enfin au quinquina. Il fait voir qu'aucun de ces trois moyens ne réussit constamment, à moins que la nature ne vienne au secours du malade, & n'excite elle-même des évacuations par les selles, ou qu'on ne joigne à leur usage celui des purgatifs. La saignée a été rejettée absolument par les uns, & adoptée par les autres sans réserve. M. Strack reproche aux uns & aux autres d'avoir donné dans des excès opposés, & également condamnables. Il ne croit pas qu'elle convienne, si, dès le commencement de la maladie, il y a des signes d'une grande foiblesse, que le pouls soit petit, &c., parce qu'elle ne serviroit qu'à épuiser de plus en plus les forces du malade ; mais elle peut être utile, lorsque la chaleur est vive & la fievre très-forte, pour prévenir l'inflammation que la matiere putride peut très-bien exciter : il ne craint pas de voir rentrer les pétéchies, qu'il ne sauroit regarder comme une éruption critique. Les emplâtres vésicatoires lui paroissent moins utiles : on peut cependant y avoir recours, lorsqu'on a à craindre quelque engorgement lymphatique de la part de quelque matiere ténace qui

ſe ramaſſe quelquefois dans les viſceres du bas-ventre.

Les pétéchies ſe compliquent quelquefois avec d'autres maladies, comme avec la fievre intermittente, la petite-vérole, ou la dyſſenterie ; ce qui déſigne, ſelon notre Auteur, qu'outre la cauſe morbifique, particuliere à ces maladies, il y a dans les entrailles des matieres putrides qu'il conſeille d'évacuer, avant de ſonger à traiter la maladie primitive : il n'y a que dans le cas de la petite-vérole, où il tâche de combattre la putridité par les anti-ſeptiques, juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit bien établie : alors il a recours aux purgatifs, lorſqu'il les croit néceſſaires ; mais, en général, il remarque qu'il arrive ſouvent que cette complication des pétéchies avec la petite-vérole n'aggrave pas cette derniere maladie, & n'exige aucun traitement particulier. Outre ces complications, notre Auteur a auſſi obſervé la fievre miliaire-rouge & les pétéchies dans les mêmes ſujets : dans ces cas, il traite les pétéchies comme ſi elles étoient ſeules. Enfin il a vu un cataleptique attaqué de fievre pétéchiale dans l'accès même de ſa catalepſie ; il en rapporte l'obſervation tout au long : nous y renverrons le lecteur, parce qu'elle mérite d'être lue en entier.

M. Strack termine ſon ouvrage par l'hiſtoire des maladies qu'il appelle *intercurrentes*,

c'eſt-à-dire des maladies qui, ſans être accompagnées de pétéchies, préſentoient cependant tous ou quelques-uns des caracteres de la fievre pétéchiale. Celles qui avoient tous les caracteres, ne différoient pas de la fievre pétéchiale & légitime : elles étoient faciles à reconnoître, & demandoient à être traitées de même. Mais il y en avoit une eſpece qui, n'ayant que quelques-uns des caracteres de cette fievre, étoit plus facile à méconnoître, d'autant mieux qu'elle étoit accompagnée d'autres ſymptômes fort différens, & le plus ſouvent de ceux de la pleuréſie ; ce qui ne ſervoit qu'à induire plus aiſément en erreur. Cette maladie commençoit par un friſſon ; & auſſitôt le malade étoit pris d'une douleur de côté très-aiguë : le friſſon paſſé, il ſurvenoit une chaleur très-vive. A la douleur de côté ſe joignoit la toux ; & les malades crachoient une pituite viſqueuſe comme un blanc d'œuf, ou jaunâtre. La reſpiration étoit preſſée & laborieuſe, à cauſe de la douleur : ſouvent le malade touſſoit avec effort, ſans rien cracher. Le pouls étoit petit, fréquent, & comme opprimé ; auſſi la ſaignée le développoit-elle. Le ſang qu'on tiroit aux malades étoit plus ou moins glutineux, & ſe couvroit même quelquefois de la croûte pleurétique. Les ſaignées répétées, les fomentations émollientes, & les véſicatoires appliqués ſur la partie douloureuſe, les juleps rafraîchiſſans,

les boiſſons relâchantes, ſi utiles dans la vraie pleuréſie, n'étoient d'aucun ſecours, lors même qu'on y avoit eu recours dès le commencement. Les malades ne rendoient jamais de crachats cuits. Le cinquieme jour il ſurvenoit du délire; la fievre augmentoit, les urines devenoient enflammées, & la maladie ſe terminoit par la gangrene, qui emportoit le malade le ſeptieme jour.

Lorſqu'on étoit aſſez heureux pour reconnoître la maladie de bonne heure, le plus court étoit de recourir aux cathartiques. Les ſignes auxquels on pouvoit la diſtinguer de la vraie pleuréſie étoient les ſuivans : les malades n'avoient ni le viſage rouge & enflammé, comme dans la vraie pleuréſie; leur viſage, au contraire, étoit défait, plombé, ou jaune, leurs yeux triſtes & creux : ils étoient plus affaiſſés qu'on n'a coutume d'être dans la pleuréſie inflammatoire; leur pouls étoit, dès le commencement, foible & fréquent, ou le devenoit le quatrieme jour. A cette époque il ne paroiſſoit point de crachats cuits; les yeux étoient ceints d'un cercle livide, les crachats étoient viſqueux, rouillés ou rouges; l'urine étoit jaune dans la force des accès, & enflammée, ou ſemblable à celle des jumens dans les accès : lorſqu'on donnoit des lavemens, ils entraînoient des matieres muqueuſes : enfin l'épidémie régnante devoit tenir le Médecin ſur ſes gardes.

OBSERVATION

Sur une Hystérie vermineuse ; par M. DUFAU, Médecin à la Bastide d'Armagnac.

Le Journal de Médecine ne cesse de publier des observations relatives aux maladies nerveuses. Celles qui préconisent la théorie & la pratique de M. Pomme s'y trouvent en foule : on y en voit très-peu qui ne s'adaptent complétement aux vues de ce célebre Médecin. Plus nous nous rapprochons, dans nos recherches, du terme de la vérité, plus nous devons nous tenir sur nos gardes contre les faux pas qui peuvent nous entraîner dans les sentiers faciles de l'erreur. Il est de l'intérêt de l'humanité que ceux qui s'occupent sérieusement des progrès de la médecine, s'empressent de faire connoître, avec la même impartialité, les cas où une méthode moderne échoue, & ceux où elle se distingue avec le plus d'avantage. C'est en suivant une telle route qu'on parviendra à résoudre solidement les difficultés qui partagent encore les Praticiens les plus éclairés sur le choix des moyens curatifs qu'on peut heureusement opposer aux affections vaporeuses de l'un & de l'autre sexe.

ſexe. Une notion utile, mais trop généraliſée, peut être la ſource des écarts les plus dangereux. Perſuadé qu'on ne ſauroit trop s'attacher à en fixer l'étendue & les bornes, j'eſpere que les partiſans même les plus zélés de M. Pomme ne me ſauront pas mauvais gré d'avoir fait inſérer dans ce Journal une obſervation qui m'a paru mériter leur attention.

Mademoiſelle D......, âgée de neuf ans, d'une vivacité ſinguliere, & d'une ſanté qui juſqu'alors n'avoit reçu aucune atteinte, tomba, vers le commencement du mois de Mai de l'année 1763, dans une lypothymie accompagnée d'une reſpiration laborieuſe & entre-coupée; à cela ſe joignoient des grincemens de dents, des pandiculations & différens mouvemens qui annonçoient l'anxiété la plus cruelle. Tranſportée dans ſa maiſon, on eſſaya inutilement ſur elle tous les petits ſecours qu'on ne manque guere de prodiguer dans de pareilles conjonctures; elle ne recouvra ſes forces qu'au bout d'une demi-heure. Deux ou trois jours conſécutifs, ces accidens ſe préſenterent à-peu-près dans le même ordre, & ſous le même degré d'intenſité. Vers le cinquieme jour, ils eurent encore lieu; mais à la place du calme qui ſuccédoit auparavant à ſon état primitif, on vit éclorre des ſymptômes plus formidables; je veux dire des mouvemens

convulſifs, des contorſions, des rigidités ſucceſſivement dans tous les membres : en vain auroit-on voulu les fléchir ; il eût été plus facile de les briſer. La malade, couchée ſur ſon lit, s'élançoit quelquefois avec une impétuoſité qui demandoit la plus exacte vigilance de la part des aſſiſtans ; elle ſe ſeroit mille fois écraſée, ſi on ne l'eût retenue dans ces ſaillies : ſouvent on la voyoit ſe livrer à la joie & aux ris les plus immodérés ; bientôt après, les larmes, les ſoupirs, les ſanglots formoient le contraſte le plus bizarre : on remarquoit en elle moins une ſuite de ſpaſmes, qu'une alternative irréguliere d'angoiſſe, de roideur, d'agitation & de calme.

Depuis cette époque, tous les ſymptômes, loin de ſe mitiger, prirent, au contraire, de nouvelles forces ; ils ne ceſſerent de reparoître, chaque jour, ſans obſerver aucun type conſtant, ni pour l'heure de l'invaſion, ni pour le nombre des paroxyſmes, qui ſe répétoient juſqu'à deux & trois fois dans les vingt-quatre heures.

Pendant la lipothymie, qui étoit le fidele précurſeur des ſecouſſes hyſtériques, la malade n'étoit privée de l'exercice d'aucun des ſens ; elle exprimoit avec énergie les différentes ſenſations dont elle étoit affectée, & répondoit à toutes les queſtions qu'on lui propoſoit ; elle ſe plaignoit plus particu-

liérement d'un ſentiment douloureux, & d'une foibleſſe inexprimable dans les jambes ; elle aſſuroit qu'avec la volonté la plus décidée il lui ſeroit impoſſible de faire un ſeul pas ; elle croyoit ſentir le mouvement d'une groſſe boule qui, roulant dans les régions de l'*abdomen*, changeoit à chaque inſtant de poſition. Auſſi-tôt que cette ondulation ſe portoit du bas-ventre à la gorge, (événement dont elle avoit ſoin de prévenir toujours ſes gardes) elle éprouvoit les horreurs d'une ſuffocation cruelle, & d'un étranglement violent ; elle perdoit la parole, & étoit expoſée aux différens genres de convulſion dont j'ai déjà tracé une foible peinture.

Le prétendu globe étoit à peine deſcendu du pharynx à l'eſtomac, qu'on voyoit les premieres défaillances remplacer les mouvemens convulſifs : ces ſcenes variées avoient des retours plus ou moins fréquens, ſuivant la durée de l'attaque, qui ne ſe prolongeoit guere au-delà d'une heure. Des aſſauts, ſi multipliés & ſi graves, ne firent cependant pas des impreſſions fort ſenſibles ſur l'embonpoint de cette jeune perſonne ; ſes fonctions s'exercerent toujours avec la plus parfaite intégrité : ſes parens néanmoins, qui redoutoient les ſuites d'une incommodité fâcheuſe, & qui faiſoit, de jour en jour, de nouveaux progrès, ne crurent pas devoir

plus long-tems fermer les yeux ; ils chargerent du ſoin de ſa guériſon un ancien Médecin qui jouit, dans cette contrée, d'une brillante réputation. Ce Médecin ne méconnut ni l'eſpece ni la nature de cette léſion ; il préſuma avec le plus juſte fondement que la préſence des vers dans les premieres voies étoit la cauſe de tant de déſordres ; il crut devoir leur oppoſer, à deux ou trois repriſes, outre la ſaignée du pied, des émétiques & des cathartiques. Le mauvais ſuccès de ces remedes détermina à les abandonner : on oſa eſpérer que la nature ſerviroit mieux que l'art. La maladie perſiſta juſqu'à la fin de Septembre, où elle diſparut contre tout eſpoir. Deux mois s'écoulent ſans récidive. Vers le commencement de Décembre, quelques indiſpoſitions fébriles viennent empoiſonner les douceurs de ſon nouvel état : on les combat, elles cedent ; mais les levains que laiſſent ces fievres intermittentes trop bruſquement domptées, ne tarderent guere à développer les germes de l'hydre, qui renaît auſſi furieux qu'auparavant. Cette pauvre victime paſſe l'hiver, toujours expoſée aux plus terribles accès. A l'entrée du printems, on prépare des armes plus efficaces contre ce monſtre. La ſaignée du pied, le tartre ſtibié, & une purgation ſont le prélude du traitement ; on paſſe, après un très-court

intervalle, aux bains domeſtiques, qu'on lui fait prendre, matin & ſoir, pendant environ un mois; pour obtenir un relâchement plus marqué de la part des ſolides, on la gorge de petit-lait clarifié : des apozèmes, qui viennent au ſecours, terminent enfin une longue & ennuyeuſe carriere. Tout cet appareil thérapeutique, bien loin de rétablir l'harmonie du fluide nerveux, produiſit des effets tout contraires.

Notre hyſtérique étoit encore dans ces horribles perplexités lorſque je me retirai de Montpellier (c'étoit à la fin du mois d'Août) où je venois de prendre mes grades. Informé de la triſte ſituation de cette infortunée, & prié de lui donner mes attentions, je ne fus pas long-tems ſans être le ſpectateur de ſes paroxyſmes. Le tableau ſurprenant qu'on m'en avoit fait ne me parut rien moins qu'exagéré. Après avoir pris toutes les inſtructions que la prudence exigeoit dans cette occurrence, il ne me fut pas mal-aiſé de reconnoître, à des traits ſi frappans, une affection vaporeuſe. Les vers qu'elle avoit rendus dans pluſieurs occaſions, l'odeur particuliere de ſon haleine, le prurit preſque continuel de la membrane pituitaire, &c. juſtifierent dans mon opinion le jugement qui avoit été déjà porté. Il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer à l'évidence : l'hyſtérie vermineuſe étoit, on ne peut

mieux caractériſée ; nulle particularité d'ailleurs qui donnât le moindre poids à quelque conjecture ; rien de prématuré dans le ſujet ; ſa conformation, ſa taille, ſes inclinations, tout étoit analogue à ſa tendre jeuneſſe ; rien enfin qui fît préſumer que quelque dérangement dans les organes de l'excrétion menſtruelle pût exciter ces orages. Un diagnoſtic clairement établi, ramene les moins inſtruits aux indications pratiques. Je tournai mes principales vues ſur les premieres voies. Les tentatives infructueuſes, qu'on avoit déjà faites, me perſuaderent qu'il ne ſuffiſoit pas, pour une cure radicale, de procurer une abondante évacuation de vers ; mais qu'il falloit encore travailler à en détruire le germe, & à changer la diſpoſition des organes, qui en favoriſoit la génération.

Je preſcrivis, pour cet effet, quelques verres d'une limonade émétiſée ; le ſurlendemain une purgation qui avoit pour baſe l'extrait de rhubarbe (*a*). Ce préliminaire rempli, j'ordonnai une poudre compoſée d'anthelminthiques & d'anti-ſpaſmodiques les plus accrédités. L'uſage de cette poudre, délayée dans un petit verre de vin d'abſynthe, fut continué pendant trois ſemaines.

(*a*) On auroit de la peine à imaginer la quantité prodigieuſe de vers lombricaux & aſcarides que la malade rendit par haut & par bas, ſous l'opération de ces deux évacuations.

Ce procédé, ſi ſimple, fut couronné des plus heureux ſuccès. Cette fille jouit, depuis plus de trois ans, d'une ſanté qui n'a depuis ſouffert aucune altération de ce genre.

Quoiqu'une heureuſe expérience & les ſuffrages les plus reſpectables ſe réuniſſent en faveur de la pratique des humectans, on ne ſauroit cependant déſapprouver le doute ſage qui la ſoumet à l'examen, pour en évaluer les inconvéniens & les avantages. Perſonne ne peut déſavouer qu'une hyſtérique, guérie par les vermifuges, quelques autres par le quinquina (*a*), ne moderent la rigueur de l'arrêt prononcé contre les toniques dans les affections vaporeuſes. De pareils exemples autoriſent les Médecins à tenter encore l'uſage, mais circonſpect & judicieux, de ces ſecours trop généralement proſcrits.

M. P. a eu le courage de fronder un préjugé dominant : un peu plus de modération lui eût aſſuré la gloire de vaincre. L'homme ſans paſſion, l'ami du vrai, ne rejettera pas une méthode qui a pluſieurs fois merveilleuſement réuſſi ; il ne lui donnera pas non plus des éloges outrés & excluſifs ; il n'ignore pas qu'elle a été & qu'elle ſera encore inſuffiſante dans quelques circonſtances. Nous

(*a*) Liſez, dans le Journal de Janvier, l'Obſervation de M. Dablain ; &, dans ceux de Mars, de Juillet, les Lettres de M. Dejean.

devons toujours la regarder comme une découverte intéressante ; mais ce ne sera une connoissance complete, dogmatique, qu'autant qu'un grand nombre d'observations bien appréciées auront déterminé les égards qu'exigent les tems, les causes, les complications de la maladie, le tempérament, l'âge, les dispositions du malade, & qu'on aura posé les limites d'une indication trop vague encore, & susceptible d'éclaircissemens ultérieurs. Il est certain que le traitement des maladies doit varier à raison des principes qui les produisent : or peut-on prétendre que la séchcresse, ou le raccornissement du genre nerveux, soit un principe proëgumene, constant & invariable, ou, pour parler le langage ordinaire, une cause prochaine & univoque des vapeurs ? Il ne faut, pour se convaincre du faux de cette assertion, que parcourir la partie æthiologique de ces affections morbifiques chez les meilleurs écrivains, principalement dans les ouvrages de MM. Whytt & Sauvage.

Je croirois volontiers que la roideur ou l'exsication des nerfs existe plus fréquemment qu'on ne l'avoit cru jusqu'ici, & qu'alors les anti-hystériques sont moins salutaires que pernicieux. Mais qui osera douter que leur trop grande délicatesse, ou leur irritabilité, leur sensibilité dépravée, leur foiblesse, des matieres morbifiques engen-

drées dans la maſſe des humeurs, la diminution ou la ſuppreſſion de quelque évacuation, des vers, des obſtructions; les paſſions même de l'ame, &c. (*a*) ne ſoient une ſource féconde & inépuiſable de phénomenes vaporeux, indépendamment du raccorniſſement auquel on les impute ſans reſtriction ? Ce détail raccourci des cauſes phyſiques, capables de produire les maux hyſtériques & hypocondriaques, eſt plus que ſuffiſant pour faire ſaiſir le vice de la doctrine de M. Pomme, & démontrer la néceſſité d'acquérir les lumieres qui peuvent nous diriger ſûrement dans l'adminiſtration & dans le choix reſpectif des humectans ou des toniques.

OBSERVATION

Sur les effets de l'application de l'eau froide dans les mouvemens convulſifs, &c.; par M. FEUILLERADE; Médecin à Damazan, en Guienne, dioceſe de Condom.

Dans le mois d'Octobre dernier, je me trouvai chez un M. de mes amis, qui me pria de voir un de ſes Vignerons, abandonné de ſon Médecin ordinaire, qui, pour dernier

(*a*) Voyez l'ingénieuſe production de M. Whytt ſur cette matiere.

remede, lui faisoit faire usage du café. La peinture qu'il me fit de l'état du malade, fit que je me rendis, à regret, à ses instances. A mon arrivée je compris qu'il n'avoit rien exagéré. Je trouvai ce pauvre homme dans une situation des plus tristes: il éprouvoit, dans les bras sur-tout, des mouvemens convulsifs, les plus violens que j'aie encore vus; un spasme cynique qui faisoit horreur, & une roideur de tout le corps. Je trouvai son pouls dans l'état naturel; ce qui me fit dire à mon ami que le malade n'étoit pas sans ressource... Je bannis l'usage du café; & j'employai l'eau de poulet émulsionnée. Pendant qu'on la préparoit, je fis couper les cheveux; & je fis appliquer sur la tête des servietes chargées d'eau froide. A la seconde ou troisieme application les mouvemens convulsifs cesserent, & le malade reprit l'usage de ses sens qu'il avoit perdu..... Ici finit mon observation, & ce seroit ici que je devrois faire l'æthiologie de la maladie qu'avoit éprouvée le malheureux qui fait le sujet de mon observation; mais je n'ai garde de l'entreprendre: je le vis alors pour la premiere & dernire fois. Il étoit dans le délire, & plusieurs personnes étoient occupées à le tenir. Il avoit été saigné & purgé plusieurs fois..... *Interest non quod morbum faciat, sed quod tollat.* CELSUS. Je n'entreprendrai pas non plus

de relever le systême que M. Pomme a fait revivre; je n'ai d'autre intérêt, en faisant part au public de cette cure aussi prompte que surprenante, que celui de l'humanité. Je ne connois pas M. Pomme; j'ai lu son *Traité des vapeurs*, & je ne crois pas, comme lui, que le raccornissement des fibres en soit toujours la cause.

OBSERVATION

Sur une catalepsie; par M. VIALE fils, Maître en chirurgie de la ville d'Agde.

Claude Chaudeson, natif de Lunel, Postillon, âgé actuellement de trente-deux ans, d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, d'une mine sombre, a les yeux bleus, les cheveux légérement châtains, le poil de la barbe & les sourcils blonds, la peau basanée. Sept heures de sommeil lui suffisent en santé; il n'a jamais eu d'autre maladie que quelques accès de fievre-quarte, il y a environ huit ans; il n'est pas grand mangeur, n'a jamais fait d'excès de vin, de tabac ni des séduisans plaisirs de l'amour, dont il usoit cependant modérément dans l'état de mariariage auquel il se trouve engagé. L'infâme manustupration ne l'a pas souillé, à ce qu'il assure, depuis long-tems. Il y a environ

quatre ans qu'ayant manqué à un Seigneur qu'il menoit, il en reçut un coup de pistolet qui lui emporta le doigt index de la main droite : dans l'instant il perdit connoissance, & ne revint, à ce que lui dirent les assistans, que deux heures après. Quelques mois ensuite, il assassina d'un coup de couteau un Maréchal de Lunel, avec qui il avoit eu quelque démêlé. Il fut arrêté & conduit aux prisons de Montpellier, où il perdit derechef connoissance, & ne revint que le troisieme jour. Conduit, quelque tems après, aux prisons de Lunel, il y eut une troisieme attaque qui dura neuf jours. Passant par Béziers, dans le tems qu'on le conduisoit à Toulouse, il y essuya une quatrieme attaque qui dura six jours. Rendu à Toulouse, il a eu, aux prisons du Palais, deux attaques. La premiere, qui fait la cinquieme de sa vie, dura deux jours, & la sixieme, trente-six heures. Les prisons du Palais ne pouvant contenir tous les prisonniers, il fut transféré à celles du Capitole, où il essuya, le 20 Février dernier, une septieme attaque. Le Chirurgien du Capitole étant malade, pria M. Arrazat de le voir. Ce Médecin lui fit appliquer, le 24, cinquieme jour de sa maladie, les vésicatoires aux jambes : elles prirent, suppurerent beaucoup, & il en revint quelques heures après. Il fut saigné du bras & du pied, émétisé le lendemain, &

purgé quatre fois, à peu d'intervalle. Quelques jours après le dernier purgatif, il eut une huitieme attaque qui dura trois jours, & pour laquelle on n'appella personne. Le 28 Mars on le conduisit au Palais, où il fut condamné à être rompu. Immédiatement après, on le reconduisit aux prisons du Capitole; &, se doutant de son sort, il tomba, le même jour, dans une neuvieme attaque: on lui appliqua les vésicatoires aux jambes, le 31 Mars au soir, & il en revint le 1er Avril. Vers les deux heures après midi, on lui donna une prise de bouillon, & une potion cordiale. Il passa bien la nuit; mais, le lendemain, 2 Avril, l'ayant conduit, vers les onzes heures du matin, à la chambre de la question, pour le faire confesser, il retomba dans sa dixieme, jusqu'à ce jour, derniere attaque, dans laquelle on s'apperçut, pour la premiere fois, qu'il étoit cataleptique. Le bruit que causoit dans Toulouse (où je suis à la poursuite d'un procès) ce singulier malade, excita ma curiosité. Je fus le voir, pour la premiere fois, le 15 Avril, dans l'après-midi, quinzieme jour de sa derniere attaque. Je le trouvai habillé & étendu sur une paillasse: son pouls, que je fus obligé de tâter aux carotides, étoit petit, lent; les pulsations exactement égales. Ses paupieres supérieures étoient dans un mouvement convulsif, continuel: il ne respiroit que par le

nez, ayant ſes levres exactement fermées, & les dents ſi bien clavées, qu'il me fut impoſſible de les deſſerrer par aucun moyen. Sa tête, ſon tronc & ſes extrêmités inférieures étoient roides, & paroiſſoient d'une même piece; de façon que, le prenant par l'un de ſes pieds, ou par ſa tête, je le faiſois gliſſer auſſi facilement que s'il eût été une barre de fer; ſes extrêmités ſupérieures étoient un peu moins roides. Je pris ſon nez avec deux de mes doigts, & le ſerrai aſſez exactement pour intercepter le paſſage de l'air. J'eus le plaiſir, dans l'eſpace de vingt à trente ſecondes, de voir les levres s'ouvrir lentement par un mouvement vraiment mécanique, & l'air entrer avec un léger ſifflement, à travers l'intervalle des dents. Je répétai cette expérience à quatre repriſes, & toujours avec le même ſuccès, en préſence de MM. Baquié, Maître-ès-arts de l'Univerſité de Paris, en Chirurgie de Toulouſe, de l'Académie des ſciences de la même ville; Lacaze, Chirurgien des priſons, & plus de vingt curieux. Je pris enſuite ſon bras, que je plaçai dans toutes les attitudes poſſibles, & il y tint conſtamment le bras étendu, l'avant-bras fléchi. Je pris ſes doigts, & les mis dans le plus grand écartement poſſible; ils y reſterent. Je les ſerrai enſuite, & lui mis une canne à la main, qu'il tint à merveille. Je fis les mêmes

expériences ſur l'autre bras avec un ſuccès égal : voilà l'état cataleptique des extrêmités ſupérieures bien prouvé ; auſſi perſonne n'a oſé le conteſter. Il n'en eſt pas de même des extrêmités inférieures : pluſieurs Médecins & Chirurgiens, d'une réputation bien méritée, ont dit qu'elles n'étoient pas cataleptiques ; & on vient de m'aſſurer qu'on l'a avancé, ſans éprouver aucune contradiction, dans une theſe ſoutenue, ces jours derniers, aux écoles de médecine ; ce qui prouve que c'eſt le ſentiment du college. Je ne puis me rendre à des autorités ſi reſpectables, parce qu'elles me ſemblent contredire des faits que je ſuis sûr d'avoir bien vus. Je vais pourſuivre le détail de mes expériences : mes lecteurs jugeront ſi elles peuvent ſe concilier avec le ſentiment que je viens d'indiquer, ou ſi c'eſt pour n'avoir pas pouſſé leurs expériences aſſez loin, que ces MM. l'ont embraſſé. Je pris donc une extrêmité inférieure, la relevai avec peine vers le tronc ; je la lâchai, elle tomba. Je priai M. Bacquié de relever une extrêmité, pendant que je relevois l'autre : nous les lâchâmes dans le même tems ; elles tomberent encore. Je ne me rebutai point ; nous relevâmes derechef, M. Baquié & moi, les deux extrêmités inférieures auſſi haut qu'il nous fut poſſible. Je tins toujours la mienne, & priai M. Baquié de laiſſer

aller la ſienne; il le fit : elle ſe ſoutint à merveille. M. Baquié ſoutint enſuite la ſienne ; & je lâchai la mienne, qui reſta parfaitement immobile. Nous répétâmes vingt fois cette expérience, elle réuſſit toujours. Les pieds du malade, débordant le lit, étoient dans la plus grande extenſion, formant ce qu'on appelle *pied de pendu*. Je les repouſſai l'un & l'autre avec la pointe de mon pied, & les mis dans l'état de la plus grande flexion, c'eſt-à-dire la pointe dirigée vers la partie antérieure de la jambe ; & ils ſe ſoutinrent très-bien, malgré la peſanteur de très-gros ſouliers dont ils étoient ſurchargés. Perſonne ne voulant m'aider à le relever, je terminai mes expériences. M. Lacaze nous aſſura qu'on l'avoit mis, quelques jours auparavant, ſur ſes pieds, & qu'il s'y étoit ſoutenu : ſon inſenſibilité fut à l'épreuve d'une brûlure conſidérable que MM. les Profeſſeurs en médecine lui firent à un des gros orteils, avec une chandelle allumée; de l'application des ventouſes ſcarifiées, & de l'irritation qu'auroit dû produire un ſtylet d'argent, avec lequel on agaça rudement, & pendant aſſez long-tems, la membrane qui tapiſſe les nombreuſes anfractuoſités de l'os etmoïde. Je ne dois pas paſſer ſous ſilence ce que m'ont dit MM. Villars fils, Maître en chirurgie de Toulouſe, & Friſat, aſpirant à la même maîtriſe, qu'ils avoient trouvé,

vers le dix de l'attaque, la verge dans une demi-érection, & parfaitement cataleptique. Je puis assurer qu'elle ne l'étoit pas le quatorzieme, & qu'au contraire, elle étoit très-flasque. Le lendemain de mes expériences, 16 Avril, & quinzieme de sa maladie, la fievre le prit: vers les quatre heures du soir du même jour, & environ une heure après, il se reconnut, en présence de M. Latour, Doyen des Professeurs en médecine, balbutia quelques mots, prit quelques gorgées de bouillon, & retomba, l'instant après, dans son premier état. Je le vis, le 18 matin: son corps n'étoit pas à moitié si roide que le jour de ma premiere visite; ses extrêmités supérieures étoient presqu'aussi souples que dans l'état naturel: il avoit beaucoup de fievre; le mouvement convulsif des paupieres supérieures avoit cessé, il ouvroit la bouche & les dents avec facilité. Je le secouai, l'assis sur son lit, l'appellai par son nom: il sembloit m'entendre & vouloir répondre aux questions que je lui faisois; mais le mouvement de ses levres ne produisoit qu'un son confus qui ne signifioit rien. Le lendemain, 19 Avril, on lui administra, à onze heures du matin, un lavement d'eau froide, qui fit tomber la fievre, & le fit revenir à une heure de l'après midi. Je fus le voir, le lendemain matin, 20 Avril, avec MM. Brun, Professeur en

chirurgie ; Latour, Maître en chirurgie : Lacaze, Chirurgien des prisons ; un ancien Chirurgien Major de la Reine de Hongrie, & un Médecin dont j'ai oublié le nom. Nous le trouvâmes assis sur son lit, un chapelet à la main ; nous commençâmes par l'assurer qu'il avoit sa grace, afin de mieux gagner sa confiance. Je luis fis ensuite raconter son histoire telle qu'on l'a lue ci-dessus, à laquelle on peut ajouter d'autant plus de foi, que tous les faits qu'elle contient (hors les dates qu'il n'a jamais pu se rappeller) paroissent bien gravés dans son esprit, puisqu'il me les a racontés, pendant quatre fois, de la même maniere, quoique j'aie pris la précaution de mettre quatre ou cinq jours d'intervalle d'une visite à l'autre : d'ailleurs ce que j'ai pu vérifier sur le registre du Chirurgien des prisons, s'est trouvé exactement conforme à son récit. Je l'interrogeai ensuite sur ce qu'il éprouvoit avant, pendant & après ses attaques. Il répondit qu'elles le prenoient ordinairement quand il avoit plus de chagrin qu'à l'ordinaire, & qu'il sentoit une roideur & un feu vif qui partoit du centre du diaphragme, & montoit à la tête avec tant d'impétuosité, qu'il n'avoit jamais eu le tems de se reconnoître ; que, tant que l'attaque duroit, il ne sentoit exactement rien, & qu'il ne se rappelloit point absolument que nous l'eussions secoué le 18 ;

que, pour le présent, il sentoit des grenailles, (ce sont ses propres expressions) occuper la partie postérieure & les deux latérales de la tête ; que la douleur qu'elles lui causoient l'empêchoient de se tenir, pendant un quart d'heure, dans la même situation, & qu'il la sentoit passer d'un côté de la tête à l'autre, quand il la changeoit de situation. Ce sentiment douloureux lui a duré jusqu'au 30 du mois dernier. A cette époque il m'a dit ne sentir que de l'eau à la place qu'occupoient ci-devant les grenailles : il sentoit aussi passer cette eau d'un côté de la tête à l'autre, quand il la remuoit. Ce sentiment lui dure encore, quoiqu'il se soit un peu affoibli. J'ai promené, aujourd'hui 11 Mai, environ demi-heure avec lui : il marche encore avec quelque peine, parce que la roideur des articulations des extrêmités inférieures n'est pas entiérement dissipée. L'escarre qu'occasionna la brûlure faite par MM. les Médecins, n'est tombée que depuis peu de jours ; la plaie suppure encore. On a dû remarquer que, depuis le 28 Mars, que commença la neuvieme attaque, jusqu'au 20 Avril, où la dixieme a cessé, notre malade n'a pris que deux prises de bouillon, & une portion cordiale. Il ne me reste, pour finir son histoire, qu'à dire qu'il n'a fait aucune fonction naturelle, pendant le long intervalle du 28 Mars au 23 Avril, qu'il urina & fut à la selle pour

la premiere fois, c'est-à-dire trois jours après sa guérison. Puisse cette observation être de quelque utilité à ceux qui emploieront leurs veilles à éclaircir la théorie & la cure des maladies de la tête !

On sera, sans doute, charmé de savoir que le Parlement a sursis à l'exécution de ce misérable jusqu'à la Pentecôte ; on espere, d'ici à ce tems, obtenir une grace qui commue sa peine en une prison perpétuelle.

LETTRE

Sur un Spina bifida, *& sur deux hydropisies guéries par des moyens différens ; par M. RICHARD, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, & résidant à Casteljaloux en Albret.*

MONSIEUR,

Je viens de trouver, parmi quelques papiers, une observation que j'ai faite autrefois sur le *spina bifida :* si vous la jugez digne d'avoir une place dans vos feuilles périodiques, je serai satisfait de l'avoir faite, & content de l'avoir trouvée.

Le 30 Janvier 1755, madame D...... accoucha d'une fille qui avoit une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule, occupant les deux ou trois dernieres vertebres du dos

& la premiere, même la seconde, ou en partie de celles des lombes. Je fus appellé, le quatrieme jour après sa naissance; j'examinai cette tumeur que je trouvai en partie charnue, en partie semblable à une ampoule: la partie charnue suppuroit un peu. Pressant celle qui ressembloit à une ampoule, je sentois une fluctuation qui s'étendoit par toute la tumeur; j'examinai les parties inférieures, que je trouvai paralytiques: la peau des jambes sur-tout étoit d'une couleur plombée, parsemée de quelques phlyctenes gangréneuses. Ce qui me paroissoit sur-tout digne de remarque, étoit que, pendant l'inspiration, qui étoit gênée, l'ampoule sembloit se renfler un peu, & s'affaisser dans le tems de l'extirpation. L'enfant tettoit très-peu; la tête me parut être dans l'état naturel, la couleur du visage étoit très-bonne. Je jugeai la tumeur mortelle: en effet, l'enfant expira le huitieme jour. Dans la dissection que je fis de la tumeur, je commençai par l'ampoule, de laquelle il sortit beaucoup de sérosité jaunâtre; poussant plus avant le scalpel du côté de la masse charnue, il en sortit beaucoup de sang fort noir: dans cette sérosité & ce sang noirâtre nageoit un nombre prodigieux de filamens nerveux. Je pénétrai jusqu'aux vertebres; j'en trouvai environ trois ou quatre de celles qui répondoient à la tumeur, sans

apophyſes épineuſes, ni tranſverſes, n'ayant que la partie antérieure de leur corps, avec la moitié de la cavité qui ſert au canal de l'épine, c'eſt-à-dire la moitié de leur corps; tellement que je ne ſuis pas éloigné de croire que la partie de la moëlle de l'épine, que les Anatomiſtes appellent *queue de cheval*, ne ſe ſoit terminée dans la tumeur, au lieu de continuer ſa route dans le reſte du canal: la reſſemblance de tous ces filamens nerveux qui flottoient dans la séroſité contenue dans la tumeur, avec la queue de cheval, m'engage à le croire. J'aurois pu, en quelque façon, décider la queſtion, s'il m'eût été permis de ſcier la colonne vertébrale à l'endroit de la tumeur, parce qu'alors j'aurois vu ce qui étoit contenu dans le reſte du canal.

L'an dernier, un jeune Lanuſquet (*a*) de quatorze à quinze ans, arriva à l'Hôpital de Cateljaloux, pâle, un peu bouffi, & ictérique; ſon foie étoit gros & dur. J'ordonnai des remedes propres à enlever les embarras de ce viſcere: il les prit aſſez long-tems, ſans beaucoup de ſuccès; ſon teint s'éclaircit un peu; mais il languiſſoit toujours; il tomba même dans une leucophlegmatie des plus conſidérables, pour laquelle j'employai inu-

(*a*) C'eſt le nom qu'on donne, en Guienne, aux payſans qui habitent les Landes de Bordeaux.

tilement différens remedes : comme j'appercevois un fond de chaleur & de fievre, j'omis les apéritifs, qui avoient trop d'action, ou je les associois au petit-lait. Ennuyé de n'apporter aucun soulagement par le traitement que je crus le plus méthodique, je conseillai au malade de boire en quantité de l'eau nitrée, ou du crystal minéral, à la dose d'une drachme par pinte d'eau. Il n'eut pas usé deux jours de ce dernier remede, qu'il désenfla à vue d'œil ; & ce qui me surprit le plus, c'étoit une hydrocele des plus considérables, qui disparut aussi : il s'en tint à cette tisane, & fut en état de sortit de l'Hôpital en moins de quinze jours.

Cette observation m'en rappelle une autre, faite il y a dix ans. Je fus mandé pour un paysan malade d'une hydropisie ascite : sont état de pauvreté ne me permit pas d'employer beaucoup de remedes. Je conseillai une tisane avec le chiendent & les clous rouillés, je croyois le soulager un peu, & n'osois prétendre à la cure radicale. Six mois après, appellé pour un autre malade dans la même maison, la premiere personne qui se présenta à moi fut l'hydropique en question, bien guéri.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur trois couches accompagnées d'accidens fâcheux; par M. RENARD, Docteur Médecin à la Fere.

Rectè enim HIPPOCRATES judicavit partus sine debito dolore periculosos esse.

On a déjà beaucoup de connoissances & de lumieres sur l'art des accouchemens; mais, comme tout est grave dans la grossesse, dans le part & dans ses suites, on ne peut trop multiplier les observations à ce sujet. Un Accoucheur instruit, & une Sage-femme habile sont, sans doute, les gens les plus précieux à l'Etat, & les plus essentiels à l'espece humaine. Ils savent tout prévoir, remédier à tous les accidens; il n'hasardent rien; ils suivent la nature pas à pas, consultent les forces de la mere, s'assurent de la situation & des besoins du *fœtus*, favorisent ou accélerent même l'accouchement, si la conservation de l'un ou de l'autre le requiert, & enfin produisent au jour un être dont l'existence fait déjà le bonheur des parens, & peut, dans la suite, contribuer aux forces, à la richesse, ou à la gloire de l'état. Un Accoucheur ignorant, & une Sage-femme mal-adroite, au contraire, sont des pestes publiques:

publiques : guidés par une routine aveugle, ils n'ont jamais ſu remédier au moindre accident, ſoit de la groſſeſſe, ſoit des couches ; ils ne connoiſſent que l'uſage des cordiaux les plus incendiaires pour faciliter l'accouchement naturel un peu laborieux, & les crochets pour terminer tous ceux contre-nature ; auſſi combien de meres périſſent, ſouvent même après une couche heureuſe, d'inflammation à la matrice, cauſée par l'abus des remedes échauffans! Combien de malheureux enfans, aidés de la nature ſeule, alloient jouir de la lumiere, ou qu'une main habile, dans les circonſtances les plus extraordinaires, auroit conſervés à leur famille & à la patrie, ſont déchirés impitoyablement dans le ſein même de leur mere mourante, & n'offrent plus que des membres enſanglantés & palpitans ! Quel affreux ſpectacle ! que d'horreur ! quelle dépopulation ! J'en ai trop dit pour les ames ſenſibles & vertueuſes ; mais il en eſt d'autres que rien n'étonne, que rien n'ébranle. Eſſayons pourtant de les perſuader & de les inſtruire : c'eſt l'ouvrage des faits ; en voici pluſieurs.

I. Je ſuis apellé, en Octobre 1766, pour ſecourir la femme du ſieur Liézard de Lyez ; j'arrive auprès d'elle vers les huit ou neuf heures du matin : elle étoit en travail pour accoucher depuis vingt-quatre heures :

les douleurs étoient devenues fréquentes & très-aiguës depuis plus de cinq heures. La Sage-femme du village, qui eſt très-âgée, & qui ſe défioit de ſes forces, & peut-être de ſon habileté, après avoir reconnu que l'accouchement étoit contre-nature, ne voulut rien riſquer, & demanda du ſecours (exemple bien rare!). Je louai ſa prudence, & tout de ſuite je m'occupai des moyens de ſauver la mere & l'enfant; mais c'en étoit déjà fait de ce dernier. La premiere choſe qui ſe préſenta ſous ma main, fut le cordon ombilical, qui me parut très-froid: il n'y avoit plus de pulſation dans les arteres. En pouſſant mes recherches plus loin, je reconnus que la tête étoit engagée dans le petit baſſin, & que la face étoit tournée vers l'os pubis. Lamotte » aſſure, pag. 429, » qu'une ſituation contre nature, telle que » celle où la face eſt en-deſſus, expoſe » l'enfant dans un extrême danger, puiſque » les plus heureux accouchemens de cette » ſorte ne ſe terminent qu'avec beaucoup » de tems & de douleurs. « Je n'avois pas de *forceps*, & je voulois éviter juſqu'à la moindre apparence de carnage. Par conſéquent je rejettai tous les crochets, le tire-tête de Moriceau, &c. Je ne voulus me ſervir que de mes mains; & j'eſſayai, pendant quatre ou cinq heures, à différentes repriſes, de ſaiſir avec mes doigts la tumeur

qui a coutume de ſe former ſur toutes les têtes enclavées, pour dégager celle-ci & en faciliter la ſortie : tous mes efforts furent inutiles. Je ne réuſſis pas mieux en tentant de la repouſſer en dedans, pour pouvoir, après cela, terminer tout de ſuite l'accouchement par les pieds. Tous les Accoucheurs veulent qu'on ſe ſerve d'inſtrumens dans pareilles circonſtances. Celſe, *de Re medicâ, lib. vij, cap. 29*, s'exprime ainſi : *Tum, ſi caput proximum eſt, demitti debet uncus undique lævis, acuminis brevis, qui vel oculo, vel auri, vel ori, interdùm etiam fronti rectè injicitur, deinde attractus infantem educit.* Rueff a imaginé un bec de canard ; Ambroiſe Paré, un pied de griffon, &c. Ce ſont-là tous inſtrumens dont l'aſpect ſeul doit faire friſſonner, & dont l'uſage doit être abſolument banni de la ſaine pratique.
» Mais ſi la tête de l'enfant, dit Dionis,
» dans ſon *Traité des Opérations par la*
» *Faye*, pag. 301, s'étant préſentée la pre-
» miere, étoit tellement avancée & engagée
» dans le paſſage, qu'elle ne pût être repouſ-
» ſée ſans faire trop de violence à la femme,
» il faudroit tâcher d'en procurer la ſortie
» en cet état ; &, comme la tête eſt ronde
» & gliſſante, à cauſe des humidités dont
» elle eſt abreuvée, le Chirurgien n'a ſur
» elle aucune priſe avec ſes mains ; il faut
» donc qu'il ait recours au crochet..... « On

pourroit très-souvent, dit Levret, dans son livre sur l'*Art des Accouchemens*, pag. 108 & 109, » prévenir tous les désordres qui » peuvent suivre de l'enclavement de la tête » de l'enfant, si on prenoit promptement le » parti de terminer l'accouchement par le » moyen du *forceps*..... Il est, ajoute-t-il, » également utile pour déclaver, dans tous » les cas, la tête de l'enfant, soit que la » face soit tournée du côté du pubis, soit » qu'elle regarde l'os *sacrum*. « Il est bon d'observer qu'on doit s'en servir promptement; mais, pour cela, il faut être appellé de bonne heure, & être muni de l'instrument; sans cela l'accouchement est impossible, & la mort de l'enfant certaine. Comme celui-ci étoit expiré, peut-être même long-tems avant mon arrivée, je donnai toutes mes attentions, tous mes soins à la mere, dont l'état étoit d'autant plus critique, qu'elle avoit eu une grossesse très-fâcheuse. Je l'avois vue, vers le quatrieme mois, à l'occasion d'une dyssenterie, avec ténesme & douleurs aiguës : les urines avoient cessé de couler dans le même tems. Le ventre étoit extraordinairement volumineux : je le touchai, & je reconnus une hydropisie ascite. Ce n'étoit pas tout : la malade étoit d'une maigreur qui approchoit beaucoup du marasme; & la fievre, quoique petite, étoit continue. J'eus d'abord recours

aux diurétiques doux, qui rappellerent le cours des urines, & dissiperent l'hydropisie; je remédiai aux ténesmes par des lavemens adoucissans, anodins, & quelquefois un peu toniques, & je fis cesser la dyssenterie, en conseillant l'usage de quelques astringens légers, & de calmans, à petite dose. Tous les accidens disparurent, & je cessai alors de voir la malade. Je sus qu'elle avoit été sujete à quelques petites récidives pendant le cours de sa grossesse; qu'elle porta jusqu'au terme de neuf mois environ, parce qu'elle ne put pas, à cause de son peu d'aisance, suivre bien exactement le régime prescrit, ni prendre tous les remedes indiqués. Ces alternatives de bien & de mal ne lui avoient pas laissé le tems de reprendre un peu d'embonpoint & de forces; de sorte qu'au moment d'accoucher, elle étoit encore fort maigre, foible & découragée. Il lui étoit donc, pour ainsi dire, impossible de faire valoir ses douleurs. Pour comble de malheur, l'enfant se présentoit la face tournée vers l'os pubis, & sa tête étoit enclavée dans le passage. Le savant Astruc convient que, quand on ne peut pas la repousser, on est forcé, dans ce cas, de tirer l'enfant dans cette posture; & il conseille, pour faire l'extraction d'un enfant mort, de se servir du *forceps* courbe de M. Levret, dont le succès

eſt sûr & ſans danger. Mais j'ai déjà dit que je n'avois pas cet inſtrument, & que je ne voulois pas recourir aux crochets, dont l'uſage, toujours ſi effrayant, eſt ſouvent très-funeſte. Ainſi, tant qu'il y eut douleur, j'aſſiſtai la malade; je conſultai toujours attentivement l'état du pouls & ſes forces, afin de lui diſtribuer à propos, & avec sûreté, quelques légers cordiaux & les boiſſons convenables. Je fis donner un lavement émollient, que je conſeillai de garder long-tems, pour relâcher les parties, & favoriſer par-là l'iſſue du fœtus mort: il fut ſans effet. Quelques momens après, on en adminiſtra un ſecond un peu irritant, comme cela ſe pratique dans les accouchemens laborieux, afin de rappeller les douleurs, & d'accélérer l'accouchement, en excitant des envies d'aller; mais il n'eut pas plus de ſuccès. On changea la malade pluſieurs fois de ſituation; on la fit promener: tout fut inutile. Enfin, vers les deux ou trois heures après midi, la malade me parut tranquille: les douleurs avoient ceſſé abſolument. Il n'y avoit pas d'hémorragie, ni autre accident. J'ai déjà fait remarquer que l'enfant étoit mort avant mon arrivée; & cela fondé ſur ce que le cordon ombilical étoit ſorti peut-être depuis long tems, qu'il étoit froid, & que ſes arteres ne battoient plus. Je ne pus pas porter ma main juſqu'au nom-

bril, pour m'en aſſurer encore mieux, ni préſenter mon doigt à la bouche de l'enfant, qui a coutume de le ſucer, quand il eſt vivant. Je ne reconnus aucun mouvement d'artere aux deux tempes : les ſutures de tout le crâne me parurent lâches & flaſques. Ce fut cette derniere conſidération qui me fit interrompre tout travail. La malade fut miſe dans ſon lit, où elle reſta tranquillement pluſieurs heures. Je fus obligé de la quitter, dans cette circonſtance, pour voler au ſecours d'un malade en danger. Je laiſſai auprès d'elle un Chirurgien des environs, & la Sage-femme ordinaire. Je leur recommandai d'attendre tout de la nature. Je leur aſſurai que l'enfant étoit mort, la mere ſans danger, & que l'accouchement ſe feroit naturellement, un peu plutôt, ou un peu plus tard, aux moindres efforts de la mere. Tout eſt dans le relâchement chez un enfant mort : le cerveau s'affaiſſe & ramollit ; les os du crâne ſe replient ſur eux-mêmes ; la tête, dont la groſſeur eſt ſouvent le ſeul obſtacle à l'accouchement, s'allonge & ſe rétrécit, & rend par conſéquent la ſortie de l'enfant des plus faciles. Tout arriva ainſi : ſept ou huit heures après mon départ, la mere eut une douleur, & mit au monde un enfant mort, & probablement à terme ; il avoit ſeulement un œil un peu éraillé, & la peau légérement excoriée à l'endroit du ſinciput.

Auroit-on causé moins de désordre, en se servant du *forceps ?* L'enfant auroit-il été moins blessé, & l'accouchement moins heureux ? Je continuai de la voir pendant quelques jours, & j'eus la consolation de la laisser sans aucun accident, & en état de pourvoir elle-même aux besoins de son ménage ; mais, un an après, j'appris qu'elle étoit morte. La dyssenterie & la fievre, qui ont reparu, à plusieurs reprises, dans cet intervalle, & qui n'ont pas été traitées, ont enfin terminé ses jours.

II. *Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeunt, fœtum sanum esse impossibile.* HIPP. sect. v, Aphor. 60.

Madame S....., épouse d'un Procureur-Notaire de cette ville, essuya une perte, pendant environ six semaines, quelques mois avant le terme. Comme le sang ne couloit pas avec abondance, dans les premiers tems, on ne prit aucune précaution ; mais, l'hémorragie étant augmentée considérablement, & la malade s'affoiblissant de plus en plus, je fus prié de la voir en Janvier 1767. J'attribuai cet écoulement habituel au détachement d'une partie du *placenta*, & je me gardai bien de faire saigner la malade, comme on a coutume de le pratiquer dans de pareilles circonstances : l'épuisement étoit déjà extrême. Je conseillai donc, avec tous les Praticiens & tous les

Auteurs dans l'art des accouchemens, de faire cet accouchement de force. Je prouvai que la conſervation de la mere & de l'enfant en dépendoit abſolument ; mais un Chirurgien peu verſé dans cette partie, une Sage-femme, qui, depuis ce tems, a ceſſé d'être, & quelques commeres, ſoutinrent qu'on n'avoit jamais accouché ſans douleur, & qu'il étoit plus prudent d'attendre. Leur ſentiment prévalut. Je ceſſai auſſi-tôt de voir la malade ; je ne pouvois plus lui être utile ; j'étois même certain que le *placenta*, une fois détaché de la matrice par un bout, ne pouvoit plus s'y rattacher, & que le ſeul ſecours efficace, dans pareilles circonſtances, étoit d'accoucher promptement. Ainſi cette jeune dame, eſtimable & digne d'un meilleur ſort, fut, pour ainſi dire, abandonnée à elle-même pendant plus de dix jours : on vouloit abſolument attendre les douleurs. Cependant les eaux percerent, la malade eut des foibleſſes..... Qu'importe ? Notre ignorante Sage femme reſta dans l'inaction ; mais la famille alarmée fait appeller un ſecond Chirurgien plus expérimenté, & peut-être moins timide. Il trouve la malade en ſyncope, ſans pouls, ſans chaleur ; il la croît morte, & déjà ſe diſpoſe à faire l'opération Céſarienne pour procurer le baptême à l'enfant, s'il eſt encore tems. Heureuſement pour la mere, elle

donne quelques ſignes de vie : alors notre Accoucheur courageux fait l'accouchement forcé, & rend, par cette opération prompte, une tendre épouſe à ſon mari, & une parente chérie à toute une famille déſolée. Lamotte, que j'ai déjà cité plus haut, & dont M. Antoine Petit, D. M. P., un des plus grands Accoucheurs-théoriciens & praticiens de ce ſiecle, fait un très-grand cas, s'exprime ainſi à la fin de ſa 201[e] obſervation : » Ces pertes de ſang affoibliſſent tellement les femmes, que ce n'eſt que par » le ſecours de bons alimens, d'un grand » repos & du tems qu'elles ſe rétabliſſent : » il y en a même auxquelles il reſte une » douleur de tête longue & fâcheuſe, & » dont le viſage ne reprend jamais ſon beau » coloris. « Notre malade effectivement languit très-long-tems. Immédiatement après ſes couches, elle fut livrée aux ſoins de la même Sage-femme, qui avoit refuſé de l'accoucher : plus ſuffiſante qu'inſtruite, elle promettoit tous les jours un rétabliſſement prochain. Cependant la malade avoit dans toute la tête une eſpece de fluxion qui lui cauſoit les douleurs les plus aiguës; ſa pâleur étoit extrême, les foibleſſes fréquentes, l'inſomnie continue, &c.; tout annonçoit, au contraire, un dépériſſement conſidérable, & une fin prochaine. Je fus rappellé de nouveau : il y avoit quarante-ſept jours que je

n'avois vu la malade : ſon aſpect me fit tout craindre pour elle ; c'étoit l'image de la mort. Mais, après un examen exact, je fus raſſuré. Je reconnus que tous les viſceres, quoiqu'affoibis, faiſoient paſſablement leurs fonctions ; j'attribuai tous les accidens à l'appauvriſſement des humeurs. M. Lieutaud, dans ſon excellent *Précis de Médecine-pratique*, pag. 75, décrit une maladie ſous le nom d'*anémie*, tout-à-fait ſemblable à celle que j'avois à traiter. Dès ma premiere viſite, je mis la malade à l'uſage des reſtaurans, des cordiaux légers, & des hypnotiques à petite doſe. La convaleſcence fut très-longue. Je fus obligé d'adminiſtrer, de tems à autre, un purgatif extrêmement doux, pour déſemplir les premieres voies, & détourner l'humeur de la tête. Cette pratique eut un très bon ſuccès. Nous vîmes tous les accidens diſparoître petit-à-petit, & ſes forces revenir inſenſiblement. Sur la fin d'Août de la même année, la malade prit le lait d'âneſſe, qu'elle continua en Septembre ; elle alla enſuite paſſer quelque tems à la campagne, dans ſon vignoble, qui eſt très-agréablement ſitué ; elle en eſt revenue, en Novembre, avec toute la ſanté qu'on peut attendre d'un tempérament délicat & phlegmatique.

M. Dolignon, habile Chirurgien de Crécy-ſur-Serre, m'a fait part d'une obſervation

assez semblable à la mienne : je l'abrégerai.
Une jeune femme, grosse de sept à huit mois, tombe sur le pavé, & se sent blessée dans le moment même. Trois jours après elle essuie une perte abondante, qui dure quatre ou cinq jours : le sang cesse de couler pendant quinze autres jours environ ; puis il reparoît encore deux fois en différens tems, mais en plus petite quantité. M. Doiignon est appellé ; il apprend que, dans ce moment-là même, il paroît quelque chose en blanc ; que les mouvemens de l'enfant, quoiqu'affoiblis, sont encore sensibles. Il touche la mere, qui se plaignoit déjà de fausses douleurs, trouve l'orifice de la matrice dilaté, & assure qu'il est de toute nécessité de terminer aussi-tôt l'accouchement. (L'habile, le judicieux Lamotte se conduisoit ainsi ; il dit, à la pag. 347 : toutes les fois que j'ai été appellé pour secourir des femmes qui souffroient de violentes pertes de sang, j'ai été obligé de les accoucher pour sauver la vie à la mere & à l'enfant.) Il fut différé jusqu'au lendemain. En attendant, il prescrivit des bouillons vulnéraires, & une boisson aigrelete & un peu astringente ; il ne jugea pas la saignée utile : la malade étoit trop affoiblie. Le lendemain, les douleurs deviennent vives & fréquentes. Le Chirurgien, après avoir reconnu les progrès de la dilatation, annonce un

accouchement prochain. Pour le faciliter & augmenter les forces de la malade, il lui administre deux cuillerées d'eau de mélisse, composée en deux fois, & fait appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes. En moins de cinq quarts-d'heure l'enfant se présente au passage, situé naturellement. La Sage-femme le reçoit sans peine : il reste cinq ou six minutes sans donner aucun signe de vie; il étoit d'une maigreur extraordinaire; il avoit rendu le *meconium* dans le sein même de sa mere : cependant il a pu vivre encore environ deux jours. Si malheureusement cet accouchement avoit encore été retardé seulement de quelques heures, c'en étoit fait de l'enfant; il n'auroit jamais respiré, &, par conséquent, auroit été privé de la grace du baptême. La Sage-femme, qui parut plus entêtée qu'instruite dans cette occasion, mit plus d'un quart-d'heure à délivrer la mere. M. Dolignon s'offrit plusieurs fois de l'aider, elle ne voulut jamais quitter prise : sa manœuvre finie, il veut reconnoître si tout est en bon état; mais il en est empêché : les deux côtés de la matrice étoient tombés jusques dans le vagin, & fermoient le passage : il les repousse avec le dos de la main, & les replace dans leur situation naturelle : essayant ensuite de pousser ses recherches plus loin, il rencontre au fond de ce viscere un morceau d'ar-

riere-faix de la grosseur d'un œuf, & adhérent ; il le détache & le tire dehors. Enfin il fait situer la malade convenablement, & la traite relativement aux accidens qu'elle venoit d'essuyer. Tout a très-bien été depuis.

III. *Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat.* HIPP. sect. v, Aphor. 34.

La jeune femme d'un Jardinier de cette ville, grosse d'environ cinq mois, est attaquée, dans le courant d'Octobre 1767, d'une dyssenterie qu'on essaie de dissiper par quelques remedes de commere, sans doute trop chauds & trop spiritueux. Le mal s'aggrave, la fievre survient, les déjections sont fréquentes, les douleurs aiguës, & la foiblesse extrême. Je suis appellé ; je conseille la limonade, l'eau de veau ou de poulet, les lavemens avec la décoction de graines de lin & les têtes de pavot blanc. Tous les soirs on donne, en deux fois, une once de syrop diacode. Après un très-petit nombre de jours de l'usage de ces différens remedes, les accidens diminuent, la fievre disparoît ; il n'y a plus de douleur, plus de sang : cependant les déjections sont encore fréquentes. Je fais prendre une petite dose d'ipécacuanha, & la malade entre en convalescence. Je cesse de la voir ; je la rencontre, & elle m'assure qu'elle se porte très-bien.

Environ cinq ſemaines après elle retombe. Le régime certainement n'avoit pas été obſervé : d'ailleurs elle avoit pris l'air & travaillé trop tôt. Le mari a recours à l'ipécacuanha, qui a ſi bien réuſſi la premiere fois : elle le prend ſans ſuccès. Je vois la malade, & elle eſt tirée d'affaire, en deux ou trois jours, avec les mêmes ſecours que ci deſſus. Je lui conſeille d'être plus circonſpecte, de vivre long-tems de régime ; je l'avertis que ſon état de groſſeſſe exige un très-grand ménagement, & qu'une troiſieme rechute pourroit lui être funeſte. On fut ſourd à mes remontrances, on voulut aller le même train, & on retomba, pour la troiſieme fois, en Janvier 1768. C'eſt ici le moment de criſe. La malade entroit dans le huitieme mois de ſa groſſeſſe. Trois jours de déjections fréquentes, de téneſmes & de fievre, nous firent préſager une fauſſe-couche. En effet, bientôt notre malade, découragée, & conſidérablement affoiblie, ſent des douleurs dans les reins & dans le bas-ventre ; l'enfant ne ſe remue plus, ou preſque plus ; les ſyncopes ſe renouvellent ſouvent ; en un mot, tout annonce, non plus une fauſſe-couche, mais une fin prochaine. La Sage-femme eſt chargée d'examiner la malade ; elle trouve l'orifice de la matrice exactement fermé ; &, croyant l'accouchement fort éloigné, & la mere ſans eſpérance, elle

opine pour l'opération Césarienne. (*a*) Un jeune Chirurgien, qui réunit à de grandes dispositions d'excellens principes, & beaucoup de modestie, est consulté, & s'y refuse. J'arrive dans ce même tems, & il est décidé qu'on différera l'opération. Cependant la malade s'affoiblit de plus en plus & l'accouchement paroît indispensable pour sauver la mere & l'enfant. La même Sage-femme veut hasarder une potion cordiable & emménagogue pour ranimer la malade, & provoquer les douleurs ; je m'y oppose : je savois trop ce qu'il en avoit coûté à plusieurs femmes pour en avoir usé ; le vin même est une sorte de poison (*b*). Je me contente de faire continuer celle dont elle usoit, depuis

(*a*) On ne reconnoît que trois cas où l'on doive pratiquer l'opération Césarienne dans une femme en vie. 1° Celui où il y a une si grande difformité dans les os du bassin de la mere, qu'il est physiquement démontré qu'un enfant à terme ne peut point passer par ce détroit. 2° Celui où l'enfant se seroit formé hors de la matrice, & se trouveroit renfermé dans le ventre, les trompes ou les ovaires. 3° Celui où, dans un travail laborieux, l'enfant vigoureux & placé en travers dans la matrice, qui se trouve mince alors, en perce les membranes, & se fait un passage dans le bas-ventre. Notre malade ne se trouvoit dans aucun de ces trois cas : l'opération n'étoit donc pas admissible ; elle ne fut pas faite.

(*b*) Voyez le Journal de Médecine, Août 1766, pag. 148 & suivantes.

quelques jours pour la dyssenterie, & qui étoit composée d'égale quantité d'eau de canelle orgée, de syrop diacode, & de quelques gouttes de teinture anodine de Sydenham. Cela nous réussit parfaitement. Les épreintes diminuerent insensiblement ; les selles furent un peu plus rares, moins copieuses & moins rouges ; le pouls parut se ranimer ; les douleurs devinrent plus vives, plus longues, & se porterent en bas : la malade put les faire valoir, & l'accouchement se fit heureusement & en assez peu de tems, en présence du même Chirurgien. L'enfant a vécu cinq heures, & il fut jugé être au terme de sept mois au moins. Je fis encore continuer la potion pendant quelque tems ; j'en ajoutai même, le premier jour des couches, une certaine quantité à un lavement dont l'effet fut merveilleux. » Si la femme » grosse, dit le très-sensé & les très-expert » Lamotte, pag. 812, retire beaucoup d'a- » vantage de l'usage des lavemens, celle » qui est nouvellement accouchée n'en » ressent pas moins les bons effets, rien ne » lui étant d'un plus grand secours pour di- » minuer & dissiper la chaleur, que la lon- » gueur, la violence des douleurs, & la » perte du repos, causent, à l'occasion d'un » travail difficile, non-seulement dans les » humeurs en général, mais dans le bas- » ventre en particulier. « Depuis ce lave-

ment, qui fut ſi contredit, ſi blâmé par la Sage-femme, tout a été de mieux en mieux. L'extrême foibleſſe a pourtant exigé un régime exact, particuliérement aux approches de la fievre de lait, qui ſe fit à peine ſentir. Il ſemble que l'accouchement ait mis fin à tous les accidens qui menaçoient les jours de la malade : aucun n'a reparu depuis, & cette jeune femme jouit à préſent de la ſanté la plus ſolide, malgré le pronoſtic malheureux de quelqu'un qui ſe donne pour Accoucheur, & qui aſſuroit n'avoir jamais vu de femme ſurvivre à une fauſſe-couche de ſept mois.

OBSERVATIONS

Sur le Danger qu'il y a de ne pas réduire les Luxatiuns ſur le champ; par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Hippocrate, ce Prince de la médecine, a dit qu'il falloit réduire les luxations ſur le champ, & l'illuſtre Lamotte conſeille de travailler à leur réduction avant de préparer l'appareil. Il ſemble qu'après de ſi grandes autorités on ne devroit jamais voir de ces anciennes maladies : rien de plus commun cependant que de rencontrer dans

la pratique de ſemblables cas. Les obſervations que j'ai à rapporter ſont pour confirmer les préceptes que ces hommes célebres nous ont donnés, & prouver, en effet, le danger qu'il y a de ne pas réduire ſur le champ les os luxés. Trop heureux ſi ces nouveaux faits, en renouvellant les dogmes de nos anciens Maîtres, peuvent engager les Chirurgiens à ne jamais temporiſer lorſqu'ils ſont appellés dès le moment de l'accident; mais plus heureux encore, s'ils peuvent déciller les yeux du public ſur la confiance aveugle qu'il accorde toujours, à ſon préjudice, à tant d'empyriques.

I. OBSERV. *Guillaume Fauverie*, de la paroiſſe de ce nom, à une lieue de cette ville, eut le malheur de ſe luxer le bras avec l'omoplate, le 30 Août 1764. Par le conſeil de quelques perſonnes il alla trouver le Curé d'une paroiſſe peu éloignée de la ſienne, qui jouit de la réputation de ſavoir bien remettre les os démis, & même guérir les fractures. Ce pieux Eccléſiaſtique fit étendre le bras du malade par une perſonne aſſez robuſte; il appliqua enſuite un bandage à ſa façon, & recommanda à l'affligé de l'aller trouver au bout d'un mois, ſans, juſqu'à ce tems, faire nul mouvement de ſon bras. Tout fut exactement obſervé de la part du malade; &, au bout du tems, le même Artiſte lui appliqua un ſecond ban-

dage ſemblable au premier, & lui promit que, dans la quinzaine, il pourroit vaquer à ſes travaux de Laboureur. Ce tems arrivé, notre pauvre Agriculteur ne ſe voit point en état de reprendre ſes fonctions. Les difficultés qu'il éprouvoit encore à remuer cette extrêmité, lui firent craindre qu'elle n'eût pas été bien remiſe ; il ſe détermina à venir nous conſulter. A la premiere inſpection je lui aſſurai qu'il avoit le bras luxé, & qu'il feroit très-bien d'entrer dans notre maiſon. Il n'y entra, je ne ſais par quelle raiſon, que le 27 Novembre. Pendant quinze jours, nous lui fîmes faire des linimens relâchans ſur l'articulation affectée : il fut ſaigné, purgé & tenu, pendant quelque tems, à un régime propre à ſeconder l'effet de nos topiques. Quand il fut ſuffiſammnet préparé, nous tentâmes la réduction en préſence des perſonnes de l'art qui paſſent pour être éclairées ; &, quoique nous nous ſoyons ſervi de tous les moyens imaginables, nous n'avons pu, malgré les lumieres & l'aide de notre conſeil, venir à bout de cette réduction, & aujourd'hui les mouvemens du bras ſont très-bornés.

II. OBS. *Mathurin Prou*, âgé de ſoixante ans, du Poitou, ſe luxa le bras gauche avec l'omoplate, le 1er Octobre 1767. Un prétendu Renoueur promit de le guérir en peu de tems, comme au nommé *Fauverie* : on

lui fit des extenſions, & on appliqua un bandage, qui n'eut pas plus d'effet; car ce pauvre malheureux entra à l'hôpital le 5 Novembre ſuivant, & ne fut pas plus heureux, malgré les ſoins que nous apportâmes dans les préparations, ainſi que dans les moyens de réduire.

Je ne dirai cependant pas que toutes les anciennes luxations aient le même ſort que celles dont je viens de donner l'hiſtoire. Lamotte, dont j'ai parlé, en a réduit au bout de deux mois: un Chirurgien, conſidéré dans cette ville, y a auſſi réuſſi au au bout de ſix ſemaines, & moi un mois après l'accident. Mais, ſi l'on conſidere les fortes extenſions qu'il faut employer dans pareil cas, les douleurs cauſées par le tiraillement que le malade doit ſouffrir, & enfin ſouvent, comme on voit dans mes deux obſervations, l'inutilité de nos efforts, on voit combien il importe de remédier à ces maladies, dès le moment qu'elles arrivent, & combien le public a à ſe repentir lorſqu'il ſe livre en d'autres mains qu'en celles des vrais Maîtres de l'art.

On penſe communément que la difficulté qu'on trouve à réduire les anciennes luxations, vient de l'épaiſſiſſement de l'humeur ſynoviale, ou de l'engorgement de ſes glandes, qui efface, pour ainſi dire, la cavité articulaire; mais, ſi on fait attention à la

pente qu'a cette humeur pour ſe porter hors de cette cavité, on verra que, lorſqu'elle vient à s'épancher ou à s'épaiſſir, elle ne peut diminuer en rien le fond glénoïdal. L'engorgement des glandes ſynoviales ne peut pas plus produire cet effet, vu que ces glandes ne ſont point placées dans cette foſſe articulaire, mais ſur le bord interne de la capſule qui répond à l'omoplate & à l'*humerus*. Je ne crois point non plus que la tête de l'os déplacée puiſſe, par une inflammation, adhérer avec les parties voiſines, & empêcher, par conſéquent, la réduction de l'os. J'ai eu occaſion, il y a 8 ans, d'être préſent, à Paris, à l'ouverture du corps d'un enfant mort d'une ancienne luxation de la cuiſſe : il n'y avoit aucune apparence d'union de la tête du fémur avec le petit feſſier, ſur laquelle elle appuyoit; mais, au contraire, il ſembloit, comme on l'a vu dans des cas ſemblables, qu'il s'y ſeroit formé dans ce lieu une nouvelle articulation. Dans les fractures avec éclat, les eſquilles ne prennent jamais avec la peau; au contraire, elles y cauſent des inflammations, dont la ſuppuration empêche ſouvent que le cal ne ſe forme. La profuſion des ſucs oſſeux, qui ſe fait quelquefois dans les fractures, & qui lie avec le cal les muſcles voiſins, ne prouve point non plus la concrétion des parties molles avec les dures.

Si la tête de l'os déplacé s'enflamme, elle ſe carie, & ſi les parties molles ſuppurent (dans les lieux auſſi pleins de graiſſe), cette ſuppuration cauſe des dépôts très-difficiles à guérir. La rigidité des parties ne me paroît pas non plus l'obſtacle qui s'oppoſe à cette eſpece de réduction, vu la facilité que l'on a de faire deſcendre la tête de l'os déplacé beaucoup plus bas que la cavité qui le reçoit. Cette difficulté me paroît donc venir de ce que la cavité glénoïde, qui a déjà très-peu de profondeur, vu la tête de l'os qui y eſt reçue, commence, pour ainſi dire, à s'effacer, peu de tems après que les luxations ſont faites, comme on voit les alvéoles ſe rapprocher & s'effacer entiérement lorſque les dents ſont extraites. (*a*) Cette cauſe me paroît d'autant

(*a*) Les alvéoles ne ſont pas les ſeules parties oſſeuſes qui fourniſſent des exemples du pouvoir qu'ont les os de rapprocher les parois de leur cavité. Dans le mois d'Octobre de l'année 1759, il mourut une Gouvernante, à l'hôpital général à Paris, qui avoit eu la cuiſſe amputée à la partie moyenne, il y avoit environ vingt ans. La curioſité me porta, comme jeune Eleve, à faire la diſſection du moignon. Je trouvai que les parties qui couvroient l'extrêmité de l'os lui étoient très-adhérentes; &, quand j'eus dépouillé l'os de ſes chairs, je fus très ſurpris de voir que ſa groſſeur avoit la moitié moins de diametre que le fémur de l'autre côté, & que la cavité en étoit preſque oblitérée.

plus vraiſemblable, que l'illuſtre *Van Swieten* ſemble la croire poſſible ; & comme, par les raiſons que j'ai données, les autres cauſes auxquelles on attribuoit cette difficulté, ne peuvent en rien y contribuer, nous conclurons, appuyés ſur les conjectures du célebre Auteur que nous venons de citer, & ſur les Obſervations de M. Moreau, *ſur les reſſources de la nature dans les anciennes luxations*, que la difficulté de les réduire ne vient que de ce que la cavité glénoïde de l'*humerus* ſe trouve preſque effacée, peu de tems après que les luxations ſont faites.

OBSERVATION

Qui prouve le danger qu'il y a d'opérer les Hernies qui ſont d'un trop gros volume; par le même.

Armande Contré, âgée de trente-deux ans, de Langoiran, près de cette ville, entra à l'hôpital, le 10 Août 1765, pour ſe faire traiter d'une hernie curale du côté gauche, du volume de la tête d'un enfant de ſept mois : jamais je n'avois vu d'hernie auſſi conſidérable. L'épaiſſeur des tégumens qui la recouvroit, étoit d'un demi-pouce ; dans leur partie inférieure & antérieure,

rieure, il y avoit une ouverture fistuleuse, dont le fond ne se pouvoit reconnoître, & qui, chaque jour, rendoit une grande quantité de matiere purulente. Cette pauvre fille avoit contracté des engagemens pour le mariage, elle crut ne pouvoir les finir, sans consulter sur son état ses amies mariées: celles-ci, plus instruites, lui assurerent qu'auparavant d'épouser il falloit qu'elle se fît guérir; sans quoi son mariage pourroit être dissous. Avant d'entrer à l'hôpital, elle me demanda mon avis sur son état: je lui assurai que je croyois fortement son mal incurable. Deux maîtres de l'art, qui opinerent dans la consultation que je fis à son sujet, furent de mon avis; mais d'autres, en plus grand nombre, déciderent qu'il n'y avoit aucun danger de dilater l'arcade, pour faire rentrer les parties. L'opération fut faite le 14 Septembre. La tumeur se trouva formée par le grand épiploon, l'intestin *ileum*, *jejunum*, le mésentere & la partie du *colon*, qui forme l'S romaine, avec la portion du mésocolon qui y répond. L'arcade dilatée, les parties rentrerent avec assez de facilité; mais à leur réduction succéderent tous les accidens de l'étranglement, qu'elle n'avoit jamais eus avant d'être opérée: elle mourut le 24 dudit mois.

L'ouverture du cadavre me parut intéressante: je la fis. L'estomac descendoit

jusques dans la région ombilicale, & étoit très-enflammée, ainsi que les intestins qui formoient la hernie.

L'état inflammatoire du canal intestinal, & les accidens survenus à la suite de l'opération, ne me paroissent point difficiles à expliquer. L'ancienneté (*a*) du déplacement des parties & leur volume les avoient rendus, pour ainsi dire, étrangers dans le bas-ventre; ils n'ont pu, par le relâchement du mésentere, occuper, dans cette cavité, la place qu'ils avoient avant leur derangement; ils se sont trouvés comprimés & serrés (*b*) par les muscles abdominaux; delà leur inflammation & les accidens de l'étrangle-

(*a*) L'ancienneté des hernies fait toujours craindre des adhérences; mais l'accident qui me paroît le plus à craindre dans ce cas, c'est l'impossibilité de donner aux visceres la place qu'ils occupoient avant leur déplacement, attendu que les adhérences n'arrivent jamais guere que dans les hernies d'un gros volume; & celles-ci supposent toujours un grand relâchement dans les parties.

(*b*) Quoique les parties molles, qui font l'enceinte de l'*abdomen*, soient susceptibles d'une grande extension, comme il est prouvé par les ascitiques & les femmes grosses, elles ne laissent cependant pas de gêner considérablement des parties anciennement déplacées, qui s'y trouvent réduites tout-à-coup, attendu que, dans les deux premiers cas, la distention se fait peu-à-peu.

ment ; à quoi a pu contribuer le trouble de la circulation dans les arteres mésentériques (*a*).

Cette observation, en nous présentant une hernie d'un volume qu'on voit assez rarement, nous prouve aussi le danger qu'il y a de les opérer, & par conséquent l'obligation où sont les malades de les garder.

OBSERVATION

Sur une Plaie de Tête ; par M. DUMAS, Medecin à Saint-Chély en Gevaudan.

Au commencement d'Octobre 1766, un enfant, âgé de neuf ans, fils du feu sieur Martin, maître Chirurgien de notre ville, se laissa tomber de sa hauteur sur le pavé. Dans la chute, la partie antérieure de la tête heurta si rudement contre une pierre, qu'il en fut étourdi : il se releva cependant sans le secours de personne, & se rendit

(*a*) Il est assez difficile que, dans des hernies d'un volume aussi considérable, les arteres, qui se portent aux parties déplacées, ne changent point de direction, pour s'accommoder à la circulation plus lente qui doit naturellement s'y faire. Cette direction doit également changer, quand les parties se trouvent remises dans la capacité; delà des accidens produits par le seul dérangement de la circulation dans ce lieu.

chez ſes parens. Ce ne fut que ſur le ſoir qu'il ſe plaignit : le violent mal de tête qu'il reſſentoit le força de rompre le ſilence. Il fut examiné avec ſoin : on ne trouva, à l'endroit du coup, aucune marque de contuſion. Cependant la douleur de tête augmenta ; le vomiſſement & la diarrhée ſurvinrent dans la nuit. Le lendemain, il tomba dans l'aſſoupiſſement, & perdit preſque la connoiſſance. Malgré ces ſymptômes, croiroit-on que la ſaignée ne fut point pratiquée ? La mere avoit beau la demander, on lui objectoit que ſon fils étoit trop foible, & qu'il périroit infailliblement ſous la lancette. Cette objection ne mérite pas d'être réfutée ſérieuſement ; on en ſent aſſez la futilité. Ce jour-là il fut mis à l'uſage des cordiaux, & au bouillon, qui ne ſéjournoit que très-peu dans l'eſtomac. Le troiſieme jour le pouls devint plus fort & plus fréquent. Cette mere attentive, que ſon mari avoit, ſans doute, initiée dans les ſecrets de l'art, s'étant apperçue du changement, inſiſta ſur la ſaignée plus fort que jamais ; on s'y détermina, à la fin, par condeſcendance, & la veine fut ouverte. Quelques inſtans après, l'enfant recouvra l'uſage de ſes ſens ; la parole lui revint, & le vomiſſement ceſſa. Comme il n'alloit point à la ſelle, & qu'il lui étoit ſurvenu des douleurs dans la région hypogaſtrique, on lui fit pren-

dre quelques purgatifs. Deux mois s'étoient écoulés, lorſque je fus prié de le voir. Il éprouvoit, de tems à autre, de violens maux de tête, des mouvemens irréguliers de fievre : l'appétit s'éclipſoit par intervalles ; & il étoit perclus de ſes jambes. Ces accidens me firent ſoupçonner un abſcès : je fis part de mes craintes à la mere, & ne lui laiſſai pas ignorer le danger auquel je croyois ſon fils expoſé. Cependant il prit un léger purgatif, combiné avec les anthelmintiques, qui lui fit rendre un peloton de vers, & ſembla le ſoulager : le ventre, par mon ordre, fut tenu libre par le moyen des lavemens & des minoratifs, qu'on avoit ſoin de répéter de tems en tems, tandis qu'on lui fomentoit les jambes avec une décoction de plantes aromatiques dans le vin. L'amaigriſſement, la langueur dans laquelle il étoit tombé, & quelques autres ſignes avant-coureurs de la fievre lente, me forcerent de changer ce régime, mais ſans aucun ſuccès. Enfin, vers la fin d'Août 1767, je conſeillai aux parens de l'envoyer aux eaux thermales de Chaudes-Aigues, petite ville d'Auvergne, pour prendre les douches. Ce ſecours fut preſque inutile, & il en revint dans le même état. Mais, peu de jours après, il lui ſurvint, vers l'angle poſtérieur & inférieur du pariétal, une tumeur de la groſſeur d'une châtaigne, qui, étant venue à ſuppuration,

laiſſa échapper une petite quantité de matiere ſanieuſe : l'abſcès ſe ferma dans peu, à mon inſu, peut-être même trop tôt. Depuis cette époque, les maux de tête ont été plus rares, & moins violens ; l'appétit plus régulier, & mieux ſoutenu, & le petit malade ſe ſert de ſes jambes.

Cette obſervation prouve l'étendue des reſſources qu'a la nature pour ſe délivrer des maux qui l'oppriment : elle produit ici une criſe dans le tems qu'on avoit le moins lieu de s'y attendre : l'abſcès paroît, & il eſt ſuivi d'une guériſon preſque radicale.

Il ſe préſente maintenant une difficulté à réſourdre : perſonne ne niera, ſans doute, que l'humeur qui s'évacua n'ait été la cauſe des ſymptômes que cet enfant a éprouvés. Je demande où en étoit le foyer ? Etoit-elle épanchée dans l'intérieur du crâne, ou bien ſous le cuir chevelu ? La queſtion n'eſt pas aiſée à décider. Si, dans une telle incertitude, il m'eſt permis d'expoſer mon ſentiment, je croirois volontiers que cette humeur étoit ſous le crâne, & qu'elle s'eſt ouvert un paſſage à travers la ſuture lambdoïde, qui, comme les autres, eſt fort lâche chez les enfans.

Ce n'eſt point l'envie de critiquer, encore moins celle de détruire la réputation de certaines perſonnes, qui m'a engagé à publier cette obſervation ; je n'ai eu en vue que de

faire connoître les ressources du principe qui veille à notre conservation ; & d'attaquer un préjugé contre la saignée, qui n'est que trop enraciné dans ce pays ; préjugé qui la fait rejetter dans le cas où elle est le plus évidemment indiquée. Malgré le nombre des victimes que cette erreur immole, le peuple persiste dans son aveuglement, & on l'y entretient. Des gens bien intentionnés ne me prêterons pas d'autres motifs que ceux que je viens de déclarer ; quant aux autres, je redoute peu leurs clameurs.

OBSERVATION

Sur l'extirpation d'un Polype de la Matrice ; par M. SOYEUX, Chirurgien à Comey-l'Abbaye.

Monsieur, j'ai lu un peu tard l'observation de M. Nolleson le fils, ancien Chirurgien-Aide-Major des armées du Roi, & Maître en chirurgie à Vitry-le-François, insérée dans le Journal de Médecine, Octobre 1766, pag. 364, sur la cure d'un sarcôme, ou polype utérin, opérée par la ligature qui l'a laissé mourir en place. Sa maniere d'agir me détermine, Monsieur, à vous communiquer celle que j'ai suivie dans une maladie à-peu-près semblable ; elle seroit restée dans

l'oubli, ſi elle ne contraſtoit avec celle de M. Nolleſon : on ne ſauroit prendre trop de précaution pour rendre plus utile un art qui ne s'occupe que de la conſervation des hommes; & c'eſt remplir cet objet que de l'appuyer d'obſervations naturelles & exactes.

Le 22 Juin 1723, je fus appellé pour la femme d'un nommé *le Roi*, de la paroiſſe de Comey-l'Abbaye, dioceſe de Soiſſons, Juriſdiction de Château-Thierri, âgée d'environ quarante ans, qui avoit eu pluſieurs enfans, & qui, depuis plus de quatre ans, étoit attaquée de pertes de ſang preſque habituelles. Elle attribuoit ces pertes à une deſcente de matrice : dans cette idée, elle conſulta la Sage-femme, qui propoſa un peſſaire, dont l'effet ſuppoſé étoit de ſoutenir cette prétendue deſcente; ce qui n'empêcha point la fréquence des pertes. La malade étoit d'un jaune plombé, épuiſée & preſque dans le maraſme; elle ne pouvoit tranſporter aux vignes la ſoupe de ſon mari, qu'à l'aide d'un âne. Un jour qu'elle montoit ſur cet animal, pour aller remplir ſa fonction ordinaire, ſon peſſaire fit la culbute, & ſa prétendue deſcente ſe précipita : elle tomba évanouie, reſta ſur la place, & le voiſinage effrayé lui prêta du ſecours, appella M. le Curé qui vint & l'adminiſtra : ceci ſe paſſa vers les dix heures du matin. J'étois abſent ;

je ne revins qu'à cinq heures du soir. A mon retour j'allai chez elle, je l'examinai, & trouvai un corps polypeux, charnu, gros au moins comme la tête d'un enfant à terme. Il étoit sorti au-delà des grandes levres; sa couleur paroissoit de chair jaunâtre, lisse, polie, &, si on l'eût renversé, sa figure représentoit le chapiteau d'un alambic: il étoit suspendu par un pédicule très-gros, très-court & très-ferme. Cela n'est pas surprenant, parce que cette tumeur, remplissant le vagin, elle étoit refoulée, vers son attache, par la résistance qu'opposoit le pessaire. Il me fut impossible de m'éclarcir sur cette attache, tant le pédicule étoit pressé, soit dans la vulve, soit par la tumeur; de façon que je fus obligé de faire tirer avec ménagement, par un aide, cette tumeur, pour me procurer un espace d'un travers de pouce tout au plus. Je saisis le lieu le plus élevé, & j'y plaçai une ligature de plusieurs brins d'un fil fort & ciré, que je serrai de toutes mes forces, sans occasionner aucune plainte de la malade. Comme le poids de la tumeur tirailloit néanmoins l'*uterus*, quoiqu'elle fût soutenue, je me déterminai à l'amputer aussitôt. Au premier coup de bistouri, il sortit une abondance de sang étonnante, &, sans m'étourdir, je suspendis pour un instant le reste de ma section: je m'apperçus alors qu'il ne venoit que du corps compris au-

deſſous de ma ligature, je continuai à le ſouſtraire : il ne ſe répandit pas une palete de ſang, &, dans le moment, ma ligature remonta au haut du vagin : depuis cette inſtant il ne s'en eſt pas écoulé une goutte.

Cette tumeur peſoit cinq livres deux onces, ſans y comprendre le ſang évacué pendant la ſection ; elle étoit intérieurement peu celluleuſe, de couleur de tettine de vache, mais beaucoup plus ferme. Je viſitai, ſur le ſoir, la malade, que j'aurois ſaignée, ſi elle n'eût pas été épuiſée par la longueur de ſes pertes, dont elle n'avoit pas eu le moindre ſigne depuis l'extraction du corps polypeux. Elle me dit alors qu'elle ne reſſentoit aucune douleur, & que je l'avois tirée d'un grand embarras. J'y retournai le lendemain au matin. Je la touchai pour examiner le vagin & l'orifice de la matrice ; je rencontrai, au haut du vagin, un corps que je ne ſoupçonnois pas ; c'étoit le peſſaire, que je ſaiſis & mis dehors : ma ligature le ſuivit, ce qui me cauſa quelques inquiétudes ; mais, malgré cet événement, il ne ſe répandit pas une goutte de ſang. Probablement la matrice, repliée ſur elle-même, avoit fermé l'embouchure des vaiſſeaux. Cependant je remis au lendemain les injections, qui furent continuées pendant huit jours, &, dans tout cet intervalle, je ne m'apperçus d'aucun écoulement ſanieux ni purulent : peut-être

que les injections qu'on faisoit quatre fois par jour emportoient les humeurs. Après ce traitement, elle reprit ses exercices ordinaires, elle n'éprouva aucun écoulement : en six semaines, elle parvint à recouvrer sa santé, ses forces, sa couleur naturelle & son embonpoint. Elle a vécu quinze ans, sans ressentir, ni dans le vagin, ni dans la matrice, aucun effet qui eût rapport à un polype ; elle est morte enfin d'une fluxion de poitrine négligée.

Cette maniere d'opérer est la même que j'avois vu pratiquer, en 1721, à feu M. Thibault, Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur une Fruitiere de la rue S. Pierre-aux-Bœufs, nommée *Colson* ; & & cet habile Praticien méritoit d'être suivi. Cette maladie, aujourd'hui plus connue, a été traitée constamment selon la méthode ordinaire, qui est la mienne ; & d'heureux succès confirment la préférence qu'elle s'est acquise. Pour s'en convaincre il ne faut que lire le Mémoire de M. Levret, inséré dans le tome troisieme de la *Collection de l'Académie royale de Chirurgie*, pag. 518.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	$10\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{4}$	$10\frac{3}{4}$	$27\ 10\frac{1}{2}$	$27\ 11\frac{1}{2}$	$28\ \frac{1}{3}$
2	10	$14\frac{3}{4}$	$11\frac{3}{4}$	$28\ \frac{1}{3}$	28 1	28 2
3	9	$16\frac{1}{2}$	$10\frac{3}{4}$	$28\ 1\frac{3}{4}$	$28\ 1\frac{2}{3}$	$28\ 1\frac{2}{3}$
4	$8\frac{1}{2}$	17	13	$28\ 1\frac{1}{4}$	28 1	$28\ \frac{3}{4}$
5	$11\frac{1}{2}$	$19\frac{1}{2}$	$14\frac{1}{2}$	$28\ \frac{1}{2}$	28	$28\ \frac{1}{3}$
6	$12\frac{3}{4}$	$21\frac{1}{2}$	$15\frac{1}{2}$	$28\ \frac{1}{4}$	$28\ \frac{1}{4}$	28
7	$13\frac{3}{4}$	23	13	$27\ 11\frac{3}{4}$	$27\ 10\frac{1}{2}$	$27\ 9\frac{3}{4}$
8	$14\frac{1}{2}$	$17\frac{3}{4}$	$13\frac{1}{4}$	$27\ 9\frac{3}{4}$	$27\ 9\frac{3}{4}$	$27\ 9\frac{1}{2}$
9	$12\frac{1}{2}$	16	$11\frac{1}{4}$	27 9	27 8	27 8
10	12	$17\frac{1}{2}$	14	27 9	$27\ 10\frac{1}{2}$	27 11
11	$13\frac{3}{4}$	$22\frac{1}{2}$	$17\frac{1}{2}$	$27\ 10\frac{3}{4}$	27 10	27 10
12	$15\frac{1}{2}$	$16\frac{3}{4}$	$13\frac{1}{2}$	27 10	$27\ 10\frac{1}{4}$	27 11
13	$13\frac{1}{2}$	16	$11\frac{3}{4}$	$27\ 10\frac{2}{4}$	$27\ 9\frac{1}{2}$	$27\ 9\frac{1}{2}$
14	$11\frac{3}{4}$	$16\frac{1}{2}$	11	$27\ 10\frac{1}{4}$	$27\ 10\frac{1}{2}$	$27\ 10\frac{3}{4}$
15	$10\frac{1}{2}$	$17\frac{3}{4}$	11	$27\ 11\frac{3}{4}$	$28\ \frac{1}{4}$	$28\ 1\frac{1}{4}$
16	10	18	$12\frac{1}{2}$	$28\ 1\frac{1}{4}$	28 1	$28\ \frac{1}{2}$
17	12	14	$13\frac{1}{3}$	28	$27\ 11\frac{3}{4}$	28
18	12	$19\frac{1}{2}$	$13\frac{1}{4}$	28	$27\ 11\frac{3}{4}$	$28\ \frac{1}{4}$
19	12	17	$12\frac{1}{2}$	$28\ \frac{3}{4}$	28 1	28 2
20	11	$17\frac{1}{2}$	12	28 1	$28\ 1\frac{1}{2}$	28 1
21	$10\frac{1}{2}$	17	$12\frac{1}{2}$	28 2	$28\ 2\frac{1}{2}$	$28\ 2\frac{1}{2}$
22	$10\frac{3}{4}$	$16\frac{3}{4}$	$11\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
23	$9\frac{3}{4}$	$18\frac{3}{4}$	$13\frac{1}{2}$	$28\ 2\frac{1}{3}$	$28\ 2\frac{1}{2}$	$28\ 2\frac{1}{2}$
24	$10\frac{3}{4}$	21	$16\frac{1}{3}$	$28\ 2\frac{3}{4}$	$28\ 2\frac{1}{2}$	$28\ 1\frac{3}{4}$
25	$15\frac{3}{4}$	$17\frac{3}{4}$	$14\frac{1}{2}$	$28\ \frac{1}{4}$	$27\ 11\frac{3}{4}$	$27\ 11\frac{3}{4}$
26	$13\frac{3}{4}$	$19\frac{1}{2}$	$15\frac{1}{3}$	$27\ 11\frac{3}{4}$	28	28
27	$16\frac{1}{4}$	18	$14\frac{1}{2}$	27 11	27 9	27 9
28	14	$15\frac{1}{4}$	$12\frac{1}{4}$	27 10	27 11	28 1
29	$11\frac{3}{4}$	$19\frac{1}{4}$	$14\frac{3}{4}$	28 1	28 1	28 1
30	$14\frac{1}{2}$	21	16	28 1	28 2	28 2

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11. h.*
1	O. pl. cont.	O. pl. couvert.	Pluie.
2	O-N-O. c. pet. pluie.	N-N-O. nuag.	Nuages.
3	N. ép. nuages.	N-N-E. n. b.	Beau.
4	N. nuages.	N-E. épais. n.	Nuages.
5	N-E. beau. n.	N - E. nuages.	Beau.
6	E-N-E. nuag.	N-E. nua. écl.	Nuages. écl.
7	E-N-E. nuag.	O. c. g. pl. é. t.	Pluie.
8	S-O. couvert.	S-S-O. c. pl. n.	Nuages.
9	S-O. nuag. pl.	S-S-O. pl. n.	Couvert, pl.
10	O-S-O. couv.	S-O. couv.	Couvert.
11	S-O. couv. n.	S. n. écl. tonn. v. fort ond.	Pluie.
12	O. pl. cont.	O. pl. couv. n.	Nuages.
13	S. pluie, cont.	O. pl. nuages.	Nuages.
14	S-O. nuages.	S-S-O. n. f. on.	Nuages.
15	S-O. couv. n.	O-S-O. n. v.	Beau.
16	S-S-O. nuag.	S-O. n. pluie.	Couvert.
17	E-S-E. c. pl.	S. gr. pluie.	Nuages.
18	S-O. nuages.	S-S-O. n. écl. tonn. f. ond.	Nuages.
19	O. couvert.	O. t. f. ond. n.	Nuages.
20	S-O. couv. n.	O. nuag. pl.	Nuages.
21	N-O. nuages.	N-N-O. nuag.	Nuages.
22	N. nuages.	N - E. nuages.	Beau.
23	N-E. lég. nua.	N - E. nuages.	Nuages.
24	N-E. beau.	N - E. beau. n.	Beau.
25	E-N-E. couv.	S - O. éclairs. t. f. ond. n. b.	Couv. gr. pl.
26	O. couvert.	S-O. n. pluie.	Nuages.
27	S. couvert.	N. g. pl. é. t. g. v.	Nuag. gr. pl.
28	S-O. pluie. v.	S - O. couvert.	Beau.
29	S-O. nuages.	O-S-O. nuag.	Nuages.
30	S - O. nuages.	S-O. beau.	Nuages.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2$\frac{3}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
2 fois du N-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois de l'O-N-O.
7 fois de l'O.
3 fois de l'O-S-O.
12 fois du S-O.
5 fois du S-S-O.
4 fois du S.
1 fois de l'E-S-E.
3 fois de l'E-N-E.
6 fois du N-E.
1 fois du N-N-E.

Il a fait 6 jours beau.
27 jours des nuages.
17 jours couvert.
18 jours de la pluie.
2 jours des éclairs & du tonnerre.
4 jours du vent.

Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin 1768.

Les affections catarrales & rhumatisantes, qu'on avoit observées pendant les mois précédens, ont subsisté pendant ce mois-ci : il s'y est joint des fievres d'un assez mauvais caractere, qui ont pris des faces très-différentes, suivant les sujets qui en étoient attaqués ; en général, elles paroissoient avoir leur source dans une matiere putride, contenue dans les premieres voies.

On a observé également des érysipeles, qui n'ont pas paru avoir fait de grands ravages. La petite-vérole, qui a paru se multiplier sur la fin du mois, a conservé le caractere de bénignité qu'elle a depuis quelques années.



Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1768, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été serein, & presque sans pluie du 1er au 17; &, depuis ce jour jusqu'au 31, il n'a plu que cinq jours. Il y a eu plusieurs jours de chaleur, tant au commencement que vers la fin du mois, le thermometre s'étant porté, à diverses reprises, au-dessus du terme de 22 degrés. Le tems néanmoins s'est refroidi vers le milieu du mois : le 15 la liqueur du thermometre étoit descendue, le matin, à cinq degrés au-dessus du terme de la congélation.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces. Le 18 il est descendu à 27 pouces 4 lignes, & le 29 à 27 pouces 3 lignes.

Le vent a été variable, mais plus souvent *nord* que *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux termes est de 17 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces ½ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 ½ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
15 fois du N. vers l'Est.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud-Est.
5 fois du Sud.
4 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 15 jours de tems couvert ou nuageux.
10 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, mais bien plus forte à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Mai 1768.

La fievre continue s'est étendue, à la ville & à la campagne, sous deux aspects différens, tantôt avec le caractere & les attributs de la synoque-putride des anciens, & tantôt avec l'appareil de la fievre putride-vermineuse & maligne. Les rapports généraux de ces deux especes de fievres consistoient en ce qu'elles portoient toutes deux

ſur-tout à la tête, & que l'une & l'autre ſe terminoient aſſez ſouvent par des dépôts gangréneux, ſoit à l'extérieur, ſoit dans l'intérieur. Dans la premiere eſpece, l'embarras de la poitrine ſe joignoit ſouvent à l'accablement de la tête; & parfois elle ſe déclaroit par un point de côté & par les ſymptômes de la pleuropneumonie. La ſeconde eſpece s'annonçoit par un abattement général, joint à un violent mal de tête, avec un pouls petit & fréquent, ou bien un pouls ſerré, une diſpoſition à la diarrhée ſéreuſe, qui devenoit conſidérable & fâcheuſe dans les progrès de la maladie; circonſtance obſervée, ſur-tout en ceux qui n'avoient pas été évacués, au commencement, par quelques émético-cathartiques: les vers, tantôt vivans & tantôt morts, étoient rendus avec les déjections, ou par le vomiſſement dans tous les tems de la maladie, & ſur-tout dans le fort & dans le déclin: malheur à ceux, dans cet état, en qui ils ſortoient comme d'eux-mêmes, & ſans matiere excrémentitielle. L'une & l'autre eſpece de fievre ſe terminoient heureuſement par des ſelles bilieuſes, précédées d'abondantes urines troubles & ſédimenteuſes.

Le tems s'étant refroidi tout-à-coup, vers le milieu du mois, après quelques jours de chaleurs aſſez vives, l'on vit des rhumes, des angines catarreuſes, des pleu-

ropneumonies, des fluxions au visage, & quelques rhumatismes inflammatoires ; maladies qui exigeoient une cure anti-phlogistique.

La petite-vérole s'est propagée non-seulement dans la ville, mais encore plus à la campagne, dans plusieurs cantons ; elle a cependant été peu meurtriere, quoique très-abondante dans nombre de sujets : il n'en est guere mort que ceux qui n'ont pas été traités en regle.

LIVRES NOUVEAUX.

Pharmacopœïa extemporanea, sive præscriptorum Chylias, in quâ remediorum elegantium & efficacium paradigmata; ad omnes ferè medendi intentiones accommodata, candidè proponuntur ; cum viribus, operandi ratione, dosibus & indicibus annexis per Thomam Fuller, *M. D. editio castigatior, curante* Theodoro Baron, *D. M. P. Parisiis, apud* P. G. Cavelier, 1768, *in*-12.

Il est étonnant qu'un livre qui jouit d'une réputation si bien méritée, n'eût pas encore été imprimé en France : l'édition que nous annonçons l'emporte sur toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici, par la correction du texte & par un assez grand nombre de

Notes excellentes que feu M. *Baron* y a ajoutées.

Mémoires & Consultations pour *Antoine* & *Jean Perra*, & *Jeanne Dalin*, femme *Forobert*, accusés de crime de viol & d'assassinat, avec le jugement de la Sénéchaussée criminelle de Lyon, qui les décharge de toute accusation; suivis de Lettres, de Consultations & de Dissertations sur les causes de mort de ceux que l'on trouve dans l'eau. A Paris, chez la veuve *Duchesne*, & à Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, *in*-12.

Caroli Linnæi, *S. R. M. Archiatri Med. & Botan. Profess. Reg. & ordin. Acad. imp. Monspel. Stockholm, Ups. Berolin Socii, Materies medica, lib. ij de Animalibus, & iij de Mineralibus secundùm genera, loca, præparata, vires, differentias, nomina, potentias, usus, synonyma, simplicia, qualitates, composita. Digesti Holmiæ, typis* Laur. Salvii, 1763, *in*-8°.

Cet ouvrage, quoiqu'il paroisse imprimé à Stockholm, est une production des presses de *Martel*, à Montpellier, & a été retouché, & même augmenté, par M. *S.* Docteur de cette Université.

Dissertatio physico-medica de Aëris Naturâ & Influxu in generationem morborum, cui accessit Corrollarium de aëre, aquis & locis Foro-Juliensibus, quam præside R.B.

DD. Paulo Joſepho Barthez, *reg. conſiliario & medico, & in almâ Univerſitate Monſpelienſi medicinæ Profeſſore regio digniſſimo, tuebatur* Joannes-Franciſcus Peroncely, *Monſpellii, apud viduam* Martel, 1767, *in*-4° de 38 pages.

Franciſci Boiſſier de Sauvages, &c. *de venenatis Galliæ Animalibus, & venenorum in ipſis fideli obſervatione compertorum indole, atque antidotis Diſſertatio medica, in Rothomagenſi Academiâ anno* 1758 *laureâ donata, & nunc ab autore recognita atque aucta, quam è gallico in latinum verſam, & paleſtris medicis accommodatam, tueri conabitur* J. B. *Monſpelii, apud eamdem*, 1764, *in*-4° de 22 pages.

Diſſertatio medica de Viribus vitalibus, quam tueri conabitur J. B. Montecot Frairot. *Monſpelii, apud viduam* J. Martel, 1764, *in*-4° de 20 pages.

Ces trois Diſſertations ayant été fort recherchées, on a été obligé de les réimprimer : on en trouve des exemplaires à Paris, chez *Vincent.*

Guide des Chemins de la France, contenant toutes ſes routes générales & particulieres ; troiſieme édition, revue, corrigée & preſqu'entiérement refondue, conſidérablement augmentée, & principalement d'une Notice très-ample des villes principales & des choſes les plus remarquables

qu'on y trouve. A Paris, chez *Vincent*, 1768, *in*-12.

Nous n'annonçons cet ouvrage que parce qu'on trouve à la tête un Avis aux voyageurs, ſur les accidens les plus ordinaires dans les voyages, & ſur les moyens d'en prévenir les ſuites, qui nous a paru fait avec ſoin.

Aphoriſmes de Chirurgie d'*Herman Boerhaave*, Profeſſeur en l'Univerſité de Leyde, commentés par M. *Van Swieten*; nouvelle traduction du latin en françois, avec des Notes, par M. *Louis*. A Paris, chez *Cavelier*, 1768, *in*-12, ſept volumes.

Conjectures ſur l'Electricité médicale, avec des Recherches ſur la Colique métallique, par M. *J. J. Gardane*, Cenſeur royal, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Médecin de Montpellier, de la Société royale des Sciences de cette même ville & de celle de Nancy, avec cette épigraphe:

Per mezzo di tali irritationi ſi promovono dall' arte noſtra nel corpo umano ſalutari mutazioni; Saverio Manetti *annotaz*, &c.

A Paris, chez la veuve *d'Houry*, 1768, *in*-12.

Nous nous occuperons plus particuliérement de cet ouvrage intéreſſant.

Traité des Eaux minérales, avec pluſieurs Mémoires de Chymie, relatifs à cet objet, par M. *Monnet*, de la Société royale

de Turin, & de l'Académie royale des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Rouen. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, *in*-12. Prix 3 liv. relié.

Livres de Médecine & de Botanique, nouvellement arrivés de différens pays étrangers, qui se trouvent, à Paris, chez P. G. CAVELIER, *avec leur prix en feuilles.*

Albini B. S. Academicarum Annotationum liber septimus, continet Anatomica, Physiologica, Pathologica, *in*-4°, Leydæ, 1766, 5 l.

Nihell. novæ, raræque Observationes circà variarum Crisium Prædictionem ex pulsu, *in*-8°, Amst. 1746, 3 l. 10 s.

Gaubii (Hier. Dav.) Libellus de Methodo concinnandi Formulas medicamentorum, editio tertia, iterùm revisa & aucta, *in*-8°, Lugd. Bat. 1767, 5 l. 10 s.

Home (Franc.) Principia Medicinæ, editio tertia. Amstælodami, 1766, 3 l.

Morgagni (Jo. Bapt.) de Sedibus & Causis Morborum, 2 vol. *in-fol.* Patavii, 1765, 30 l.

.... Idem. Lovani, 2. vol. *in*-4°, 1766, 24 l.

Tissot (S. A. D.) de Valetudine Litteratorum, *in*-8°. Lausannæ, 1766. 1 l.

TABLE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Medecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

SEPTEMBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1768.

EXTRAIT.

Description des Maux de Gorge épidémiques & gangréneux, qui ont régné à Aumale, & dans le voisinage ; par Pierre-Antoine *MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Docteur en médecine, aggrégé au College d'Amiens, ancien Médecin de l'hôpital & Inspecteur des eaux d'Aumale, avec cette épigraphe :*

Non ex intellectis causis, sed ex observatione fideli effectuum morbos cognoscere & curare. VAN SWIETEN, §. 587.

A Paris, chez Vallat-la-Chapelle, 1768, *in-12.*

DE toutes les maladies qui affectent l'humanité, aucune ne mérite autant l'attention du Médecin que celles qui atta-

quent à la fois un grand nombre d'habitans d'un même lieu, sur tout lorsqu'elles se propagent par contagion; en un mot, les maladies qu'on a appellées *épidémiques*. Les ravages qu'elles font, sont d'autant plus grands, qu'elles ont presque toujours un caractere particulier qu'on ne saisit guere dans le commencement de leur invasion, & qu'elles ne cedent pas, pour l'ordinaire, aux remedes qui triomphent des maladies auxquelles elles ressemblent le plus. Les maux de gorge gangréneux, qui regnent, depuis quelques années, dans une partie de la Picardie, sont de cette espece. Quelques Médecins anciens paroissent les avoir connus. Ils furent décrits, à la fin du siecle dernier, par des Médecins Italiens & Espagnols: au commencement de celui-ci, Tournefort les observa dans l'Isle de Milo, & en parla dans son *Voyage du Levant*; mais M. Fothergill, Médecin Anglois, est le premier qui en ait donné une description exacte & détaillée. Depuis cet Auteur, M. Chomel publia, en 1749, une Dissertation historique sur cette cruelle maladie, qu'il avoit observée dans un couvent de Paris: M. Raulin la décrivit dans son *Traité des Maladies causées par les variations de l'air*, publié en 1752. Enfin M. Huxham, ce célebre Praticien de Plimouth, donna, en 1757, à la suite de la troisieme édition de

ſon *Traité des Fievres*, ſur cette eſpece de maux de gorge, une Diſſertation qui a été traduite en françois en 1765, & imprimée à la ſuite d'une nouvelle traduction de ſon *Traité des Fievres*.

M. Marteau vit cette maladie, pour la premiere fois, en 1749, à Paris : en 1751, il eut occaſion de la traiter aux environs d'Aumale, où il faiſoit alors ſa réſidence ; mais ce n'eſt que depuis 1754 qu'il a pu ſuivre cette épidémie, & qu'il a ſu qu'elle ſe fixoit dans ce canton de la Picardie. Le tableau qu'il nous en donne eſt tracé d'après nature. Quoiqu'il ait la modeſtie d'avouer qu'il doit une partie de ſa méthode curative aux conſeils de quelques-uns de ſes confreres, l'enſemble de ſa méthode nous a paru lui appartenir ; du moins ne connoiſſons-nous pas d'ouvrage où cette méthode ſoit auſſi-bien décrite & préſentée ſous un jour auſſi favorable. Nos lecteurs en jugeront mieux par l'eſquiſſe que nous allons leur tracer de la deſcription de la maladie, & par le précis de la méthode curatoire ; & nous ſommes perſuadés que cela ſuffira pour les engager à recourir à l'original, où ils trouveront une infinité de détails précieux que la nature de nos Extraits nous force de négliger.

Le mal de gorge gangréneux attaque principalement les enfans : cependant, quand il

regne dans un canton, les adultes n'en ſont pas à l'abri : les femmes y paroiſſent plus expoſées que les hommes ; &, en général, il eſt beaucoup moins dangereux pour les perſonnes fortes & robuſtes, que pour celles qui ont le tempérament foible & délicat. Rien n'eſt ſi irrégulier que ſon invaſion : quelquefois il s'annonce par un léger ſentiment de douleur & de chaleur à la gorge, accompagné d'une très-petite fievre, qui ſe développe au bout de deux ou trois jours. Quelquefois il eſt précédé d'un mal-être général, d'un ſentiment de peſanteur & de laſſitude, avec des alternatives de petits friſſons & de petites chaleurs : cet état dure quelquefois pluſieurs jours, avant que la maladie ne ſe manifeſte. Souvent cette maladie prend ſubitement par un friſſon ; d'autres fois, par une douleur ſoudaine à l'une des amygdales : d'autres fois la maladie s'annonce par un gonflement plus ou moins conſidérable, plus ou moins douloureux de la parotide, ou des glandes maxillaires. On l'a vue commencer par des vomiſſemens & des flux de ventre rebelles : d'autres fois il ſurvient d'abord une eſpece de fievre rouge que le friſſon ne précede pas toujours, mais qui eſt preſque toujours accompagnée de flux de ventre putride, & de météoriſme de l'*abdomen*.

A ces premiers ſymptômes ſuccede la

difficulté d'avaler, & la douleur à la gorge: la tête devient lourde, la douleur augmente: quelquefois elle n'occupe qu'une amygdale, quelquefois toutes les deux; ou la seconde ne se trouve prise que par propagation, deux ou trois jours après la premiere. Quelquefois la douleur s'étend jusqu'à l'oreille interne, avec élancement, bourdonnement & sifflement. Les malades se plaignent de douleurs de rhumatisme au col. La fievre est quelquefois médiocre; mais presque toujours elle est forte. Le pouls est précipité, mais très-petit & très-serré; rarement est-il développé, sur-tout dans les enfans, à moins qu'il n'y ait quelque disposition à une éruption cutanée. Il y a souvent, dès le premier jour, des nausées, des rapports nidoreux, des vomissemens de matieres vertes, jaunes, érugineuses, âcres, & des flux de ventre très-fétides, séreux, & de couleur de lie de cidre. L'abattement est presque toujours très-grand dans les enfans. Ils sont mous, manquent de courage, & se plaignent d'oppression. Dans quelques-uns, la respiration est accompagnée de profonds soupirs, & d'agitation dans les membres. La plupart des malades ont le visage pâle, plombé & bouffi: quelques-uns ont les yeux mornes; ce qui est d'un très-mauvais augure.

Si l'on observe les amygdales, on en

trouve, tantôt une, tantôt toutes les deux gonflées. Dans ces premiers instans elles sont, ou blanches comme un morceau de veau saisi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin & terne ; ou bien elles se couvrent d'hydatides ou vésicules blanches. Peu d'heures après, elles se masquent d'une pellicule blanche, tantôt plus, tantôt moins épaisse : quelquefois on n'apperçoit d'abord que quelques petites taches blanches, semées çà & là sous l'amygdale ; mais, sous peu d'heures, elles ne forment qu'une surface continue : c'est ainsi que se forme l'aphthe gangréneuse: rien n'est si rapide que ses progrès. M. Marteau en a vu égaler à peine une lentille, qui se sont étendues, en moins de deux heures, au point de couvrir presque toute l'arriere-bouche. Ce ne sont pas seulement les amygdales qui se gonflent, la luette & le voile du palais sont souvent de la partie ; ils se couvrent même d'aphthes : quand l'engorgement est considérable, la respiration devient laborieuse, & la déglutition impossible ; les alimens reviennent par le nez, ou ne peuvent passer qu'autant que les malades se le pincent. Il survient à plusieurs un ptyalisme abondant. Les malades rendent une salive muqueuse, & très-filante : elle est quelquefois de mauvaise odeur ; ce qui est un très-mauvais signe.

Quelques-uns ſont attaqués de rhume : les expectorations ne ſont que glaireuſes ; elles s'épaiſſiſſent, quand la maladie ſe termine en bien. Cependant ces toux doivent toujours être ſuſpectes ; elles peuvent être l'effet de l'écoulement de l'humeur cauſtique ſur la trachée-artere & les bronches, où elle peut cauſer des fuſées de gangrene, preſque toujours mortelles. M. Marteau a vu des malades qui, dès le premier ou le ſecond jour, avoient l'haleine très-forte, ſans qu'il pût ſoupçonner la carie des dents d'y contribuer. Cette puanteur lui a paru encore d'un très-mauvais augure ; elle indique la putréfaction très-avancée des viſceres de la poitrine, & l'extrême putridité de l'ulcere de la gorge.

Si l'aphthe fait des progrès, elle s'étend, tantôt au palais, & juſqu'aux gencives ; tantôt au voile du palais & à la membrane pituitaire, tantôt au pharynx, & tantôt au larynx. C'eſt toujours un augure ſiniſtre, quand on ceſſe d'appercevoir ſa baſe, ou ſa circonſcription : quand elle gagne la membrane pituitaire, la voix devient nazarde. Il coule du nez un *ichor* cauſtique, blanc comme du petit-lait. Cet *ichor* picote la membrane pituitaire, produit l'enchifrenement, des envies inutiles de moucher, de fréquens éternumens, des ſaignemens de nez goutte à goutte, toujours d'un fâcheux pronoſtic. Il

enflamme aussi & gonfle les narines & la levre supérieure ; souvent même il les excorie : ceux qui meurent en cet état périssent, pour la plupart, en délire, ou avec de légeres convulsions. M. Marteau conjecture que la gangrene gagne le cerveau par les fentes orbitaires Quand l'aphte s'étend vers le pharynx, il est à craindre qu'elle ne gagne très promptement l'œsophage & l'estomac. Lorsque cela arrive, il survient des hoquets & des vomissemens. Notre Auteur a vu un malade rendre par le vomissement un bon pouce de la doublure ou membrane interne de l'œsophage, qui avoit encore sa forme circulaire. Quand cette escarre se fait dans l'estomac, & qu'elle vient à se détacher, les parties saines, & très-sensibles, mises à nu, ne peuvent supporter la présence, ni des alimens, ni des remedes. Les malades éprouvent les anxiétés les plus cruelles, & meurent. Si la propagation de l'aphte se fait vers la trachée-artere, la voix devient rauque & sourde ; le malade tombe même quelquefois dans l'aphonie ou extinction de voix : si elle s'étend jusqu'aux poumons, il naît aussi tôt une oppression péripneumonique qu'accompagnent souvent les secousses d'une grosse toux férine, mais sourde : elle l'est moins, s'il se fait une exfoliation ou dépouillement de la membrane interne de la trachée-artere. M. Marteau remarque que

la toux n'accompagne pas toujours l'aphte des poumons ; il a vu plusieurs malades qui les avoient parfaitement gangrénés, oppressés seulement, sans presque tousser. Il croit que la toux n'a lieu que lorsqu'il se fait quelque exfoliation : alors l'air fait sur les parties saines & dépouillées des impressions trop vives, qui les irritent ; peut-être aussi le chatouillement des escarres flottantes suffit-il pour produire dans la trachée-artere ces spasmes & ces toux convulsives ; du moins ceux que notre Auteur a vus tousser avec aphonie & oppression, ont-ils expectoré des lambeaux d'escarre. On sent bien que ces cas sont absolument désespérés : cependant il peut arriver que les fusées gangréneuses vers les bronches, aient peu d'étendue. Si l'escarre se détache, il reste un ulcere qu'il n'est pas impossible de guérir : cette maladie rentre alors dans la classe des phthisies pulmonaires.

Toutes les fois que l'aphte gangréneuse assiege le canal alimentaire, l'estomac & le ventre se tendent & se gonflent : les douleurs s'y font sentir, mais d'une maniere la plupart du tems obscures ; elles s'amortissent peu à-peu, à mesure que la mortification s'établit. La plupart de ces malades ont un flux de ventre pestilentiel très-abondant, mais qui ne diminue pas le météorisme.

La fievre qui accompagne cette maladie

est très-irréguliere : cependant elle est toujours plus forte la nuit. Elle est quelquefois très-véhémente dans les commencemens de la maladie, & quelquefois peu considérable. M. Marteau a vu des malades qui avoient le pouls dans l'état le plus naturel, quoique les aphtes fussent du caractere le plus effrayant. Si le pouls se développe, s'il devient large & souple, avec une vivacité réguliere, & humidité de la langue, quelque forte que paroisse la fievre, il y a tout à espérer : quand, au contraire, de large & onduleux, il se resserre, devient très-petit & très-fréquent, quelque bien d'ailleurs que puisse paroître le malade, il faut se défier.

La plupart des malades n'ont point d'altération : dans les uns, la peau est brûlante ; dans d'autres, elle n'excede pas la chaleur naturelle. La langue est ordinairement pâteuse, blanche ou brune à sa base ; quelquefois elle devient aride, pleine de gerçures & de fentes : les levres sont seches & noires. Grand nombre d'enfans, attaqués de l'esquinancie gangréneuse, rendent des vers : les adultes n'en sont pas toujours exempts. Les urines sont très-variables ; dans les uns, elle sont crues & aqueuses ; ce qui est de mauvais augure, sur-tout dans les maux de gorge avec éruption : dans d'autres, elle sont naturelles ; ce qui ne signifie

encore rien de bon, quand, en même tems, il y a délire ou phrénésie, En général, les signes même de coction qu'on remarque dans les urines, quoique le plus souvent salutaires, peuvent en imposer ; ils accompagnent quelquefois les symptômes le plus décidément mortels.

Il se fait des éruptions dans cette maladie : tous les malades n'y sont pas sujets ; mais elles sont communes parmi les enfans, & les adultes n'en sont pas toujours à l'abri. La plus universelle est l'éruption rouge. La peau devient écarlate, ou le plus souvent cramoisie ; elle est âpre, dure, couverte de petits boutons qui ne contiennent aucune sérosité : le visage, les yeux & les bras se bouffissent. Ces éruptions se font dès le second ou troisieme jour ; elles causent quelques démangeaisons ; elles se bornent quelquefois aux bras, au col & à la poitrine ; quelquefois elles se répandent sur-tout le corps : la face n'en est pas exempte. Elles sont quelquefois accompagnées de flux de ventre, quelquefois de paresse ; mais la diarrhée opiniâtre & abondante les fait évanouir. Elles sont aussi presque toujours précédées de vomissement : quand ces éruptions surviennent au mal de gorge, quand elles fixent les progrès de l'escarre, quand le flux de ventre est modéré, qu'il n'est point accompagné de tension de l'*abdomen*, d'aridité

de la langue, elles ſont ordinairement ſalutaires : l'aphte ſe circonſcrit & ceſſe de s'étendre. Le malade eſt preſque toujours en ſûreté, quand l'épiderme s'exfolie par larges écailles comme du ſon ; ce qui arrive, auſſi-tôt que ces exanthêmes ſe flétriſſent. Les éruptions rouges précedent quelquefois le mal de gorge, & le précedent même de pluſieurs jours. M. Marteau regarde cette eſpece comme généralement funeſte : rien ne prouve mieux, ſelon lui, la ſurabondance du virus gangréneux, que lorſqu'après en avoir dépoſé une partie à la peau, la nature s'en trouve encore aſſez ſurchargée pour attaquer la gorge. Cette partie n'eſt, dans ce cas, que la derniere priſe ; & tout porte à croire que l'humeur a déjà porté la gangrene dans les viſceres. Il a toujours vu ces éruptions précoces accompagnées de météoriſme & de l'inſenſibilité de l'*abdomen*, avec un flux de ventre fétide : les urines ne couloient qu'en petite quantité, & reſtoient naturelles ou crues : ce n'étoit que douze ou quinze heures avant la mort, que le mal de gorge ſe manifeſtoit ; mais il s'étendoit avec la plus grande rapidité. Ces malades périſſoient en trois ou quatre jours, la plupart rendant des vers. Le pouls, ſur la fin, étoit très-fréquent & très-débile.

Quelquefois, au lieu de cette éruption

rouge, il survient une véritable miliaire, qui ne paroît jamais qu'après la terminaison des aphtes; de sorte, dit M. Marteau, que le danger de la gangrene ne s'éclipse que pour faire place à celui qui accompagne cette nouvelle éruption : c'est une seconde maladie, qui succede à la premiere, qui demande autant de soins & qui cause autant d'alarmes. Les escarres se circonscrivent & deviennent d'un beau blanc, dès que les sueurs commencent à s'établir. Ces sueurs sont, peu de jours après, suivies de l'éruption; &, pendant ce tems, la gorge se nétoie : l'éruption est aussi-tôt accompagnée de la rémission de la fievre; mais il arrive aussi qu'elle se releve sur les fins avec délire & convulsions. Ce n'est que depuis quatre ans que M. Marteau a vu les maux de gorge gangréneux se terminer par cette espece d'éruption. Il n'a remarqué, dans cette maladie, d'autres crises que des sueurs, les éruptions qui succedent aux aphtes & les parotides : cependant il dit ensuite qu'il a vu très-peu de malades qui aient guéri, sans quelque signe de coction dans les narines.

Quand le mal de gorge se termine en bien, les aphtes cessent d'abord de s'étendre, ensuite elles diminuent peu-à-peu; le contour devient plus vermeil & plus fleuri; la tache blanche se divise & laisse appercevoir dans ses intervalles des chairs de belle cou-

leur. La partie affectée se désenfle, & la déglutition devient plus facile ; la langue s'humecte, si elle étoit aride. Ces cures sont ordinairement terminées en cinq ou sept jours ; ce n'est pas que la fievre ne s'étende quelquefois au-delà ; mais elle cede facilement aux derniers remedes. M. Marteau a cependant vu quelquefois des aphtes, qui occupoient tout le palais jusqu'à l'arriere-bouche, s'opiniâtrer, près d'un mois, avec une fievre intermittente anomale, & ne se déterger qu'après ce laps de tems. Quand le mal de gorge se termine en mal, il tue quelquefois en deux ou trois jours ; communément en quatre ou cinq ; rarement épargne-t-il jusqu'à la fin du neuvieme, quoiqu'on ait vu le danger s'obstiner beaucoup au-delà de ce terme.

En même-tems que les aphtes gangréneuses, il regne des aphtes d'une espece plus bénigne, & qui cedent plus facilement aux premiers remedes. M. Marteau croit qu'ils ne different que du plus au moins, soit à raison de la disposition du sujet, soit à raison de la quantité d'humeur morbifique. Dans la difficulté de distinguer ces deux genres de maladies, sur-tout dans les commencemens, il conseille d'avoir recours aux remedes qu'il indique pour le traitement de l'espece maligne.

Cette maladie, lorsqu'elle est portée à

un certain degré de malignité, est quelquefois terrible par ses suites; elle laisse aux uns des douleurs de poitrine, aux autres des langueurs d'estomac : quelquefois les amygdales demeurent grosses & squirrheuses ; d'autres, quelque-tems après la convalescence, tombent dans une fievre hectique qui les conduit au tombeau ; d'autres, avec les apparences de la guérison la plus certaine, au bout de quinze jours, trois semaines ou un mois, tombent dans une boursiffure universelle. A la leucophlegmatie succede, plus ou moins promptement, la toux, l'oppression & la fievre. Ils meurent avec tous les symptômes de l'hydropisie de poitrine ; ou bien l'ascite se forme, il se joint quelquefois à l'anasarque une éruption de gratelle. L'esquinancie gangréneuse laisse à d'autres un écoulement purulent des oreilles, à d'autres des douleurs de rhumatisme ou de sciatique, ou des gonflemens douloureux des articulations.

Cette épidémie a été accompagnée d'une autre fievre qui avoit tant d'analogie avec celle-ci, qu'elle n'en différoit que par l'absence des éruptions & des aphtes à la gorge; elle étoit contagieuse, emportoit plusieurs sujets dans une maison, à de courts intervalles. Notre Auteur l'appelle *cholera-morbus* aphteux, à raison du plus terrible symptôme qui l'accompagnoit : voici sa marche.

Les malades sont subitement frappés d'un léger mal de gorge, précédé d'un frisson peu considérable : le pouls est éteint, & à peine perceptible. Au froid de la fievre succedent les vomissemens continuels, & une diarrhée abondante, d'une odeur pestilentielle. Le visage est, ou cramoisi foncé, ou pâle. Dans le second cas, les yeux sont ternes & languissans ; dans le premier, ils sont étincelans. Quelques-uns ont une soif inextinguible ; ils rendent peu d'urine crue, rouge, ou aqueuse. Si le pouls devient sensible, il est petit, bas & précipité. Ces malades avalent facilement ; & à peine apperçoit-on quelques signes de phlogose à la gorge, souvent même elle est pâle, & moins vermeille que dans l'état de santé, les amygdales sur-tout. La peau est toujours froide dans ceux qui ont le visage pâle : dans ceux qui l'ont rouge, la chaleur de la peau n'excede pas l'état naturel ; & , au bout de douze ou quinze heures, elle devient froide. Le ventre demeure plat, mollet, & ordinairement insensible. Au bout de vingt-quatre heures, le pouls devient extrêmement fréquent & serré, le malade délire, sa langue est couverte à sa base d'une crasse épaisse & blanche : il périt en trente-six ou quarante-huit heures. Après la mort, les cadavres deviennent plombés, & se putréfient promptement. Quelques-uns rendent des vers,

ſoit par le vomiſſement, ſoit par les ſelles ; mais cela eſt rare. M. Marteau croit que cette maladie eſt l'effet du même levain qui produit les éruptions rouges, & les aphtes gangréneuſes ; il ſe fonde ſur ce qu'elle ſe convertit aiſément en mal de gorge gangréneux, lorſqu'on eſt aſſez heureux pour arrêter la premiere impétuoſité des ſymptômes ; & ſur ce qu'il a trouvé l'eſtomac d'un homme, mort de cette maladie, marqué de taches blanches & violettes, & des portions du *duodenum*, de l'iléon & du colon de même couleur, & évidemment gangréneuſes : d'ailleurs ces inteſtins fourmilloient de vers très-vivaces.

Tel eſt le tableau que M. Marteau fait de cette cruelle maladie : les Praticiens jugeront facilement du danger qu'elle faiſoit courir aux malades, & de ce qu'on avoit à craindre de chaque ſymptôme en particulier ; ainſi nous nous diſpenſerons de rapporter les pronoſtics que notre Auteur en porte. Le temps où elle a fait le plus de ravage eſt l'hiver de 1756 & 1757 : toutes les maladies qu'on obſerva dans cette ſaiſon avoient un caractere de putridité que M Marteau croit pouvoir attribuer aux mauvaiſes nourritures, comme cauſe prédiſpoſante. En effet, la maladie n'a guere attaqué que le peuple : il avoit beaucoup ſouffert en 1756. Le pain étoit très-cher aux

mois de Mai, Juin, Juillet & Août : il y eut beaucoup de fruits à noyau, sur-tout des prunes. La récolte des poires & des pommes fut aussi des plus abondantes : les enfans les mangeoient dès long-tems avant la maturité. Les premiers cidres, fabriqués au commencement de Septembre, étoient mauvais, verts & austeres : le peuple en faisoit sa boisson, avant même qu'ils fussent fermentés. Dès les premiers jours d'Août, il se nourrissoit avec avidité du pain de seigle nouveau, dont le prix modique lui faisoit oublier sa disette passée : il n'est pas étonnant que des nourritures aussi mal-saines aient produit une si grande quantité de vers, & tant de putridité.

M. Marteau a cru devoir regarder le mal de gorge gangréneux comme une véritable fievre putride-maligne. L'irrégularité de la fievre, la mollesse & la petitesse du pouls, l'abattement des forces, la puanteur des déjections & celle de l'haleine, l'abondance du flux de ventre, sont, en effet, des caracteres qui ne permettent pas de s'y méprendre. Dans le traitement qu'il décrit, il propose deux indications essentielles à remplir. La premiere est d'arrêter promptement les proprès de la pourriture ; la seconde est de détruire celle qui est déjà établie. Les premieres voies contiennent en partie le foyer de la saburre putride, comme

le prouvent l'abondance & le mauvais caractere des évacuations, soit naturelles, soit artificielles, & sur-tout la quantité de vers que rendent les malades. On ne peut guere se flatter d'arrêter les progrès de la gangrene, qu'en enlevant ces impuretés des premieres voies. Notre Auteur préfere, pour cette vue, les vomitifs, parce que, dit-il, leur action est plus vive, qu'elle ranime les oscillations languissantes de tout le systême vasculeux, & le jeu de la circulation. Il rejette les purgatifs, parce qu'il a remarqué que, dans cette maladie sur-tout, ils abattent prodigieusement les forces, qui ne sont déjà que trop altérées. C'est pour la même raison que, craignant que le vomitif n'entraîne pas les selles, il préfere l'ipécacuanha, soit en poudre, soit en infusion, mais toujours à dose suffisante, pour ne pas manquer son effet. Mais, pour tirer quelque fruit de ce remede, il faut l'administrer à propos. La premiere regle qu'il propose est d'examiner si la nature tend, par des nausées, à se débarrasser de la surcharge des humeurs; 2° si les forces du malade le permettent; 3° de placer le motif, dès le premier jour, quand il est jugé nécessaire; 4° de le donner dans quelque liqueur légérement cordiale, telle que le vin; 5° de modérer les évacuations, quand on les juge suffisantes: dans cette vue, il conseille de don-

ner un peu de thériaque dans du vin, quand le remede a fini ſon opération, ou qu'on veut l'arrêter : on peut lui ſubſtituer quelque alkali volatil dans le vin ; ils manquent rarement, ſelon notre Auteur, de calmer l'irritation de l'eſtomac, & développent le pouls. Il ne ſeroit pas ſage de recourir aux vomitifs, ſi la nature étoit fatiguée par la fréquente répétition des vomiſſemens ſpontanés ; & moins encore ſi, pendant les vingt-quatre premieres heures, ces vomiſſemens ont été accompagnés de cours de ventre : ce ſeroit ajouter une nouvelle irritation à celle qu'éprouve le canal alimentaire. Dans ce cas, il eſt eſſentiel de changer promptement la direction de l'humeur virulente ; & on ne peut y réuſſir qu'en calmant & fortifiant les viſceres de la digeſtion qui ſouffrent ſon action. Le camphre, l'æther, l'eau de Luce, la liqueur minérale anodine d'Hoffman, la liqueur de corne-de-ſerf ſuccinée, la thériaque, le vin ſont les remedes que notre Auteur propoſe pour remplir cette double indication.

Quand, après l'opération de l'ipécacuanha, on a adminiſtré les corroborans, on peut, au bout de quelques heures, placer un lavement de lait ſucré avec un jaune d'œuf. Il acheve de balayer le canal inteſtinal, & d'amorcer les vers qui ſuivent ces matieres douces, & s'entraînent avec plus

de facilité. Si les évacuations ſe ſoutiennent les jours ſuivans, il ne faut pas trop s'en alarmer, lorſque le ventre demeure plat & mollet. Tout le devoir du Médecin ſe réduit à les contenir dans de juſtes bornes. Quatre ou cinq évacuations chaque jour, ſans colique ni téneſme, n'ont rien d'inquiétant : ſi elles excedent & abattent les forces, il faut les modérer ; mais il faut bien ſe garder de les ſupprimer tout-à-fait & ſubitement : on s'expoſeroit à voir l'*abdomen* s'enfler & ſe tendre, & à tous les autres accidens qu'entraîne après ſoi le ſéjour des matieres putrides dans les inteſtins.

Une ſeconde contre-indication qui doit empêcher de recourir aux évacuans, ſurtout paſſé le premier jour, eſt la proximité de l'éruption, qui ſe fait quelquefois ſubitement, dès le ſecond jour, mais que le développement du pouls annonce preſque toujours : ſi, dans ce cas, on adminiſtre un émétique, & que malheureuſement il paſſe, en partie, par le bas, le pouls ſe concentre de nouveau ; la rougeur diſparoît ; les anxiétés renaiſſent & augmentent ; le pouls s'éteint de plus en plus ; le viſage ſe plombe ; la peau devient froide, & le malade court le plus grand danger. Tout cela ne vient que de ce qu'on a détourné la nature, & qu'on a rappellé, vers le canal inteſtinal, l'humeur maligne qu'elle travailloit à dépoſer vers la

peau. M. Marteau conseille, en conséquence, d'examiner la peau du malade, avant de lui administrer aucun évacuant, sur tout quand l'esquinancie gangréneuse regne épidémiquement, & est accompagnée d'éruptions. Pour peu que la peau paroisse tachée, ou qu'on apperçoive profondément les germes d'une éruption, on doit s'arrêter. Il propose donc comme une regle générale pour l'administration des évacuans dans cette maladie, de n'y avoir recours que *dans les premiers instans, avant la naissance de l'éruption, pourvu que la nature sollicite ce secours, que les forces soient entieres, & qu'il n'y ait pas un vomissement opiniâtre, ou une diarrhée abondante.*

M. Marteau condamne la saignée dans cette maladie, à moins que la fievre ne soit violente, le pouls plein, dur, brusque; que le sujet ne soit athlétique; encore, en ce cas, faut-il en user avec le plus grand ménagement, seulement pour détendre un peu les vaisseaux : dans toute autre circonstance elle est dangereuse par l'atonie dans laquelle elle jette le systême vasculeux, & par l'affaissement entier des forces, qui ne sont déjà que trop altérées.

Un second moyen de satisfaire à la premiere indication, c'est-à-dire d'arrêter les progrès de la gangrene, est de détourner promptement le cours de l'humeur morbifique,

fique, en favorifant l'éruption à la peau par des boiffons tempérantes & cordiales; en réprimant les évacuations trop abondantes. Lorfque la nature ne prend pas cette route, on peut y fuppléer, en quelque forte, en appliquant un large véficatoire depuis l'angle de la mâchoire inférieure jufqu'à la clavicule. Pour rendre l'action de ce véficatoire plus fûre & plus efficace, M. Marteau confeille de frotter un peu rudement la partie, fi fa fenfibilité le permet, enfuite d'y appliquer une petite ventoufe. Il ne leve l'épifpaftique qu'au bout de vingt-quatre heures, à moins que, dans les cas preffans, il n'ait été obligé d'employer le cataplafme de levain avec la moutarde, la fiente de pigeon & les cantharides, dont l'effet eft beaucoup plus prompt, mais plus douloureux. Quelquefois, au lieu d'épifpaftique, notre Auteur s'eft fervi d'un favon volatil, fait avec une once d'efprit de corne de cerf, une once d'effence de térébenthine, deux onces d'huile d'olive, & un gros de camphre. Il en étend une cuillerée fur de la laine, & il l'applique fous la gorge : il tient le malade au lit, la tête bien couverte d'une ferviete. Ce remede développe le pouls, diminue fa fréquence, & excite une douce moiteur, qu'on entretient en renouvellant l'irroration de la laine, toutes les fix heures.

Dans la vue de détrurire la gangrene, M. Marteau, dès le moment de la naiſſance de l'aphte, la touche avec un pinceau de charpie, chargé d'eſprit de ſel marin. S'il eſt fumant, il l'édulcore avec un peu de ſyrop de violettes ou de miel roſat, ſans cependant trop altérer ſa cauſticité. Il répete cette opération quatre ou cinq fois le jour, à trois heures d'intervalle, & cela les deux premiers jours ſeulement. Il arrive ſouvent que cette application déchire les pellicules qui recouvrent l'aphte, & les laiſſe flotter par petits lambeaux : c'eſt ce qui peut arriver de mieux, pourvu que ce ne ſoit pas l'effet d'un frottement trop fort; car il eſt dangereux d'emporter ces aphtes de force, il faut laiſſer à la nature le ſoin de ſéparer le mort d'avec le vif. Elle y ſuffit, pourvu qu'on l'aide; le baume du Commandeur de Perne remplit en partie cette vue : on peut le mettre en uſage, après avoir touché huit à dix fois la gorge avec l'eſprit de ſel. Un pinceau mollet de charpie, chargé de cette teinture anti-ſeptique, & appliqué quatre fois par jour, y fait des merveilles; il détruit efficacement la pourriture, nétoie promptement l'ulcere, &, par ce moyen, facilite la chute des eſcarres.

On doit, dans ces circonſtances, avoir recours aux gargariſmes. On peut ſe ſervir

d'eau-de-vie, ſoit pure, ſoit aiguiſée d'eſprit de ſel, ou d'un peu de camphre, ou d'une petite portion de teinture de myrrhe, ou d'un peu de ſtyrax liquide. Pour les enfans, il eſt bon de tempérer, avec un peu d'eau, l'ardeur de l'eau-de-vie : quand ils ſont en trop bas âge pour pouvoir ſe gargariſer, on leur injecte, pluſieurs fois le jour, d'un gargariſme anti-ſeptique, dont on trouve la formule, avec celles des autres remedes, à la fin de ce Traité : il importe peu qu'ils l'avalent, puiſqu'on en doit faire uſage intérieurement, comme nous allons le dire.

Les topiques que nous venons d'indiquer ſuffiſent rarement pour détruire la gangrene, ſi on ne ſoutient leur action par l'uſage intérieur des anti-ſeptiques les plus éprouvés; c'eſt dans ces vues que M. Marteau preſcrit, peu d'heures après l'entiere opération de l'émétique, une décoction de quinquina, dont il fait prendre un verre toutes les quatre heures; il y ajoute tantôt la camomille Romaine, tantôt le *contrahyerva*, quelquefois même la ſerpentaire de Virginie. Si le malade a beaucoup d'altération, il y ajoute, ſur chaque verre, ſix ou huit gouttes d'eſprit de ſel ou de nitre dulcifiés. Il ſupprime le quinquina dans les fievres éruptives & dans la tenſion de l'abdomen; il ſe contente des infuſions de

camomille Romaine, de *contra-hyerva*, de ſafran, de méliſſe, avec quelques gouttes d'acide dulcifié, ou de ſimple limonade; & dans la tenſion du ventre, il leur joint quelques lavemens d'eau miellée ou d'eau ſimple, pour procurer de douces évacuations, qui ſont auſſi néceſſaires, dans ce cas, que des évacuations trop abondantes ſeroient à craindre.

Les décoctions anti-ſeptiques, dont nous venons de parler, relevent le pouls, le dilatent; mais il eſt rare qu'elles excitent les ſueurs; elles pouſſent plutôt par les urines: celles-ci manquent rarement, au bout d'un jour ou deux, de devenir troubles & de dépoſer un ſédiment blanc, gris ou briqueté. Dans les cas où la pourriture menace de s'étendre très-promptement, M. Marteau aſſocie le camphre aux anti-ſeptiques en forme de looch; il l'a trouvé auſſi d'une très-grande efficacité pour arrêter les effets des cantharides, lorſqu'elles portent ſur les reins & ſur la veſſie; & il aſſure qu'il convient très-fort dans le météoriſme du bas-ventre: il le diſſout dans le vinaigre, & l'ajoute aux lavemens de petit lait, ou de camomille & de mélilot.

Le *coryſa*, qui accompagne ſouvent cette maladie, eſt un ſymptôme des plus fâcheux. Pour le combattre, notre Auteur propoſe de faire aſpirer par le nez du lait tiede, ou

de le faire injecter doucement dans les narines.

La boiſſon ordinaire des malades eſt, ſuivant la ſaiſon, de la limonade, une légere décoction d'oſeille, d'alleluia, de l'eau de groſeilles, &c. ou les infuſions à froid de méliſſe, de menthe ; & à chaud, de ſafran, de fleurs de camomille, &c. ſuivant l'exigence des cas. On fait ſucer, tous les jours, une orange ou deux aux malades, quand il y a ſéchereſſe à la bouche, ou qu'on ſoupçonne beaucoup de vers. L'été, on peut ajouter aux bouillons le pourpier, le cerfeuil, l'oſeille, la carote.

Le *cholera-morbus*, qui accompagnoit cette épidémie, a été beaucoup plus funeſte : de quinze malades que M. Marteau a vus, à peine en a-t-il pu ſauver un tiers. Les véſicatoires & les gargariſmes étoient parfaitement inutiles ; l'émétique & les purgatifs, décidément ou preſque décidément mortels. Les cordiaux, les calmans, les acides végétaux ſont les ſeuls qui aient pu calmer la fureur des premiers ſymptômes : pour lors, ou la fievre demeuroit ſimplement continue putride, ou ſe métamorphoſoit en fievre rouge, ou en aphte gangréneux, & il falloit la traiter ſuivant les différentes formes qu'elle prenoit.

Les hydropiſies, qui ont ſuccédé à la con-

valeſcence, quelquefois la mieux confirmée, ont toutes été très-rebelles. Celles qui ont attaqué la poitrine ont été mortelles, quelques-unes même en deux jours. Les aſcites & les anaſarques n'ont cédé qu'aux ſcillitiques, aux minoratifs de caſſe & de crême de tartre, à l'uſage du cryſtal minéral, des tiſanes apéritives, du creſſon de fontaine : ces cures ont été longues & faſtidieuſes.

Tel eſt le tableau de la maladie qui ravage la Picardie ; telles ſont les armes avec leſquelles M. Marteau a cru devoir la combattre. Les lecteurs Médecins reconnoîtront ſans peine, dans cette eſquiſſe que nous venons de tracer, l'Obſervateur exact & l'habile Praticien. Les détails que nous avons été forcés d'omettre, & qu'ils trouveront dans l'ouvrage auquel nous les exhortons d'avoir recours, juſtifieront pleinement cette idée. On trouve, à la ſuite de la méthode curative, les formules des médicamens, & un aſſez grand nombre d'obſervations très-propres à confirmer la doctrine de l'Auteur.



ANALYSE

D'une Dissertation de M. R É C O L I N, *sur l'Esquinancie, imprimée dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, Tome IV; par l'Auteur des* Réflexions sur les affections vaporeuses.

Quam scit quisque *lubens, censebo, exerceat artem.*
HORAT.

Je sais que l'on ne doit pas regarder comme des dogmes avoués de toute une Académie les opinions des particuliers dont elle daigne insérer les Mémoires dans ses Recueils ; mais aussi l'on doit supposer que de telles sociétés sont trop éclairées pour y admettre des ouvrages qui ne méritent cette distinction, soit par des découvertes utiles, ou parce qu'ils peuvent répandre de nouvelles lumieres sur des objets déjà connus. Dois-je donc m'en prendre à mon peu d'intelligence, si je ne puis découvrir dans la Dissertation de M. Récolin, insérée dans le 4e tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie ; ce qui a pu déterminer cette illustre Compagnie à se charger de la communiquer au Public ?

Seroit-ce dans l'intention d'ajouter l'esquinancie au domaine de la chirurgie, en se

fondant avec M. R. ſur l'aveu des meilleurs Auteurs de médecine ? Il eût donc fallu nommer ces meilleurs Auteurs : j'ai lu un aſſez grand nombre de ceux que l'on connoît à ce titre, & je n'en ai pas trouvé un ſeul qui ſoit de l'avis de cet Académicien.

Eſt ce pour illuſtrer la chirurgie, en mettant au nombre de ceux qui en ont fait leur métier unique ou principal, Alexandre de Tralles, Guy de Chauliac, Laurent Joubert ? Les gens inſtruits ne le croiront point ; & l'on ne ſe perſuadera jamais qu'une Compagnie auſſi reſpectable ait voulu en impoſer à ceux qui ne le ſont pas.

L'on ne croira pas auſſi que l'Académie ait prétendu avec M. R. apprendre aux Médecins que l'on ne doit faire uſage des gargariſmes répercuſſifs, que dans les eſquinancies légeres & commençantes ; car où M. R. l'auroit-il mieux appris que dans les livres de médecine ? Il ne cite, en preuve de cette aſſertion, que les Ecrits de trois Médecins ; mais il en eût pu citer à-peu-près autant qu'il en eſt qui traitent de cette maladie.

Peut-être ſeroit-ce pour nous apprendre qu'il faut ouvrir les tumeurs de la gorge, quand elles ſont abſcédées : ce ſeroit encore un ſoin ſuperflu. Perſonne n'a jamais douté que cette ouverture ne ſoit néceſſaire quel-

quefois, c'eſt-à-dire quand il y a danger de ſuffocation; ce qui eſt fort rare dans les eſpeces d'eſquinancies ſuſceptibles de cette opération; qu'elle ne ſoit utile pour le ſoulagement des malades, lorſque l'abſcès eſt parvenu à maturité, & que l'on peut y atteindre avec l'inſtrument, ſans riſquer d'offenſer les parties voiſines, mais tout-à-fait déplacée, dans la circonſtance où étoit madame la Comteſſe de Fumel, quand M. R. la lui jugea néceſſaire. Notre Académicien dit : *Un Médecin auroit voulu qu'on la ſaignât du pied ;* & moi je dis : *Un Médecin auroit très-bien fait de le vouloir ;* il auroit, par le moyen d'une ſaignée, ſoit du pied ou du bras, mis la malade en état d'attendre la maturité de l'abſcès; il n'auroit pas jugé qu'il fût néceſſaire de porter douloureuſement le fer à une trop grande profondeur, pour en tirer beaucoup plus de ſang que de pus, puiſque la reſpiration étoit libre, & que la déglutition étoit poſſible, quoique douloureuſe; il n'eut pas prolongé la maladie juſqu'au douzieme jour, par une plaie qui a été ſix jours à guérir, & qui eût pu devenir bien plus ſérieuſe, pour peu que le tempérament eût eté affecté de quelque vice; tandis qu'il eſt rare que ces tumeurs arrivent au neuvieme jour, ſans être parvenues à une parfaite maturité, comme le dit Van Swieten, & que l'ouverture qui s'en fait

alors, termine ſur le champ la maladie.

M. Récolin eſt d'avis que la *réitération* de la ſaignée eſt abuſive dans quelques circonſtances : perſonne n'en doute ; mais il ajoute qu'*il y a de la témérité à vouloir ſaigner, quand l'engorgement inflammatoire n'eſt pas diſpoſé à la réſolution.* Mais, s'il eſt poſſible de s'aſſurer qu'un engorgement inflammatoire eſt diſpoſé à la réſolution, c'eſt, ſans doute, parce que l'inflammation eſt légere : ſi elle eſt forte, elle aboutira à la ſuppuration, & ſi elle eſt extrême, elle finira par la gangrene : *la ſaignée ſera donc d'autant moins indiquée, que l'inflammation ſera plus violente.* Il faut bien que M. R. accorde cette conſéquence, quelqu'abſurde qu'elle ſoit, puiſqu'elle dérive naturellement du principe qu'il entreprend d'établir. Cependant il eſt raiſonnable de penſer qu'une inflammation, qui ſe termine par la ſuppuration, eût pu dégénérer en gangrene, ſi l'on n'eût pas fait beaucoup de ſaignées, & que l'on termine, par voie de réſolution, bien des tumeurs qui, ſans ce ſecours, euſſent fini par la ſuppuration.

Peut-être, lorſque notre Académicien nous dit qu'il ne faut pas ſaigner dans les maux de gorge, quand ils ne ſont pas diſpoſés à réſolution, veut-il nous faire entendre qu'il faut s'en abſtenir, quand la ſuppuration ſe fait actuellement, comme dans le cas de

madame la Comtesse de Fumel, parce qu'alors la résolution ne sauroit avoir lieu : si c'est là sa pensée, il auroit dû la rendre plus intelligible. Mais, dans ce cas, croit-il que c'est dans l'intention de résoudre la tumeur, que l'on saigne dans ces circonstancss ? Il seroit étonnant qu'ayant emprunté des Commentaires de Van Swieten, autant de citations qu'il l'a fait, pour donner à son Mémoire un air d'érudition, il n'y eût pas appris que l'on n'a point en vue de procurer une résolution, quand la suppuration est commencée, mais que l'on saigne alors, non-seulement pour prévenir une nouvelle inflammation que la tumeur, dont le volume s'accroît d'autant plus que la suppuation s'avance, pourroit occasionner, en comprimant les veines qui l'avoisinent; mais aussi pour rendre la maladie plus supportable, afin de n'être pas obligé d'ouvrir la tumeur prématurément; ce que l'on doit toujours éviter autant qu'on le peut, quoi qu'en dise notre Académicien.

Ce ne sont donc pas toutes ces raisons qui ont pu déterminer l'Académie à grossir son Recueil du Mémoire de M. Récolin; il reste à examiner si elle pourroit avoir eu, comme lui, l'intention d'affranchir l'Esquinancie de l'*empire de la mode*, qui décide *tout le monde à vouloir être saigné du pied.* Voyons ce que M. R. va nous dire là-dessus.

Il veut d'abord que nous sachions que, selon *l'opinion vulgaire*, la saignée du pied est révulsive, par rapport aux parties supérieures, & que néanmoins des Auteurs célebres ont prétendu qu'elle ne l'est pas; mais, en même-tems, il proteste que *son dessein n'est pas de prendre parti dans cette dispute théorique.*

Si l'on regarde cette protestation comme un acte de modestie, il faut convenir que cette vertu est chez lui bien fragile; car il n'attend pas d'avoir fini sa phrase pour décider souverainement la question, en disant *qu'il ne pense pas avec les adversaires de la révulsion, que le choix des saignées soit aussi indifférent qu'on pourroit le croire*, croyant bien fermement qu'il est démontré *par ses observations*, que la saignée du pied, *en dégageant puissamment les parties supérieures*, peut occasionner des metastases funestes. Voilà donc M. Récolin devenu partisan de *l'opinion vulgaire*, quoiqu'il voulût, il n'y a qu'un instant, garder la neutralité; & combien d'observations a-t-il fait qui lui paroissent favoriser cette opinion? Il en produit une; & est-il bien certain que ce soit la saignée du pied qui ait produit une métastase, dans le cas qu'il nous raconte? Il rapporte une observation de Van Swieten, dans laquelle il est dit qu'il s'en fit une semblable à un malade, sans qu'il y soit fait men-

tion de la ſaignée du pied ; il a dû voir, au même endroit, des exemples de pluſieurs autres auxquelles cette ſaignée n'avoit eu aucune part : d'ailleurs il eſt perſuadé que les anciens ne ſaignoient jamais du pied dans l'eſquinancie ; & cependant il convient qu'ils avoient obſervé que cette maladie eſt très-ſujete à métaſtaſe. Il peut donc ſe faire une métaſtaſe, ſans que l'on ait ſaigné du pied ; par conſéquent elle auroit pu ſe faire dans le cas qu'il nous rapporte, quand même l'on n'auroit pas fait cette ſaignée ; donc il eſt évident que ſon obſervation ne prouve rien.

Peut-être ſera-t-il plus heureux en preuves, quand il aura recours à des autorités : il invoque celle d'Hippocrate & de tous les anciens *qui nous ont donné*, dit-il, *d'excellens préceptes ſur le choix des veines qu'il faut ouvrir*, & qui cependant excluoient la ſaignée du pied du traitement de l'eſquinancie. Mais il faut remarquer qu'il n'applaudit pas moins à la doctrine ſur laquelle ils ont fondé ces préceptes, puiſqu'il loue, pour l'avoir adoptée, non-ſeulement Alexandre de Tralles, Guy de Chauliac, Laurent Joubert, (ce qui, à la vérité, ne paroît pas ſi étonnant, puiſqu'il les qualifie de *Chirurgiens*) ; mais ceux même qu'il reconnoît avoir été Médecins, comme Charles le Pois & Riviere, en inſinuant toutefois qu'ils en ont eu l'obligation au bonheur d'être nés après

ces *grands* prétendus *Chirurgiens.* Cependant cette doctrine consiste à exclure la saignée du pied du traitement de l'esquinancie, *parce qu'elle a moins d'efficacité que celle du bras, pour débarrasser promptement les parties supérieures*; & M. R. ne la condamne que *parce qu'elle les débarrasse trop puissamment.* Voilà donc notre Académicien en contradiction avec les anciens, de l'autorité desquels il croit être bien appuyé; & il l'est, par conséquent, avec lui-même, puisqu'il approuve une doctrine qui est directement opposée à la sienne.

Après avoir cité les anciens en général, notre Académicien en appelle, en particulier, à l'autorité d'Alexandre de Tralles & de Guy de Chauliac; mais ce n'est, sans doute, que pour multiplier les citations, aimant mieux faire parade d'érudition que de jugement; car Guy de Chauliac est si peu opposé à la saignée du pied dans l'esquinancie, que, de l'aveu même de M. Récolin, c'est précisément par elle qu'il en commence le traitement; & si Alexandre ne la propose que dans le cas de la suppression des regles & des hémorrhoïdes, M. R. en donne lui-même la raison; c'est, comme il le dit très-bien, parce que les anciens la croyoient moins propre que celle du bras, pour dégager les parties supérieures, bien loin qu'ils en appréhendassent

des métaſtaſes, parce qu'elle les dégageroit trop puiſſamment.

Il y a donc toute apparence que ce ne ſont ni les obſervations de ce Chirurgien, ni les autorités qu'il rapporte, pour décréditer la prétendue mode de la ſaignée du pied dans l'eſquinancie, qui ont induit MM. de l'Académie de chirurgie à publier ſon Mémoire : ſeroit-ce donc enfin ſa théorie ? C'eſt encore ce que je ne puis pas me perſuader, quoiqu'elle ſoit toute empruntée d'un Mémoire de M. Bertrandi, déjà imprimé dans le troiſieme tome des Mémoires de cette Académie.

M. Bertrandi, dit notre Auteur, *a prouvé par des obſervations, que la ſaignée du pied, dans les embarras du cerveau, favoriſe beaucoup l'engorgement du foie, parce qu'elle diminue la réſiſtance de la colonne inférieure du ſang qui revient au cœur : or cette théorie eſt appliquable aux maux de gorge inflammatoires ;* donc la ſaignée du pied, dans les maux de gorge inflammatoires, favoriſe de même l'engorgement du foie.

Il eſt vrai que, ſi M. Bertrandi a prouvé par des obſervations que la ſaignée du pied favoriſe les engorgemens du foie, dans les embarras du cerveau, il y a même raiſon de croire qu'elle peut les favoriſer, dans les embarras de la gorge, quand ils ſont aſſez

violens pour causer, comme le dit M. Récolin, un engorgement de tous les vaisseaux de la tête. Mais non-seulement M. Bertrandi n'a pas prouvé cette proposition, mais il n'a pas prétendu l'avoir prouvée, puisqu'il ne l'a donnée que pour une simple conjecture ; & bien loin qu'il l'ait prouvée par des observations, son Mémoire n'en contient aucune, par laquelle il paroisse qu'il se soit jamais apperçu que la saignée du pied ait produit cet effet. Il dit, en général, avoir observé, dans ces cas, des malades devenir ictériques, immédiatement après la saignée du pied ; mais ne le fussent-ils pas devenus après la saignée du bras ? Il n'est pas bien rare d'entendre des malades se plaindre qu'ils n'ont pas plutôt été saignés, quoique ce ne fût que du bras, & même par ordonnances des *Maîtres de l'art*, qu'ils sont devenus jaunes comme du safran : c'est-là leur expression.

Mais cet engorgement du foie ne se forme jamais mieux, selon M. Récolin, que lorsqu'il y a *une disposition vicieuse dans la circulation du sang des parties supérieures ;* disposition qui arrive d'autant plus aisément, dit M. Bertrandi, que *la direction ascendante des arteres du cerveau, leur délicatesse, la mollesse de ce viscere & sa structure favorisent beaucoup le désordre de la circulation.* Si l'on eût demandé à M. Bertrandi,

quel peut être l'effet de ces causes, je crois bien qu'il n'eût pas fait difficulté d'avouer que c'est principalement de retarder le cours du sang dans les arteres du cerveau ; & c'est cependant par ces arteres que le sang doit passer pour arriver dans les sinus & dans les jugulaires : comment se peut-il donc que ce sang se décharge avec violence dans les sinus & dans les jugulaires, comme le veut M. Bertrandi, & qu'il aille faire effort, par sa rapidité & par la pesanteur de sa masse, contre celui qui remonte par la veine-cave inférieure, dès qu'il n'y arrive qu'avec lenteur ? Ce sera bien pis, lorsque ces vaisseaux souffriront un engorgement inflammatoire : les vaisseaux engorgés ne transmettront que très-peu de sang ; ceux qui ne le seront pas, seront comprimés par le plus grand volume de la partie enflammée ; &, par conséquent, le cours du sang y sera d'autant plus ralenti. C'étoit bien la peine que M. Bertrandi nous allât faire un grand étalage de raisons directes, inverses, simples, composées, réciproques, pour nous prouver une augmentation de quantité & de vîtesse, qui se trouve anéantie par la cause même dont il la fait dériver.

Si, à son tour, M. Récolin étoit obligé de répondre à un malade, attaqué d'une violente esquinancie, qui lui demanderoit pourquoi est-ce qu'il se sent les vaisseaux de la

tête engorgés? pourquoi eſt-ce qu'il a la tête peſante, embarraſſée, douloureuſe? Il lui répondroit bien, ſans doute, que c'eſt parce que ſon ſang ne revient pas librement de la tête au cœur; & c'eſt préciſément de cet engorgement des vaiſſeaux de la tête qu'il fait dépendre la rapidité, la précipitation, l'abondance, avec leſquelles il ſuppoſe que le ſang ſe porte dans ce viſcere.

Il eſt vrai que la marche du ſang, qui remonte par la veine-cave inférieure, étant ralentie par la ſaignée du pied, ce ſang ira heurter avec moins de force contre celui qui deſcend par la veine-cave ſupérieure; mais, comme il eſt démontré que celui de la veine-cave ſupérieure arrivera lui-même avec moins de force & d'abondance, tout ſera proportionné; ainſi, bien loin que le cœur reçoive cette grande quantité de ſang qui, ſelon nos deux Académiciens, doit aller former des embarras dans le poumon, il en recevra moins, tant de l'une que de l'autre veine-cave. Qui devroit mieux ſavoir cela que M. Récolin, ſi cette théorie étoit du reſſort de la chirurgie? Un Chirurgien, qui a tous les jours la lancette à la main, auroit, dans ce cas, plus d'occaſions qu'un Médecin de ſe convaincre, par la foibleſſe & par la pâleur qu'occaſionne la ſaignée du pied, & par les ſyncopes qui en ſont ſi ſouvent le produit, qu'au lieu d'accélérer le cours du

ſang par le cœur, dans le cerveau & dans toutes les parties ſupérieures, comme il croit bien nous l'avoir démontré, elle le retarde toujours, & le ſuſpend aſſez ſouvent; mais on peut très-bien manœuvrer en chirurgie, & ne pas porter ſes ſpéculations juſque-là.

J'ai dit plus haut que M. Récolin s'eſt déclaré partiſan de la révulſion, quoiqu'il eût dit, en commençant ſa phraſe, que *ſon deſſein n'étoit pas de prendre parti dans cette diſpute théorique;* je dis à préſent qu'il eût très-ſagement fait de s'en tenir à ſa premiere réſolution; il n'eût pas fait voir qu'il ignore ce que c'eſt que révulſion. Quand on ſaigne du pied pour faire une révulſion, l'on a intention que le ſang ſe porte en plus grande abondance aux parties inférieures, & d'en diminuer l'affluence aux parties ſupérieures: en général on ſe propoſe de détourner, autant qu'il eſt poſſible, le cours du ſang de la partie que l'on veut ſoulager. Le mot de *révulſion* ſuffiroit ſeul pour exprimer cet effet, ſans autre explication; & c'eſt ainſi que l'ont entendu tous ceux qui en ont parlé. M. R. veut, au contraire, que la ſaignée du pied accélere le cours du ſang dans les parties ſupérieures; qu'elle le faſſe paſſer rapidement des parties ſupérieures dans l'oreillette droite du cœur; & il ne paroît ſeulement pas ſe douter que ce puiſſe être là l'effet de la dérivation.

Cette théorie ne répond-elle pas bien à ce ton avantageux qu'il affecte contre les Médecins, dans tout le cours de son Mémoire ? S'il est difficile, comme je l'ai déjà dit, de découvrir ce qu'il peut y avoir d'assez rare dans cet Ecrit, pour avoir décidé l'Académie de chirurgie à l'insérer dans ses Recueils, il pourroit ne l'être pas autant de pénétrer le motif qui a fait prendre la plume à son Auteur : il semble ne l'avoir fait que pour attaquer un corps, dont il auroit eu le plus grand besoin de prendre des leçons, avant d'entreprendre une Dissertation sur l'esquinancie ; & c'est en continuant sur le même ton qu'il reproche à Riviere, l'un des plus grands hommes dont la médecine ait à se glorifier, d'avoir ignoré la signification de *sectio jugularium*, & d'avoir adopté l'idée de ceux qui croyoient la saignée des jugulaires dangereuse, par la difficulté d'arrêter le sang, à cause du grand diametre de ces veines. » On lit dans les » Auteurs, dit notre Académicien, qu'il est » difficile, dans les plaies du cou, d'arrêter » le sang, lorsque les grands vaisseaux sont » ouverts ; & les anciens comprenoient, » sous le nom de *vaisseaux jugulaires*, les » veines de ce nom, tant internes qu'ex- » ternes, & même les arteres carotides ; » *ainsi* ce que les Auteurs ont exprimé par » ces mots *sectio jugularium* ..... n'est

» point du tout applicable à l'ouverture
» méthodique de la jugulaire externe, dans
» l'opération de la ſaignée. L'équivoque a
» ſuggéré à Riviere, ſur ce point de chi-
» rurgie, des précautions qu'il n'eût pas
» propoſées, s'il eût conſulté *quelque Maître*
» *de l'art:* (il veut dire un Chirurgien.) « De ce que les Auteurs ont dit qu'il eſt difficile d'arrêter le ſang, dans les plaies du cou, lorſque les gros vaiſſeaux ſont ouverts; & de ce que les anciens *Grecs* (*qui*, comme le dit Galien, *n'avoient pas diſtingué les vaiſſeaux en* artériels & veineux) ont compris, ſous le nom générique de *vaiſſeaux jugulaires*, les veines de ce nom, tant internes qu'externes, & même les carotides; s'enſuit-il que ce que les Auteurs (*depuis que l'on s'eſt aviſé de ſaigner les jugulaires*) ont exprimé par *ſectio jugularium*, ne ſoit point du tout applicable à cette ſaignée méthodiquement faite, mais ſeulement aux plaies du cou, avec ouverture des gros vaiſſeaux, comme l'entend M. Récolin? Cet argument eſt tout auſſi peu concluant que le ſeroit celui-ci: on lit dans les Auteurs qu'il eſt difficile d'arrêter le ſang dans les plaies, lorſque les groſſes arteres ſont ouvertes; & Hippocrate comprenoit, ſous le nom de *veines*, non-ſeulement les veines, mais encore les arteres; *ainſi* ce que les Auteurs ont exprimé par *venæ ſectio*,

n'eſt point dû tout applicable à l'ouverture méthodique des veines, dans l'opération de la ſaignée, mais uniquement aux plaies, avec ouverture des arteres & des veines. Si je raiſonnois ainſi, M. R. pourroit avec raiſon taxer ma logique de la plus grande abſurdité, parce que la conſéquence n'auroit aucun rapport néceſſaire avec les antécédens : cependant il y a la plus exacte parité entre ce raiſonnement & celui ſur lequel il fonde uniquement le reproche qu'il fait à Riviere, d'une *équivoque qui lui a ſuggéré des précautions qu'il n'eût pas propoſées s'il eût conſulté un Maître de l'art.*

Mais pourquoi ſuppoſer que Riviere ait adopté l'idée de ceux qui rejettoient la ſaignée de la jugulaire, à cauſe de la difficulté d'arrêter le ſang ? Cet Auteur condamne lui-même cette idée, en diſant qu'il eſt démontré par l'expérience que cette ſaignée n'eſt pas auſſi dangereuſe qu'on ſe l'eſt imaginé. (*Verùm experientia docuit non adeò periculoſam eſſe hanc operationem*, &c.) Mais il la croyoit donc un peu dangereuſe, dira M. Récolin, puiſqu'il dit *non adeò periculoſam.* Si nôtre Académicien avoit parcouru les Œuvres de Riviere ; s'il ne ſe fût pas contenté d'aller chercher matiere à une citation, dans le ſeul chapitre de la maladie ſur laquelle il a entrepris de diſſerter, il y auroit vu que, ſi Riviere conſervoit quel-

ques craintes au ſujet de cette ſaignée, ces craintes n'étoient pas deſtituées de fondement ; il auroit trouvé, dans le chapitre *de Affectibus ſoperoſis*, l'hiſtoire d'un malade qui, ayant eu la jugulaire ouverte par le conſeil de très-habiles Médecins, perdit, par l'ouverture de cette veine, une ſi grande quantité de ſang, qu'il étoit dans le dernier degré d'épuiſement, quoique l'on eût pu faire, lorſque Zaçutus, étant accouru à ſon ſecours, l'arrêta par le moyen d'un emplâtre & d'un bandage. M. R. croira-t-il que ces Médecins euſſent conſeillé de couper la gorge à ce malade ? qu'ils euſſent dit de lui ouvrir les veines jugulaires, tant internes qu'externes, & même les carotides ? C'étoit bien, ſans doute, par une ſaignée méthodique que ce malade avoit perdu tant de ſang. Si donc notre Académicien eût mieux étudié Riviere, il auroit compris, par l'attention qu'a eue cet Auteur de rapporter cette obſervation de Zacutus, que les précautions qu'il lui reproche ne lui étoient pas ſuggérées par une équivoque ſur la ſignification de *ſectio jugularium*. M. R. dira peut-être que cette ſaignée pourroit être regardée comme une plaie du cou, parce qu'elle n'auroit pas été aſſez méthodiquement faite. Mais que cela fût ainſi, la cauſe de Riviere n'en deviendra que meilleure : tous les maîtres de l'art ne ſont pas auſſi adroits plébotomiſtes que

M. R. peut l'être : ſi ce malade avoit été ſaigné mal-adroitement, Rivière a dû prévoir que d'autres pourroient avoir le même ſort. Mais au reſte, quelles ſi grandes précautions propoſoit donc Riviere, pour en prendre occaſion de faire tant de bruit ? M. R. nous dit que c'eſt, 1° *de ne point faire de ligature ;* 2° *de faire une petite ouverture, en ſuivant la longueur du vaiſſeau ;* 3° *d'appliquer ſur la plaie un médicament aſtringent.*

De ces trois précautions, conſidérées comme ayant pour objet d'arrêter le ſang, après en avoir tiré la quantité néceſſaire, j'en juſtifierai deux ; mais je commencerai par retrancher la premiere, Riviere n'ayant du tout point prétendu ſupprimer la ligature, dans la vue de ſe rendre maître du ſang ; & , à cette occaſion, qu'il me ſoit permis de mettre au jour une réflexion que j'ai ſouvent faite en mon particulier : c'eſt qu'il eſt malheureux pour un Auteur de tomber ſous la main de ces Ecrivains qui n'ouvrent un livre que pour y chercher matiere à citations, & qui ſouvent s'arrêtent à la table de ce livre, parce qu'ils y trouvent à-peu-près ce qu'ils cherchoient. Si notre Académicien eut fait une lecture ſuivie de la médecine-pratique de Riviere, il y auroit vu, au même endroit que je viens d'indiquer, que ſi cet Auteur propoſe l'omiſſion de la ligature,

ligature, ce n'eſt pas par la crainte que l'on ne puiſſe pas arrêter le ſang, mais uniquement parce qu'elle peut occaſionner un plus grand engorgement dans la partie que l'on a intention de ſoulager ; ſur quoi il s'explique à la maniere de ceux qui ne croyoient point encore à la circulation du ſang. (*quos poſſet ad caput ſanguinem attrahere.*) N'eſt-ce pas pour cette raiſon que, de notre tems, on ne comprime le cou, que du côté de la veine que l'on veut ouvrir ? Il ſeroit à ſouhaiter que cette ſaignée pût ſe faire également bien, comme le vouloit Riviere, ſans le comprimer d'aucun côté ; & ne devroit-on pas, à plus forte raiſon, faire ceſſer l'uſage où l'on eſt à préſent, après avoir ſaigné, de tenir le malade étranglé, pendant vingt-quatre heures, par un bandage, comme ſi l'on avoit intention de renouveller l'engorgement qu'on a voulu diſſiper par la ſaignée, puiſque les anciens nous ont indiqué, dans la ſeule application d'un emplâtre, un moyen d'arrêter le ſang, pour le moins auſſi sûr, & incomparablement plus commode ?

Notre Académicien voudroit que Riviere eût conſulté, ſur ce point de chirurgie, *un Maître de l'art* : il n'en eût certainement pas conſulté qui en méritât mieux le titre que Fabrice de Hilden, qui étoit ſon

contemporain ; cependant cet Auteur conſeille les mêmes précautions que M. R. blâme dans Riviere. Il faiſoit ſon inciſion longitudinale ; il appliquoit ſur la plaie un topique aſtringent ; il faiſoit même quelque choſe de plus que ce que Riviere propoſe : il mettoit un bandage par-deſſus l'emplâtre. M. R. dira-t-il que ces précautions lui étoient ſuggérées par une équivoque ſur la ſignification de *ſectio jugularium* ? Fabrice combat lui-même cette équivoque, en expliquant un paſſage de Galien, qu'il ſoupçonne y avoir donné occaſion. L'exemple rapporté par Zacutus, avoit pu inſpirer de la défiance à Fabrice comme à Riviere ; & d'ailleurs combien de malheureux n'a-t-on pas trouvé morts, baignans dans leur ſang, & ſeulement après des ſaignées du bras ou du pied ? Le danger eſt bien plus grand après la ſaignée des jugulaires : on ne ſerre pas le cou, comme on ſerre le bras ; & ſi l'on eſt fort ſujet à tomber en foibleſſe dans cette ſaignée, comme l'a dit Heiſter, on ſeroit auſſi fort ſujet à mourir, & bien plus vîte, qu'après la ſaignée de toute autre veine, ſi la ligature venoit à gliſſer ; & ſur-tout ſi, à l'exemple de M. R., on eût regardé comme puſillanimité la précaution que Riviere propoſe, de faire une petite inciſion, en ſuivant la longueur du vaiſſeau.

Voilà donc Riviere pleinement juſtifié des accuſations que M. R. a formées contre lui : pourrai-je également juſtifier les Médecins qui préſiderent au traitement de deux malades, auxquels il a ouvert des tumeurs dans la gorge ? Je n'analyſerai que la premiere des deux obſervations qu'il en a données, parce que ce que je dirai de celle-ci doit s'entendre, à plus forte raiſon, de l'autre.

M. R. nous raconte que » dans le mois » de Mai 1752, un jeune homme de vingt- » deux ans, d'un tempérament robuſte, » fut attaqué d'un violent mal de gorge, avec » difficulté d'avaler ; qu'il avoit une dou- » leur fixe & pulſative au côté droit du » cou, le long du cartilage thyroïde, une » grande peſanteur à toute la tête, & la » fievre, avec redoublement. «

Il faut avouer que perſonne n'a, comme M. R., l'art de prévoir les événemens : Van Swieten a dit qu'il feroit bien difficile de reconnoître exactement le moment auquel la réſolution d'un engorgement inflammatoire ceſſe d'être poſſible, & auquel commence la ſuppuration, & que l'on doit en diſtinguer avec ſoin les trois périodes, ſavoir, les tems de l'augmentation, de l'état & du déclin, parce que ce n'eſt que *dans ſon état* qu'il ſe diſpoſe à l'une des trois iſſues qu'il peut avoir, qui ſont la tê-

ſolution, la ſuppuration & la gangrene. Mais notre Académicien les fait deviner de plus loin (tant il y a de l'avantage à vouloir être Médecin, ſans avoir étudié la médecine.) Il ne nous a dépeint juſqu'ici que l'invaſion de la maladie ; cependant il y a déjà reconnu les ſymptômes de la ſuppuration ; ſavoir, des redoublemens de fievre, qui annoncent cet événement, & la douleur pulſative ou avec élancemens ; & il faut bien que ce ſoit de ce moment-là qu'il prétend l'avoir devinée, ſans quoi il y auroit de ſa part une grande abſurdité de tourner en dériſion ce qu'ont fait, pour procurer la réſolution, les Médecins qui n'avoient pas eu le talent de prévoir d'auſſi loin que lui, que la maladie ſe termineroit néceſſairement par la ſuppuration.

Il paroît que depuis l'invaſion de la maladie, les choſes ſe paſſerent aſſez tranquillement juſqu'au huitieme jour, puiſque notre Obſervateur ne nous dit pas qu'il ſe ſoit fait juſques-là la plus petite augmentation des ſymptômes, & puiſque la déglutition étoit ſi peu gênée, que l'on faiſoit avaler au malade des apozèmes, tandis que, dans les maux de gorge tant ſoit peu conſidérables, on a beaucoup de peine à les déterminer à avaler, au lieu de bouillon, ſeulement quelques gouttes de lait. Tout alloit dont bien, lorſque, le matin du hui-

tieme jour, la ſcene change tout-à-coup : déjà la reſpiration eſt fort difficile ; le cou s'eſt gonflé ; il eſt dur & douloureux : on ne voit que bourſoufflement dans toutes les parties du goſier, & l'on obſerve un redoublement de fievre bien établi. En conſéquence les Médecins s'aſſemblent, ils déliberent, ils parlent beaucoup, dit M. R. Ils s'étendent en longs diſcours ſur le peu d'effet des remedes : ils finiſſent par propoſer une ſaignée ; mais où la fera-t-on ? L'un la veut du pied, l'autre la veut du cou ; ils conteſtent beaucoup ; ils ne réſolvent rien : chacun apporte ſes raiſons, pour faire valoir ſon opinion, juſqu'a ce qu'enfin, las de diſcourir, ils finiſſent par en laiſſer le choix au malade. Mais que ne ſe fuſſent-ils retirés ſans rien ordonner ? Ils avoient déjà fait ſaigner pluſieurs fois, au commencement de la maladie ; ce qui étoit autant de *témérités*, ſelon M. R., qui avoit jugé dès-lors que *l'engorgement inflammatoire n'étoit pas diſpoſé à la réſolution*. En faiſant ſaigner trois fois du pied, trois fois, ſelon le même M. R., *ils avoient expoſé le malade à un engorgement du foie, ou à des embarras dans le poumon ;* & par-deſſus cela ils oſent encore propoſer une ſaignée, lorſque la ſuppuration eſt faite : ſeroit-ce parce que Van Swieten a dit que c'eſt-là le cas de s'écarter de la regle, pour

parer au danger d'une nouvelle inflammation que pourroit occasionner le volume augmenté de la tumeur ? Belle autorité ! M. R. dit le contraire ; pourquoi ne pas s'en rapporter à un Maître de l'art, dans une maladie chirurgicale ? Aussi qu'en arrive-t-il, continue notre Aristarque ? Le malade, déjà très-foible, supporte à peine cette saignée ; il est à toute extrêmité la nuit suivante ; il a des momens de délire ; il n'avale aucune sorte de liquides ; son gosier est *fermé ;* il respire très-difficilement ; il ne parle plus, ou ce n'est que pour exprimer avec beaucoup de difficulté, qu'une soif ardente le consume ; depuis qu'il a le gosier fermé : le pouls foiblit de plus en plus ; *le visage est abattu, déjà les extrêmités commencent à être froides ;* tout, en un mot, annonce que le malade est au moment d'expirer. Il n'y a donc pas de tems à perdre, dit M. R. Il ne reste de ressource que dans la chirurgie. Mais que faire dans d'aussi malheureuses circonstances ? La tumeur ; couverte par la base de la langue, par l'amygdale, & par le pilier du voile du palais, est inaccessible au pharyngotome ; toutes ces parties ont part au gonflement, en un mot, le gosier est fermé.

Que faire, dites-vous, M. Récolin ? Il faut prendre patience ; c'est tout ce que vous pouvez faire de plus salutaire pour le

malade. Il ne faut pas faire une cruelle violence aux parties enflammées, en enfonçant de force le doigt fort avant dans le gosier, comme vous faites, & comme vous l'avez fait inhumainement à M. Satis: les accidens qui étoient fort légers, il n'y a que vingt-quatre heures, ont augmenté tout-à-coup, tant par cette manœuvre peut-être que parce que la suppuration étant achevée, la tumeur est si fort distendue par le pus, qu'elle est prête à éclater: le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est d'en faciliter la rupture par des vapeurs, & par tous les moyens ordinaires, & de soutenir le malade par des lavemens nourrissans. S'il est arrivé que des malades aient péri par des esquinancies du pharynx, venues à suppuration, il faut que cela soit bien rare. Nous ne l'avons jamais vu. Van Swieten ne l'a pas plus vu que nous; il nous dit que Lamotte ne l'a pas observé, dans le cours d'une pratique de trente années; (vous devez en croire à celui-ci, M. R.: c'étoit un Maître de l'art, & un des meilleurs.) D'ailleurs, si les accidens étoient tels que vous les exposez, & sur-tout si le visage, dont les vaisseaux devroient être fort engorgés, comme vous le dites, étoit abattu; si les extrêmités commençoient à être froides, toute votre adresse chirurgicale seroit inutile; la gangrene seroit déjà

établie dans le gosier, & peut-être dans la poitrine ; & ne s'agissant que d'un abscès, ce seroit procéder contre toutes les regles de la prudence, que de tenter de l'ouvrir, sans l'appercevoir, & avec la nécessité de blesser toutes les parties voisines ; c'est Van Swieten qui vous le dit. Encore quelques quarts-d'heure, M. Recolin, & vous verrez que l'abscès se percera de lui-même.

Mais quoi ! dans une maladie que M. R. soutient être du ressort de la Chirurgie, demeurera-t-il donc ainsi dans l'inaction ? Il n'en fera rien ; il a résolu d'opérer : il fera tant auprès de la famille, qu'il la déterminera à consentir à l'exécution de son dessein ; & si l'entrée du gosier est fermée, il saura bien l'ouvrir : il plongera jusques fort avant dans le pharynx un bistouri courbe, qui coupera tout ce qui s'opposera à son passage ; (il le faut bien nécessairement, si le gosier est fermé par le gonflement de toutes ses parties :) en retirant le bistouri, non-seulement il fendra la tumeur de bas en haut, mais il entamera tout ce qui se trouvera sur son chemin : il sortira beaucoup plus de sang que de pus ; n'importe, il en sera quitte pour dire qu'il lui a fallu *inciser au moins trois lignes d'épaisseur* pour percer le kiste, (qui, au neuvieme jour, devoit être presqu'entiérement détruit par la suppuration.)

Enſuite, quelle ſatisfaction plus flatteuſe que de pouvoir dire qu'en un inſtant on a rendu la vie à un malade *qui étoit*, dira-t-il, *au moment d'expirer*! Notre Opérateur avoue bien qu'après cela le malade n'eſt encore guéri que *pour ainſi dire*; mais il le ſera tout de bon, quand les plaies faites par le biſtouri ſeront cicatriſées.

Mais parlons plus ſérieuſement; auſſi-bien cette hiſtoire finit par une ſcene plus capable de faire frémir, que d'inſpirer le goût de la plaiſanterie. Quel eſt celui qui, étant en uſage de lire & de juger des obſervations, ne verra pas, comme moi, que celle-ci, & celle qui la ſuit, ſont des hiſtoires arrangées de maniere à faire valoir le talent, & à mettre en tort les Médecins? Telles ſeront toutes les obſervations que la paſſion aura dictée: avec l'intention de ſe faire valoir aux dépens d'autrui, il ſeroit difficile de ne pas, tout au moins, exagérer les faits; & ſi cette tentation eſt ſéduiſante, il eſt viſible que M. R. y a ſuccombé. Mais, quand il ſeroit vrai que les Médecins dont il parle euſſent erré; quand vous ſeriez capable d'en juger, M. Recolin, y auroit-il, pour cela, de la juſtice à vous en prendre à l'ordre entier des Médecins, & à dire d'eux, en géneral, comme vous faites dans l'hiſtoire de la maladie de madame de Fumel: *des Médecins*

auroient voulu qu'on la ſaignât du pied ? Que ces Médecins aient montré peu d'habileté, ce que vous n'avez certainement pas démontré, quel eſt l'ordre de la ſociété aſſez privilégié pour n'être composé que de gens également habiles ? Eſt-ce le vôtre ? Il eſt certainement de très-grands Chirurgiens ; mais, à part le petit nombre de ceux-ci, combien de douzaines n'en faudra-t-il pas compter pour en trouver un paſſable ? Cependant l'ordre des Chirurgiens ſe récrieroit avec raiſon, ſi on vouloit faire rejaillir ſur lui les fautes de la pluralité de ſes membres. Je n'admirerai pas moins les grands talens de ceux de vos collegues, je veux dire, des Membres de l'Académie royale de chirurgie, qui ſe ſont ſignalés par des découvertes qui annoncent tout-à-la-fois, & la ſcience de leur art, & le génie, quoique je ne voie dans votre Mémoire qu'un tiſſu d'erreurs, pour ne rien dire de plus ; & (voyez combien je ſuis plus équitable que vous) toutes ces erreurs ne m'empêchent pas de croire que vous ne ſoyez capable de rendre des ſervices à l'humanité, ſi, au lieu de chercher à déprimer les talens d'autrui, vous ne vous étudiez qu'à cultiver les vôtres, & quand vous n'entreprendrez rien qui ſoit au-deſſus de votre portée. Que ne vous renfermez-vous dans les bornes de votre

art; elles ne ſont pas ſi reſſerrées qu'elle ne vous laiſſent une aſſez vaſte carriere à parcourir, pour que vous ne duſſiez pas chercher à vous égarer dans des routes qui vous ſont auſſi complétement inconnues qu'à l'Editeur du *Précis de la chirurgie-pratique*, qui, n'en jugeant que par ſes yeux, s'imagine que les autres *n'y marchent que dans les tenebres.* Mais je jurerois bien, M. Récolin, que vous ne déférerez pas à l'avis que je vous donne.

Optat ephippia bos piger, optat arrare caballus.

DESCRIPTION

De la maladie épidémique qui a régné à Ville, village ſitué près de Noyon en Picardie; par M. **DUFOUR**, *Docteur en médecine, demeurant à Noyon.*

La maladie épidémique du village de Ville a commencé ſes ravages dans le courant du mois d'Octobre 1767. Juſqu'au 10 de Janvier 1768, que j'ai été chargé de donner mes ſoins aux malades, il eſt mort environ cinquante perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Le froid exceſſif de la fin de Décembre & du commencement de Janvier, en donnant plus d'intencité aux accidens de la maladie, avoit auſſi augmenté

conſidérablement le nombre des morts : vingt perſonnes ſont péries dans l'eſpace de quinze à dix-huit jours. La crainte commença alors à s'emparer des eſprits : on eſt venu, quoiqu'un peu tard, demander du ſecours. Le Subdélégué de M. l'Intendant à Noyon, à qui on avoit fait un rapport effrayant de la maladie, m'a chargé de me tranſporter ſur les lieux, pour examiner la nature de l'épidémie, & en rendre compte à M. l'Intendant (M. le Pelletier de Mortfontaine.) Depuis ce tems juſqu'au 6 Avril dernier, où on peut dater la fin de l'épidémie, j'ai donné à tous les malheureux qui en étoient attaqués, tous les ſoins & les ſecours néceſſaires & j'ai eu la ſatisfaction de les voir couronnés du ſuccès le plus heureux : de cinquante perſonnes au moins que j'ai traitées, je n'en ai vu périr qu'une ſeule, âgée de ſoixante-dix ans, qui avoit négligé de m'appeller à tems.

La nature de cette épidémie étoit des affections catarrhales-malignes (*catarhi mali moris.*) Le vice de l'air, la mauvaiſe qualité des alimens, la diſete de fruits peuvent être regardés comme les cauſes éloignées & prédiſpoſantes. Le village de Ville, ſitué dans une vallée, eſt très-marécageux : il eſt environné de tous côtés de montagnes aſſez élevées, & coupé par mille ruiſſeaux. Des brouillards fort épais le couvrent tou-

jours, ſur-tout vers la fin de Septembre, & dans les mois d'Octobre & de Novembre. On ſait qu'un air denſe & chargé de beaucoup de vapeurs humides, épaiſſit les fluides, ôte à la fibre ſon action tonique, ſon élaſticité. Cette fibre, ainſi diſtendue, lâche, molle, ſans reſſorts, devient incapable d'agir ſur le fluide épaiſſi, qui, ne trouvant plus de la part des organes la force néceſſaire pour l'élaborer & le faire circuler, s'arrête & devient plus denſe : delà l'inertie & l'engourdiſſement de toute la machine, le peu d'activité de la fibre nerveuſe, le peu d'énergie de l'eſprit vital. Mais ce qui arrive dans toute l'habitude du corps, arrive particuliérement au poumon : cet air humide le pénetre, le macere & le rend, pour ainſi dire, œdémateux ; il en intercepte la tranſpiration, & rend plus difficile le dégorgement des glandes bronchiales.

La ſeconde cauſe que j'ai aſſignée eſt la mauvaiſe qualité des alimens. La cherté des vivres, & ſur-tout du bled, oblige, dans nos cantons, les pauvres habitans de la campagne à faire reſſource de tous les alimens auxquels la miſere eſt forcée d'avoir recours : des navets, des carotes, des pommes de terre, des pois, des feveroles, &c. bouillis dans l'eau avec un peu de ſel, compoſent la principale partie de leur nourri-

ture. Un pain noir, mal fermenté, mal cuit, dans la compoſition duquel il entre autant d'orge & d'avoine que de ſeigle & de bled, eſt pour eux, dans ces tems malheureux, l'aliment le plus ſubſtantiel. Quel eſtomac aura la force néceſſaire pour bien digérer des alimens de cette eſpece? Quels produits peuvent réſulter de pareiles digeſtions? Un chyle crud, viſqueux, ne fera qu'énerver la machine, loin de réparer ſes pertes; il augmentera l'épaiſſiſſement des liqueurs, & en arrêtera le mouvement déjà trop ralenti.

La troiſieme cauſe eſt la diſette de fruits. Les fruits peuvent-ils être les préſervatifs des maladies? Un préjugé vulgaire, conſacré par l'ignorance, veut, au contraire, que les fruits, & principalement les fruits à noyaux (ils ont manqué entiérement l'année derniere dans nos cantons) portent avec eux une qualité nuiſible, qui, une fois développée dans le corps, y eſt le germe des fievres, & la ſource féconde de toutes les maladies automnales: cela poſé, je ſerois dans l'erreur, en mettant cette diſette de fruits au nombre des cauſes éloignées & prédiſpoſantes. Mais la prévention du vulgaire ne peut avoir force de loi chez des Médecins éclairés, qui conſultent plus la nature que les préjugés. Ils ſavent que les fruits en général, mais ſur-tout les fruits à noyaux,

contiennent un ſuc légérement acide & ſavonneux, dont le premier effet eſt de rafraîchir & de tempérer l'effervescence des humeurs, dans la ſaiſon des plus fortes chaleurs, & dont les effets ſecondaires ſont de fondre, de diviſer les liqueurs épaiſſies, & de détruire les congeſtions naiſſantes. J'avoue que l'abus de ces fruits donne naiſſance à des maladies; mais quel eſt l'excès qui ne ſoit point nuiſible? Nos payſans dans les années abondantes, s'en gorgent, & n'en éprouvent cependant, pour l'ordinaire, que de légers, j'allois dire que de ſalutaires, inconvéniens: une diarrhée bilieuſe de très-peu de durée, & rarement accompagnée de fievre, eſt la peine odinaire de leur gourmandiſe. Mais quel eſt l'effet de cette diarrhée? Elle fait couler une bile viſqueuſe & inſipide, entraîne les produits des mauvaiſes digeſtions, évacue la ſaburre accumulée dans les inteſtins, & nétoie les premieres voies d'un levain qui auroit été le germe des maladies les plus dangereuſes. Doit-on être étonné, après cela, que la diſette de fruits, ſi communs dans nos cantons, dans les années ordinaires, ait été une des cauſes de la maladie épidémique du village de Ville?

Les cauſes que je viens d'établir, devenues familieres à tous les habitans de cette contrée, la maladie s'eſt montrée à peu-

près de la même maniere chez tous ceux qui en ont été pris : il n'y a eu que quelques différences dans les causes spéciales & prochaines ; elles se tiroient de l'âge, du sexe, du tempérament, de la misere plus ou moins grande, de l'excès du travail, de la fatigue, &c. qui donnoient un vice universel, plus ou moins d'intensité chez les différens sujets, & qui le déterminoient à porter son impression plutôt sur telle que telle autre partie.

Voici quels étoient les symptômes : la plupart des malades étoient, pendant les trois ou quatre premiers jours, assez mal à leur aise ; ils éprouvoient une espece de courbature, un abattement insigne, un engourdissement général. (Cette prostration de forces est la marque la plus certaine que le systême nerveux péchoit dans son universalité, & que la maladie avoit un caractere particulier de malignité) Ce premier tems passé venoient des frissons irréguliers, d'abord assez légers, puis plus considérables. A ces frissons succédoient une oppression assez forte, un mal de tête insupportable, des gonflemens aux amygdales & à la gorge, des douleurs, tantôt vagues, tantôt fixes, en différentes parties du corps ; des anxiétés, des nausées, &c. Le visage étoit assez rouge, un tant soit peu bouffi ; les yeux brillans, la langue embarrassée, &

fort chargée ; la peau ſeche & brûlante ; la toux étoit violente, & comme convulſive ; les crachats, d'abord ſéreux & clairs, devenoient enſuite épais, rouillés, mais jamais ſanglans. Cependant le pouls étoit lent, mol, foible, ſouvent intermittent ; la fievre étoit à peine marquée. Vingt-quatre ou trente-ſix heures après, le milieu de la langue devenoit noir ; le malade étoit aſſoupi : réveillé, il avoit l'air étonné & hagard. Dans ce tems, on ſentoit des ſacades, des mouvemens irréguliers dans les tendons ; les urines étoient claires, le ventre ſe météoriſoit; il ſurvenoit quelquefois des ſueurs, venoit enfin un dévoiement, tantôt bilieux, tantôt dyſſentérique ; & c'étoit la criſe de la maladie.

D'après cela, le diagnoſtic de la maladie n'étoit pas difficile à établir. Quant au pronoſtic, la maladie étoit très-fâcheuſe, moins par elle-même encore, que par le mauvais traitement qu'on a fait eſſuyer d'abord aux malades. Les ſaignées, les ſudorifiques, les hydragogues & autres remedes ſemblables, adminiſtrés par l'ignorance, en ont précipité la plupart dans le tombeau ; les autres ſont péris faute de ſoins.

Dès que j'ai été appellé au ſecours de ces malheureux, voici la conduite que j'ai tenue: après avoir examiné les accidens de la maladie, après avoir bien écouté la nature, & l'avoir, pour ainſi dire, ſuivie à la piſte, je

l'ai aidée à faire sa besogne, sans la troubler par des remedes souvent inconsidérément administrés. Les nausées, qu'ont éprouvées presque tous les malades dans le commencement, m'indiquoient que les premieres voies étoient surchargées; leur affaissement m'annonçoit qu'il falloit réveiller l'esprit vital engourdi: un émético-cathartique remplissoit à la fois les deux indications, en évacuant la saburre, & en donnant plus de jeu à la circulation. J'avois observé que les évacuations stercorales étoient la principale crise; j'insistai de très-bonne heure sur les laxatifs légérement aiguisés. Les crachats sortoient avec peine: je voyois que l'oppression diminuoit à mesure que l'expectoration avoit lieu; je tâchois de la faciliter au moyen de quelques potions béchiques appropriées, où je faisois entrer un peu de kermès minéral, pour exciter en même-temps une douce transpiration, lorsque j'appercevois de la moiteur à la peau. Pour boisson ordinaire, je donnois l'eau d'orge, l'eau de riz, une infusion légere de safran, de camomille Romaine, de lierre terrestre, &c. édulcorée avec un peu de miel, & légérement nitrée. Je prescrivois des apozèmes béchiques & laxatifs: l'eau de pruneaux, celle de tamarins, aiguisées avec un peu de tartre stibié, ont fait des merveilles. J'ai aussi fait usage de l'oxymel simple, étendu dans beaucoup d'eau; je

donnois peu de bouillons ; l'eau panée ou l'eau de riz y ſuppléoient. Je n'ai purgé en regle que lorſque les accidens ont entiérement ceſſé : les loochs, les potions huileuſes, les calmans de toute eſpece, &c. n'ont pas été mis en uſage.

Ceci fini, il étoit néceſſaire de reſtituer à l'eſtomac ſon reſſort perdu, & de donner plus d'activité aux forces digeſtives. Pour remplir cette derniere indication, je preſcrivois un opiat fait avec l'écorce du Pérou bien pulvériſée, une petite quantité de *diaſcordium*, & le ſyrop d'abſynthe. Les malades en prenoient, tous les matins, un bol gros comme une aveline, & enſuite deux ou trois taſſes d'infuſion théïforme de ſommités de petite centaurée & de chamædrys. Voilà le précis des remedes que j'ai mis en uſage, & la méthode que j'ai employée avec le ſuccès le plus flatteur pour un homme à qui l'humanité eſt chere.



OBSERVATION

Sur les effets pernicieux des champignons ; par le même.

Fungus, qualiſcumque ſit, ſemper malignus eſt, ſemper exitialium qualitatum apparatu inſtructus. Athanaſ. KERCHER. *libr. de Peſte.*

Il n'eſt point de Médecins qui, pour peu qu'ils aient pratiqué, n'aient eu occaſion d'obſerver quelques accidens occaſionnés par les champignons : il n'en eſt preſque point, malgré cela, qui, connoiſſant le danger de cet aliment, n'aient ſuivi le torrent, & n'en aient mangé. Je ſuis dans le cas : il m'étoit arrivé pluſieurs fois d'en manger impunément; & je crus le pouvoir faire encore, ſans courir aucun riſque. Ils étoient de couche, & avoient été bien choiſis & bien apprêtés. J'en mangeai une douzaine au plus ; & je fus, pendant cinq heures, ſans en éprouver la moindre incommodité ; mais, au bout de ce tems, je me ſentis un certain mal-être, & un peu de peſanteur dans la région épigaſtrique. Je crus que la promenade au grand air pourroit diſſiper ce léger mal-aiſe, qui m'eſt aſſez ordinaire. Chemin faiſant, je m'amuſai à herboriſer. Je rencontrai de la juſquiame naiſſante ; j'en pris une ou deux feuilles que j'écraſai dans les

doigts, & dont je respirai l'odeur vireuse : elle me porta un peu à la tête : je continuai cependant ma promenade. Un troupeau de vaches vint me barrer le passage, & une d'elles se dressa comme pour se jetter sur moi. Je l'éloignai avec ma canne ; mais, en voulant la frapper, je tombai à la renverse dans une haie, & y restai plus d'une heure sans connoissance & sans mouvement. Je ne voyois, ne sentois rien ; j'imaginois seulement qu'on me serroit le col avec une corde, comme pour m'étrangler : (mon col & le collet de ma chemise, qui étoient fort serrés, produisoient cet effet.) Au bout d'une heure, je sortis de ma léthargie, couvert d'une sueur froide, & respirant à peine. Je restai quelque tems, assis à la place où j'étois tombé, dans un état de stupeur & d'imbécillité ; j'étois comme un homme ivre qui cherche sa raison, & qui ne peut la trouver. Je crachois beaucoup de sang, & je regardois fixement les personnes qui m'environnoient, & semblois leur reprocher de n'avoir pas eu l'attention de me porter les secours nécessaires. Cependant le sang, qui n'avoit pu être rapporté de la tête par les veines, à cause de l'étranglement, avoit produit, par son séjour, une échymose affreuse sur tout le visage : les yeux me sortoient de la tête ; ils étoient noirs, & fort gonflés : tous les vaisseaux de la conjonctive

étoient horriblement engorgés : j'avois la tête & la face d'un rouge foncé & rembruni, & si prodigieusement tuméfiées, qu'elles paroissoient une fois plus grosses que dans l'état naturel. J'avois la respiration très-laborieuse & entre-coupée de sanglots ; j'étois incapable non-seulement de former aucune idée, mais même d'articuler. Enfin, après bien des tentatives inutiles, je me relevai, & me traînai comme par instinct chez un de mes malades. Personne ne me reconnut en entrant : la dame même de la maison, que je vois depuis plus de deux ans, plusieurs fois par jour, & chez qui j'avois dîné ce jour-là, ne me reconnoissant pas même au ton de voix, crut que quelqu'un entroit masqué chez elle, pour la surprendre. Je me fis enfin connoître : on fut effrayé de l'état affreux où j'étois ; on me desserra, on me fit des frictions par tout le corps ; on me fit avaler un peu d'eau d'Ardelle étendue dans l'eau. D'après cela, j'eus une cardialgie, des anxiétés intolérables ; je fis des efforts incroyables pour vomir une quantité prodigieuse de glaires mousseuses, accumulées dans l'estomac, & mêlées avec les champignons que j'avois mangés. J'étois tourmenté alors de maux de tête insupportables, & qui me rendoient comme phrénétique. Revenu un peu à moi-même, je pris quelques lavemens, où je fis jetter un demi-verre de vinaigre. J'éprou-

vai alors les douleurs les plus vives vers le ſcrobicule du cœur, des coliques atroces, & qui me faiſoient jetter les hauts cris; une ſueur froide, ſuivie de déjections glaireuſes très-abondantes & enſanglantées. Je bus enſuite, *largiſſimo hauſtu*, de l'oxymel ſimple, étendu dans l'eau; & le lendemain, après avoir beaucoup lavé, je me fis tirer quatre poëlettes de ſang; ce qui me délivra preſqu'entiérement d'une douleur gravative à la tête, qui m'engourdiſſoit au point de m'ôter le libre uſage du ſentiment & de la raiſon. Beaucoup de pédiluves, de délayans légérement acides, des bains de tête à l'eau froide, mêlée de vinaigre, &c. ſuivis d'une purgation, me rétablirent dans un état de ſanté parfaite.

Je crus pouvoir conclure delà qu'il eſt très-dangereux de manger des champignons, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient; qu'ils produiſent à-peu-près les mêmes effets que les ſubſtances narcotiques & réſineuſes; qu'en même-tems qu'ils portent leur impreſſion ſur le ſyſtême nerveux, par leur principe vireux-volatil, & qu'ils raréfient les fluides, ils donnent naiſſance à la phlogoſe de l'eſtomac & des inteſtins.



OBSERVATION

Sur une tympanite ; par M. LABORDE, *Médecin-Pensionnaire de la ville du Mas-d'Agénois en Guienne.*

Mademoiselle Laborde, ma parente, âgée d'environ cinquante-cinq ans, grasse, robuste, & buveuse d'eau, d'une vie sobre & réglée, fut attaquée, le mois de Septembre dernier, d'une colique qui, dans l'intervalle de quatre jours, devint très-sérieuse, & commença à faire craindre pour la vie de la malade. Je n'avois pas encore été appellé, & M. Ferran, son Chirurgien ordinaire, avoit jusques là fait ce qu'on pratique ordinairement dans ces sortes de cas; beaucoup de lavemens émolliens, des fomentations du même genre, des potions huileuses, &c. mais le tout en vain. Ayant, après ce rapport, examiné la malade, je trouvai son ventre extrêmement tendu, résonnant comme un tambour, très-douloureux dans toute son étendue, & sur-tout vers la région du foie ; ce qui me détermina promptement à la saignée, dont le mot seul effraya d'abord la famille ; mais dont la nécessité me parut indispensable dans ce cas d'érétisme & de crispation : fondé

fondé d'ailleurs ſur la pratique reçue de tous les Médecins, & ſur l'autorité expreſſe d'Hipocrate, *ventoſitatem flatulentam venæ ſectio ſolvit.* Deux heures après la ſaignée, je fis mettre la malade dans un demi-bain; & à l'heure du ſommeil, je lui fis avaler ſeize gouttes de *laudanum* liquide dans une taſſe d'une légere teinture de canelle. Ces remedes produiſirent le meilleur effet que je puſſe déſirer; car, le lendemain matin, étant allé revoir la malade, j'eus le plaiſir d'apprendre que ſon ventre s'étoit vuidé, qu'il étoit diminué de moitié, & qu'elle avoit paſſé la nuit aſſez tranquillement. Je preſcrivis alors l'uſage de l'eau de poulet, deux lavemens par jour, l'un émollient, l'autre un peu déterſif; le ſoir, la priſe anodine & légérement cordiale, & avec tout cela beaucoup d'exactitude dans le régime. Au moyen de ce traitement continué pendant quelques jours, la malade ſe trouvoit aſſez bien; mais elle étoit ſans appétit, & ſe plaignoit d'un mauvais goût à la bouche, & d'un ſentiment de plénitude. Ces ſignes, joints à ceux d'une langue un peu ſale, & à la cauſe antécédente de la maladie, que je préſumois être une ſaburre glaireuſe, & en même-temps un peu bilieuſe, me déterminerent à la purgation. Je ne laiſſai pas d'avoir quelque crainte de la part des purga-

tifs, dans ces ſortes de diſpoſitions des entrailles à l'irritation & à l'érétiſme ; auſſi ne fis-je donner à la malade que des minoratifs, la caſſe & la manne. Ce remede, au lieu de procurer une évacuation douce & tranquille, telle qu'on avoit lieu de l'attendre, ne fit qu'irriter davantage le conduit inteſtinal, en augmenta la criſpation douloureuſe ; & quoique j'en aidaſſe l'effet, au moyen de tous les relâchans extérieurs, après avoir ſéjourné vingt-quatre heures dans le corps de la malade, il ne fit que réveiller les douleurs aſſoupies de la colique, augmenter exceſſivement la tympanite, & ſe terminer enfin en paſſion iliaque, avec un vomiſſement de matieres jaunes très-fétides. Ce ſymptôme terrible m'effraya, & m'étant alors réſolu à bannir toute méthode qui porteroit avec elle le moindre caractere d'irritation, je compris que la rigidité exceſſive de la fibre ne pourroit céder qu'aux émolliens aqueux, gras & onctueux. Je fis en conſéquence remettre la malade au bain deux fois le jour, & le ſoir, elle avaloit ſa potion anodine, dont il fallut augmenter la doſe de quelques gouttes. Je voulus faire prendre à la malade, pendant qu'elle étoit au bain, quelques onces d'huile d'amandes douces, ſon eſtomac ne put jamais la ſupporter ; & quoique je l'aie eſſayé pluſieurs fois, elle

fut toujours rejettée après des anxiétés & des langueurs inexprimables. Il fallut y renoncer tout-à-fait. Enfin le vomissement céda à cette méthode anodine & humectante, & plus vraisemblablement encore à une seconde saignée que je fis faire le lendemain. Dès-lors tout se calma, les douleurs s'assoupirent une seconde fois, & le ventre obéit comme de lui-même. L'explosion de beaucoup de vents, l'évacuation de quelques matieres gypseuses très-fétides, parmi lesquelles on trouva quelques concrétions de bile, semblerent donner de nouvelles espérances, & promettre des jours plus sereins. La malade se trouvoit très-bien à tous égards, & se flattoit déjà d'être parfaitement guérie.

J'étois moins tranquille qu'elle sur les événemens : nombre d'Auteurs m'avoient appris à me défier de moi-même dans le traitement des coliques ; & Sydenham me disoit expressément, à propos de la colique iliaque.... *Quominùs recidiva fiat, cui hic affectus præ omnibus aliis est obnoxius.* Aussi ne cessai-je de lui recommander de boire beaucoup d'eau de poulet, de tenir son ventre chaudement couvert, de prendre tous les jours un demi-bain, &, deux fois le jour, un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de suc de citron ; ce qui étoit la méthode de l'Hippocrate Anglois.

Tout alla bien, tant que la malade eût la force d'obſerver ce régime ; mais une averſion des plus grandes pour le bouillon & pour l'eau de poulet, jointe à un mieux ſenſible qu'elle éprouva pluſieurs jours de ſuite, lui parut un beſoin de la nature aſſez preſſant pour oſer manger, ſans goût, un peu de viande, & en outre quelques autres crudités. Elle ne tarda pas long-tems à ſubir la peine de ſon épreuve inconſidérée. Dès le lendemain, la conſtipation, les borborygmes, la tenſion du ventre, le vomiſſement parurent plus conſidérables que jamais ; & il fallut reprendre en entier, pour la troiſieme fois, toute la méthode curative dont elle avoit juſques-là, à deux repriſes, éprouvé les plus heureux ſuccès.

Elle me réuſſit encore dans cette troiſieme rencontre, la méthode curative dont j'ai donné plus haut le détail. Le ventre s'évacua, s'applatit ; les nuits furent plus tranquilles, & après trois mois des plus cruelles ſouffrances, à l'exception de peu de jours qu'elle avoit eus tranquilles, le premier inſtant de convaleſcence parut pour elle la date d'un retour de ſanté la mieux confirmée. Quoiqu'elle fût d'une foibleſſe extrême & fort amaigrie, elle ſe tenoit pourtant levée, & ſe promenoit dans ſa maiſon. Elle commençoit même à manger un peu ; toutes les nuits, à la même heure, ſon

ventre évacuoit des matieres abondantes & fétides ; elle s'en trouvoit tous les jours un peu plus ſoulagée : elle avoit aſſez bonne couleur ; mais il lui reſtoit depuis le troiſieme accident, un grouillement d'entrailles ſi conſidérable, que ceux qui n'en étoient pas prévenus l'auroient facilement pris pour celui du tonnerre qui gronde ſourdement & de loin. La malade l'appelloit *la marée*, & n'en reſſentoit aucune douleur. Ce grouillement revenoit au moins tous les quarts d'heure. La malade ſe trouvant d'ailleurs bien, aux forces près, avoit déjà totalement abandonné l'uſage des demi-bains, de l'eau de poulet, & ne buvoit alors, pour toute grace, qu'une eau légérement émulſionnée, qu'elle trouvoit paſſablement bonne. Elle reprit peu-à-peu l'uſage des alimens ſolides, mais elle étoit ſans appétit. Je voyois bien que quelque ſtomachique amer lui auroit convenu, mais je craignois le retour de la criſpation & de l'érétiſme du canal inteſtinal. Je me défiois encore plus alors de l'application d'un purgatif ſtomachique, tel que la rhubarbe, qui, ce ſemble, auroit été par lui-même encore aſſez indiqué. J'avois beau lire dans Baglivi : *Purgantia quandoque bene cedunt in colicâ præſertim ſi nulli adſint vomitus & febris, denturque in formâ*

liquidâ. Le vomiſſement avoit ceſſé depuis environ vingt jours ; il n'y avoit preſque jamais eu de fievre. Mais, d'un autre côté, quoique Sydenham conſeille la purgation, lorſque la douleur & le vomiſſement ont ceſſé depuis deux ou trois jours, je fus frappé d'une obſervation qu'il fait ailleurs, & qui me parut déciſive dans le cas que j'avois à combattre : *Cum enim*, dit-il à propos des purgatifs dans cette occaſion, *hujuſmodi medicamen viam ſibi facere per inteſtinorum canales non valeat, æger ab eo læditur magis, dum ſcilicet ab ejuſdem ineffi-caci agitatione & vomitus & dolor augentur.* La continuation de l'effrayant borborygme dont j'ai parlé plus haut, les douleurs d'en-trailles qui le ſuivoient, me faiſoient aſſez comprendre que la criſpation du canal in-teſtinal étoit trop forte pour oſer la heurter par ce genre de remedes : l'enflure du ven-tre, qui reparut alors, pour la derniere fois, avec quelques vomiſſemens ; les douleurs cruelles qui ne diſcontinuerent plus, ſur-tout vers la région du foie ; la longueur de la maladie, qui duroit alors depuis près de qua-tre mois, ne me certifierent que trop que la colique que je combattois étoit hépa-tique, occaſionnée par des grumeaux de bile pétrifiée, qui, à force de dilater ou les pores biliaires, ou le conduit hépatique,

avoient produit l'affreuſe chaîne de douleurs qu'avoit eſſuyées la malade. L'inutilité de la ſaignée, que je fis répéter encore, des fomentations émollientes qu'on mit ſur le ventre, particuliérement ſur le foie; l'impoſſibilité de mettre au bain une malade exténuée de douleurs; toutes ces conſidérations me firent preſque abandonner le mal à la nature, & reconnoître avec Hippocrate, qu'il y avoit dans certaines maladies quelque choſe de divin: *Eſt quid divinum in morbis.* Je n'eus d'autre reſſource, dans cette cruelle extrêmité, que celle que conſeille Sydenham, dans le cas d'une longueur conſidérable de cette maladie, d'un grand épuiſement de forces, & après des évacuations copieuſes; c'eſt le ſeul uſage des narcotiques, *narcotica ferè ſola in uſum revocanda.* Je me livrai donc à ce genre de remede avec d'autant plus de confiance, que je le regardois comme celui auquel la malade devoit eſſentiellement les différens calmes qu'elle avoit éprouvés dans le cours de ſa maladie. Elle en fit donc un grand uſage dans ce dernier accident; mais enfin le mal prévalut: la nature ſuccomba, après une longue, mais tranquille agonie. Vingt-quatre heures avant ſa mort les environs des plis des deux bras ſe couvrirent de taches pourprées; & ſon corps exhaloit une odeur

cadavéreuſe. Quelques raiſons m'empêcherent de faire ouvrir le cadavre, que j'aurois été curieux de voir; mais les ſymptômes dont nous avons fait l'énumération ne doivent guere laiſſer de doute ſur le genre & le ſiege de la maladie.

Avant de finir cette obſervation, je ne ſaurois me diſpenſer de faire les réflexions ſuivantes: Comment ſe peut-il que la malade ait échappé à quelque atteinte de paralyſie? *Nil faciliùs colicæ ſupervenit quàm paralyſis*, nous aſſure Baglivi. Mais l'étonnement augmente encore, quand on fait réflexion à la grande quantité de *laudanum* qu'on a été obligé d'employer. *Cave igitur*, continue le même Auteur, *ne opiata copioſiùs in eâ exhibeas; ſolet enim, poſt opiata, magnus ſupervenire ſudor, & exindè paralyſis.* Je n'ai pourtant pas corrigé la vertu narcotique de l'*opiùm* par le mêlange du *caſtoreum*, comme l'enſeigne le même Praticien, mais ſeulement avec quelques gouttes de quinteſſence d'abſynthe. La malade n'a jamais eu la moindre moiteur, quoique ſa peau fût aſſez fine & douce. Comment encore n'a-t-il paru aucun ſigne d'hydropiſie aqueuſe? *Semper ante mortem aſcites tympanitidi conjungitur.* Cependant, après la mort, le ventre s'abattit entiérement, & ne donna guere d'autre évacuation que

celle de beaucoup de matiere aërienne. Voilà deux réflexions qui m'ont toujours frappé dans une maladie dont la violence & la durée auroient dû, dans l'idée qu'on se fait aisément de l'état du genre nerveux, le réduire, ce semble, nécessairement à un état de relâchement & d'atonie totale; effet indispensable en apparence de la tension & de l'érétisme poussés à l'excès. Quel a dû être l'état intermédiaire de la fibre, pour ne pas succomber à ce relâchement si ordinaire dans la colique de Poitou? C'est ce que je laisse à décider à ceux qui ont plus de lumieres & plus de sagacité que moi.

RÉPONSE

De M. POMME à l'Observation de M. DUFAU, & à ses réflexions contre la nouvelle Méthode de traiter les vapeurs, insérées dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1768.

De toutes les objections qui m'ont été faites, votre observation, Monsieur, sur une Hystérie vermineuse, & les réflexions que vous y ajoutez sont, sans contredit, celles qui paroissent avoir le plus de valeur; aussi m'obligent-elles à vous dire que, si

vous m'en présentez une seconde, je me vois forcé de donner publiquement le désaveu que j'ai promis. Vous voilà donc, Monsieur, victorieux à demi; & ce qui rehausse votre gloire, c'est qu'elle est le fruit de vos prémices, puisque c'est au sortir de l'école de Montpellier que vous avez fait, dites-vous, cette merveilleuse cure. Heureuse époque, dont vous devez conserver précieusement le souvenir, & dans laquelle le sort vous a si bien servi! car vous ne disconviendrez pas que le sujet en question auroit pu fort bien être un jeune garçon, & non une jeune fille; & alors vous n'auriez pas eu le plaisir de guérir une hystérie vermineuse avec un émétique & plusieurs purgatifs, mais bien une fievre vermineuse, accompagnée de mouvemens convulsifs.

Je n'irai pas plus loin; &, sans vous répéter ce que j'ai déjà répondu aux apologistes du quinquina, je vous prierai seulement de faire votre second essai sur une fille réellement hystérique, c'est-à-dire sur une fille nubile, & non sur celle qui sera âgée de neuf ans ou de neuf mois, telle que la vôtre, *dont la conformation, la taille & les inclinations soient au-dessus de cette tendre jeunesse* (a), & dont la ma-

(*a*) Voyez l'Observation de M. Dufau dans le Journal cité.

ladie ne ſoit pas accompagnée de fievre (*a*) ; en un mot , donnez-moi une obſervation valable : je vous tiens quitte , après cela, des éloges que vous me prodiguez ; & mes proſélytes vous remercient ſincérement de la leçon que vous avez voulu leur faire. J'attends ; & je ſuis avec une conſidération diſtinguée , &c.

OBSERVATION

Sur un corps étranger, par M. MARTIN, principal Chirurgien de l'Hôpital Saint-André de Bordeaux.

Quoiqu'il arrive ſouvent que des corps étrangers, inſinués dans notre corps, en diviſant les parties, ne troublent en rien les fonctions des plus nobles viſceres (*b*) ſur leſquels ils ſont dépoſés, il peut cependant arriver qu'il s'en trouve, quoique placés dans une partie beaucoup moins eſſentielle à la vie, dont la préſence devienne des plus incommodes, & qu'on doive au plutôt les extraire : voici un fait qui prouve cette vérité.

Un Négociant de cette ville, ayant voulu

(a) *Ibidem*, pag. 124.

(b) *Mémoire de l'Académie royale de Chirurgie*, tom. j. Remarques ſur les Plaies du Cerveau, par M. *Queſnay*.

retenir une morue ſeche qu'il n'avoit pu jetter ſur le haut d'une armoire, il lui entra dans la paume de la main droite une arête de ce poiſſon, qui ne lui fit, dans le moment, que peu de douleur. Quelques jours après, il s'apperçut que lorſqu'il vouloit prendre quelque choſe de ſolide avec cette main, il ſentoit une impreſſion incommode : il lui ſurvint même une eſpece de bouton dans ce lieu. Il en parla à diverſes perſonnes, qui lui conſeillerent de porter ſur cet endroit un emplâtre pour fondre la tumeur, & extraire le corps qui le bleſſoit. L'indication étoit des mieux priſes ; & je ne doute point que cet eſtimable citoyen n'eût guéri avec ce ſeul ſecours, ſi effectivement la matiere chirurgicale avoit fourni des emplâtres de cette eſpece. Malgré leur inefficacité pour l'objet qu'on ſe propoſoit, ils furent continués près de quatre mois ; mais, voyant qu'au bout de ce tems, cette apparence de bouton, au lieu de diminuer, étoit parvenu au volume d'un petit noyau de ceriſe, & que même la douleur étoit plus vive, lorſqu'il y touchoit, il ſe détermina à me conſulter le 13 Juin dernier. Je ne le diſſimulerai pas, j'eus d'abord de la peine à croire que cette petite tumeur fût cauſée par l'arête de morue qu'il me dit être dans cet endroit depuis le 17 Février. Je n'ignorois point, comme je l'ai dit plus

haut, qu'un corps étranger peut rester dans des parties que nous regardons comme essentielles à la vie, sans déranger en rien les fonctions du viscere sur lequel il est déposé; mais j'ignorois qu'un corps piquant, qui de sa nature devoit blesser & irriter les parties, auroit plutôt produit un kyste dans le lieu de son domicile, qu'une suppuration propre à le jetter au-dehors. Après donc m'être assuré qu'effectivement cette espece de tubercule étoit le produit d'un corps étranger qu'il renfermoit encore dans son sein, j'en proposai l'extirpation comme l'unique ressource pour guérir, attendu que les topiques n'ont point pour un semblable cas une faculté directement extractive. Il se détermina sur le champ à suivre mon avis; &, le lendemain 14 Juin, je fus, avec un de mes éleves, lui faire l'opération de la maniere qui suit.

Je saisis la tumeur avec des pinces propres à disséquer, & je la séparai des tégumens par deux incisions latérales, dont l'angle de leur rencontre rendoit la plaie d'une figure ovalaire. La petite arête, longue d'environ trois lignes, étoit engagée dans l'espece de durillon, & blessoit d'une demi-ligne l'aponévrose palmaire, de laquelle je la dégageai parfaitement; & le malade fut très-bien guéri au bout de quinze jours.

Quoique cette observation ne présente

rien de nouveau pour le manuel chirurgical, elle nous offre cependant des conséquences à tirer. 1° Que l'extraction des corps étrangers piquans ne doit jamais être abandonnée à la nature, parce qu'ils sont plus propres à être enfoncés, que d'être jettés au dehors. 2° Que les topiques ne peuvent point les extraire, mais qu'il faut tout de suite en venir à une opération méthodique. 3° Que les aponévroses ne sont point aussi sensibles par leur division qu'on l'avoit cru, mais que le sentiment qu'on leur apperçoit, ne vient que de leur inflammation. 4° Enfin que ces mêmes aponévroses peuvent être piquées & irritées pendant long-tems, sans pour cela s'enflammer, &, par conséquent, sans produire les accidens qu'on leur attribue à la moindre piquure.



Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	16	24¾	21⅓	28 ¾	27 11¾	27 10¼
2	18½	21½	15	27 10½	27 11¼	28 ½
3	12	16¾	12½	28	27 11½	28 ¼
4	13	18½	15	28 1½	28 2	28 2 [illegible]/4
5	15	22	16	28 2¼	28 2	28 ¾
6	15	22	18	28	28	27 11¾
7	16	20½	14½	27 10½	28 10	27 10¾
8	14½	20½	15⅓	28 ½	28 1½	28 1⅓
9	15½	21	14¼	28 1½	28 1	28
10	12½	15⅓	13½	27 11¾	28	28 ¾
11	12	20	14½	28	28 1½	28 2
12	12½	20	16	28 2⅓	28 2¾	28 1¼
13	16	21	16	28 1	28 ½	28 ¾
14	14	17¾	11¾	27 11¾	27 11⅓	28 ½
15	11½	18½	14	28 ¾	28 ½	28
16	12½	19¾	13	28	28	28
17	11	19¼	13	28	28 ¼	28 ¾
18	12½	19¾	15	27 11½	27 10¾	27 10
19	14½	19½	12¾	27 10¼	27 10¼	27 10¾
20	13	18	13	27 11¾	28 ½	28 1½
21	12	18	14	28 2	28 2½	28 2¾
22	13	20¼	16½	28 2¾	28 2¼	28 2
23	14	22¼	17¾	28 1½	28 1	28 ¼
24	15	23¾	19	28	28	28
25	18	22½	16½	27 11½	27 11¼	28
26	16	20½	15½	28	28 ¼	28 ¾
27	13½	22⅓	17½	28 1½	28 1½	28 2
28	15¾	25¼	19	28 2	28 2	28 1½
29	17⅓	24½	17½	28 ⅓	28	27 11¾
30	14¾	19¾	17⅓	28	28	28
31	15⅓	20½	15	27 11¾	27 11¾	28

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	E. lég. nua. b.	E. b. n. écl. t.	Nuag. c. t. pl.
2	O. nuages.	O. ép. n. ond.	Nuages.
3	S-O. pluie.	O-S-O. pluie.	Nuages.
4	O. nuages.	O-N-O. nuag	Couvert.
5	O-S-O. nuag.	S-S.O. nuages.	Nuages.
6	S-S-E. nuages.	S. nuages. pl.	Couvert.
7	S-S O c. p. pl.	S-S O. c. pl. v	Nuag. vent.
8	O-S O. c. v. n.	O. nuages.	Nuages.
9	O. nuages.	O. couvert. n.	Couvert.
10	N-O. pluie.	N couvert. n.	Couvert.
11	N-N-O. nuag.	O. nuages. pl.	Couvert.
12	O-S-O. couv.	S-O. nuages.	Nuages.
13	O. couvert.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
14	S-S-E. pluie. nuages.	O. pl. nuages. O. nuages.	Beau.
15	O. nuages	N-N-O nuag. écl. tonn. pl.	Nuages.
16	N. nuages.	O. nuag. pl.	Nuages.
17	O. nuages.	S-O. pl. cont.	Couvert.
18	S. pluie., cont.	O. nuages écl.	Pluie. vent.
19	O-S-O. couv. pluie.	tonn. f. ond.	Nuages.
20	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
21	O. c. nuages.	N-O. nuag. b.	Beau.
22	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
23	N-N-E. beau.	N E. nuages.	Nuages.
24	E-N-E. nuag.	E. nuages.	Nuages.
25	E. nuages.	S. pet. pl. n.	Nuages.
26	O-S-O. c n	S. n. ton. pl.	Nuages.
27	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
28	[illegible]-E. légers n.	[illegible]-S-E. lég. n.	Nuages.
29	[illegible]. nuages.	[illegible]. n. é. ton. pl.	Pluie.
30	[illegible]. pl. couvert	E. nuages. pl.	Couvert.
31	O. nuages. pl.	O. n. écl. t. pl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 25 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 11 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 $\frac{3}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de 4 $\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
2 fois du N-N-O.
2 fois du N-O.
3 fois de l'O-N-O.
15 fois de l'O.
7 fois de l'O-S-O.
4 fois du S-O.
2 fois du S-S-O.
4 fois du S.
2 fois du S-S-E.
1 fois du S-E.
1 fois de l'E-S-E.
4 fois de l'E.
1 fois de l'E-N-E.
1 fois du N-E.
1 fois du N-N-E.

Il a fait 6 jours du beau tems.
29 jours des nuages.
14 jours couvert.
17 jours de la pluie.
3 jours du vent.
6 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1768.

Les petites-véroles, qui jusqu'ici avoient été assez bénignes, ont pris dans ce mois un caractere de malignité qui les a rendus funestes à un grand nombre d'enfans, sur-tout parmi le peuple, quoiqu'elles aient été plutôt cohérentes que confluentes. Il s'y est joint, chez plusieurs sujets, des taches pourprées qui ont augmenté le danger. Ce danger ne s'est pas borné au cours ordinaire de cette maladie : plusieurs, après en avoir parcouru tous les tems, ont eu une convalescence orageuse, & ont péri par des dépôts formés dans les poumons ou dans le foie.

Les rhumatismes & les affections catarrales n'ont pas encore pris fin ; & on a vu un assez grand nombre de personnes qui en étoient attaquées.

Observations Météorologiques faites à Lille au mois de Juin 1768, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Le tems a été ce mois bien pluvieux : depuis le 8 jusqu'au 31 il s'est passé peu de jours sans pluie ; elle a été même forte cer-

tains jours vers le milieu du mois : il pleuvoit de tout vent. Le tonnerre a grondé ſouvent : il n'y a pas eu cependant de fortes chaleurs. Le thermometre s'eſt porté le 7 au terme de 23 degrés ; mais il n'a guere approché de ce terme les autres jours, ſi ce n'eſt le 6.

Le mercure, dans le barometre, a été obſervé tout le mois au-deſſous du terme de 28 pouces : le 23 il s'eſt porté un peu au-deſſus de ce terme ; & le 9 il eſt deſcendu à 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
9 fois du N. vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud vers l'Eſt.
11 fois du Sud.
13 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.
4 jours de grêle.
7 jours de tonnerre.
4 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresse tout le mois, mais plus au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1768.

La petite-vérole s'eſt propagée ce mois à la campagne, ainſi qu'à la ville; quoiqu'elle eût été confluente dans bien des ſujets, peu en ſont morts. On a obſervé, dans pluſieurs malades, que l'éruption s'eſt faite en deux ou trois tems, & même que dans le tems du deſſéchement, il s'eſt fait dans quelques-uns une ſeconde éruption au viſage, & une prompte ſuppuration de ces nouveaux boutons.

Il y a eu auſſi des points de côté pleurétiques, qui ont cédé à la cure anti-phlogiſtique, excepté dans le cas où ils étoient le ſymptôme d'une fievre continue putride. Cette fievre a encore été la maladie dominante, tant à la campagne qu'à la ville, & elle a été très-maligne & très-opiniâtre dans quelques cantons de l'une & de l'autre, ſe terminant par des dépôts gangréneux

de très-mauvais caractere, ou par des aphtes rebelles & très-dangereuses. Dans certains sujets cette fievre étoit plus inflammatoire que putride, & dans d'autres c'étoit tout le contraire : cette derniere espece étoit plus fâcheuse & plus difficile à traiter que l'autre, les malades périssant souvent par des selles colliquatives, si on ne les évacuoit par des émétiques appropriés dès le commencement de la maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

Icones rerum naturalium, ou figures enluminées d'Histoire naturelle ; premier cahier, contenant dix planches, avec leur explication ; savoir, 1re la Carpe de mer ; 2e l'Anguille de mer ; 3e le Maquereau ; 4e le Dorsch ; 5e le Tydtling, espece de Dorsch ; 6e l'Orphie ; 7e la Vive ou Dragon de mer ; 8e le Corbeau-blanc de Féroë ; 9e le Vaneau gris de fer ; 10e la Tulipe de mer. A Copenhage, chez *Philibert* ; & se trouve à Geneve, chez le même ; & à Paris, chez *Saillant & Nyon*, Libraires, 1767, *in*-4°, forme d'Atlas ; prix 12 liv.

On ne peut rien ajouter à l'exactitude des desseins & à la vérité du coloris des planches que nous annonçons. Ce recueil, entre-

pris par M. *Ascanius*, Professeur d'Histoire naturelle, sera suivi de plusieurs autres, qui comprendront les différentes especes d'animaux, tant quadrupedes, oiseaux, que poissons & autres corps marins qui se trouvent dans le royaume de Danemarck.

Etat des baptêmes, des mariages & des mortuaires de la ville & des fauxbourgs de Lyon, pour les années 1766 & 1767; par un de MM. de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. A Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, *in*-8°.

Il seroit à souhaiter que cet exemple que vient de donner un Académicien de la ville de Lyon, fût imité dans les autres villes du royaume : on pourroit, en perfectionnant ces sortes de nécrologes, les rendre utiles pour la médecine, en faisant connoître plus particuliérement l'influence que le climat & la position particuliere de certaines villes peut avoir sur la santé & sur la durée de la vie de leurs citoyens.

De la santé des gens de lettres; par M. *Tissot*, Docteur & Professeur en médecine, de la Société royale des Sciences de Londres, de l'Acad. méd. phys. de Basle, & de la Société économ. de Berne. A Lausanne, chez *Grasset*; & à Paris, chez *Didot*, 1768, *in*-8°.

Livres de Medecine & de Botanique, nouvellement arrivés de différens pays étrangers, qui se trouvent, à Paris, chez P. G. CAVELIER, *avec le prix en feuilles.*

Pouteau, mémoires sur la Lithotomie par l'appareil latéral, circonstances & dépendances, avec addition de quelques nouveaux instrumens pour cette opération, *in*-8°, fig. Avignon, 1765, 1 l. 10 f.

Nietski, Elementa Pathologiæ universæ, *in*-8°. Ebroduni in Helvetiâ, 1766, 5 l.

Jo. Oosterdick Schacht, Institutiones Medicinæ practicæ ad auditorum potissimum usus in epitomen redactæ & evulgatæ, *in*-8°, Amstelodami, 1767, 2 l. 10 f.

Haller (Albert) Operum anatomici Argumenti Minorum tomus secundus, pars prima ad Generationem, *in*-4°, Lausannæ, 1767. 12 l.

Ejud. Elementa Physiologiæ, tomus sextus, septimus & Octavus, 3 vol. *in*-4°, 1764, 1765 & 1766, 34 l.



TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1768.

EXTRAIT.

Conjectures sur l'Electricité médicale, avec des Recherches sur la Colique métallique; par J. J. GARDANE, Censeur royal, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Médecin de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même Ville & de celle de Nancy, avec cette épigraphe :

Per mezzo di tali irritazioni si promovono dall' arte nostra nel corpo umano salutari mutazioni. SAVERIO MANETTI Annotaz, &c.

A Paris, chez la veuve d'Houry, 1768, *in*-12.

IL est peu de phénomenes dans la nature, dont la découverte ait paru mériter autant l'attention des Physiciens, que l'électri-

cité. L'attraction & la répulsion que les corps électrisés exercent, les feux qui s'en échappent, l'odeur particuliere qui les accompagne, & sur-tout l'impression vive que le principe électrique, quel qu'il soit, fait sur les corps animés qui éprouvent son action, semblent indiquer un agent puissant, & peut-être universel ; du moins il paroissoit assez naturel de se promettre qu'il seroit capable de produire des changemens très-marqués sur l'économie animale, sur-tout depuis qu'on eut découvert la commotion violente qu'il faisoit éprouver, dans certaines ciconstances, aux êtres de cette classe. C'est d'après ces vues, que plusieurs Médecins ont tenté de l'appliquer à la cure de certaines maladies rebelles. Les succès que quelques-uns d'entr'eux avoient eus, sembloient devoir exciter leurs Confreres à faire de nouveaux efforts pour perfectionner ce moyen curatif, ou du moins pour déterminer les cas où on pouvoit l'appliquer avec avantage, & ceux où il étoit sans effet ; mais quelques essais infructueux paroissent l'avoir fait abandonner entiérement ; on a été même jusqu'à révoquer en doute les cures qu'on disoit avoir été opérées par son moyen. M. Gardane, notre Confrere, ayant été assez heureux pour guérir, par le moyen de l'électricité, un homme devenu paralytique à la suite d'une colique

ſaturnine, a cru devoir réveiller l'attention du public ſur ce nouveau ſecours. Pour cet effet, après avoir donné l'hiſtoire de la cure qu'il a opérée, il a recueilli les différentes obſervations dont il a pu avoir connoiſſance, & en a déduit les cas où il imagine qu'on pourroit tenter le même moyen avec quelque apparence de ſuccès; &, comme c'eſt principalement dans la paralyſie qui ſuccede à la colique produite par le plomb, qu'il croit que l'application peut en être le plus avantageuſe, il a ſaiſi cette occaſion pour juſtifier les Médecins de Paris du reproche que M. de Haën leur a fait d'avoir méconnu cette maladie, & démontrer que leur méthode curative eſt préférable à celle du Médecin de Vienne. Mettons nos Lecteurs en état de juger par eux-mêmes du mérite de ſon ouvrage, en leur préſentant un précis de ſes vues.

Notre Auteur donne d'abord une hiſtoire abrégée des tentatives qui furent faites, dans les commencemens, pour appliquer l'électricité à la médecine. Les Inſtituteurs de la médecine électrique, convaincus que certains enduits augmentoient la force de l'électricité, crurent pouvoir, par cette même voie, en modifier également les effets, & trouver un moyen d'introduire dans le corps humain les médicamens ſans l'impreſſion déſagréable qu'ils font ordinairement ſur le

palais. De nouvelles recherches, faites avec ſoin en France, en Suede, en Angleterre, n'ayant point répondu aux promeſſes de ces Phyſiciens, on perdit toute eſpérance. M. Gardane ne regrette point les globes purgatifs, ſudorifiques, anti-apoplectiques, &c. mais il croit qu'on eût pu tirer un meilleur parti de l'électricité. On ne révoque point en doute que l'électriſation n'ait procuré aux perſonnes qu'on y a ſoumiſes, des larmoiemens, des ſalivations, des ſueurs, des diarrhées, l'écoulement des mois, le flux des hémorrhoïdes: n'eſt-on pas en droit d'en conclure que les purgatifs qui, par défaut d'énergie, ou par la petiteſſe de la doſe, n'auroient fait aucune ſenſation, ſecondés par l'électricité, produiroient une évacuation ſuffiſante? L'avantage de cette pratique ne ſeroit point à mépriſer dans les hyſtériques & les hypocondriaques. On ſait qu'un purgatif ordinaire les dérange le plus ſouvent: cependant il eſt eſſentiel qu'ils aient le ventre libre; un moyen de les purger, en les amuſant, en les détournant, par la variété des objets, de celui qui fixe leur imagination, & fait le principal ſymptôme de leur maladie, ſeroit, ſans doute, précieux. Notre Auteur penſe auſſi qu'on pourroit appliquer l'électricité avec avantage pour la cure de certaines hydropiſies; il la croit très-propre à réſoudre

de légeres obſtructions, à rendre aux vaiſſeaux le jeu qu'ils ſemblent ne pouvoir reprendre d'eux-mêmes, enfin à faire couler les eaux autrement que par la paracentheſe, ſur-tout ſi on emploie, en même-tems, des remèdes qui concourent aux mêmes vues. Il penſe également que l'électricité feroit très-propre à favoriſer l'action des emménagogues, ſur-tout des préparations ferrugineuſes, qu'on ſait, par leur nature métallique, être très-propres à ſe charger de l'agent électrique, & à en augmenter les effets. L'électricité appliquée conjointement avec les remedes ſudorifiques antimoniaux, lui paroiſſent promettre un ſecours plus efficace contre la goutte, que tous ceux qu'on a propoſés juſqu'ici. Enfin une foule d'expériences ſemblent démontrer que ce moyen eſt un de ceux qui réuſſit le mieux dans les douleurs de rhumatiſme, dans les tremblemens, & ſur-tout dans certaines eſpeces de paralyſie. Les ſuccès annoncés par MM. Jallabert, de Sauvages, Quelzmann, Linné, Lecat, ne permettent pas de le révoquer en doute : l'obſervation de M. Gardane, que nous allons rapporter, confirme ſuffiſamment tout ce qu'ils ont publié à ce ſujet.

» Guillaume le Monnier, ſurnommé
» *François*, Plombier de ſon métier, ayant
» eu quatorze fois la colique des Plombiers,

» demeura trois ans paralytique de ses deux
» extrêmités supérieures ; il avoit ses bras
» & ses mains pendantes dans l'état du relâ-
» chement le plus complet. Dans cette triste
» situation il prit les bains aromatiques :
» châque jour, on le frottoit plusieurs fois
» avec les onguens huileux ; on lui donnoit
» un bouillon avec les plantes ameres, & le
» sel volatil de vipere ; il étoit purgé une
» fois par semaine. Ce traitement, com-
» mencé la deuxieme année de sa paralysie,
» fut continué pendant trois mois consécu-
» tifs, après quoi on lui conseilla de s'ex-
» poser à l'ardeur du soleil ; ce qu'il fit
» encore le même espace de tems : alors
» n'ayant aucun succès de ces remedes, il
» eut de nouveau recours aux huileux,
» & continua ainsi ces linimens pendant
» deux mois ; ils parurent produire quelque
» effet : les bras reprirent un peu de force ;
» son avant-bras se plia, & fit angle avec
» cette premiere partie : il en fut de même
» de ses poignets, & ses doigts devinrent
» crochus. Il se forma sur le dos de chaque
» main une grosseur dure, assez semblable,
» pour la forme & le volume, à la moitié
» d'un œuf de poule, partagé par son grand
» axe. Ce dernier symptôme disparut, en
» partie, au bout de cinq mois que le ma-
» lade eut frotté ses grosseurs avec l'huile de
» briques ; mais il restoit encore une portion

» de ces ganglions calleux ; & , malgré ces
» ſuccès, amenés plus par le tems que par
» les remedes, le Monnier ne pouvoit rien
» ſoutenir : il remuoit ſes bras avec beau-
» coup de peine, & avoit les extrêmités
» ſupérieures d'une maigreur conſidérable. «
Tel étoit l'état de ce paralytique, lorſque M. Gardane commença à l'électriſer. Nous nous contenterons de rapporter les principales circonſtances de ſon traitement, ſans copier le Journal que notre Auteur en donne.

Il électriſa cet homme, chaque jour, pendant une heure, pendant laquelle il lui faiſoit ſubir cinq fois la commotion ; &, dans les intervalles, il faiſoit tirer de fortes étincelles de preſque tous les points des membres paralyſés. A chaque commotion, ſes mains s'ouvroient : dès le troiſieme jour, il parut empoigner plus facilement la bouteille ; le quatrieme, il remua ſes doigts, & porta ſon bras avec aſſurance vers la bouche & ſur ſa tête ; ce qu'il n'avoit pu faire juſqu'alors. Le huitieme, le mouvement de ſes doigts devint plus manifeſte ; ſes forces augmenterent au point qu'après l'électriſation il fut en état de lever d'une ſeule main un fauteuil qui peſoit 15 ou 18 livres : en un mot, il fut radicalement guéri au bout de vingt jours d'électriſation ; & depuis il a été en état de traîner un petit chariot de déménagement, qu'on lui donna pour gagner ſa

vie, ayant renoncé à ſon premier métier, par la crainte d'une rechute. L'électricité produiſit ſur cet homme les effets généraux qu'elle a coutume de produire : à la fin de chaque électriſation, on ſentoit un battement plus fort des arteres temporales ; le pouls du malade étoit plus fréquent ; ſon viſage paroiſſoit rouge & enflé, comme dans les perſonnes menacées d'apoplexie : en même-tems ſes yeux ſe troubloient ; ſouvent on l'a vu touſſer, &, par quatre fois, il a été dévoyé : le reſte du tems, ſon ventre a toujours été libre ; il étoit rare qu'il ne fût pas en moiteur à la fin de l'expérience, & que ſes urines ne coulaſſent pas. Après avoir été électriſé, & ſur-tout pendant la nuit, il ſentoit des picotemens, des agitations qui l'empêchoient de dormir ; mais le phénomene le plus remarquable eſt un flux hémorrhoïdal qui ſurvint à la fin des dernieres électriſations.

Notre Auteur obſerve que, dans le nombre de malades attaqués de tremblemens & de paralyſies à la ſuite de coliques métalliques que M. de Haën a guéries par le moyen de l'électricité, pluſieurs avoient fait uſage des eaux thermales ſulfureuſes de Bade : on les avoit frottés auparavant avec des linimens huileux aromatiques ; on leur avoit appliqué des ventouſes, tous moyens capables d'ébranler les nerfs, d'augmenter

les effets de l'électricité, &, par conséquent, d'en assurer le succès; d'où il se croit fondé à conclure que c'est en partie à ces préparations beaucoup trop négligées que le Médecin de Vienne doit ses cures. Un autre exemple, fourni par l'événement le moins attendu, lui semble prouver combien il est avantageux pour obtenir tous les avantages qu'on a lieu de se promettre de l'électricité, de combiner les remedes, tant extérieurs qu'intérieurs, avec l'action du fluide électrique. Un homme, paralytique depuis vingt ans, fut frappé de la foudre: les effets du tonnerre, en tout semblables à ceux de la commotion électrique, lui rendirent l'usage de ses membres, qu'il croyoit perdus pour jamais. Il est bon d'observer que ce malade prenoit, dans ce tems, les eaux ferrugineuses de Tumbridge. Notre Auteur présume que le fer, contenu pour lors dans son individu, attira sur lui le tonnerre, ou du moins que ce minéral en modifia les effets, au point de les faire tourner à l'avantage de ce perclus. Il conjecture aussi que les animaux ne s'électrisent si facilement, qu'à raison du principe ferrugineux qui est contenu dans leurs liqueurs; d'où il conclut que la force de l'électricité doit augmenter en raison des parties métalliques introduites dans le corps de l'animal, en conséquence il croit qu'il faut désormais

préparer les paralytiques qu'on veut électriser, avec des eaux minérales naturelles ou artificielles, martiales ou sulfureuses.

M. Gardane croit trouver, dans la nature & le traitement de la colique métallique, de nouvelles preuves de l'utilité de l'électricité. Nous ne le suivrons pas dans la description qu'il donne de cette maladie; nous nous contenterons d'observer qu'elle est tracée d'après la nature elle-même; mais nous croyons devoir rapporter ce qu'il dit sur la maniere d'agir du plomb, qu'il regarde, avec Henckel, presque comme la seule cause capable de la produire. » Le plomb, » sous la forme de chaux plus ou moins » parfaite, est reconnu pour un puissant » dessicatif: mêlé avec l'huile, il l'épaissit » & la rend siccative; il opere le même » effet sur les mucilagineux..... Une » fois introduites dans les premieres voies » & dans celles de la respiration, ses mo» lécules épaissiront là mucosité qui suinte » des parois de ces deux cavités; mais » leurs effets sur la derniere ne seront » pas aussi sensibles que dans le bas-ven» tre, parce qu'il est démontré que ce » muqueux peut s'épaissir jusqu'à un certain » point, sans gêner ni sans interrompre la » respiration..... L'air qui s'introduit dans » les intestins, a le tems d'y séjourner & de » s'y corrompre; & les molécules métalli-

» ques, pénétrant, ſoit avec ce même air,
» ſoit avec les alimens, s'y dépoſent & pro-
» duiſent par leur ſéjour leurs triſtes effets
» ſur les parois du canal inteſtinal. « Il con-
firme cette théorie par l'effet que les molé-
cules de plomb, volatiliſées dans les atteliers
où l'on traite ce métal en grand, dans ceux
où l'on broie les couleurs qui en ſont compo-
ſées, ont coutume de produire ſur ceux qui
y ſéjournent. » La ſéchereſſe s'empare du
» nez & de la gorge : ceux qui y ſont expo-
» ſés, ſentent une ardeur cuiſante dans le
» fond du palais ; ils ne crachent & ne mou-
» chent le plus ſouvent que des matieres
» épaiſſes : les amygdales & la luette ſont
» douloureuſes, ſeches, ſans élancement,
» ſans fievre : à cela ſe joint un mal de tête
» qui n'eſt que gravatif ; l'action des molé-
» cules métalliques ſur les membres amene
» le tremblement ; & bientôt le plomb s'em-
» parant des premieres voies, les inteſtins
» deviennent plus ſenſibles ; ils ſerrent de
» plus en plus les excrémens déjà durcis ; ils
» en augmentent la conſiſtance, & ſont ainſi
» eux-mêmes, par ces étranglemens, la
» cauſe ſecondaire de la compreſſion qui
» en réſulte : de cette compreſſion vient la
» douleur, qui n'eſt ni aiguë, ni lancinante,
» mais ſourde, profonde, & telle qu'on
» l'éprouve par-tout ailleurs, par une cauſe
» comprimante quelconque. Les parties ne

» peuvent guere rester dans cet état, sans
» que la stupeur ne s'ensuive; aussi ne man-
» que-t-elle pas de survenir. Les douleurs,
» qui s'étendent jusqu'aux membres, déjà
» disposées à l'engourdissement, ne tardent
» pas de produire sur eux cet effet : ce sont
» de véritables crampes, auxquelles succede
» insensiblement la paralysie. «

De cette théorie & de la description de la colique métallique, M. Gardane conclut qu'on doit nécessairement recourir aux remedes les plus efficaces pour chasser un ennemi aussi dangereux; & c'est ce qu'on ne peut obtenir que par le moyen des émétiques & des purgatifs les plus forts, en un mot, par la méthode qu'on suit dans l'Hôpital de la Charité à Paris, telle qu'elle a été décrite par M. Dubois. Mais il n'est pas moins important de connoître une méthode prophylactique, capable de mettre ceux que la nécessité expose aux émanations si nuisibles du plomb, à l'abri de ses impressions. Notre Auteur adopte celle qui a été proposée par M. de Haën : elle consiste à manger, le matin, avant de se mettre à l'ouvrage, du lard avec du pain bis, & même d'en faire usage dans les repas : on retire le même avantage du lait proposé par Paracelse. Notre Auteur recommande même à ceux qui travaillent les métaux, de se mettre au lait pour toute nourriture.

Il résulte de tout ce qui précede, que la paralysie, qui succede à la colique métallique, ne sauroit dépendre d'une affection primitive du cerveau, & qu'elle est encore moins le produit d'une inflammation des tuniques de la moëlle épiniere. Les nerfs, dans cet état d'atonie, paroissent affectés d'une compression trop continuée, qui les a paralysés, peut-être même par l'épaississement de la lymphe qui sert à leur lubrification. Les secousses données par l'électricité, en atténuant cette lymphe nervale épaissie, en agitant fortement le systême nerveux relâché, & ouvrant tous les couloirs engoués par la viscosité des fluides excrémentitiels, sur-tout en entretenant la liberté du ventre, ne peuvent être que du plus grand secours; &, puisque le fer, pris intérieurement, est salutaire à l'homme, puisqu'il augmente singuliérement l'électricité, notre Auteur en conclut que tout doit porter à combiner l'action électrique avec celle des martiaux.

Ce n'est pas seulement dans la paralysie qui succede à la colique, que M. Gardane pense qu'on doit recourir à l'électricité; il voudroit encore qu'on électrisât les malades attaqués de la colique, dans les jours d'intervalle qu'on met entre l'exhibition des remedes évacuans : il se fonde sur les effets que cet agent a produits sur son malade, &

dit qu'ils étoient les mêmes que ceux qu'on ſe propoſe d'obtenir dans le traitement de cette colique, c'eſt-à-dire l'écoulement d'urine, la liberté du ventre, les ſueurs, le flux des hémorrhoïdes.

Le rapport de l'effet extérieur des étincelles électriques avec celui de l'urtication, a fait penſer à notre Auteur que ce moyen trop négligé pourroit être employé avec ſuccès, dans les cas de paralyſie, pour leſquels les Auteurs les plus anciens & les plus accrédités l'ont recommandé : il a eu lieu lui-même de s'aſſurer de ſon efficacité ſur une Payſane de ſoixante dix ans, qui venoit de tomber en apoplexie, lorſqu'on la porta dans un Hôpital dont il étoit le Médecin. Rappellée à elle-même par les remedes généraux, elle reſta paralytique de tout le côté gauche. Les remedes, tant internes qu'externes, lui ayant paru ſans effet, il ſe détermina à faire battre les membres paralyſés avec des orties. Les premieres urtications furent peu ſenſibles, & n'eurent pas de grands ſuccès. Dans la ſuite, elles promirent davantage : les muſcles fléchiſſeurs ſe contracterent ; on vit le bras, l'avant-bras & le poignet ſe plier, &c. La malade ne guérit cependant point ; elle eut une ſeconde attaque d'apoplexie, cauſée par ſon intempérance, qui l'emporta. En recommandant cette pratique, notre Auteur

obſerve qu'il ne faut pas la pouſſer trop loin : la rougeur éryſipélateuſe eſt le ſigne auquel il faut en ſuſpendre l'uſage : ſi l'on continuoit, ce qui ne faiſoit qu'un éryſipele ſimple, ſe change en éryſipele boutonneux : la partie s'engorge, ſe tuméfie & ſuppure.

M. Gardane termine ſes Conjectures par des obſervations en faveur de la médecine électrique : elles ſont nombreuſes, & plus que ſuffiſantes pour juſtifier l'idée avantageuſe qu'il paroît en avoir conçue. Il ne diſſimule pas que l'action électrique, ſi ſecourable en tant d'occaſions, n'a pas toujours également réuſſi : pluſieurs fois elle n'a produit aucun ſoulagement remarquable : quelques électriſés ont ſenti des douleurs après cette épreuve ; & on en a vu périr d'apoplexie ; mais cet effet funeſte eſt des plus rares ; & on ne l'a jamais obſervé, tant qu'on a ſu modérer les électriſations : il conſeille donc d'y procéder avec précaution, c'eſt-à-dire en ne donnant aux malades que des commotions légeres, à des heures éloignées de celles de leurs repas, & partagées entre pluſieurs perſonnes ; en travaillant à procurer la diſſipation du fluide électrique, ce qu'on obtient en évitant de ſe ſervir de gâteau : l'incommodité de cet expédient le lui fit abandonner dans l'électriſation de ſon paralytique ; & il ne s'apperçut pas que cela nuisît au ſuccès de ſon

opération. Il croit encore qu'il eſt dangereux d'électriſer les femmes enceintes, les gens dont la poitrine eſt délicate, ceux qui ſont d'un tempérament chaud & bilieux : ſi l'on veut recourir à ce moyen pour ces ſortes de perſonnes, on doit donc y procéder avec le plus grand ménagement & la circonſpection la plus grande, afin de ne pas nuire, au lieu de ſoulager.

Le but des *Recherches ſur la Colique métallique*, que notre Auteur a inſérées à la ſuite de ſes *Conjectures ſur l'Electricité*, ſont, comme nous l'avons dit, de démontrer combien la méthode qu'on ſuit dans l'Hôpital de la Charité des hommes de Paris, pour le traitement de cette colique, l'emporte ſur celle à laquelle M. de Haën a cru devoir donner la préférence, & qui conſiſte à faire uſage des ſaignées, des cataplaſmes, des relâchans, des lavemens huileux, des minoratifs, des boiſſons adouciſſantes, en un mot, de tous les ſecours qu'on a coutume de mettre en uſage pour combattre les maladies inflammatoires. Après avoir répondu au reproche que le Médecin de Vienne a cru pouvoir faire aux Médecins de cet Hôpital, d'avoir confondu cette maladie avec quelque affection d'un autre genre, mais dont les ſymptômes étoient à-peu-près ſemblables, & à quelques autres encore moins fondés, notre Auteur oppoſe au petit nombre de malades que M. de

Haën dit avoir traités, un relevé des registres de l'Hôpital de la Charité depuis le mois de Janvier 1755 jusqu'à la fin du mois de Juin 1767. Il résulte de ce relevé, dans lequel il a indiqué exactement la profession de chaque malade, le jour de son entrée & le jour de sa sortie de l'Hôpital, ou celui de sa mort; que, dans l'espace de douze années, on a traité, dans cette maison, 1353 malades, sur lesquels il n'en est mort que 64, c'est-à-dire 1 sur 21; au lieu que, dans la derniere liste publiée par M. de Haën, de 9 il en a perdu 3.

Pour confirmer de plus en plus la théorie qu'il avoit établie dans ses *Conjectures sur l'Electricité médicale*, notre Auteur fait observer que de ce nombre de malades il y en avoit à peine une douzaine qui ne fussent pas Peintres, Plombiers, ou de quelqu'autre profession qui les exposoit à l'action du plomb; & on peut raisonnablement soupçonner que ce petit nombre avoit bu des vins falsifiés : d'où il conclut que c'est au plomb, plutôt qu'à tout autre minéral, qu'il faut attribuer cette maladie. Les anciens, en effet, ne redoutoient que le plomb, auquel ils attribuoient une qualité froide & siccative. C'est d'après cette idée que tous ceux qui ont parlé des effets du plomb, ont assez bien décrit la maladie qui fait l'objet de cet article; & la méthode qu'ils em-

ployoient pour combattre les effets de ce poison, ne differe point de celle que les Médecins de Paris ont généralement adoptée; c'est ce que notre Auteur prouve très-bien dans la Notice qu'il donne des principaux Auteurs qui ont écrit sur la colique des Peintres, depuis Hippocrate jusqu'au 15e siecle, à laquelle nous croyons devoir renvoyer nos Lecteurs : ils y trouveront des recherches curieuses, & des observations très-intéressantes; en un mot, cet ouvrage ne peut que faire honneur à son Auteur, par les vues utiles dont il l'a rempli.

OBSERVATIONS

Sur la Colique hépatique; par M. MARTEAU, Docteur en médecine, aggrégé au College des Médecins d'Amiens.

Rien n'est si commun que la colique hépatique dans cette Capitale & dans la partie de notre Province qui confine à la haute Normandie. Je l'ai souvent observée à Aumale, & dans le voisinage. Quelles causes en accuser? Toutes celles qui sont capables d'épaissir la bile, & de lui concilier une consistance résineuse qui l'arrête dans ses canaux excréteurs, & les engorge. L'eau-de-vie, dont l'usage est familier aux Picards, & les

cidres ſouvent mal cuvés, verts, aigres ou durs, ſont des boiſſons ſur le compte deſquelles on eſt ſouvent en droit de rejetter tout le déſordre; mais elles ne ſont pas toujours l'unique cauſe qu'on doive accuſer. L'excès de l'appétit, ſi rare chez les grands buveurs, produit également chez les grands mangeurs cet épaiſſiſſement réſineux de la bile, & j'en ai vu plus d'un exemple : l'abus du café au lait pourroit encore être rangé parmi les cauſes médiates de la colique hépatique.

Le diagnoſtic de cette maladie n'eſt pas toujours facile à ſaiſir : on la confond quelquefois avec la néphrétique, & bien plus ſouvent avec la colique d'eſtomac, ou avec l'indigeſtion, parce que les ſignes qui la manifeſtent ne ſont point décidément pathognomoniques, & lui ſont communs avec ces maladies. Cependant l'habitude apprend à les diſtinguer : des douleurs aiguës, qui s'étendent de l'hypocondre droit à la région épigaſtrique; des nauſées, des vomiſſemens, des rots, des vents, des urines bilieuſes, ſafranées, ou couleur de leſſive, donnent des ſoupçons légitimes. Mais, quand les urines ſont entiérement ſupprimées, comme il arrive quelquefois, ne ſera-t-il pas naturel de ſuſpecter la néphrétique? L'embarras ne dure pas long-tems; l'ictere & la couleur

blanche, ou grise, des excrémens ne tardent pas à dissiper les nuages.

La fievre accompagne souvent cet état : quand elle précede la colique hépatique, elle est opiniâtre & continue; quand elle lui succede, elle se termine en peu de jours.

Cette maladie se termine quelquefois par les seules forces de la nature, ou par le secours de très-peu de remedes; mais elle est sujete à retour, à de plus ou moins longs intervalles; &, comme le foie ne souffre jamais plus de pression que quand l'estomac est plein, c'est souvent après le repas que se fait l'invasion de cette maladie. C'est aussi par cette raison que la plupart des malades n'accusent que l'indigestion, la foiblesse de l'estomac, &c. & négligent les secours qu'ils pourroient tirer de la médecine. Cependant la bile s'épaissit de jour en jour, devient concrete, s'arrête dans ses tuyaux excréteurs, s'y durcit & s'identifie, pour ainsi dire, avec eux, ou se forme en calcul dans la vésicule du fiel. Ces symptômes primitifs en entraînent bientôt d'autres à leur suite; les vomiques du foie, les spasmes, les fievres continues ou intermittentes anomales, la tympanite, les hydropisies de la poitrine, du bas-ventre, ou de la peau. Le Médecin consulté vient trop tard, & souvent il ne lui reste que la triste satisfaction d'établir un

pronoſtic auſſi certain que malheureux, & de reconnoître l'impuiſſance de l'art, quand les maux ſont portés à leur comble.

Ire OBSERVATION. Un homme, fort & robuſte, âgé d'environ 43 ans, portoit, depuis long-tems, une dartre vive preſqu'univerſelle. Tous les étés, les bains & le petit-lait tempéroient l'acrimonie des humeurs; mais le défaut d'un régime exact en effaçoit bientôt les bons effets. Ce malade ne ſe levoit le plus ſouvent qu'à midi, employoit le reſte du jour à un travail forcé; ſe livroit, le ſoir, au plaiſir de la table, & ſe trouvoit la tête aſſez forte pour ſabler deux à trois bouteilles de vin. Il étoit aſſez ordinaire qu'il ne ſe mît au lit que ſur les deux heures; mais ſouvent les inquiétudes & le mal-être que produiſoit l'effervefcence du vin, le forçoient d'en ſortir: ce n'étoit que vers les cinq à ſix heures du matin qu'il pouvoit commencer à goûter les douceurs du repos.

Une ſupériorité de mérite peu commune l'avoit, depuis deux ans, élevé à un poſte éminent, qui demandoit un homme tout entier. Jaloux de remplir ſes devoirs, il négligea les ſecours des remedes ordinaires; mais, quoiqu'entraîné par le torrent des affaires, il ne changea rien à un genre de vie que la ſurcharge des occupations rendoit encore plus préjudiciable à ſa ſanté. Le concours de deux cauſes ſi puiſſantes, dont

l'activité n'étoit croisée par aucun remede, pouvoit-il manquer de l'altérer ? Il essuya une barre douloureuse à la région épigastrique, & une diminution soudaine des urines qui paroissoient briquetées ; il eut le teint & les yeux jaunes : peu de jours après il éprouva un gonflement subit au scrotum. Son Chirurgien lui fit prendre des bouillons amers. La jaunisse disparut. Il appliqua des fomentations alumineuses : l'hydrocele ne céda pas. Il étoit, depuis un mois, en cet état ; il prit enfin le parti d'appeller des Médecins. Je le vis en consultation avec MM. Gauchain & d'Esmeri, mes collegues. Nous trouvâmes de la fievre, une ascite très-décidée, l'œdeme des jambes, des cuisses & des reins ; l'hydrocele par infiltration, très-peu d'urine, & presque toute en sédiment épais & briqueté ; l'amaigrissement des parties supérieures, l'insomnie, & tout le corps couvert de larges plaques d'une dartre seche & écailleuse.

Nous ne doutâmes point qu'il n'y eût embarras au foie ; nous sentions, en même-tems, qu'il étoit en phlogose. Notre premiere indication fut de la rabattre, en tirant, à deux fois, au bras douze onces de sang couëneux. Nous portâmes ensuite nos vues vers l'engorgement du foie, dont nous ne pouvions douter, quoique le volume de l'épanchement interceptât le tact ; mais il

falloit,

falloit en même-tems s'occuper sérieusement du soin de rétablir le cours des urines. Le symptôme consécutif devenoit plus urgent que la maladie principale. Il étoit impossible qu'elles demeurassent long-tems interceptées, sans amener les désordres les plus irremédiables. Nous nous proposâmes de satisfaire à cette double indication, en associant les diurétiques aux fondans. Les poudres de scille & d'arum, āā *gr. xij*, furent chaque jour partagées en trois prises, par-dessus chacune desquelles nous prescrivîmes quatre onces d'un mêlange des sucs épurés de cresson de fontaine, cerfeuil, pariétaire, vert de raves, & cochléaria, avec vingt cloportes écrasés vifs, pour chaque dose. Dès le second jour la fievre tomba; les urines furent abondantes, citrines & naturelles. L'état déplorable du foie ne permit pas à ses premiers succès de se soutenir. La petite quantité des urines fit bientôt évanouir tout espoir, & renaître les accidens. Le malade fut purgé avec la manne, la gomme-gutte, & la décoction de la seconde écorce de sureau. Ce remede opéra doucement, vuida des sérosités, & ne diminua rien de la somme des maux.

Un Médecin de réputation fut consulté. Il conseilla pour chaque jour la boisson de quatre livres de petit-lait, aiguisé de deux scrupules de terre foliée du tartre. J'avois

proposé des mouchetures aux malléoles. Il leur préféra l'application d'un large emplâtre véficatoire à chaque jambe, & renforcé par l'afperfion d'un demi-gros de poudre de cantharides. J'avoue que j'eus peine à adopter cette méthode : quel mal n'alloit pas faire l'abondance d'une boiffon qui n'avoit pas d'iffue ? Le malade d'ailleurs fe déterminoit à peine à avaler même quelques gorgées de bouillon. Quant aux véficatoires, ma répugnance étoit fondée fur la crainte de la gangrene (*a*) ; & l'autorité de Boerhaave, qui confeille les épifpaftiques (*b*), ne pouvoit me raffurer, quand je confidérois le monftrueux gonflement des jambes, & par conféquent la perte totale du reffort des folides en ces parties. Je crus devoir du moins faire quelques repréfentations fur ces deux points importans ; on perfévéra : j'oubliai

(a) *Veficatoria autem locis prædictis applicari folita, calorem naturalem jam fermè aquis obrutum, deficientibus item fpiritibus animalibus, omninò extinguunt, & gangrænam (plus fatis in hoc cafu familiarem), fæpenumerò invitant.* SYDENH. *Tract. de Hydrop.*

(b) *Laudabo maximè veterem Ægyptiorum methodum ad eliciendas aquas abfque corporis perturbatione, fcilicet, ut ad utraque crura bina vel terna epifpaftica de cantharidibus applicentur, cuticulam aperiant, teneantur diù aperta, ut aqua liberè exftillare queat.* BOERHAAVE, *Confult. medicæ, pag.* 368, *Parif.* 1750.

mes craintes. Le ton tranchant & décisif d'un Médecin du premier ordre sembloit imposer la nécessité de se conformer à ses vues : il regardoit comme inutile tout remede qui n'attaquoit pas le mal dans son principe, & il ne voyoit qu'un lavage de petit-lait capable de débarrasser le foie. Il jugeoit des mouchetures insuffisantes pour dissiper l'infiltration du tissu cellulaire, & il n'y avoit qu'*un emplâtre épispastique volumineux* qui pût satisfaire à cette indication. Il redoutoit douze grains de scille en substance, distribués en trois prises ; mais il y substituoit trois onces de vin scillitique, c'est-à-dire l'infusion de vingt-sept grains de scille. Il ne me restoit d'autre parti que d'être le docile exécuteur des ordonnances d'un Maître de l'art. Je pressai le malade ; mais j'éprouvai de sa part les oppositions les plus fortes. Pendant une absence que j'avois faite, on avoit administré une once de vin scillitique : elle avoit produit des irritations & des vomissemens cruels. Ce début n'encourageoit pas un malade qui craignoit la douleur. Le possesseur d'un prétendu spécifique détermina plus aisément sa confiance. Que peuvent coûter aux empyriques les promesses les plus fastueuses ? La poudre hydragogue de celui-ci fut administrée clandestinement : on nous en fit l'aveu peu d'heures après, & nous laissâmes le malade.

Le draſtique entraîna près de huit livres de ſérosités, & l'on n'en fut pas mieux. Une ſeconde priſe, deux jours après, donna les tranchées les plus atroces, n'entraîna que des glaires, & laiſſa dans le canal alimentaire une impreſſion douloureuſe de criſpation & d'érétiſme. Le malade excédé rappella ſes Médecins. On revint aux ſucs épurés des plantes apéritives, & on y ajouta le petit-lait. Sur ces entrefaites, la nature, qui trouvoit trop de réſiſtance du côté des reins, ſe fraya de nouvelles iſſues pour ſe débarraſſer de l'excès de ſérosités dont elle ſe trouvoit plus que jamais accablée. Une dartre à la cuiſſe droite fournit un ſuintement très-abondant. Cet écoulement & des fomentations aromatiques camphrées diſſiperent en peu de jours l'hydrocele, & ramollirent l'œdeme des extrêmités inférieures. Cet événement rendoit inutile l'application des véſicatoires; mais la ſuppreſſion preſqu'entiere des urines avoit tellement rempli la capacité de l'*abdomen*, qu'il parut urgent de faire la ponction. On tira vingt-quatre livres d'eau, & nous imaginions avoir tout épuiſé. Après l'opération nous ſubſtituâmes le bandage de corps au bandage feneſtré de Monro. Le malade ſe trouvoit bien. Sur les onze heures du ſoir il tomba en apoplexie, & mourut trente heures après l'attaque.

Je dois observer ici que, la veille de la mort, j'apperçus que le bandage de corps serroit trop le ventre, quoique le Chirurgien l'eût appliqué assez lâche. Quelle pouvoit être la cause de ce phénomene? Sans doute la raréfaction de l'air intérieur. Je détachai les épingles, & aussi-tôt il se fit une explosion par l'expansion brusque des tégumens de l'*abdomen:* il nous parut aussi météorisé que dans la tympanite la plus invétérée.

Le cadavre fut ouvert par M. Palyart, Chirurgien du malade, en présence de MM. Gauchain pere & fils, & d'Esmeri, mes confreres.

1° Le tronc & les extrêmités inférieures étoient couverts de larges dartres écailleuses.

2° La dartre qui s'étoit excoriée à la cuisse droite, & qui avoit fourni l'abondant suintement de sérosités, étoit gangréneuse. Cet accident justifioit la légitimité de nos craintes, quand il avoit été question du vésicatoire.

3° Les tégumens du tronc & des extrêmités étoient encore infiltrés, malgré l'abondance & la continuité de l'écoulement pendant huit à dix jours.

4° Le scrotum, dont l'enflure étoit dissipée, étoit d'un violet noir, & la verge encore tortuée & enfiltrée paroissoit livide.

5° L'anti-tupie nous ayant averti qu'il

restoit encore des eaux épanchées, un coup de trocar porté au côté gauche du ventre, laissa d'abord échapper beaucoup d'air avec bruit & sifflement : il fut suivi de douze livres au moins d'eau d'un jaune orangé.

6° L'ouverture du ventre nous présenta l'estomac & les intestins boursoufflés d'air, & parsemés de quelques taches violetes, sur-tout le colon.

Nous examinâmes tout le canal intestinal, dans la persuasion que la pointe du trocar pouvoit avoir rencontré quelque intestin, & fourni issue à l'air, qui s'est ensuite échappé par l'ouverture de la paracenthese. L'examen le plus attentif ne nous laissa rien appercevoir. Comment donc cet air se trouvoit-il contenu dans le sac du péritoine? Se seroit-il engendré par la fermentation putride du reste des eaux épanchées? Elles n'avoient pas encore assez de fétidité pour le soupçonner. Il est plus vraisemblable que cet air s'est introduit, lors de la premiere ponction, au moment où l'on avoit lâché le bandage de Monro, pour y substituer le bandage de corps.

7° Le grand & le petit épiploon étoient obstrués en différens endroits.

8° Toute la surface du foie, dure, squirrheuse, raccornie & diminuée de volume, confirma mes conjectures sur l'obstruction de ce viscere, dans le tems où le volume

des eaux, interceptant le tact, n'offroit que des signes rationnels & conjecturals. Toute la surface étoit parsemée de tubercules si nombreux, qu'à peine auroit-on trouvé à placer un grain de chenevi entre deux. Ces mamelons tuberculeux étoient vergetés de taches blanchâtres, ainsi que les interstices qui les séparoient : leur volume étoit depuis la grosseur d'un noyau d'aveline jusqu'à celle d'une petite lentille. La substance du parenchyme, dure sous le scalpel, étoit comme plâtreuse, marbrée de jaune, & ne donnoit pas une goutte de sang : on appercevoit la bile durcie, figée comme de la résine, & identifiée avec ses canaux.

9° Cependant les deux principales branches de la veine-porte étoient libres; aussi le malade n'avoit-il jamais eu d'attaque d'hémorrhoïdes, excepté un léger flux hémorrhoïdal, de peu de durée, dans le cours de sa maladie : encore a-t-on cru depuis appercevoir que ce sang couloit de la crépature d'un petit vaisseau variqueux aux bourses.

10° La rate raccourcie étoit ronde, mais saine.

11° La vésicule contenoit peu d'une bile naturelle.

12° Les reins étoient d'un tiers plus volumineux que dans l'état naturel, le droit surtout, & portoient quelques taches de lividité.

13° Le cœur n'offrit rien de remarquable, non plus que la vessie urinaire, que nous trouvâmes saine, flasque & vuide.

14° Il n'y avoit point d'épanchement dans les cavités de la poitrine, mais les poumons étoient échymosés, & le lobe gauche presqu'entiérement adhérent à la plevre. Je ne pus l'en séparer qu'avec violence. Ce vice organique rend raison d'une petite toux seche dont le malade étoit travaillé depuis très-long-tems.

Le tems nous manqua pour faire l'ouverture du crâne : elle auroit mis à découvert les désordres que l'apoplexie avoit produits dans le cerveau.

Des vices si considérables ne pouvoient manquer d'éluder la force des remedes les mieux indiqués & le plus sagement administrés. Il n'y a pas d'apparence que, même dès le tems de l'invasion de la colique hépatique, il eût été possible d'y apporter des secours efficaces. Le mal avoit jetté de trop profondes racines ; il avoit sourdement & depuis long-tems commencé à miner le principe de la vie. La putréfaction du foie n'étoit pas l'ouvrage de quelques mois : il auroit peut-être été moins impossible de sauver le malade de l'observation suivante.

Nota. *Nous avons réservé pour le Journal prochain la suite de ce Mémoire.*

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Sur l'Usage de l'Appendice vermiforme du Cœcum ; par M. HERLIN, *Démonstrateur d'anatomie au Port de Brest.*

Les Anatomistes se sont attachés de tout tems à déterminer l'usage des parties qu'ils décrivoient, & à en démontrer le mécanisme. Quoiqu'ils aient réussi à nous satisfaire sur une infinité d'objets intéressans, dont la médecine a profité, il faut cependant convenir qu'ils n'ont pas encore tout découvert, & qu'il est des parties dont l'usage est peu connu. Tout ce qu'on a dit sur l'usage de l'appendice du cœcum ne rendant pas raison des changemens & des variétés auxquelles cette partie est sujete, & ne s'accordant guere avec l'arrangement ou le jeu des organes auxquels ce corps paroît destiné, ne pourroit-on pas avancer qu'on n'a pas tout-à-fait rencontré à en déterminer la véritable destination ? Etayé de l'observation, je vais tâcher de le faire ; ce qu'il en résultera, si j'ai rencontré, paroîtra sans doute peu intéressant ; mais il importe toujours de savoir ce qui est, ne fût-ce que pour satisfaire notre curiosité.

De tous les ſentimens qui ont été propoſés ſur l'uſage de l'appendice du cœcum, il n'y a que celui qui lui aſſigne la propriété d'être le réſervoir d'une humeur muqueuſe, qui doit s'écouler continuellement dans le cœcum pour lubréfier cet inteſtin, & le mettre à l'abri de l'acrimonie des matieres qui y ſéjournent, qui ait quelque choſe de vrai, & qui ſoit préſenté d'une maniere à mériter attention; mais il eſt bien loin de remplir l'idée qu'on doit ſe faire de l'utilité de cette partie, comme je le ferai bientôt voir. Dire avec quelques Anatomiſtes que l'appendice du cœcum n'eſt plus conſidérable dans le fœtus que dans l'adulte, que par la diſtenſion que cette partie éprouve de la part du *mucus*, retenu dans ſa cavité par la préſence du *mœconium*, c'eſt haſarder une opinion que l'inſpection de la partie dément, puiſqu'on ne la trouve pas plus ſenſiblement chargée de cette mucoſité dans le premier âge que dans l'adulte, & qu'on obſerve, au contraire, que ce petit inteſtin eſt d'autant plus diminué que les perſonnes ſur leſquelles on l'examine ont été plus ou moins ſujetes à la conſtipation & aux coliques ſtercorales. Mais un autre objet ſur lequel les Anatomiſtes ont paſſé, & qui mérite attention, c'eſt que le cul-de-ſac du cœcum eſt à peine marqué dans le

fœtus, & qu'il augmente plus ou moins avec l'âge, & gagne ordinairement en proportion de ce que l'appendice, en se développant, perd en longueur; sans doute parce que ce changement se faisant insensiblement pendant tout le cours de la vie, il étoit difficile d'en être frappé. L'ouverture du cadavre de quelques Matelots, morts d'une espece de colique connue sous le nom de *colique seche*, m'ouvrit les yeux sur cet objet : je trouvai l'appendice du cœcum, dans deux de ces sujets, presqu'entiérement effacée; le cœcum & le colon énormément dilatés, & remplis d'une quantité de matieres endurcies, & de beaucoup d'air raréfié (*a*). Les tuniques de l'in-

(*a*) M. Antoine Petit, mon maître, à qui j'avois fait part de ces observations & des réflexions auxquelles elles m'ont conduit, m'assura avoir trouvé, à l'ouverture d'une personne morte d'une colique spasmodique, le colon & le cœcum dans le même état que dans les deux cas que je viens de citer : l'appendice avoit disparu. M. Delatoison, Chirurgien des Gardes marine & du pavillon, a ouvert en 1734, en présence de plusieurs gens de l'art, le Domestidue d'un Capitaine de vaisseaux, mort d'une colique que l'on traitoit de *passion iliaque*, & auquel on avoit fait avaler trois balles de gros calibre: il les trouva nichées toutes trois dans l'appendice du cœcum, & accompagnées de beaucoup de matieres, qui avoient dilaté cette partie au point qu'elle ressembloit, à quelque chose près, au reste de l'intestin.

testin colon étoient extraordinairement amincies, les cellules avoient disparu, & les brides ligamenteuses étoient à peine sensibles, tandis que celles du cœcum, qui lui sont continues, & les tuniques du cul-de-sac, ne paroissoient qu'avoir très-peu perdu de leur épaisseur ordinaire.

Ces particularités fixant mon attention, la disposition des parties se présenta à mon esprit; j'ai cru y voir non-seulement l'explication des phénomenes que le cœcum & son appendice m'avoient présentés dans l'état de maladie, mais encore la raison de toutes les variétés qui s'apperçoivent naturellement dans la disposition de cet organe, de façon à pouvoir en déterminer d'une maniere plus complete le véritable usage.

Pour concevoir la chose, il suffit de jetter un coup d'œil sur l'attitude que garde l'homme, & d'avoir présent à l'esprit la disposition du cœcum & du colon; on sentira bientôt que les matieres retenues dans le cœcum ne peuvent en sortir pour passer dans l'arc du colon, qu'en s'élevant considérablement contre leur propre poids, & que les puissances en état d'agir sur elles ne peuvent avoir d'effet qu'en les pressant latéralement; d'où il doit résulter que la tendance des matieres se trouvant partagée, une partie de leur effort viendra nécessaire-

ment ſe perdre dans le fond du cœcum : là elles trouvent un point d'appui animé, qui réagit ſur elles avec d'autant plus d'avantage, que le cœcum eſt fixé & retenu par des ligamens, & qu'il ne peut échapper à la force qui appuie perpendiculairement la colonne ſtercorale ſur ſon fond : ce jeu continuel & néceſſaire aux vues de la nature, & qui tend ſans ceſſe à dilater & à allonger le fond du cœcum, l'auroit bientôt aminci & crevé, ſi la nature ne s'étoit pas précautionnée contre ce déſordre, par une méchanique auſſi ſimple qu'admirable, en ſoutenant le fond de cet inteſtin, de façon que les trois bandes ligamento-muſculeuſes, qui viennent le rétrécir, forment avec lui l'appendice, & préſentent à l'effort des matieres une partie qui, cédant peu-à-peu, ſe développe inſenſiblement, & prévient, en fourniſſant à l'augmentation du cœcum, l'amenciſſement de ſes tuniques, & peut-être, dans certains cas, la rupture de cet inteſtin, en conſervant cependant toujours par cet arrangement, aux trois bandes ligamento-muſculeuſes, poſées ſuivant la longueur de cette partie, une force égale, durable, & qui n'eût bientôt plus été la même, ſi ces bandes ligamenteuſes, au lieu de rétrécir l'inteſtin, & d'être placées ſuivant ſa longueur, n'euſſent fait que le traverſer & en ſoutenir le fond. C'eſt auſſi pour ménager

cette fonction, & dans la vue de la rendre aussi solide que durable, que la nature a jetté un peu de côté le rétrécissement du cœcum : la pesanteur des matieres en agit moins directement sur cette partie ; le développement s'en fait avec un peu plus de difficulté, & avec une lenteur dont on sent aisément l'avantage. Il est bien vrai qu'il se filtre, dans l'appendice, de la mucosité ; & par conséquent on doit regarder comme un des usages de cette partie de fournir une matiere capable de lubréfier le cœcum, mais qui, en même-tems, est très-propre à s'opposer efficacement au recollement des parois de ce petit intestin qu'on peut regarder comme une pierre d'attente.

Le recoquillement & les plis ménagés de cette partie, qui sont d'autant plus considérables que l'appendice paroît élevée plus favorablement pour verser la liqueur qui s'y filtre dans le cœcum, ont été faits pour ménager l'écoulement trop prompt de la mucosité, dont la présence dans l'appendice est nécessaire à la conservation de son état.

D'après toutes ces vues économiques sur l'usage de l'appendice vermiforme, il est facile d'en déduire toutes les variétés naturelles ou accidentelles qu'a pu présenter cette partie dans les différens sujets & dans tous les âges. Pourquoi, par exemple, lorsque l'appendice répond directement au fond du

cœcum, on la trouve plus groſſe & moins recoquillée? Pourquoi, dans le progrès de l'âge, cette partie ſe trouve plus courte que dans les ſujets où l'appendice étoit placée de côté, & que, dans ce dernier cas, lorſque l'appendice eſt beaucoup rétrécie & très-longue, on ne laiſſe pas que de trouver, dans le progrès de l'âge, le cœcum vaſte, mais ayant ſes tuniques très-amincies? On explique auſſi aiſément pourquoi les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans, ont l'appendice courte, & le cul-de-ſac du cœcum très-prolongé : en un mot, il n'y a aucun des phénomenes, dont j'ai fait mention plus haut, qui ne puiſſe ſe prêter à mon explication, & confirmer en même-tems l'uſage que j'ai cru devoir aſſigner à l'inteſtin vermiforme.

LETTRE

A M. GERARD, *Docteur en médecine de la Société royale d'agriculture d'Alençon, au ſujet de l'Ouverture du cadavre d'un Enfant d'un mois, dont le procès-verbal eſt inſéré dans le Journal d'Avril dernier, pag. 334. Par M.* VETILLART, *Docteur en médecine au Mans.*

MONSIEUR & CHER CONFRERE,

Le portrait que vous faites d'une mere infortunée, qui a perdu ſix enfans à l'âge d'un

mois ou à-peu-près, est on ne peut plus intéressant. *Non moins vertueuse qu'aimable, cette dame réunit aux charmes de la figure cette sensibilité d'ame qui va au cœur.* Le mien seroit affecté bien plus agréablement, mon cher confrere, si mes réflexions, secondées de votre zele & de vos lumieres, pouvoient contribuer à conserver à la société des enfans qui, nés d'une si digne mere, ne pourroient manquer d'en faire l'honneur & les délices : je vous communique ces réflexions par la voie du Journal, dans la vue de les rendre utiles à plusieurs familles affligées du même malheur que M. & madame Turpin.

» Cette aimable & tendre mere, persuadée que tout autre lait que le sien n'est point analogue aux principes constitutifs de ses enfans, s'est décidée à nourrir de son propre lait le premier enfant qu'elle aura, malgré la répugnance qu'elle en a conçue, & qui n'est uniquement fondée que sur la délicatesse de son tempérament......... Cette dame n'auroit point de reproches à se faire pour avoir différé à prendre ce parti, si elle avoit pu vaincre plutôt la résistance de son mari. «

Une telle résolution, Monsieur, est digne d'un bon cœur, tel que celui que vous avez dépeint; mais, si la cause est autre que le défaut d'analogie du lait, le parti projeté,

loin de procurer l'effet qu'on s'en promet, peut devenir dangereux à la mere & à l'enfant : d'après votre procès-verbal, consultons la raison & l'expérience.

On a pris, dites-vous, Monsieur, *toutes les précautions pour donner à ces enfans les meilleures nourrices qu'on a pu choisir.* Est-il vraisemblable, dans le nombre de six nourrices scrupuleusement choisies, sur-tout les dernieres, qu'il ne s'en soit pas trouvé une dont le lait ait eu plus ou moins d'analogie avec les principes constitutifs de l'un des six enfans ? Peut-on croire que ce défaut d'analogie s'est trouvé dans toutes les nourrices, précisément au même degré, pour faire périr chacun des enfans dans le même espace de tems, & avec les mêmes symptômes ? Je crois que la raison ne peut admettre une telle prétention ; & de plus cette disproportion n'auroit point été une cause suffisante de l'altération mentionnée dans votre procès-verbal : *la membrane interne de l'estomac, altérée dans sa couleur ; le diaphragme flétri dans les endroits attenans l'estomac ; les lobes du poumon tachetés de noir.*

Ces symptômes de gangrene, précédés de marasme, n'ont pu être produits par un aliment aussi doux qu'est le lait de femme, sur-tout quand quelqu'un de l'art n'a rien négligé pour le choix de la nourrice. La

bouillie claire & légere, dont on a été obligé de sustenter les enfans dans les derniers jours, n'a pas été plus capable de produire cet effet (a) : en supposant même que l'estomac des enfans n'ait pu la supporter, il n'en est pas fait mention dans le procès-verbal ; mais l'état de l'estomac indique assez que ses fonctions ont dû être altérées ; que l'état de marasme a dû être accompagné de dévoiement : les enfans même ont pu rejetter le lait par caillots ; mais le lait de la mere & toute autre nourriture auroient-ils été mieux digérés ?

Si les malheurs consécutifs de M. & de Mme Turpin ont été produits par une cause étrangere aux alimens, ainsi que je me crois en droit de l'assurer, le lait de la mere

(a) Je ne compte pas certainement approuver l'usage de la bouillie ; je crois cet aliment fort malsain pour un estomac foible & délicat, tel que celui d'un enfant ; mais il n'est pas vraisemblable que cette nourriture, quoique mauvaise en soi, ait été capable de produire les effets énoncés au procès-verbal. Comme on ne peut espérer que du tems de détruire un préjugé si pernicieux à l'enfance, & qu'il est presque impossible d'empêcher les nourrices d'alimenter les enfans avec cette espece de colle, les parens doivent avoir l'attention de fournir aux nourrices de la farine cuite au four & réduite en poudre : la bouillie que l'on en fait est moins mal-saine, si l'on a l'attention de la faire claire & légere.

n'obviera point à cette caufe (*a*), après tant & de fi rudes épreuves : les moindres cris, le moindre dépériffement de l'enfant feroient envifager à cette mere fenfible un nouveau malheur prêt à l'accabler ; fon lait, altéré par le chagrin, par l'inquiétude, peut-être par le défaut de fommeil, deviendroit de jour en jour plus âcre & plus préjudiciable que celui d'une nourrice étrangere, & conféquemment plus capable d'accélérer les funeftes fymptômes mentionnés. Le parti généreux que projetent M. & M[me] Turpin mérite qu'on leur épargne l'excès de la douleur, qui en feroit tout le fruit, fans que les jours de l'enfant fuffent prolongés : ceux de la mere, dont vous nous annoncez le tempérament delicat, pourroient fouffrir d'une auffi rude épreuve.

La bonne conftitution des enfans, lors de la naiffance, ne nous permet pas de chercher au fein de la mere, ni d'attribuer à la délicateffe de fon tempérament la caufe de fa douleur : fi elle eût éprouvé, pendant la

(*a*) Il faut une circonftance telle que celle en queftion pour détourner une mere à donner à fon enfant une nourriture que la nature a produite pour lui ; mais les meilleurs préceptes font fufceptibles d'exceptions : il faut fe dépouiller de tout préjugé, fi l'on veut découvrir & fuivre le parti le plus avantageux.

grossesse, des maladies, des chutes, ou autres accidens, ces accidens seroient-ils arrivés à toutes les grossesses ? Nous les auriez-vous laissés ignorer ? Les enfans auroient-ils été bien vivans lors de la naissance ? Auroient-ils été gras & potelés, &c. ?

La raison & l'expérience me font appercevoir, dans le travail de l'accouchement & dans ses suites, plusieurs causes meurtrieres pour beaucoup d'enfans : je crois que l'on n'y fait point assez d'attention : ces causes pourroient-elles avoir influé sur la mort des enfans de madame Turpin ? C'est ce que nous allons examiner.

Le travail de l'accouchement consiste dans la contraction des muscles du bas-ventre, du diaphragme & de la matrice ; cette contraction tend à expulser, par l'orifice de la matrice, qui se dilate peu-à-peu, l'enfant contenu dans ce viscere. L'enfant, pendant ce travail douloureux pour la mere, ce dont toutes les femmes ne nous laissent point douter ; l'enfant, dis-je, obligé de souffrir de toutes parts toutes les forces des muscles susdits réunis contre lui, se trouve dans un état de mal-aise & de souffrance encore plus considérable que sa mere, eu égard à sa délicatesse. J'avoue que les membranes remplies d'eau empêchent que cette compression ne soit im-

médiate, & qu'elles épargnent beaucoup de douleurs à l'enfant; mais, pour peu que ces eaux s'évacuent auparavant sa sortie, toute la contraction des muscles agit immédiatement sur lui : son corps frêle & délicat en est plus ou moins contus, selon que cette compression immédiate dure plus ou moins; la contusion diminuant le ressort ou l'action organique des vaisseaux extérieurs, le sang doit refluer d'autant à l'intérieur, quelquefois le col de l'enfant se trouve entouré du cordon, d'autres fois il reste engagé à l'orifice de la matrice : dans ces deux circonstances, il est évident que la compression sur les vaisseaux du col empêche, ou du moins gêne considérablement le retour du sang de la tête. Cette gêne, ou cette interception du sang, peut encore reconnoître d'autres causes : la situation de l'enfant suffit pour y donner lieu, s'il présente la tête; il sera peut être resté huit ou neuf jours dans cette situation, c'est-à-dire la tête en bas; cet intervalle est assez ordinaire depuis la culbute jusqu'à l'accouchement. Dans cette situation, que l'on peut dire contre nature par rapport à l'enfant, puisque ce n'est point celle qu'il a tenue depuis qu'il est conçu, puisque ce n'est point celle qu'il doit tenir après la naissance; dans cette situation, dis-je, le

retour du ſang du cerveau vers le cœur eſt plus difficile, puiſqu'il ſe fait contre ſon propre poids. Conſidérons le travail de l'accouchement, & nous trouverons encore une autre raiſon qui augmente cette difficulté de circulation. La tête de l'enfant trouve de la réſiſtance, & du côté des os du baſſin, & du côté de l'orifice de la matrice, qui ne ſe prête que peu-à-peu à ſa ſortie ; de l'autre côté, le baſſin de l'enfant & tout le tronc ſont pouſſés fortement par l'action de tous les muſcles du bas-ventre, du diaphragme, ſur-tout par les fibres circulaires du fond de la matrice, contre le point de réſiſtance ; le col ſe trouve la partie moyenne entre la force compreſſive & l'obſtacle ; les épaules ſont forcées de ſe rapprocher de la tête autant qu'elles le peuvent faire : dans cette ſituation, le col eſt fortement comprimé ; en faut-il plus pour gêner conſidérablemunt le retour du ſang du cerveau ? La tête eſt elle-même tellement comprimée, qu'elle s'allonge, & que l'on trouve quelquefois les os du crâne dejettés les uns par-deſſus les autres.

Mille périls, ainſi qu'on le voit, aſſiegent l'enfant, menacent ſes jours, même avant ſa naiſſance : à peine ſorti de ſa priſon, il eſt aſſailli par de nouveaux dangers ; il ne peut manifeſter ſon mal-être, les douleurs

qu'il vient d'éprouver, & celles qu'il reſſent que par ſes cris : auſſi ne les épargne-t-il pas ; d'un élément il paſſe ſubitement dans un autre ; de la chaleur il paſſe au froid ; ſes poumons ſe chargent d'air, de ſang ; enfin, dans un clin d'œil, une auſſi frêle machine éprouve la plus vive révolution dont ſon être ſoit ſuſceptible. Comment un ſi grand nombre peuvent-ils réſiſter à tant de périls qui précedent & qui accompagnent la naiſſance ? C'eſt ce qui doit exciter notre étonnement & notre admiration, loin d'être ſurpris d'en voir quelques-uns en être la victime.

La difficulté du retoûr du ſang du cerveau, ſa ſtagnation, qui a diſtendu les vaiſſeaux outre meſure, l'épanchement du ſang par la ruptute des quelqnes petits vaiſſeaux, ou l'épanchement de l'humeur lymphatique à travers les pores des vaiſſeaux diſtendus, le dépôt en conſéquence de cette humeur ſanguine ou lymphatique dans les ventricules du cerveau, ſur la tente du cervelet ; voilà, je penſe, ce qui a pu donner lieu à la mort des ſix enfans de madame Turpin. En admettant cette cauſe, on peut rendre raiſon des ſymptômes qui ont précédés la mort, & de ceux que l'ouverture a préſentés.

D'abord, en admettant ce dépôt dans le

cerveau, il a fallu à-peu-près le même tems pour produire le même effet chez tous les enfans ; la fievre lente, le maraſme, la léſion des fonctions naturelles ſont la ſuite & l'effet des dépôts intérieurs. Ce que l'on a remarqué chez les enfans en queſtion, il eſt certains ſymptômes particuliers à la capicité, & même aux viſceres ſur leſquels ces dépôts ont lieu ; ceux de la poitrine ſe manifeſtent par la toux, par l'oppreſſion, &c. ; ceux du cerveau, ſouvent par des convulſions, par la paralyſie de telle ou telle partie, ſelon que les nerfs de telle ou telle partie ſe trouvent comprimés par l'humeur épanchée. Si la branche moyenne de la cinquieme paire de nerfs, qui fournit les nerfs maxiliaires, ſe trouve dans ce cas, la difficulté de la maſtication doit en être l'effet ; par conſéquent les enfans de madame Turpin, affectés de ce mal, ne pouvoient faire que de vains efforts pour tetter leurs nourrices.

La gangrene eſt produite par l'abolition de l'action organique des vaiſſeaux : cette action organique dépend de la régularité de l'influx des eſprits vers les parties ; ce cours, ou cet influx des eſprits, s'il eſt gêné, & même intercepté dès ſon origine, ne peut plus être régulier : le cerveau étant le ſiege du mal, il

il n'eſt donc pas étonnant que l'on ait trouvé telle ou telle partie gangrénée.

Pour confirmer mon opinion, Monſieur, j'avoue qu'il auroit fallu que l'ouverture de la tête eût été faite : je regrette véritablement cette omiſſion, perſuadé que vous y auriez trouvé la premiere cauſe des autres déſordres, que l'on ne peut regarder que comme ſymptomatiques.

On me demandera peut-être ce qui a pu donner lieu à cet épanchement, à ce dépôt. C'eſt à vous, mon cher Confrere, c'eſt à l'Accoucheur de madame Turpin à examiner, de concert avec cette dame, & à rappeller les différentes circonſtances de ſes accouchemens. Les enfans ſont-ils reſtés longtems au paſſage? Les couches ont-elles été ſeches? Le cordon ne s'eſt-il point trouvé entourer le col de l'enfant? Les eaux ſe ſont-elles évacuées avant la ſortie de l'enfant? Le travail a-t-il été long? L'extérieur de l'enfant, au moment de la naiſſance & les jours ſuivans, a-t-il paru bouffi, comme vergeté & rempli d'échymoſes? Le viſage ſur-tout a-t-il paru gonflé, les yeux rouges & enflammés? Quelques-unes de ces circonſtances, & même toutes réunies, n'auroient point empêché les enfans d'être gras & potelés; on auroit même pu dire qu'il n'eſt pas arrivé d'accidens dans les couches

de madame Turpin, attendu que jufqu'ici l'on n'a pas fait aflez d'attention à ces fortes d'accidens, à moins qu'ils ne fuffent portés à un degré confidérable.

La raifon autorife mon fentiment, puifqu'il eft favorable à l'explication des accidens qui ont précédé & accompagné la mort des enfans en queftion; l'expérience le confirme : j'ai trouvé, dans plufieurs enfans morts à-peu-près à cet âge & de même façon, le dépôt fur le cerveau, d'une matiere tantôt fanguine, quelquefois lymphatique : fi le préjugé contre les ouvertures n'étoit pas auffi répandu, les occafions ne feroient que trop fréquentes de convertir en certitude l'opinion que je viens d'établir.

D'après ces principes, Monfieur, quand j'ai lieu de foupçonner quelques-unes des caufes meurtrieres mentionnées, ou que j'apperçois quelques-uns des fymptômes qui peuvent feulement exciter des foupçons; quand les enfans naiffent de parens qui en ont perdu plufieurs dans le premier âge, je fais pratiquer un remede très-fimple, qui a trop conftamment réuffi, pour en attribuer l'effet au hazard.

Je recommande à l'Accoucheur ou à la Sage-femme de ne ferrer la ligature du cordon ombilical qu'après avoir laiffé couler par cette partie coupée, deux onces de fang

ou environ : cette petite ſaignée établit l'équilibre dans la circulation, & paroît capable de prévenir les accidens les plus graves, en empêchant la diſtenſion des vaiſſeaux, les engorgemens, les ruptures & les dépôts qui en ſont la ſuite. Si la rupture de quelque vaiſſeau conſidérable s'étoit faite dans le cerveau pendant le travail, il eſt vrai que ce moyen pourroit être inſuffiſant; mais, à cet âge, on n'en pourroit pas employer de plus efficace, à moins que la force des enfans ne permît de pratiquer encore ce qui ſuit.

Comme il n'eſt qu'un moment pour pratiquer la ſaignée par le cordon (*a*), quand on n'en a pas profité, & que je m'apperçois de quelques-uns des ſymptômes énoncés, lors même que l'enfant eſt déjà attaqué de mouvemens convulſifs, je fais appliquer avec ſuccès des ſang-ſues aux tempes & aux jugulaires, au nombre de quatre ou de ſix, ſelon les forces de l'enfant & l'intenſité du mal.

Il faut faire prendre, pendant trois ou quatre jours, une infuſion de vulnéraires,

(*a*) Comme on ne doit point ſe parer des découvertes d'autrui, je déclare que ce moyen m'a été indiqué par M. Ant. Petit, Docteur-Régent & Démonſtrateur à Paris, dont je m'applaudis tous les jours d'avoir ſuivi & de mettre en pratique les leçons.

y ajouter, les premieres vingt-quatre heures, du vin & du ſucre; donner, dans l'intervalle, quelques cuillerées de ſyrop de fleurs de pêcher ou de chicorée composé, afin d'accélérer l'évacuation du *mœconium:* il faut que l'enfant ne tette qu'après cette évacuation, c'eſt-à-dire, pour le plutôt, vingt-quatre heures après ſa naiſſance. Notre prudente & ſage mere la nature fait remonter le lait dans le ſein de la mere, au tems où il eſt néceſſaire que l'enfant en faſſe uſage, & ce n'eſt, pour l'ordinaire, que le 3e jour: ſi l'on fait tetter l'enfant avant que ce *mœconium* ſoit évacué, le lait ſe caille dans ſon foible eſtomac: cette mauvaiſe humeur paſſe elle-même dans le ſang, & en nourriture; ce qui conſtitue de mauvais fondemens à ce petit édifice, & devient la ſource de beaucoup de maux: le premier âge ſuffit à peine pour en débarraſſer entiérement.

Dans le choix que madame Turpin fera d'une nourrice, il faut qu'elle ait attention de préférer, toutes choſes égales d'ailleurs, celle qui auroit le lait le plus nouveau.

Beaucoup de parens, dans ma province, ne pouvoient élever d'enfans: ils périſſoient tous dans les premiers mois. J'ai fait pratiquer les moyens indiqués à ceux qui ſont nés depuis; ce qui a réuſſi au point que, s'il

en eſt mort quelques-uns d'eux, c'a été à un âge plus avancé, & avec des ſymptômes différens de ceux qui avoient enlevé leurs freres ou leurs ſœurs.

Si ces moyens ont le ſuccès que je déſire, Monſieur & cher Confrere, M. & Mme Turpin vous en feront redevables par l'intérêt que vous avez ſu inſinuer à vos lecteurs, dans l'expoſé de votre procès-verbal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je ſouſſigné GILBERT THIBAULT DES BOIS, Maître en chirurgie au Mans, certifie avoir pratiqué, par le conſeil de M. VETILLARD, les moyens propoſés dans le Mémoire ci-deſſus, toutes les fois que les circonſtances détaillées ont paru l'exiger, & qu'ils m'ont tellement réuſſi que j'en crois la pratique eſſentielle.

Signé THIBAULT DES BOIS.

Je ſouſſignée Sage-femme au Mans, certifie avoir employé, avec beaucoup de ſuccès, la méthode indiquée au préſent Mémoire. (*a*)

Signée veuve TRONCHET.

(*a*) M. des Bois & madame veuve Tronchet ſont les plus employés pour l'art des accouchemens dans la ville & aux environs du Mans.



RÉPONSE

De M. ROBIN, Maître en chirurgie à Paris, au Mémoire de M. GALINIER, inséré dans le Journal de médecine du mois de Juillet dernier, qui doute avoir eu le ligament de la rotule rompu.

Je loue la délicateſſe de M. Galinier de ne m'avoir point nommé dans ſon Mémoire ; & j'y aurois fait une réponſe anonyme, ſi j'euſſe penſé qu'il eût été de la bienſéance de ne pas ſe faire connoître, quand il ne s'agit que de défendre la vérité : c'en eſt une que j'ai à développer : c'eſt pourquoi je ne crais pas de le faire.

Si M. Galinier ſe fût donné la peine de me demander quels ont été les ſignes qui m'ont manifeſté la rupture du ligament de ſa rotule, & de m'engager à les lui mettre par écrit, avant de faire paroître ſon Mémoire, il auroit évité les reproches que je ſuis en droit de lui faire, d'avoir omis les principales circonſtances qui ont accompagné ſa chute, & les ſymptômes qui en ont été les effets.

Mes moyens, ſuivant M. Galinier, ſe réduiſent à trois chefs ; » ſavoir, les cir» conſtances qui ont accompagné & ſuivi

» la chute, la dépreſſion ou plutôt le
» vuide que j'ai ſenti entre la rotule & la
» tubéroſité du tibia, & enfin le témoignage
» de MM. *Louis* & *Sabatier*, qui ne m'ont
» point contredit. « Cela eſt vrai ; mais le détail de ces trois moyens n'étant pas conforme à ce qui a été obſervé, tant au moment de l'accident que pendant la cure, je penſe qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de les rappeller les uns après les autres, afin d'en faire appercevoir les différences. Je commencerai par le premier moyen, qui conſiſte à expliquer comment eſt arrivée la chute, & ce qui s'en eſt ſuivi.

M. Galinier, le ſoir, en traverſant un paſſage qu'il croit être de plein-pied, rencontre deux marches à deſcendre ; ſon talon du pied gauche frappe d'aplomb le pavé qui ſe trouve au-deſſous d'elles ; auſſitôt il ſent un craquement au genou du même côté, & tombe, dans le même inſtant, aſſis ſur ſa jambe, de maniere que ſon talon gauche touche la feſſe, & que ſa jambe droite ſe trouve tendue horizontalement devant lui. Il veut eſſayer de ſe relever ſeul, mais c'eſt en vain, quoiqu'il ait auparavant retiré, à l'aide de ſes mains, ſa jambe de deſſous lui. Deux perſonnes qui paſſent le relevent ; & étant debout, ſa jambe ſe fléchit involontairement, & il ne peut, en

aucune maniere, se soutenir dessus. Ne pouvant donc faire un seul pas, il prend le parti de se faire sortir de ce lieu à reculons, pour que sa jambe, qui a une disposition naturelle à se fléchir, reste toujours tendue. Etant sorti, il se fait amener une brouette pour se rendre chez lui; mais, pour s'y placer, il éprouve une impuissance absolue de soulever sa jambe; ce qui lui suggere un moyen de contre-balancer l'action des muscles fléchisseurs, en attachant à son soulier une corde qu'il tenoit à sa main pour suppléer à l'action des extenseurs. A la faveur de cet expédient, que l'instinct seul indiquoit, il soutient sa jambe, & le voilà chez lui.

On m'appelle pour lui donner du secours; je le trouve assis sur une chaise, ayant sa jambe placée sur un tabouret, tenant encore à sa main la corde qu'il avoit attachée à son pied pour porter sa jambe dans les différens mouvemens qu'il vouloit faire. Sans rien changer à sa situation, je touchai la rotule, qui étoit dans sa parfaite intégrité, seulement un peu remontée: entr'elle & la tubérosité du tibia, je sentis un vuide considérable; car on pouvoit y placer aisément deux doigts, tant il étoit profond: de plus, en faisant mouvoir la rotule de droite & de gauche, je sentois qu'elle n'étoit plus retenue au tibia par son liga-

ment ; une petite portion de ce même ligament tenoit encore à la tubérosité ; & de cette tubérosité, en portant le doigt du côté de la rotule, je la soulevois de façon à sentir l'éminence qui sépare les deux fosses articulaires du tibia ; ce qui s'observoit mieux, la jambe étant fléchie, quoique légérement, crainte de briser en totalité les fibres aponévrotiques qui retenoient encore la rotule au tibia, & qui l'empêchoient de remonter aussi haut qu'on se l'imagineroit bien ; mais cependant assez pour sentir qu'elle n'étoit plus retenue par son ligament propre, & qu'elle suivoit les mouvemens que je lui imprimois : je sentois que le vuide augmentoit à proportion que je fléchissois la jambe ; ce qui ne feroit certainement pas arrivé, si le ligament n'eut pas été rompu ; & alors je ne doutai plus que ce ne fût lui qui ne l'eût été par le violent effort que le malade avoit fait en tombant. D'ailleurs, la comparaison des deux genoux ne laissoit aucun doute sur le genre de maladie ; j'en fis faire la différence au malade, qui sentit, comme moi, le vuide qui étoit au-dessous de la rotule, & la facilité que l'on avoit de la porter de droite & de gauche ; phénomenes qui ne s'observoient aucunement à l'autre genou.

D'après un pareil examen, & la tendance naturelle que la jambe avoit de rester

toujours fléchie, joint à l'impuissance que le malade avoit de la soulever, quoique je lui recommandasse de faire ses efforts pour cela, j'eus une certitude que c'étoit la rupture du ligament de la rotule qui constituoit sa maladie : il en fut lui-même convaincu, par le toucher ; & la chose me parut d'autant plus évidente, que les signes les plus décifs, tant sensibles que rationnels, tendoient directement à prouver mon jugement, de la maniere la moins équivoque.

En effet, comment pourroit on rendre raison des phénomenes ci-dessus décrits, si préalablement on n'admet la rupture du ligament de la rotule ? Dira-t-on que » c'est » l'effort extraordinaire qui a détendu les » ressorts, au point de les faire tomber dans » une espece de paralysie momentanée, » comme M. Galinier le prétend ? « De même qu'il dit, pour appuyer cette hypothese, » qu'on a des exemples d'efforts » considérables qui se sont passés dans le » genou, & qui ôtoient, pour le moment, » la puissance de mouvoir la jambe. « Sa supposition auroit quelque valeur, s'il n'y avoit qu'à rendre raison seulement de l'impossibilité de mouvoir la jambe ; mais, comme l'on voit, il y a d'autres phénomenes à expliquer, & qu'il a su taire ; par conséquent il ne peut tirer, en faveur de son opinion, aucun avantage de cette

eſpece de paralyſie momentanée. Il étoit néceſſaire qu'il agît ainſi, pour donner quelque vraiſemblance à ſon hypotheſe; & encore les gens de l'art ne s'y ſeroient pas mépris long-tems, s'ils avoient voulu examiner la choſe ſans partialité. Eſt-il raiſonnable d'avancer, avec M. Galinier, que parce qu'il n'a pas appris que » des ligamens » de la rotule ſe ſoient rompus de chutes » de l'eſpece de la ſienne, & que ſi quel- » que partie de ſon corps devoit être af- » fectée dans ſon accident, c'étoit toute » autre partie que le ligament de la rotule? « L'on ſent bien qu'un pareil raiſonnement ne peut rien contre des ſignes ſi palpables que ceux qui viennent d'être rapportés.

M. Galinier dit que je lui oppoſe » qu'un » cas qui ne s'eſt jamais préſenté, ou que » l'on croira qui n'eſt point arrivé, peut » ſurvenir ou être ſurvenu; mais que cette » eſpece de lieu commun, qui avoit quel- » que valeur dans un fait avéré, ne lui pa- » roiſſoit en avoir aucune dans un qui n'eſt, » ſelon lui, pas même problématique. « Or, l'on voit que le cas dont il eſt queſtion, eſt avéré, & que je ſuis la loi qu'il poſe, qui eſt qu'il eſt plus ſur d'argumenter du fait au poſſible, que du poſſible au fait; ce qui fait voir qu'il eſt tombé dans l'écueil qu'il me reproche.

Second moyen. Il dit » que le vuide

» que j'ai ſenti entre la rotule & la tubé-
» roſité du tibia, exiſtoit ou n'exiſtoit pas;
» que s'il exiſtoit, pourquoi la rotule n'a-
» voit-elle pas changé de place? « Qu'en-
tend-il par ce changement de place de la
rotule? Penſe-t-il qu'elle puiſſe remonter
bien haut? Il ſe tromperoit, puiſque l'on
ſait qu'elle eſt retenue au tibia, indépen-
damment de ſon ligament, par des fibres
qui lui viennent des tendons des deux muſ-
cles vaſtes, & qui vont ſe fixer au bord
ſupérieur & antérieur du tibia, & ſur-tout
encore quand on a ſu les ménager, en évi-
tant de faire faire des flexions inconſidé-
rées, & que je trouvai la rotule un peu
remontée, par conſéquent je ne me ſuis
donc point trompé, mais bien M. Galinier.
Le même M. Galinier admet cependant
une dépreſſion ſur la partie latérale externe
du genou, & dit actuellement » qu'il ne
» s'eſt pas apperçu qu'elle ait porté ſur le
» trajet du ligament qui ſert à attacher la
» rotule au tibia. «

A cela je réponds que c'eſt qu'il veut
bien ne pas s'en reſſouvenir; car il l'a ſen-
tie cette dépreſſion, ou plutôt ce vuide,
& en eſt convenu pendant & long-tems
après ſa chute. Et plus bas il ajoute » que
» ce qui ſembla démontrer d'une maniere

» péremptoire, que le vuide existoit à la
» partie latérale externe du genou, c'est
» que je n'ai pas, dit-il, examiné ou tâté
» son genou, qu'après l'avoir fait mettre au
» lit. « Cela n'est pas exact. Qu'il se rappelle donc que je l'ai trouvé assis sur une chaise, ayant sa jambe sur un tabouret; que je l'ai examiné, & décidé sa maladie dans cette situation, en présence de madame sa mere & de plusieurs autres personnes, avant que de le faire mettre au lit, où j'ai ensuite appliqué l'appareil nécessaire à cette rupture.

Je veux bien attribuer cette omission au trouble que ne manqua pas de lui causer son accident, plutôt qu'à son peu d'amour pour l'exacte vérité.

Il ne seroit pas bien extraordinaire qu'il eût oublié tous ces détails, dont l'énumération fidele me sera d'une grande utilité pour ma justification, ainsi que pour faire voir le défaut de sa mémoire dans cette occasion; il ne seroit, dis-je, pas bien extraordinaire qu'il les eût oubliés, attendu qu'il y a plus d'un an qu'il est parfaitement guéri, & que ce n'est qu'au bout de ce long espace de temps qu'il prend le parti d'exposer ses doutes. S'il en avoit eu de légimes, tant pendant le traitement que long-temps après, auroit-il manqué de me les communiquer? Mais il ne l'a pas fait,

parce qu'il étoit bien persuadé qu'il avoit eu la maladie pour laquelle je l'avois traité.

Ce printems dernier, il me dit, pour la premiere fois, » que quelques personnes lui » disoient qu'il n'avoit point eu le ligament » rompu, « & ne voulut me citer qu'un célébre Médecin (*a*) de cette ville, qui changea d'avis, d'après mon exposé & le témoignage de M. Vieillard, aussi Médecin. On peut voir sa lettre à la fin du Mémoire. J'engageai M. Galinier à paroître avec moi devant lui : il ne voulut jamais y consentir : les choses en sont restées-là jusqu'à ce jour, où il fait paroître ses doutes.

Je reviens aux objections de M. Galinier : il avance qu'il n'est pas bien » merveilleux que j'aie rencontré une espece » de dépression, après avoir fait mettre la » jambe & la cuisse sur un plan horizontal; « mais ce n'est pas une espece de dépression que j'ai sentie; c'est bien véritablement un vuide considérable. Il semble que M. Galinier prenne plaisir à affoiblir la signification des mots, à mesure qu'il s'en sert.

Je sais que sa rotule est très-forte; & c'est par cette raison qu'elle a mieux résisté à l'effort de sa chute; car, sans cette force supérieure, qui n'est pas commune à tous les sujets, elle auroit pu être fracturée par

(*a*) M. Ant. Petit; voyez son Certificat à la fin de ce Mémoire.

préférence au ligament, comme on en a plusieurs exemples.

Je n'ai pas observé qu'elle fût placée plus haut que dans les conformations ordinaires. Si elle est plus haut, il est incontestable que son ligament doit être proportionnément plus grand, toutes choses égales d'ailleurs ; & voilà toute la conséquence qu'on peut en tirer. La dépression que l'on a toujours apperçue à son genou droit, qui n'a point eu d'accident, ne prouve rien, non plus que la facilité que l'on a à sentir la tubérosité pour ainsi dire à nu, puisqu'il est ici question de rupture du ligament, & non pas de la tubérosité. Les deux genoux peuvent bien être égaux à présent ; mais on a fait connoître, il y a un instant, les différences essentielles qu'il y avoit dans le tems de l'accident.

M. Galinier peut-il, sans s'écarter de la vérité, supposer que je n'ai pas senti un vuide proprement dit à son genou, tant en faisant fléchir sa jambe, qu'en la laissant étendue ? Si, comme il ne peut pas le nier, j'ai senti un vuide, ce sera donc, non pas un préjugé favorable à mon sentiment, mais une preuve bien démonstrative, quoiqu'il dise » que cela auroit dû être constaté tout » de suite, en faisant faire à la rotule des » mouvemens latéraux. « Ces mouvemens ont été faits ; & M. Galinier ne s'en ressou-

vient plus, ainsi que de beaucoup d'autres circonstances. Au surplus, des mouvemens latéraux n'étoient pas nécessaires pour constater la rupture du ligament ; il ne falloit que faire remonter la rotule au-delà de ce qu'elle a coutume de faire.

Toutes ces conditions étoient sans doute essentielles, dit-il, » pour s'assurer valablement du fait de la rupture, mais que je » n'en ai observé aucune ; « c'est bientôt dit. Cependant l'on doit voir, ce me semble, que je les ai toutes observées avec beaucoup d'exactitude, par conséquent je puis conclure, 1° que M. Galinier s'est trompé dans son exposé ; 2° qu'il y avoit un vuide, & que ce même vuide est une preuve manifeste de la rupture du ligament.

» Mais quand on supposeroit pour un » moment, dit M. Galinier, que j'aie senti » une véritable dépression, pourroit-on tirer » delà une certitude de la rupture du liga- » ment ? « Il prétend appuyer ses doutes de la comparaison d'une corde à boyau, » qu'il » suppose avoir été allongée jusqu'au degré » le plus voisin de celui qui auroit été né- » cessaire pour qu'elle se rompît ; que, dans » cet état, elle a perdu simplement son » ressort, sans être cassée, & que pour lors » elle n'est plus susceptible de vibration. « Il assimile son ligament à cette corde ainsi détendue. Je ne m'arrêterai pas à faire le

détail de toute sa comparaison : il est aisé d'appercevoir la disparité qu'elle présente ; & pour ce on n'a qu'à se rappeller, 1° le vuide considérable qui s'observoit au bas de la rotule ; 2° la facilité que l'on avoit de la mouvoir sur les parties latérales ; 3° l'impossibilité où l'on étoit de pouvoir tendre le ligament, malgré tous les mouvemens que l'on faisoit faire à la rotule ; 4° le doigt que l'on portoit à l'entrée de l'articulation ; 5° la flexion involontaire de la jambe, &c. &c.

Je n'entreprendrai pas de déterminer les causes physiques qui ont produit la rupture de ce même ligament ; je me contenterai d'avoir exposé fidélement ce qui s'est passé ; je dirai seulement que je pense que le ligament s'est rompu dans l'instant que le malade a senti un craquement au genou, & que la chute sur son talon a été l'effet de la rupture. M. Petit, dans son *Traité des Maladies des Os*, rapporte plusieurs exemples de ruptures de tendons d'Achille, arrivées par une violente contraction des muscles qui forment ce tendon : il est très-possible que la même chose arrive au ligament de la rotule, par la vive contraction des muscles droit antérieur, vaste interne & externe, & du crural : on ne peut pas disconvenir que leur contraction n'ait dû être très-forte, pour modérer, s'il avoit été possible, la chute subite du corps sur le pied gauche. Au surplus, je

laiſſe aux perſonnes de l'art à décider comment s'eſt faite cette rupture. Il me reſte à répondre à quelques queſtions que fait M. Galinier.

1° » Pourquoi lui eſt-il reſté un ganglion » au jambier antérieur ? «

J'ignore qu'il en ait un ; car il ne m'en a pas parlé. Mais s'il en a un, il peut venir de la vive contraction de ce muſcle ; contraction qui a pu produire la diviſion de quelques unes de ſes fibres : delà une certaine quantité de lymphe ſe ſera épanchée, & aura formé le ganglion dont il parle.

2° Pourquoi » n'y a-t-il ni bourrelet ni » ſigne de rupture au ligament ? «

Je nie d'abord qu'il ſoit néceſſaire de ſentir un bourrelet, pour conclure qu'il y a eu rupture au ligament ; en ſecond lieu, M. Galinier, ainſi que ſes partiſans, peuvent-ils aſſurer que, parce qu'ils ne le ſentent point, c'eſt une preuve qu'il n'exiſte pas ? L'épaiſſeur de la peau ne s'oppoſe-t-elle pas à ce qu'on puiſſe le ſentir ?

D'ailleurs le ligament étant entouré d'une grande quantité de graiſſe, & ne pouvant être touché que par ſa face antérieure, il pourroit y avoir un calus, quoiqu'il ne fût pas fort ſenſible. Quant à l'abſence des autres ſignes de rupture, que M. Galinier ne détaille point, elle ne fait que prouver ſa parfaite guériſon ; & les perſonnes judi-

cieuſes & éclairées n'auront pas recours, pour s'aſſurer du fait, à ces ſignes équivoques, devenus tels, tant par la docilité du malade, que par mes ſoins; elles n'y auront, dis-je, pas recours pendant qu'elles en trouveront de certains dans le diagnoſtic que j'ai fait.

3° Pourquoi » n'a-t il rien ſenti au genou durant la maladie? «

C'eſt que la rupture du ligament étoit complete; &, par cette raiſon, il n'y avoit aucune fibre nerveuſe de tiraillée; nouvelle preuve de la rupture: en effet, l'abſence de la douleur dans cette partie eſt une ſuite naturelle de la ſolution complete du ligament.

4° Pourquoi » a-t-il ſouffert le long du » jambier antérieur, de telle ſorte que ce » muſcle avoit des mouvemens convulſifs » qui faiſoient trembler la jambe quand on » la ſoulevoit? «

Les mouvemens convulſifs arrivent toutes les fois qu'un membre eſt dans une ſituation telle que les fibres de quelques-uns des muſcles de cette partie ſe trouvent dans une extenſion long-tems continuée: ajoutons encore à cela le ralentiſſement du cours des liqueurs, produit par la préſence néceſſaire des bandages. La jambe de M. Galinier a été dans ce cas; car elle étoit dans une parfaite extenſion, & auſſi ſous un bandage;

par conſéquent, les fibres des muſcles fléchiſſeurs étoient tiraillées : il en étoit de même des fibres nerveuſes ; delà les mouvemens convulſifs, ou les treſſaillemens, non-ſeulement lorſqu'on ſoulevoit la jambe, mais même ſans la déranger de ſa place ; c'eſt ce que l'on voit arriver, pour l'ordinaire, dans le traitement des fractures.

A l'égard » de la ſenſation déſagréable » qu'il dit avoir reſſentie au jambier anté- » rieur, il ne m'en a jamais parlé. «

Mais ce qui paroît ſans replique, ſuivant M. Galinier, » eſt que, ſi le ligament eût » été rompu, la rotule ne tenant plus à » rien par le bord inférieur, ſeroit remontée » d'une hauteur proportionnée à la force » attractive des muſcles qui s'y attachent. « Cela eſt vrai ; mais j'ai fait voir plus haut pourquoi la rotule ne remontoit pas autant que M. Galinier veut le faire entendre ; j'ai fait voir, en même-tems, qu'elle étoit remontée ; par conſéquent, M. Galinier a tort de dire qu'elle n'étoit point ſortie de l'endroit qu'elle occupe actuellement, ainſi que de conclure que le ligament n'étoit pas rompu, puiſque le contraire a été démontré.

Le troiſieme & dernier moyen conſiſte, ſelon M. Galinier, à me prévaloir de la conſultation de MM. *Louis* & *Sabatier* ; » mais qu'on n'en ſauroit tirer aucun avan-

» tage, parce que, dit-il, ces Meſſieurs » ont vu le malade ſous l'appareil. « La cuiſſe du malade, en effet, étoit ſous l'appareil, mais le ligament étoit découvert lorſque ces Meſſieurs l'ont examiné ; j'avois eu ſoin de relever les courroies du bandage, qui les auroient empêché de ſentir le vuide que formoit la rupture du ligament ; & conſéquemment ils peuvent donc avoir ſenti que le ligament étoit rompu, comme on le verra par leur certificat. Je ne prétends pas vouloir donner plus d'extenſion au témoignage de MM. *Louis* & *Sabatier* qu'il ne doit en avoir ; mais je ne puis ſouffrir que M. Galinier diſe qu'ils ne lui demanderent pas comment il étoit tombé ; & il eſt ſi vrai qu'ils lui firent rendre compte de ſa chute, que M. *Louis* m'interrompit pour le laiſſer parler. Ainſi je penſe que, d'après le détail que M. Galinier fit de ſa chute, joint au diagnoſtic que j'expoſai à ces Meſſieurs, & ce qu'ils ſentirent eux-mêmes ; je penſe, dis-je, qu'ils pouvoient bien prononcer qu'il y avoit rupture au ligament : au ſurplus, des perſonnes auſſi éclairées que ces Meſſieurs, ne décident point qu'une choſe eſt, ſi auparavant elles n'en ſont bien convaincues ; en ſorte qu'il n'y a que la vérité qui puiſſe mériter leur approbation.

Outre cette preuve, j'en ai une autre

bien décisive ; & c'est, sans doute, par cette raison que M. Galinier s'est bien donné de garde d'en faire mention. M. *Lesne*, Maître en chirurgie, a visité & tâté son genou avant l'application du bandage, c'est-à-dire la surveille de la consultation. Ce Maître en chirurgie a senti, comme moi, tous les signes ci-dessus rapportés, & a décidé que la rupture du ligament de la rotule existoit.

M. Galinier révoqueroit il en doute un pareil témoignage ? Diroit-il qu'on ne doit pas y ajouter foi ? Pour lors il pousseroit l'incrédulité à un degré qui ne seroit point excusable. Prétendroit-il avoir mieux vu les choses que nous ?

M. Galinier, pour achever ce qui regarde la consultation, dit » qu'elle ne consista qu'à décider si le bandage qui étoit » appliqué étoit bon, sans s'informer si la » maladie pour laquelle on disoit qu'il étoit » bon existoit ou non. « Ne seroit-ce pas faire tort aux lumieres de Messieurs les consultans, que d'admettre l'idée erronée de M. Galinier ? comme si l'on pouvoit raisonnnablement dire : voilà un remede qui est bon, mais je ne sais pas pour quelle maladie. C'est cependant le ridicule qu'il veut leur supposer.

Le bandage dont se plaint M. Galinier, consistoit, 1° en un circulaire large de quatre travers de doigt, d'un cuir assez solide,

garni d'un bon matelas, le tout recouvert d'une peau de chamois ; à l'une de ſes extrêmités il y avoit trois courroies de fil ; à l'autre trois petites boucles pour les recevoir, & pour le ſerrer toutes les fois qu'il en étoit néceſſaire. Ce circulaire étoit placé à la partie inférieure, c'eſt-à-dire contre le bord ſupérieur de la rotule, & au deſſus des condyles du fémur : ſur ce circulaire étoient attachées trois courroies auſſi matelaſſées ; l'une paſſoit ſur la rotule, les deux autres ſur les parties latérales, & alloient ſe terminer à un ſecond circulaire, placé à la partie inférieure de la jambe ; elles s'y attachoient par le moyen de trois boucles, par leſquelles je faiſois deſcendre, à ma volonté, la rotule, & la maintenois ainſi deſcendue, en ſerrant plus ou moins ces courroies. Le circulaire inférieur étoit fixé dans ſa place, par une courroie qui paſſoit ſous le pied, en forme d'étrier. Ce bandage, quoique fort ſimple, me parut avoir tous les avantages que je déſirois. Sans le déranger, je voyois tout ce qui ſe paſſoit ſur la rotule, & ſur le trajet du ligament.

Il eſt vrai que la peau s'eſt un peu excoriée ſur l'extrêmité du tendon du quadriceps crural, comme elle s'excorie quelquefois par la compreſſion des brayers ; mais j'ai eu ſoin de changer le lieu de com-

preſſion, en mettant deux compreſſes graduées ſur les parties latérales de ce tendon, qui repréſentoit un V, dont la pointe regardoit le bord ſupérieur de la rotule : par ce changement je ménageai la peau, & la compreſſion étoit également propre à favoriſer le rapprochement des deux extrêmités du ligament. Malgré cette précaution, la peau reſta un certain tems ſans ſe cicatriſer. Les gens de l'art ſauront que l'œdeme qui a dû ſurvenir à la peau ſur la fin du traitement, a été la cauſe de cette opiniâtreté ; mais l'excoriation ne pouvoit nullement s'oppoſer à la réunion du ligament, comme M. Galinier veut le faire entendre, puiſqu'elle étoit au-deſſus de la rotule, & que la rupture du ligament ſe trouvoit au-deſſous. Il eſt bon d'obſerver que l'œdeme a été ſur-tout entretenu par l'uſage d'une grande bande placée tout le long de la cuiſſe, pour borner l'action des muſcles extenſeurs, qui auroient pu faire remonter la rotule ſans ſon ſecours.

Pour finir ce qui regarde le traitement, je dirai qu'au bout de trois mois je ſupprimai le bandage, après m'être aſſuré de la réunion du ligament. Je fis faire enſuite les mouvemens néceſſaires pour rétablir la flexion du genou.

Le 10 Juillet 1767 il ſe trouva guéri, & prit le parti d'aller reſpirer l'air de la campagne,

campagne, ayant ſoin de ſe faire accompagner de quelqu'un pour marcher. Il y paſſa environ trois mois ; & après ce tems il reprit ſes exercices ordinaires. Mais pour aller à l'Hôtel des Fermes, où il eſt employé, il ſe ſervit, pendant quelque tems, d'une brouette, & ſe borna enſuite à ne prendre que le bras d'un homme qui l'accompagnoit tous les matins à ſon bureau, & qui alloit l'y chercher le ſoir. Il a eu ces attentions-là pendant très-long-tems ; ce qui prouve bien qu'il ne doutoit pas qu'il n'eût le ligament rompu ; en ſorte que la conduite qu'il a tenue eſt en contradiction avec ce qu'il expoſe aujourd'hui.

Il réſulte de ce qui vient d'être déduit, 1° que les circonſtances de la chute prouvent inconteſtablement la rupture du ligament, parce qu'elles ſont des ſignes caractériſtiques de cette rupture.

2° Que le vuide obſervé au-deſſous de la rotule, prouve qu'il y a eu rupture du ligament, parce que le vuide, tel qu'il eſt décrit, n'eſt jamais un ſigne de foulure ni de luxations, mais toujours de rupture complete du ligament.

3° Que MM. *Louis* & *Sabatier* ont été appellés pour conſtater la rupture, & pour ajouter d'autres moyens curatifs, ſi mon bandage n'avoit pas été ſuffiſant, de même que M. *Leſne*, qui a précédé de deux jours

ces Meſſieurs : tous les trois ont jugé qu'il y avoit rupture, & ont approuvé les moyens que j'avois employés.

4° Qu'il y a toutes ſortes de raiſons pour être perſuadé que la rupture exiſtoit, tandis qu'il n'y en a aucune qui puiſſe faire ſoupçonner qu'elle n'exiſtoit pas, ſi ce n'eſt la prévention.

5° Enfin que M. Galinier s'eſt entiérement trompé dans ſon expoſé.

M. Galinier ne me fait pas de grace de ne pas m'en vouloir; car je me ſuis comporté envers lui de maniere à mériter plutôt ſa reconnoiſſance que ſes reproches. Je ne me plains point des honoraires qu'il m'a donnés; mais lui ſe plaint peut-être de ma quittance, qui vraiſemblablement n'eſt pas comme il l'auroit déſiré. Je ne dis cela que parce qu'il en parle dans ſon Mémoire.

Malgré les injuſtes reproches de M. Galinier, je reſſentirai toujours une ſatisfaction intérieure d'avoir vu les peines que j'ai priſes pendant le cours de ſa maladie, ſuivies du plus heureux ſuccès. Je ne m'attendois pas, je l'avoue, qu'il auroit l'injuſtice de dire un jour qu'il ſeroit guéri beaucoup plus promptement, à de moindres frais, & ſans reſſentir de vives douleurs, ſi je ne lui euſſe pas appliqué le bandage. Je ſens à préſent, plus que jamais, la valeur des ſages précautions que j'ai priſes,

en amenant plusieurs de mes confreres pour vérifier le fait qu'il me conteste aujourd'hui sans fondement ; & je me félicite d'en avoir agi ainsi.

Pour conclure, je dis, comme M. Galinier, que je soumets mon Mémoire à la décision des personnes de l'art, qui seules peuvent être juges d'une affaire aussi délicate.

Nous soussignés Membres de l'Académie royale de Chirurgie à Paris, certifions qu'ayant été mandés par M. Robin, pour examiner un blessé à qui il avoit appliqué un bandage méthodique, pour la réunion du ligament extenseur de la jambe, nous ne nous sommes pas bornés à l'examen dudit bandage & de son application suivant les regles de l'art, mais que nous avons observé avec attention la nature du mal qui exigeoit ce bandange, & que nous avons reconnu, par les signes les plus positifs, l'existence de la rupture du ligament. En foi de quoi nous signons le présent Certificat. A Paris ce 2 Août 1768.

Signé LOUIS SABATIER.

Je soussigné Adjoint à l'Académie royale de Chirurgie à Paris, certifie qu'ayant été prié par M. Robin, Maître en chirurgie, d'examiner un malade à qui le ligament extenseur de la jambe étoit rompu, j'ai reconnu, par les signes les moins équivoques, & en y apportant toute l'attention convenable, l'existence de la rupture de ce ligament ; que cet examen a précédé l'application d'un ban-

dage que M. Robin avoit fait conſtruire, pour en procurer la réunion, & qui m'a paru très propre à remplir ſes vues. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Paris le 5 Août 1768.

Signé LESNE.

Les faits énoncés dans l'Ecrit de M. Robin, étant ſuppoſés vrais, & bien conſtatés, contre ce que M. Galinier a avancé, il me paroît qu'on ne peut ſe refuſer de croire que le ligament de la rotule a été rompu. A Paris ce 15 Août 1768.

Signé A. PETIT, *D. M. P.*

LETTRE

De M. VIELLARD, Médecin de la Faculté de Paris, adreſſée à M. ROBIN, *au ſujet de la rupture du ligament de la rotule de M. GALINIER.*

MONSIEUR,

J'ai lu derniérement, dans le Journal de Médecine, une obſervation ſur une prétendue rupture du ligament qui unit la rotule au tibia; je connoiſſois le malade & la maladie: cette conſidération, jointe à l'importance de l'objet, m'a déterminé à lire pluſieurs fois cette obſervation, avec toute l'attention dont je ſuis capable. D'ailleurs, le mot de prétendue rupture excitoit ma curioſité; car il ne quadroit pas bien avec les choſes dont j'avois été témoin, ni avec le récit que le malade m'avoit fait

des circonſtances dont ſa chute a été accompagnée, & des accidens dont elle a été ſuivie. En effet, Monſieur, il s'en faut bien que le détail qu'on lit au Mémoire ſoit conforme à celui que le malade me fit au commencement de ſa maladie. Le haſard mayant conduit chez lui, je le trouvai au lit; je lui demandai quelle étoit ſa maladie: il me dit qu'il avoit le ligament de la rotule rompu. Je fis l'impoſſible pour cacher la ſurpriſe que me cauſoit ſa réponſe; & pour me convaincre de la vérité de ſon aſſertion, il me détailla toutes les circonſtances de ſa chute. Il ſeroit à ſouhaiter, pour les progrès de l'art, que ſa mémoire l'eût fidelement ſervi, lorſqu'il a écrit ſon obſervation; perſonne ne douteroit aujourd'hui de la réalité de la rupture du ligament. En effet M. Galinier, après m'avoir peint la maniere dont il étoit tombé, l'impoſſibilité où il s'étoit trouvé de ſe relever, ainſi que la néceſſité de marcher à reculons, ſoutenu de deux perſonnes, en traînant la pointe du pied ſur le ſol, afin (diſoit-il alors) d'empêcher le talon d'aller retrouver la feſſe vers laquelle il ſe portoit, quelqu'effort qu'il fît pour l'en empêcher; après, (dis-je) m'avoir raconté toutes ces circonſtances, il ajouta qu'étant dans ſa brouette, il avoit été obligé de paſſer, en forme

d'étrier, ſous la pointe du pied, une corde dont il tiroit fortement les deux extrêmités avec ſes mains, pour tenir ſa jambe ainſi étendue ; moyen que ſon imagination lui ſuggéra pour contre-balancer l'effort violent des muſcles fléchiſſeurs ; moyen qu'il m'a dit avoir été obligé de continuer juſqu'à l'application du bandage. Lorſqu'il m'eut fait ce récit, il me propoſa d'examiner ſon bandage, pour ſavoir ce que j'en penſois ; je le refuſai, de crainte qu'il ne cherchât à faire quelque mouvement ; & ſur ce qu'il me dit que vous ne tarderiez pas à venir, je me déterminai à vous attendre. Je profitai du tems que dura le panſement pour examiner le genou malade, & m'aſſurer de *l'exiſtence de la rupture du ligament* ; j'avois employé celui qui s'étoit écoulé depuis le récit du malade, à faire quelques réflexions ſur les ſignes qui caractériſent néceſſairement cette maladie. La promptitude avec laquelle le talon avoit été toucher la feſſe, & l'étrier dont le malade avoit été obligé de ſe ſervir, ne me laiſſoient guere de doutes ; j'étois curieux de voir la dépreſſion extraordinaire dont il m'avoit parlé. Il n'en falloit pas davantage pour achever de me convaincre de la rupture. (Le malade ne ſongeoit pas alors à attribuer cette dépreſſion à

la ſituation ſinguliere de ſa rotule.) Je la vis manifeſtement cette dépreſſion, lorſque vous eûtes lâché les courroies de la partie ſupérieure du bandage : elle étoit conſidérable & capable d'admettre au moins le doigt du milieu ; &, après que j'eus été témoin du relevement involontaire de la rotule, & des mouvemens que vous lui fîtes faire, je ne fis aucune difficulté de croire que *le ligament étoit rompu dans ſon entier.*

J'allai voir pluſieurs fois M. Galinier, pendant les deux premiers mois de ſa maladie : il me confirma, chaque fois, le récit que je viens de vous expoſer, ſans en oublier une ſeule circonſtance. Que ſa façon de penſer étoit alors différente de ce qu'elle paroît être aujourd'hui ! Il ne ſavoit de quels termes ſe ſervir pour me témoigner combien il étoit reconnoiſſant des ſoins que vous lui donniez ; il m'a dit pluſieurs fois, depuis ſa parfaite guériſon, que, ſans vous, il n'auroit jamais marché.

J'ai cru, Monſieur, devoir à la vérité ſeule la Lettre que je vous écris : mon témoignage ne paroîtra peut-être pas d'un grand poids pour établir le diagnoſtic d'une maladie auſſi rare que l'eſt celle dont il s'agit ; mais, ſi ce témoignage eſt récuſable, les faits ne peuvent l'être ; je les atteſte comme

témoin ; & je vous prie de faire de ma Lettre tel usage que vous jugerez à propos. Je désire fort qu'elle puisse contribuer à dissiper les soupçons que l'Observation de M. Galinier pourroit faire naître dans l'esprit de ceux qui, n'ayant aucune connoissance des faits ci-dessus rapportés, jugeroient, d'après un rapport aussi peu exact que le sien.

Je suis, MONSIEUR, avec l'estime & la considération la plus parfaite,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, VIELLARD, *Méd. de la F. de P.*

A Paris ce premier Août 1768.



Jours du mois.	Thermometre. A 6 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13 1/4	19 1/2	16	28 1/4	28 1/2	28
2	15 1/2	20 1/2	15	28	27 11 3/4	28
3	15	19 1/4	15	27 11 3/4	28	28 3/4
4	14 3/4	16 1/4	14 1/2	28 3/4	28 3/4	28 1 1/3
5	15 1/2	20 1/2	16	28 2 1/2	28 2 1/2	28 2 1/2
6	14 3/4	23	18 1/2	28 2 1/4	28 2 1/4	28 1 1/2
7	16 1/2	20 1/4	13 1/3	28 1 1/2	28 1 3/4	28 2
8	13	18	12 1/2	28 2	28 2	28 2 3/4
9	11	19 1/4	13 1/4	28 2 1/3	28 2 1/3	28 2 1/2
10	11	18	14 1/4	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1 1/4
11	13 1/4	20 1/2	15 1/2	28 3/4	28 1/2	28 1
12	13 3/4	21 1/2	15 1/2	28 1	28 1 1/4	28 1 1/2
13	13 1/3	21	16	28 1 1/2	28 1 1/4	28 1
14	15 1/3	18	15 1/2	28 3/4	28 1/2	28 3/4
15	14	21 1/3	17	28 1/4	28	28
16	16	16 1/2	17	27 11 3/4	27 11 3/4	27 10 3/4
17	16 1/4	21 1/2	15 1/2	27 10	27 10	27 10 3/4
18	14 1/4	20 3/4	16 1/2	27 10 3/4	27 11	28
19	13	21	17 1/2	28 1 1/3	28 1 3/4	28 2
20	14 1/2	22	18 1/2	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1/2
21	17	19 1/2	13 1/4	28	27 11 1/4	28 1/3
22	12 3/4	19	13 1/2	28	28	27 11 3/4
23	13	20	15 1/3	27 11 1/4	27 11 1/2	27 11 1/2
24	13	19	11 1/4	27 11 1/2	28	28
25	11 1/2	17	12	28	28 1	28 2
26	11	18	12 3/4	28 1 3/4	28 1 1/2	28 1 1/2
27	11 1/3	17	12 1/2	28 1	28 1/2	28 1/3
28	11	17	13 3/4	27 11 3/4	27 11 3/4	27 11 1/2
29	12	19 3/4	15 3/4	27 11 1/2	27 11 1/2	27 11 3/4
30	15	17 1/2	15 3/4	27 11 3/4	28	28 1/2
31	14	19 1/4	16	28 1/3	28	27 11

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S - O. couvert.	S S-O. p. pl. n.	Nuages.
2	O. nuages.	S-S-O. n. pl.	Couvert.
3	S-O. nuages.	O. pl. nuages.	Pluie.
4	O. pluie.	O. pluie.	Nuages.
5	O. nuages.	O. nuages. b.	Beau.
6	N - O. lég. n.	N - O. nua. b.	Beau.
7	N-O. nuages.	N. nuages.	Beau.
8	O. nuages.	N. ép. nuages.	Beau.
9	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
10	N. beau. nua.	N. couvert. n.	Nuages.
11	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
12	N - E. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	N-E. nuag. c.	E. cou. pet. pl.	Couvert.
14	E-N-E. petite pluie couv.	S-S-E. éclairs. tonn. gr. pl.	Nuages.
15	S-S-E. c. nua.	S. nuages.	Nuages.
16	S. pluie, couv.	N. n. écl. t. pl.	Ecl. tonn. pl.
17	S-E. couv. pl.	S - O. nuages.	Beau.
18	S-O. couv. pl.	S-O. tonn. n.	Nuages.
19	O. nuages.	S O. nuages.	Beau.
20	S-S O. nuag.	S. nuages.	Nuages.
21	O - S - O. pet. pl. c. écl. ton.	O. écl. tonn. gr. pluie. n.	Beau.
22	S O. nuages.	S-S O. n. pl.	Nuages.
23	S - O. nuages.	S-O. gr. pl. n.	Nuages.
24	O-S-O. nuag.	S-O. pl. tonn.	Nuages.
25	S - O. nuages.	S-S-O. ond. n	Beau.
26	O. nuages. b.	O. nuages. b.	Beau.
27	O. couvert.	N. c. nuages.	Nuages.
28	E-N-E. couv. pluie, nuages.	N-E. n. pluie.	Nuages.
29	E-N - E. nuag.	E-N-E. n. pl.	Nuages.
30	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Nuages.
31	S-O. pl. nua.	O-S-O. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur, de 11 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{3}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes : la différence entre ces deux termes est de $4\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
1 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
3 fois de l'E-N-E.
1 fois de l'E.
1 fois du S-E.
2 fois du S-S-E.
3 fois du S.
5 fois du S-S-O.
10 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
10 fois de l'O.
2 fois du N-O.

Il a fait 11 jours beau.
Tous les jours des nuages.
13 jours couverts.
5 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1768.

On n'a point obſervé de nouvelles maladies pendant ce mois ; on a continué à voir un très-grand nombre de petites-véroles qui ont paru faire un peu moins de ravages. Les rhumatiſmes ont encore continué pendant tout ce mois.

Obſervations Météorologiques faites à Lille au mois de Juillet 1768, par M. BOUCHER, Médecin.

Le tems a été orageux & pluvieux tout le mois. Le mercure, dans le barometre, a été conſtamment obſervé au-deſſous du terme de 27 pouces : le 1er, il a deſcendu près de celui de 27 pouces 3 lignes : ce jour il y a eu un violent orage, accompagné d'un grand ouragan. Il en a été de même du 29. Nous n'avons cependant pas eu de chaleurs vives avant le 22 : depuis ce jour juſqu'au 30 la liqueur du thermometre s'eſt élevée depuis le terme de 22 degrés juſqu'à celui de 25.

Le vent, du 1er au 20, a preſque toujours été *ſud-oueſt*.

La plus grande chaleur de ce mois, mar-

quée par le thermometre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 11 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
4 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
16 fois du Sud vers l'Ou.
8 fois de l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.
18 jours de pluie.
6 jours de tonnerre.
6 jours d'éclairs.
2 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moyenne au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Juillet 1768.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans le cours de ce mois, & sur-tout dans la pre-

miere moitié : on en a eu vraiſemblablement obligation à la température de l'air & aux fruits rouges qui ont été abondans cet été.

La petite-vérole régnoit néanmoins aſſez vivement dans quelques quartiers de la ville & à la campagne : les adultes la prenoient ainſi que les enfans ; mais elle n'étoit meurtriere que par les erreurs commmiſes dans le traitement.

Nous avons eu encore quelques familles, parmi le peuple, affligées de la fievre putride-maligne ; triſte effet de la diſete plutôt que de l'intempérie de l'air. On avoit à craindre & à éviter, dans la cure de cette fâcheuſe maladie, deux écueils oppoſés, la conſtipation opiniâtre & la diarrhée : on ne prévenoit bien les ſuites de ce dernier ſymptôme, qu'en preſcrivant quelques vomitifs, dans les commencemens.

Nombre de perſonnes ſe trouvoient attaquées de maladies de tête, qui conſiſtoient en peſanteur de tête, avec des éblouiſſemens ou tintemens d'oreilles, des atteintes de paralyſie, d'épilepſie, de manie, & même des apoplexies.

Les maladies de peau ont été fort communes, ſur-tout à la fin du mois. Outre la petite-vérole, il y a eu des éruptions cutanées de diverſes eſpeces ; d'un autre côté, un grand nombre de perſonnes ont été mo-

lestées de diarrhées séreuses qui abattoient les sujets en peu de tems, & qui paroissoient tenir du *cholera-morbus*, quoiqu'il n'y eût point de vomissemens.

PRIX PROSÉ

Par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'année 1770.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon propose, pour le prix de Physique, fondé par M. *Christin*, qui sera distribué à la fête de S. Louis 1770, le sujet suivant :

Déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps sont une continuation des dernieres divisions des arteres sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens, & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usage dans l'économie animale.

Les ouvrages seront adressés francs de port, à Lyon,

A M. *de Latourette*, Conseiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences, rue Boissac ;

Ou à M. *Bollioud-Mermet*, Secrétaire

perpétuel pour la claſſe des Belles-Lettres, rue du Plat ;

Ou chez *Aimé de la Roche*, Libraire-Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne ſera reçu après le premier Avril 1770. L'Académie, dans ſon aſſemblée publique qui ſuivra immédiatement la fête de S. Louis, proclamera la piece qui aura mérité les ſuffrages.

Le prix eſt une médaille d'or de la valeur de 300 livres. Elle ſera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire ſur le ſujet propoſé.



AUTRE PRIX PROPOSÉ

Par la même Académie, pour la même année 1770.

On demande des *Recherches sur les causes du vice gangréneux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets & les meilleurs moyens de le combattre.*

M. *Pouteau* le fils, Chirurgien, de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, de celle de Rouen, & l'un des Membres de l'Académie de Lyon, après s'être occupé à traiter ce sujet dans des Lettres qu'il est sur le point de publier, n'a pas cru l'avoir épuisé; &, pénétré de l'importance dont il est pour l'humanité, il a désiré de le voir soumis à de nouvelles recherches. En conséquence, il s'est engagé vis-à-vis de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, à donner la somme de 600 livres à l'Auteur qui aura composé sur ce sujet le meilleur ouvrage, au jugement de la même Académie. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. *Pouteau*, & s'empresse d'annoncer ce prix pour l'année 1770, aux mêmes conditions énoncées dans le programme précédent; il sera distribué à la même époque.

OBSERV. L'ancienne médecine paroiſſoit avoir décidé que tout cancer qu'on ne peut extirper eſt d'une nature incurable. On a introduit, depuis quelques années, l'uſage interne de quelques plantes juſques-là réputées veneneuſes. On a eſſayé de la *bella-donà*; la *ciguë* a ſuccédé, & l'Europe entiere en a conçu les plus grandes eſpérances. D'autres médicamens inconnus ont obtenu des ſuffrages; mais les ſuccès des uns & des autres n'ont pu réunir les eſprits, & décider la queſtion.

Les Auteurs qui voudront concourir doivent donc s'attacher ſpécialement à fixer les bornes de la poſſibilité phyſique de détruire par des médicamens, tant internes qu'externes, les cauſes & les effets du virus cancéreux, conſidération faite de l'âge, du ſexe, du tempérament du ſujet, & des divers degrés d'acrimonie dont ce virus eſt ſuſceptible. L'Académie exige que les Auteurs qui auront des guériſons à rapporter, entrent dans le détail de toutes les circonſtances, & que, ſans néanmoins ſe faire connoître, ils ne négligent rien pour donner aux faits toute l'authenticité poſſible.



PRIX DE MATHEMATIQUE

Pour l'année 1769.

La même Académie a proposé, pour le prix qu'elle doit diſtribuer en l'année 1769, le ſujet ſuivant :

Déterminer les moyens les plus convenables de moudre les bleds néceſſaires à la ſubſiſtance de la ville de Lyon.

On ne rapportera pas ici le programme entier, tel qu'il fut publié l'année derniere; on ſe contentera de rappeller aux Auteurs qui veulent concourir, que, quels que ſoient les moyens qu'ils propoſent, ils doivent en faire une application préciſe à la ſituation de la ville de Lyon. Le prix eſt une médaille d'or de 300 livres, à laquelle MM. les Prévôt des Marchands & Echevins de cette ville ſe ſont engagés de joindre une pareille ſomme de 300 livres. Les Mémoires ne ſeront pas reçus après le 1er Avril 1769.

AVIS

Concernant le Prix des Arts que diſtribue la même Académie.

L'Académie avoit propoſé, pour le ſujet qui devoit être couronné en 1765, *de trou-*

ver le moyen de durcir les cuirs, &c.: elle continua le même ſujet pour la préſente année 1768, le prix étant double; mais aucun des Mémoires qui lui ont été adreſſés n'ayant rempli ſes vues, elle ſe trouve dans le cas de réſerver un prix triple pour l'année 1771. Cette conſidération l'a engagée à délibérer dès-à-préſent de ne fixer, dans cette occaſion, aucun ſujet déterminé aux Savans & aux Artiſtes qui voudront concourir; elle a arrêté, en conſéquence, de décerner en 1771 le prix à celui qui, ſous la forme ordinaire des Mémoires qu'on adreſſe aux Académies, lui aura communiqué *la découverte la plus utile dans les Arts, en établiſſant que cette découverte lui appartient, & n'eſt pas antérieure à la publication du préſent programme.*

LIVRES NOUVEAUX.

Précis de Chirurgie-pratique, contenant l'hiſtoire des maladies chirurgicales, & la maniere le plus en uſage de les traiter, avec des obſervations & remarques critiques ſur différens points. Ouvrage diviſé en deux parties: la premiere traite des maladies chirurgicales en général; la ſeconde, de toutes les eſpeces de maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le ſecours de la chi-

rurgie ; avec figures en taille-douce. Par M. P** , Méd. , avec cette épigraphe :

Candidus imperti meliora , vel utere noſtris ,
Carpere vel noli noſtra , vel ede tua.

A Paris, chez *Vincent*, 1768, *in*-8°.

Abregé de l'anatomie du corps humain, où l'on donne une deſcription courte & exacte des parties qui le compoſent, avec leurs uſages ; par M. *Verdier*, de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, quatrieme édition, revue, corrigée & conſidérablement augmentée ; par M. *Sabatier*, de l'Académie royale de Chirurgie, Profeſſeur-Démonſtrateur royal en anatomie, & Chirurgien en ſurvivance de l'Hôtel royal des Invalides. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, *in*-12, deux volumes ; prix 7 l. 4 ſ. reliés.

Lettre de M. *Rougnon*, Profeſſeur en médecine en l'Univerſité de Beſançon, & Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de cette ville ; à M. *Lorry*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, touchant les cauſes de la mort de feu M. *Charles*, ancien Capitaine de cavalerie, arrivée à Beſançon le 23 Février 1768. A Beſançon, chez *Charmet*, 1768, brochure *in*-8° de 55 pages.

Hiſtoire de la maladie, & de ſes ſuites, du ſieur *Serouge*, maître Patiſſier à Paris, âgé

de ſoixante-douze ans, attaqué de la pierre, avec quelques obſervations ſur les notes inférées au bas des pages d'un écrit imprimé qui a pour titre : *Mémoire du ſieur* Lecat, *Chirurgien à Rouen*, &c.; *contre le ſieur* Dageſt, *Chirurgien-Major*, &c. imprimé chez *Gueffier*, à Paris, 13 pages *in*-8°. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez *d'Houry*, brochure *in*-8° de 19 pages.

Cours abregé d'Oſtéologie de M. *Lecat*. A Rouen, chez la veuve *Beſongne*; & ſe trouve à Paris, chez *Vallat-la-Chapelle*, *in*-8°, prix 2 liv. 5 ſ. broché.

Du traitement & de l'extinction de la variole & de la rougeole, ſuivi d'un Diſcours aux hommes ſur leur ſanté. A Lyon, chez *Regnault*, 1768, *in*-12, ſe vend à Paris, chez *Saillant*.

Nous ferons connoître plus particuliérement cet ouvrage dans un de nos Journaux ſuivans.

Supplément à la premiere édition du Dictionnaire raiſonné univerſel d'Hiſtoire naturelle; par M. *Valmont de Bomare*, Démonſtrateur d'Hiſtoire naturelle, avoué du Gouvernement, Cenſeur royal, Membre de pluſieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres, beaux Arts & d'Agriculture, Maître en pharmacie. A Paris, chez *Lacombe*, 1768, *in*-8° de 800 pages, ſans y comprendre une Table des noms latins des ſubſtances

dont il eſt fait mention dans le Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, qui en comprend 128.

Médecine d'armée, ou traité des maladies les plus communes parmi les troupes, dans les camps & les garniſons ; par M. *Monro*, Médecin des armées britanniques ; traduit de l'anglois, avec des augmentations conſidérables, par M. *le Begue de Preſle*, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris, Cenſeur royal, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, *in*-8°, deux volumes.

Principes de médecine & de grande chirurgie, extrait des ouvrages d'*Hippocrate* & de *Boerhaave*, &c., &c., par M. *Lanſel de Magny*, Docteur en médecine, &c. A Paris, chez *l'Eſclapart*, 1768, brochure *in*-12.

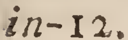




TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1768.

EXTRAIT

Du Traitement & de l'Extinction de la Variole & de la Rougeole, ſuivi d'un Diſcours aux Hommes ſur leur Santé. A Lyon, chez Regnault, 1768, *in*-12; *& ſe trouve à Paris, chez* Saillant.

M. Gontard, Auteur de cet ouvrage, nous a fait l'honneur de nous en envoyer une Notice, que nous n'avons pas cru pouvoir lui refuſer d'inſérer en entier: la voici telle que nous l'avons reçue.

» Cet ouvrage, comme on voit, con-
» tient deux Traités, dont le premier eſt ſur
» la Variole (autrement petite-vérole.)

» L'Auteur, *ayant ſuivi, pendant vingt-» deux ans, une méthode ſi heureuſe, qu'il » n'a vu mourir aucun de ceux pour qui il » lui a été permis de l'employer*, s'eſt cru » obligé d'en faire part au public; &, pour » prouver, outre l'expérience, combien cette » méthode eſt conforme à la nature de la » maladie, il ſe propoſe de faire voir que » la cauſe propre & matérielle de la variole » eſt un levain ſi inhérent à la condition hu-» maine, que tous les hommes le portent » en naiſſant, & qu'il doit être auſſi an-» cien que le monde; que, la variole étant » une maladie nouvelle, il faut que ce le-» vain, avant la naiſſance de la maladie, ſe » diſſipe par d'autres voies que celle de la » ſuppuration; quelle doit être cette voie » que la nature prenoit anciennement pour » expulſer le levain; comment elle a été » forcée de la changer; & enfin qu'il eſt » poſſible de l'y ramener & de détourner » la maladie par les mêmes moyens qu'il » emploie pour la guérir.

» Le ſecond Traité eſt deſtiné à faire voir » l'utilité, & plus encore la néceſſité indiſ-» penſable des remedes évacuans pour la » guériſon radicale de preſque toutes les ma-» ladies. Pour cela, on examine les cauſes » morbifiques, la maniere dont elles agiſſent » & produiſent les maladies; la marche que » tient la nature pour s'en délivrer; les

» crises & les jours critiques ; & l'on fait
» voir, en même tems, que l'administra-
» tion de ces remedes, quoique fréquente
» dans les maladies, pourvu qu'elle soit faite
» par des personnes éclairées, bien loin d'ê-
» tre contraire aux principes & à la doctrine
» d'Hippocrate & des anciens, en découle
» nécessairement. Enfin une partie de ce
» Discours est employée à démontrer que
» ces remedes administrés suivant les regles
» qu'il établit, ne sauroient rien avoir de
» pernicieux ; & l'on répond à toutes les
» objections qu'on a accoutumé de faire con-
» tre ces sortes de remedes. «

Tel est l'exposé succinct & exact des vues que M. Gontard s'est proposées dans son ouvrage ; mais nos lecteurs attendent vraisemblablement de nous que nous leur fassions connoître un peu plus en détail la maniere dont cet Auteur a rempli son objet : nous nous contenterons d'analyser le premier Traité. Il pose d'abord comme un principe fondamental, qu'*il y a une cause particuliere qui n'est propre qu'à la variole, qui est commune à toutes les especes, & dont aucun homme n'est exempt...... que cette maladie, qui, depuis tout au moins six siecles, attaque, une fois seulement dans la vie, tous les hommes, sans égard au climat, au genre de vie, ni au tempérament, doit avoir sa cause dans la nature même de l'homme, in-*

dépendante de toutes ſortes de circonſtances........ que nous portons tous en naiſſant cette cauſe ou ce virus......... qu'il ſe contracte néceſſairement dans le ſein de la mere, qui ne le communique cependant pas comme une choſe qu'elle poſſede. D'où il conclut que *cette cauſe, ou ce virus, ne peut avoir eu d'autre commencement que celui du monde.* Ces principes poſés, il cherche quelle peut être la ſource d'un tel virus ; il croit l'avoir trouvée dans les liqueurs croupiſſantes, dans leſquelles le fœtus nage pendant neuf mois qu'il ſéjourne dans le ſein de ſa mere, & qui baignent également ſa bouche, ſon eſtomac & ſes inteſtins ; il prétend que quelque pures que ſoient ces liqueurs au moment de la ſécrétion, elles acquierent, par ce croupiſſement, une qualité nuiſible au corps ; c'eſt ce que le *mœconium* lui paroît prouver. Il prétend, en outre, *qu'elles s'inſinuent en partie dans le tiſſu organique des parties qu'elles mouillent, s'y incorporent & s'y fixent ;* que, tant *qu'elles ſont ainſi fixées, elles ne donnent aucune marque de leur exiſtence ; qu'il faut qu'elles ſoient détachées peu-à-peu juſqu'à une certaine quantité, qu'elles ſe mêlent dans le ſang, dont elles changent alors la qualité, avertiſſent les forces vitales, qu'elles ont un ennemi à combattre : celles-ci redoublent & font effort pour le détruire & le chaſſer.*

En admettant avec M. Gontard cette origine du virus variolique, & en ſuppoſant avec lui que ce virus eſt auſſi ancien que l'eſpece humaine, il eſt naturel de demander comment il peut ſe faire que la petite-vérole, ou la variole, pour parler ſon langage, ſoit auſſi peu ancienne ? Il croit avoir trouvé la ſolution de cette difficulté dans le changement qui eſt arrivé dans la marche du virus, dont il ſuppoſe le foyer dans le canal inteſtinal. Il penſe donc qu'anciennement, lorſque ce levain étoit parvenu à ſon point de maturité, c'eſt-à-dire que, détaché, en partie, par le mouvement continuel des ſolides & des fluides, il avoit paſſé en aſſez grande quantité dans le ſang, pour y cauſer une eſpece de fermentation, & en accélérer le mouvement, avec les ſymptômes d'une fievre légere ; ce qui reſtoit encore dans le foyer, prêt à ſe détacher également, étant par-là mis auſſi en mouvement, agaçoit les fibres nerveuſes des inteſtins, qui, ſe contractant avec force, exprimoient de leurs tuniques, de leurs glandes & de tous leurs conduits, les fluides qu'ils contenoient, avec la partie du levain qui s'y trouvoit encore mêlée avec eux, & préparoit ainſi une infinité de ruiſſeaux pour l'écoulement de celui qui avoit paſſé dans le ſang, & qui obéiſſoit au mouvement qu'il y avoit excité, pour ſuivre la même route. Dans les ſuites, à meſure que les hommes s'écar-

terent de la ſimplité de la nature, il ſe joignit ſouvent au levain, prêt à éclorre, des cauſes étrangeres de maladies plus ou moins graves, ſuivant leur énergie, leur qualité & leur quantité. Le levain, après des combats & des efforts bien plus grands de la part de la nature, avec des ſymptômes plus ou moins dangereux, étoit évacué le plus ſouvent par les ſelles, comme la voie qui lui étoit la plus naturelle; mais quelquefois, en tout ou en partie, par d'autres voies, entraîné par le torrent des autres humeurs morbifiques qui cauſoient les déſordres; & alors les ſymptômes en devoient être bien plus effrayans, à cauſe du renverſement de l'ordre de la nature. C'étoit à-peu-près l'état où, ſuivant la ſuppoſition de M. Gontard, les hommes ſe trouvoient du tems d'Hippocrate & de ſes ſucceſſeurs, juſqu'au tems où la petite-vérole ſe déclara chez les Arabes. Les Médecins de cette nation ayant introduit dans le traitement des maladies l'uſage des cordiaux aromatiques, dont ils pouvoient avoir éprouvé les bons effets, ſur-tout dans quelque épidémie maligne ou peſtilentielle, où la terminaiſon s'opere par les ſueurs, ou quelque dépôt critique à l'extérieur; il arriva qu'ils employerent cette eſpece de remedes dans une épidémie ſemblable en apparence, mais avec cette différence cachée, qu'elle développa,

ou trouva prêt à ſe développer dans plusieurs, le levain, cauſe matérielle de la variole future, lequel ſe joignit à la cauſe humorale de l'épidémie, dont il augmenta l'inflammabilité : ces remedes pouſſant, comme à l'ordinaire, l'humeur de la maladie principale à l'extérieur du corps, le levain fut entraîné avec elle, irrité & rendu plus inflammable : au lieu d'un ou deux dépôts, qu'on avoit vu dans les autres maladies, il en parut une infinité ſur toute l'habitude du corps. *C'eſt-là*, ſelon notre Auteur, *la cauſe la plus probable de l'origine de la variole parmi les Arabes, parce que toutes celles qu'on pourroit ſoupçonner avoir donné lieu à cette grande révolution, dépendantes du cours de la nature, ayant toujours exiſté dans ces climats, y auroient, de tout tems, produit le même effet.*

Après avoir fait naître ainſi la petite-vérole, M. Gontard n'eſt point embarraſſé à expliquer comment elle s'eſt propagée. *Le virus porté avec impétuoſité* vers l'habitude du corps, *s'élance dans l'air* avec la tranſpiration, & forme autour du malade une atmoſphere très-conſidérable de miaſmes varioliques, incorporés avec la matiere infectée de la tranſpiration. Ces corpuſcules, avant d'avoir perdu leur activité, s'élancent contre les corps qui, enveloppés dans leur atmoſphere, ſe trouvent expoſés à leur ren-

contre. Ils s'insinuent & pénetrent dans leurs pores, d'autant plus facilement qu'ils y trouvent deux sortes d'analogies qui sont comme autant de forces attractives; analogie entre ces passages & ceux dont ils sortent; analogie d'humeur, c'est-à-dire entre la transpiration qui transporte le virus, & celle qui le reçoit. Le virus, introduit par cette voie dans le sang, venant à rencontrer une partie du levain inné & primitif, détaché du foyer, se joint à lui. Ces deux virus, se prêtant mutuellement des forces, achevent d'attirer celui qui y restoit tout prêt à s'en détacher; & bientôt ils se trouvent en état d'exciter dans le sang toute la fermentation nécessaire à l'expulsion de l'un & de l'autre. Mais le ferment étranger, s'étant introduit pas les pores de la peau, a dû attirer celui même qui restoit encore dans le tissu des intestins, sans lui donner le tems d'y préparer les voies, comme il avoit accoutumé de faire, & l'entraîner vers la peau, où les voies se trouvent préparées, non-seulement parce qu'elles ont donné passage au virus étranger, mais encore parce qu'elles conservent, dans leur entrée & dans leur trajet, une partie de ce même virus, qui se joint & prête de nouvelles forces à celui qui, poussé du centre à la circonférence par les forces vitales, s'offre à sa rencontre; & cela, selon notre Auteur, est plus que suffi-

ſant pour qu'il s'accumule dans le tiſſu de la peau, qu'il l'irrite par ſon acrimonie, & y produiſe, dans différens points, cet engorgement inflammatoire en quoi conſiſte la variole. C'eſt ainſi que M. Gontard a cru pouvoir expliquer la propagation de la petite-vérole par la voie de la contagion; mais, comme il y a des Auteurs qui admettent des petites-véroles ſpontanées, pour en expliquer l'origine, il ſuppoſe que, dans un homme qui a déjà été affecté par la variole, la peau a ſouffert un changement dans ſon organiſation; qu'il la tranſmet telle à ſon enfant, & qu'elle forme dans ce dernier une diſpoſition à recevoir le levain, ſans le ſecours d'aucune contagion, lorſqu'il ſe trouve développé par les forces vitales, ou toutes ſeules, ou aidées de cauſes étrangeres morbifiques. Il s'appuie, pour autoriſer cette conjecture, ſur l'hiſtoire des macrocéphales, rapportée par Hippocrate.

M. Gontard conclut de cette théorie, que la route que prenoit autrefois le levain eſt encore aujourd'hui la plus favorable pour la guériſon de la variole, & qu'il eſt poſſible de la rétablir entiérement, pour l'extinction générale de la maladie. En effet, il s'efforce de prouver par les obſervations des Praticiens les plus accrédités, dont il rapporte les paſſages, que les évacuations inteſtinales ſont la voie dont la nature ſe ſert

aujourd'hui, outre la ſuppuration, pour expulſer le levain de la petite-vérole; que l'opinion de ceux qui ont regardé la diarrhée comme pernicieuſe dans cette maladie, n'étoit qu'un préjugé; qu'ils ne rapportent, pour l'appuyer, aucun fait convaincant, à moins que ce ne ſoit quelque diarrhée exceſſive. En conſéquence, notre Auteur a cru devoir aller plus loin que tous les Médecins qui ont oſé employer les purgatifs dans le traitement de la petite-vérole. » Ce » n'eſt pas ſeulement, dit-il, dans le premier » période, pour enlever la corruption qui » peut ſe trouver dans le corps, & qui, ſe » joignant au levain, rendroit la maladie plus » dangereuſe, que j'ai employé ces ſecours, » conformément aux vues de tous les Mé- » decins, tant anciens que modernes; ce » n'eſt pas ſeulement dans le ſecond, dans » la vue de diminuer l'inflammation & la ſup- » puration, comme le ſouhaite Boerhaave; » ni ſeulement dans le troiſieme ou le der- » nier des confluentes, pour emporter les » nouvelles corruptions qu'ont produites le » trouble & l'effervefcence; ſuivant le ſen- » timent d'Helvétius & de Freind; ni ſeu- » lement lorſque, dans la fievre ſecondaire, » il ſurvient des ſymptômes effrayans, pour » les détourner, ſuivant la maxime d'Hu- » xham, *mais dans tout les tems, dans tou- » tes les eſpeces & dans tous les cas*, pour

» remplir ſucceſſivement toutes les vues que » chaque parti de ces Médecins ne rempliſſoit » qu'en partie. « Il proteſte qu'il n'a été conduit à cette pratique par aucun ſyſtême, & qu'il n'a raiſonné ſur la nature de la maladie, que d'après ſes obſervations & des réflexions qu'elles l'ont obligé de faire. Enfin, pour confirmer de plus en plus la bonté de ſa pratique, il aſſure, comme on a pu le voir dans la Notice qu'il nous a adreſſée, qu'*ayant ſuivi, depuis vingt-deux ans, cette méthode, il a été ſi heureux, qu'il n'a vu mourir perſonne de ceux pour qui il lui a été permis de l'employer*; &, de peur qu'on ne l'en crût pas ſur ſa parole, il rapporte, page 3 de ſon livre, un Certificat que nous croyons devoir tranſcrire en entier.

EXTRAIT du Regiſtre des Délibérations du Conſeil des pauvres de l'Hôpital-général de Ville-Franche en Beaujolois, fol. 213 *verſo.*

Du Dimanche 14 Juin 1767.

» Le burreau, après avoir entendu les dé» clarations des Sœurs attachées à cette mai» ſon, & notamment de celles qui ont ſervi » dans les ſalles, depuis que M. Gontard a » commencé à traiter les pauvres, voulant » rendre hommage à la vérité, & *juſtice à » la méthode pratiquée par M. Gontard*,

» pour le traitement de la petite-vérole, » *atteste & certifie que, depuis le commencement de l'année mil sept cent quarante-cinq* jusqu'à ce jour, M. Gontard a traité, » dans cet hôpital, les malades attaqués de » la petite-vérole, avec un tel succès, qu'il » n'en est décédé aucun de cette maladie; » de laquelle attestation il sera donné ex- » pédition audit sieur Gontard, pour en faire » tel usage qu'il jugera à propos. «

Signé BARROT, *Secrétaire.*

Ce seroit peu pour M. Gontard d'avoir trouvé une méthode au moyen de laquelle on pourra se promettre de guérir tous ceux qui seront désormais attaqués de la petite-vérole; méthode qui, en la supposant aussi sûre que cet Auteur ose le promettre, l'emporte, par cela seul, sur l'inoculation; mais, à un autre égard, elle a sur cette pratique un avantage bien plus considérable; c'est qu'elle peut, par son usage non interrompu, détourner enfin cette maladie, si bien qu'on ne la voie plus paroître; au lieu que l'inoculation ne peut que l'entretenir & la perpétuer. Telles sont les espérances que M. Gontard ose en concevoir: voyons le procédé qu'il propose pour y réussir; nous la transcrirons en entier, de peur que nos lecteurs ne soupçonnassent que nous l'avons altéré en l'abrégeant.

» Qu'un certain nombre de familles, dit-il, » pag. 155 de son livre, toute une ville ne » suive exactement, dans la variole, que la » méthode que je suis; qu'on n'y admette que » ceux dont les parens auront été traités de » même; que leurs enfans le soient pareille- » ment, après quelques générations, on n'y » verra plus de varioles. Qu'on rie, si l'on » veut, de ma proposition, on le peut, quant » à la difficulté de l'exécution; mais comme » elle n'est pas impossible, si quelque cu- » rieux assez puissant & assez ami de l'hu- » manité l'effectue un jour, je suis per- » suadé que le résultat sera conforme à mon » assertion. Si la route que suit actuellement » le levain variolique est l'ouvrage des » hommes, comme il me semble l'avoir » prouvé, une manœuvre opposée peut la » lui faire changer, & cela plus facilement » peut-être qu'on ne pense, parce que la na- » ture tend toujours à reprendre la route » qu'on lui a fait quitter. Quand on cessa d'al- » longer la tête aux enfans en naissant; » des macrocéphales dont nous avons déjà » parlé, quoiqu'on en vît naître encore, » pendant quelque tems, avec de longues » têtes, parce que la nature avoit été forcée » de prendre cette forme organique, & » qu'elle se transmettoit des peres aux en- » fans, cette forme diminua peu-à peu, & » celle qui est la plus naturelle reprit enfin

» le deſſus. De même, la route que le le-
» vain a été & qu'il eſt encore forcé de pren-
» dre du côté de la peau, & la diſpoſition de
» cet organe à le recevoir, peuvent dimi-
» nuer peu-à-peu, & s'effacer enfin entiére-
» ment, quand on ceſſera de l'y faire aller
» & qu'on l'en détournera. Celui dans qui
» l'abord de ce levain à la peau aura com-
» mencé de diminuer, fera un enfant dont
» la peau aura moins de diſpoſition à le rece-
» voir, & les inteſtins en auront davantage.
» Aidant encore la nature dans ce dernier,
» aux deux égards, l'enfant qui en naîtra
» ſera encore mieux diſpoſé ; & bientôt la
» nature ſe trouvant dans ſon état primitif,
» le levain ne prendra plus d'autre route que
» celle des inteſtins, ſans produire aucun
» trouble dans la machine, parce que, ne
» paſſant qu'en très-petite quantité dans le
» ſang, il n'aura ni la force d'y allumer au-
» cun incendie, ni celle de pénétrer juſqu'à
» la peau, trouvant la voie des inteſtins plus
» courte, plus ouverte & plus diſpoſée à lui
» donner paſſage.

» Pour faciliter encore plus, & abréger
» l'ouvrage de la nature, il m'eſt venu, de-
» puis peu, en idée un moyen que je n'ai
» pas eu encore occaſion de mettre en uſage,
» mais que je propoſe à ceux qui ſont à même
» de le faire ; ce ſeroit une autre façon d'in-
» férer le ferment variolique étranger, ſa-

» voir, de l'injecter dans les inteſtins avec une
» ſeringue. Il développeroit & mettroit en
» action celui qui eſt aſſoupi dans leur tiſſu,
» & qui, trouvant plus de facilité à ſortir par
» les pores mêmes par où le levain étranger
» s'eſt introduit, & comme étant les mieux
» diſpoſés par cette introduction, & les pre-
» miers qui ſe préſenteroient après le déve-
» loppement, il ne ſe porteroit point du tout
» à la peau. Au reſte, quand même cette
» façon ne réuſſiroit pas, je ne vois pas
» qu'elle fût moins ſans danger que l'ino-
» culation. Je me propoſe, lorſque j'aurai
» du pus variolique, d'en faire l'épreuve ſur
» un enfant qui n'aura pas eu la variole,
» après l'avoir bien préparé; &, s'il n'en
» arrive rien de fâcheux, comme je l'eſpere,
» je la réitérerai ſur pluſieurs autres, en ob-
» ſervant tous les phénomenes qui en réſul-
» teront; & je prendrai bien exactement
» leurs noms, ceux de leurs parens, de leurs
» profeſſions & de leurs paroiſſes, pour
» qu'on puiſſe ſavoir, dans la ſuite, ſi cela
» les aura garantis de la variole.«

Nous craignons d'avoir abuſé de la patience de nos lecteurs, en les occupant ſi long-tems d'idées auſſi romaneſques, & auſſi peu fondées; nous ne doutons point qu'ils ne gémiſſent avec nous de l'abus que tant de bons eſprits font de leurs talens; car il n'eſt perſonne qui ne convienne qu'il a fallu,

& beaucoup d'eſprit, & beaucoup de ſagacité pour ajuſter toutes les pieces d'un tel ſyſtême, & les préſenter d'une maniere auſſi ſéduiſante & auſſi liée. Combien n'auroit-il pas été plus utile aux progrès de l'art & à la réputation de notre Auteur, qu'il eût employé ce que la nature lui a departi de talens, non pas à vouloir deviner ce qu'elle nous cache & nous cachera vraiſemblablement toujours, mais à bien obſerver les phénomenes qu'elle nous préſente, à ſaiſir leurs liaiſons & leurs rapports, & à en déduire des regles de pratique plus sûres & mieux fondées que celles qu'il établit dans ſon livre ? Mais qu'il eſt peu d'eſprits aſſez ſages pour vouloir ignorer ce qu'il ne leur eſt pas poſſible de ſavoir ! La fureur de tout expliquer, qui regne dans les écoles, ſe tranſmet trop sûrement dans l'eſprit des jeunes gens accoutumés à recevoir ſans examen tout ce qui leur vient de leurs Maîtres ; auſſi arrive-t-il que, lorſque la pratique vient à les détromper des ſyſtêmes dont on les a imbus, ils ſont obligés d'en forger d'autres, ou de chercher quelques pieces pour rajuſter les anciens : delà ſont venues les idées vagues de venin, de miaſmes, de germes de maladies, d'acrimonies, de fibres lâches, ou trop tendues, & tous ces autres lieux communs qui font la baſe de la plupart des théories modernes : encore ſi con-

tens d'amuser leur loisir de ces idées creuses, certains Médecins n'en faisoient pas le fondement de leur pratique, on pourroit leur permettre d'exercer leur imagination sur ces chimeres; mais nous ne voyons que trop tous les jours les fruits que ces semences ont coutume de produire.

Lorsque nous osons attaquer la trop grande généralité des regles de pratique que M. Gontard établit pour le traitement de la petite-vérole, nous sommes bien éloignés de vouloir jetter le moindre doute sur ses succès : quand il n'auroit pas apporté le certificat qu'on a lu ci-dessus, nous le croyons trop honnête homme pour ne pas l'en croire sur sa parole; mais nous avons cru trouver dans son livre même des raisons de douter que ces succès soient dûs à la méthode qu'il propose. En effet, suivant le certificat déjà cité, ses succès datent depuis 1745. Il convient, page 101 de son ouvrage, qu'en 1762 il n'avoit fait que le premier pas dans la découverte de cette méthode, n'ayant osé jusques-là employer les évacuans que dans le tems de la fievre, dans celui de l'éruption, & dans le premier tems de la suppuration. Il dit ailleurs, page 169, que ce n'est *que depuis 1758, à l'occasion de ses observations sur la rougeole, qu'il commença à s'appercevoir que la variole pourroit bien exiger un autre traitement que celui qu'on*

employoit. On lit, en effet, dans une lettre qu'il fit insérer, cette année, dans le Journal de Médecine, sur le traitement de la rougeole, ce passage remarquable (*a*) : *La voie des selles, quoiqu'opposée, lorsque la nature s'en sert* (dans la rougeole) *est pourtant la plus salutaire, pourvu qu'elle ne soit pas trop abondante ; au lieu qu'elle est très-dangereuse dans la petite-vérole, de même que tout ce qui est capable de détourner l'humeur de l'habitude du corps.* Il est évident, par ce passage seul, que ce n'est que depuis cette époque que M. Gontard a pu changer de systême, &, par conséquent, qu'il a pu commencer à mettre en usage la méthode qu'il propose aujourd'hui. Comment auroit-il osé administrer des purgatifs dans tous les tems de cette maladie, lorsqu'il étoit persuadé que la voie des selles pouvoit être très-dangereuse ? Concluons donc que les succès qu'il a eus depuis 1745 jusqu'à cette époque, sont dûs à une autre cause; on peut, par conséquent, douter que ce soit elle qui ait opéré ceux qu'il a eus depuis ce tems-là. Nous exhortons très-fort M. Gontard à réfléchir sur ses premiers succès, à tâcher d'en découvrir la véritable source : cela suffira, sans doute, pour le détromper de son systême, & peut-être de sa pratique.

(*a*) Journal de Méd. tom. viij, pag. 339.

Nous ne nous arrêterons point à relever ce qu'il dit au ſujet de l'inoculation : il y répete des objections qu'il avoit déjà propoſées dans le Journal de Méd. de l'année 1762, & auxquelles nous croyons avoir ſuffiſamment répondu;du moins ne dit-il rien qui nous paroiſſe infirmer cette réponſe : il eſt vrai qu'il tâche de réfuter une objection que nous lui avions faite ſur l'opinion où il eſt que la petite-vérole n'eſt jamais mortelle par elle-même, mais ſeulement par les complications qui s'y joignent. Il nous a paru que ſa réponſe étoit une véritable pétition de principe, puiſqu'elle ſe réduit preſqu'à dire que toutes les petites-véroles accompagnées de ſymptômes graves, quoiqu'ils ne different que par leur gravité, de ceux qui accompagnent conſtamment cette maladie, étoient toujours compliquées avec une fievre de mauvais caractere, à laquelle il falloit les attribuer.

Le ſecond Traité, ou ſon *Diſcours aux Hommes ſur leur Santé*, nous a paru contenir des idées neuves, & qui méritent l'attention des Praticiens, quoiqu'en général il peche par le même endroit que ſa méthode de traiter la petite-vérole, c'eſt-à-dire qu'il généraliſe trop ſes regles pour l'évacuation des humeurs qui ſont la cauſe des maladies.

SUITE DES OBSERVATIONS

Sur la colique hépatique ; par M. MARTEAU, Docteur en médecine, aggrégé au College des Médecins d'Amiens.

II. OBSERVATION. Un homme de soixante-six ans, d'un tempérament bilieux, & de très-grand appétit, a souffert, vers le milieu de Juin, une douleur aiguë qu'il rapportoit à l'estomac, parce qu'elle fut suivie de vomissemens. Peu de jours après, la mort imprévue de son épouse lui causa le saisissement le plus violent, & le chagrin le plus durable. La disposition mélancolique que cet événement lui imprima dans l'ame ne contribua pas peu à renouveller les accès d'intervalle en intervalle. Le 5e eut pour époque le 4 Janvier dernier.

Il n'auroit pas été difficile à un Médecin de saisir le véritable caractere de cette maladie. Chaque paroxysme se terminoit par une jaunisse universelle, avec diminution des urines, qui prenoient une couleur de café. Cependant elle fut méconnue. Le malade s'étoit livré jusqu'alors aux soins d'un misérable Apothicaire. Les vomissemens étoient les premiers symptômes de l'invasion : en falloit-il davantage pour conduire l'ignorance à con-

fondre la colique hépatique avec l'indigeſtion : l'ictere n'étoit regardé que comme une ſuite de la ſurcharge de l'eſtomac, un témoignage de ſa foibleſſe & de ſon inertie, & une preuve complete de l'abondance des impuretés des premieres voies. Une pathologie ſi lumineuſe menoit droit à la néceſſité des purgatifs & des toniques. Qui ne ſe croit aſſez habile pour pouvoir décider quand & comment il faut purger, dans une maladie qui ſemble n'exiger que ce remede? Les purgatifs, aſſociés au mars, furent prodigués, & ſpécialement ſur les fins, pendant huit jours conſécutifs. La doſe pour chaque jour étoit d'un gros de limaille de fer, & vingt-ſept grains de ſafran de mars : la zédoaire, la canelle, le ſafran oriental, le ſéné, la rhubarbe entroient dans ces formules, avec d'autres drogues chaudes, dont l'énumération eſt inutile. Des bains, des délayans, des inciſifs ſavonneux, de doux eccoprotiques auroient arrêté le déſordre, & prévenu ſes ſuites. Une méthode incendiaire, en étranglant les tuyaux, & multipliant les criſpations & les rechutes, devoit, au contraire, amener infailliblement au point de l'incurabilité. Ce qui mit le comble aux mauvais effets d'un traitement ſi mal-entendu, ce fut l'obſtination du médicaſtre à forcer ſon malade à manger même ſans appétit. Cette eſpece de gens connoît peu les

regles du régime ; & c'eſt en faiſant profeſſion de les violer & de les mépriſer, qu'ils *pourchaſſent* la confiance publique. Un Médecin commode, & de facile compoſition, eſt toujours sûr de plaire.

Je fus appellé le 5 Janvier. Il n'y avoit que dix à douze jours d'intervalle entre le quatrieme & le cinquieme accès. Celui-ci avoit été violent : la fievre étoit de la partie ; le pouls étoit fréquent, mais avec des modifications ſingulieres. Deux, trois ou quatre pulſations larges, pleines, ſouples & mollettes, étoient ſuivies de deux ou trois autres intermittentes, inégales en force, en intervalles, en conſtriction de l'artere, qui quelquefois paroiſſoit s'effacer ou gliſſer, en s'allongeant ſous le doigt. Les urines brunes, en petite quantité, devenoient ſédimenteuſes. La conjonctive étoit très-jaune, & le teint ictérique. L'hypocondre droit, très-ſenſible & très-élevé, laiſſoit appercevoir des obſtructions douloureuſes au toucher.

Le 6 je m'aſſurai que la fievre n'étoit que double-tierce. L'accès prenoit, le ſoir, par un grand & long friſſon. La nuit ſe paſſoit en agitations & en ſueurs copieuſes. La fievre tomboit le matin ; mais le pouls demeuroit très-intermittent & très-irrégulier. La langue étoit couverte d'une croûte épaiſſe & jaune.

Je

Je ne pouvois regarder cette fievre comme un ſymptôme à combattre ; je l'enviſageai, au contraire, comme un inſtrument de guériſon. En tentant de l'éteindre, j'aurois craint de jetter mon malade, ſoit dans la fievre putride, ſoit dans l'hydropiſie, ſoit, tout au moins, dans l'affection hypocondriaque. Ces épigéneſes ne ſont que trop ſouvent les ſuites funeſtes de la précipitation qui s'obſtine à fixer la fievre intermittente. Je m'arrêtai donc à la maladie principale; & je ne me propoſai d'autres indications que de rendre la bile fluide, de l'évacuer doucement, & de rétablir la liberté des urines. Je mis, tous les matins, en uſage deux grains d'oignon de ſcille, & quatre gobelets d'eau de Vichy. Les urines ne tarderent pas à redevenir très abondantes & citronnées, & la bile à reprendre ſon cours. L'eau de Vichy produiſoit, chaque jour, trois évacuations d'une bile gluante, & très-fétide : cependant la fievre revenoit tous les ſoirs. Une potion où entroit le *laudanum*, donnée deux heures avant le friſſon, le fit avorter, & la fievre donna trois jours de treve : on en étoit quitte pour une légere émotion, qui ne troubloit pas autrement le repos de la nuit, & qui ſe terminoit par une moiteur. Le quatrieme jour d'uſage de l'eau de Vichy, je la rendis purgative par l'addition de ſix gros de ſel de Glauber. Les évacuations ne furent pas

doubles de celles que procuroit l'eau minérale ſeule.

La fievre reparut intermittente. Je continuai, deux jours encore, à placer, le matin, quatre verres d'eau de Vichy à la fin de l'accès ; enſuite je purgeai avec un minoratif ordinaire. Pendant ces ſix jours de fonte, les obſtructions s'étoient effacées. Le foie très-mollet ne préſentoit ni gonflement ni ſenſibilité à la preſſion ; auſſi le purgatif entraîna-t-il une prodigieuſe quantité de bile brune & gluante ; &, le lendemain, deux clyſteres en évacuerent preſqu'autant.

Cependant l'action du purgatif fut traverſée par un accès de fievre ſous-intrante, avec un accablement ſoporeux qui donna l'alarme ; mais ce trouble fut de peu de durée. Le jour ſuivant ſe paſſa ſans fievre : le pouls même, intermittent juſqu'alors, devint régulier. J'obſervai ſeulement que l'heure correſpondante au premier des deux accès de la ſous-intrante, fut marquée par une petite ſueur. Les urines citronnées continuoient à percer en abondance : la conjonctive éclaircie, le teint net, des puſtules ſur les levres, & un petit éryſipele au cou, ſembloient annoncer la ceſſation totale de la fievre.

Cependant il étoit ſurvenu, depuis quelques jours, un hoquet aſſez fréquent. Le minoratif l'avoit diminué ; mais il ne l'avoit

pas entiérement suspendu. D'un autre côté le malade expectoroit, avec toute la vigueur d'une bonne poitrine, quelques crachats pituiteux, légérement teints de sang : c'en étoit assez pour se défier d'un calme perfide. Je commençai, dès ce moment, à craindre un calcul biliaire, ou un ulcere au foie. Je fis part de mes inquiétudes aux parens ; &, prévoyant un événement fâcheux, je sollicitai, comme une grace spéciale, l'ouverture du cadavre, si la maladie tournoit à mal. Il m'importoit de vérifier mes conjectures, dans une maladie dont la marche étoit insidieuse : par le conseil de deux de mes confreres, le malade fut mis à l'usage des apozèmes chicoracés.

Le 14 Janvier la fievre reprit, vers les onze heures du soir, par froid & tremblement. Le délire accompagna cet accès au point de s'oublier pour les besoins les plus pressans. Le hoquet fut continuel ; la sueur, très-abondante, s'étendit quatre heures au-delà de l'accès, qui tomba, sur les sept heures du matin. Le pouls étoit devenu régulier, mais mou & flasque, & la langue demeuroit aride. L'accès reprit le 15 au soir, mais sans délire, & se termina par une sueur de moindre durée. Le minoratif, répété le 16, évacua beaucoup encore, mais d'une matiere plus fluide, moins gluante, & d'un jaune plus blanchâtre. L'accès du 16 re-

parut à l'heure marquée, & se termina comme la veille. Le 17 le frisson dura six heures. Le pouls, dans la chaleur, fut rapide, serré & irrégulier ; la sueur manqua, Cependant le pouls reprit, le lendemain, sa consistance naturelle, & le malade reposa comme dans la meilleure santé ; mais le hoquet continuoit à le vexer cruellement. Il rendit, ce jour-là, des matieres blanches & purulentes par les selles. M. Hecquet, célebre Médecin d'Abbeville, fut appellé en conseil. Il fit répéter, le 18, sur les neuf heures du soir, une potion anti-spasmodique que j'avois prescrite contre le hoquet, y ajoutant demi-gros de *diascordium*. Ces narcotiques ne purent prévenir le frisson à onze heures, de la nuit. Le froid dura quatorze heures avec extinction presque totale du pouls, délire, hoquet affreux, & tous les symptômes de la mort la plus prochaine & la plus inévitable. Un julep cordial avec le musc, les alkalis volatils & l'æther parvinrent cependant enfin à le ranimer, pour retomber tous les jours dans le même état, mais à de plus longs intervalles : souvent même plusieurs de ces frissons se succédoient les uns aux autres, & sembloient composer un accès de sous-intrante. Dans les intervalles les nuages se dissipoient, la raison reprenoit ses droits ; mais le pouls demeuroit intermittent, irrégulier, misérable &

concentré, & la langue toujours aride. Rien n'étoit si variable que les urines, tantôt plus & tantôt moins abondantes, quelquefois naturelles, d'autres fois briquetées, ou brunes & lexivieuses.

Ces accès, qui se passoient tout en froid glacial, ressembloient à la fievre algide, décrite par Morton, & nous avoient déterminés, dans la consultation, à entre-mêler le sel de la Garaye & le julep cordial à chaque rémission du froid. Ce fébrifuge parut promettre quelque succès, en ce que le second paroxysme fut retardé de quatorze heures; mais, par la suite, les intervalles furent moins longs, & reprirent leur type régulier. Au cinquieme accès la chaleur & le pouls plus développés, paroissoient laisser encore une lueur d'espérance. Le malade étoit dans un état léthargique, & de demi-efforts pour l'expectoration ne suffisant pas pour débarrasser la poitrine, nous résolûmes de tenter, pour derniere ressource, l'application des épispastiques aux jambes. Dans l'état désespéré où nous voyions notre malade, nous avions tout à gagner, & rien à perdre. Depuis deux jours le hoquet n'étoit presque plus rien, & cette considération sembloit devoir encore nous encourager à cette tentative. Le vésicatoire fut à peine senti, il n'effleura que l'épiderme, &, au premier pansement, les escarres parurent

livides. Le pronoſtic ne pouvoit plus être que de mort. Le ſixieme accès de froid termina une maladie qui, dans les derniers tems, avoit été un véritable Protée.

L'ouverture du cadavre fut faite, trente heures après la mort, en préſence des deux collegues qui m'avoient aidé de leurs conſeils; par M. Muſſet, Chirurgien, qui joint à la dextérité la connoiſſance parfaite de l'adminiſtration anatomique. Je ne pus y aſſiſter, arrêté au lit par une maladie qui m'avoit ſaiſi la même nuit. Le procès-verbal me fut communiqué, & l'on me remit le calcul biliaire qu'on avoit trouvé.

Trente heures après la mort les tégumens du bas-ventre étoient déjà tout violets, & les entrailles de la puanteur la plus horrible; ce qui détermina à porter directement toutes ſes vues vers le foie, que j'avois toujours regardé comme le foyer de la maladie. La partie convexe étoit ſaine, mais d'une texture plus ferme, plus roide, plus compacte & plus raccornie que dans l'étal naturel. La partie concave préſentoit une vomique facile à reconnoître au toucher. La véſicule étoit très-groſſe, & remplie d'une ſéroſité très-fluide, de couleur opale, & qui, au premier coup de ſcalpel, s'élança en jet. La partie ſupérieure de la véſicule embraſſoit exactement un bézoard d'environ deux pouces de longueur, de couleur brun-noirâtre, marbré

intérieurement, feuilleté de différentes couches friables, dont les nuances de jaune, aurore, brun & vert-noir, tranchoient les unes fur les autres. La groffeur étoit à-peu-près celle d'un œuf de pigeon de voliere. La partie qui touchoit au col de la véficule s'écailla en fragmens. Le fcalpel, conduit tout le long des canaux cyftique, hépatique & cholédoque, mit à découvert un ulcere de la largeur d'un écu de fix francs, dont le centre étoit au point de concours des trois canaux biliferes ; & les clapiers occupoient le trajet du refte de ces canaux. Le conduit hépatique étoit rempli d'une fanie rougeâtre comme la lie de vin. Le cyftique contenoit, outre quelques petits calculs biliaires, un pus louable de couleur & confiftance de bouillie. Des fragmens de bézoard bouchoient le bec de l'oifeau. Les parois de la véficule étoient blanches & dépouillées de cette onctuofité qui les rend douces au toucher. Ces défordres organiques fuffifoient pour rendre compte des phénomenes d'une maladie fi bizarre. Il parut inutile de pouffer plus loin les recherches dans un cadavre dont les exhalaifons putrides pouvoient devenir funeftes à la fanté des affiftans.

Interdùm doctâ plus valet arte malum.

III. Obs. Cette obfervation n'a point de rapport à la colique hépatique : cependant,

comme à l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé des calculs biliaires, j'ai cru devoir la placer à la ſuite des deux autres.

Une demoiſelle, âgée de ſoixante-douze ans, avoit, depuis très-long-tems, eſſuyé des accès de goutte irréguliere : elle avoit ſucceſſivement attaqué toutes les articulations de la tête, du tronc & des extrêmités, même juſqu'au nez. Le Médecin qui veilloit ſur ſa ſanté, lui avoit fait faire un long uſage de pilules de ſavon, avec la poudre de gentiane & la rhubarbe, &, depuis quatre ans que j'avois ſa confiance, je lui avois, de tems en tems, preſcrit le même remede. Au mois de Janvier 1767 elle fut ſaiſie d'une douleur goutteuſe des plus aiguës le long des quatre premieres vertebres lombaires, avec rougeur, tumeur & gonflement des vaiſſeaux. Ce paroxyſme ne ſe diſſipa que vers le milieu d'Avril. Au 26 Août la malade ſe plaignit d'étouffemens & d'impuiſſance au mouvement. Les jambes & les cuiſſes s'enflerent. En deux jours l'œdeme fut très-conſidérable. Les urines ne couloient qu'en petite quantité. J'eus recours au vin ſcillitique, dont je donnai trois cuillerées par jour. Une diarrhée abondante diſſipa l'œdeme & la ſuffocation en moins de huitaine. On jouit, pendant un mois, d'une aſſez bonne ſanté; ſurvint enſuite une barre douloureuſe à la région épigaſtrique;

& l'oppreſſion ſe fit reſſentir, mais moins vivement. La région de l'eſtomac étoit gonflée, ainſi que l'hypocondre droit, au toucher, ſenſibles, & douloureux. Les urines, en petite quantité, étoient brunes; & cependant les déjections étoient bien colorées. Malgré ce dernier ſigne, je ne pouvois douter que le foie ne fût affecté. Je me propoſai de lever ſes engorgemens, & de procurer, en même tems, une diarrhée capable d'enlever les ſéroſités qui menaçoient la poitrine & les extrêmités inférieures d'une nouvelle inondation. Un opiat, dans lequel entroit, avec le ſavon & les gommes férulacées, la poudre de ſcille, celle d'arum, & ſel de mars de Riviere, me parut propre à remplir à la fois ces deux indications. Je ſecondois ſon effet par les ſucs de creſſon, cerfeuil & pariétaire. Ces remedes évacuerent doucement & puiſſamment par les ſelles & les urines. Le ſuccès ſurpaſſa mon attente. L'appétit ſe réveilla, l'enflure diſparut, & la douleur de la région épigaſtrique s'effaça; mais il y reſtoit une barre & une tenſion marquée, avec un reſte de dyſpnée, ce qui m'engagea à faire reprendre, de tems en tems, quelques cuillerées de vin ſcillitique.

Vers la fin de Décembre, la goutte reparut aux vertebres des lombes, ſon dernier ſiege: elle vexa cruellement. La difficulté de reſpirer augmenta de jour en jour; le

ventre se gonfla. On se plaignoit d'un sentiment de tension, & d'un poids insupportable en cette partie. L'appétit & le sommeil se perdirent; l'enflure des extrêmités fit de nouveaux progrès, que les premiers remedes ne purent plus arrêter. Le 2 Fevrier, un froid glacial & une respiration rare firent craindre qu'il ne lui restât que peu d'heures à vivre. Cependant une potion animée de liqueur minérale d'Hoffman, ressuscita & soutint encore le principe de la vie jusqu'au 9 Fevrier. Le 10 l'ouverture du cadavre fut faite, en ma présence, par M. Musset. Nous observâmes ce qui suit:

1° L'estomac d'une capacité double de l'état naturel (la demoiselle avoit toujours eu très-grand appétit.)

2° Le grand épiploon flétri; ses vaisseaux aussi sensibles que s'ils avoient été injectés. Le petit épiploon flétri, raccourci, & comme à demi-détruit.

3° L'iléon violet.

4° En détruisant l'attache du colon, il s'est fait, du côté droit, un épanchement de quelques cuillerées de sérosité rougeâtre qui étoit renfermée dans un petit kyste.

5° La rate raccourcie, ronde, squirrheuse dans toute sa substance, marquée de plusieurs dépressions & inégalités, & couverte de quelques taches blanches, dures comme la corne.

6° Le foie sain, mais ferme ; maculé à l'extérieur de quelques taches blanches, mais n'offrant, à l'intérieur, aucun vice organique.

7° Les canaux cystique & colédoque parfaitement libres.

8° La vésicule du fiel remplie de cent dix-sept calculs biliaires de couleur noire, très-durs, depuis la grosseur d'une châtaigne jusqu'à celle d'un grain de bled, lisses & polis, & portant presque tous une forme réguliere de trochisques triangulaires. Nous trouvâmes à peine une cuillerée de bile de couleur ordinaire, & très-épaisse.

9° Les reins portant à leur surface quelques hydatides, ou vésicules lenticulaires, remplies d'eau.

10° Dans le tissu cellulaire, entre le péritoine & le rein droit, un petit kyste rempli d'une substance gélatineuse de couleur jaune. Cet endroit avoit été le siege de la goutte : il n'y avoit rien de pareil du côté gauche.

11° Les deux cavités de la poitrine contenoient beaucoup d'eaux épanchées, sanguinolentes à la droite, & jaunes à la gauche.

12° La partie inférieure du lobe droit des poumons, flétrie, violette, & toute macérée ; à la partie moyenne un tubercule crud, assez rénitent, dont l'ouverture nous a fait appercevoir un engorgement sanguin,

la partie supérieure portant des dépressions & des duretés. Plusieurs coups de scalpel en ont fait découler une sanie purulente que l'instrument n'a pu tirer des parties qui paroissoient saines.

13° Le lobe gauche, moins macéré que le droit, avoit aussi des engorgemens de sanie purulente.

14° Le cœur si gros, & l'oreillette droite si dilatée, qu'ils égaloient un cœur de bœuf.

15° La matrice très-petite.

Je m'attendois à rencontrer ici l'hydropisie de poitrine; mais rien ne m'avoit annoncé les concrétions biliaires. Il étoit plus naturel d'accuser le foie d'embarras, dont il étoit cependant exempt. Il manque à la pathologie des signes pathognomoniques de la présence des différens calculs dans la vessie du fiel.

OBSERVATIONS

Sur l'usage de l'extrait de ciguë, par M. COSTE, Médecin-Pensionné de la ville & province de Gex.

C'est souvent le hazard qui a fait connoître les meilleurs remedes. Ceux dont la découverte est dûe à des recherches intelligentes, secondées d'une hardiesse d'autant plus louable, que celui qui en est l'Auteur

a commencé ses épreuves sur lui-même, me paroissent faits pour flatter davantage les Médecins. C'est un spectacle intéressant, sans doute, aux yeux de l'humanité, que celui d'un Philosophe qui, non content d'attaquer les maladies avec les secours que la nature lui offre, cherche encore à lutter contres ses intentions mal-faisantes. Je le vois armé d'un zele & d'un pressentiment qui font autant l'éloge de son cœur, que celui de ses connoissances, forçant les instrumens de la destruction à devenir ceux de la guérison, & cela dans ces extrêmités fâcheuses, en-deçà desquelles cette même nature sembloit avoir posé la borne des pouvoirs de l'art.

Ces découvertes font époque; mais elles ne suffisent pas: c'est à la combinaison des mêmes expériences renouvellées, multipliées dans diverses circonstances, & comparées entr'elles, qu'il appartient d'en fixer irrévocablement les avantages. L'histoire de la médecine, cet édifice immense, commencé depuis tant de siecles, n'acquérera jamais le degré de perfection dont il est susceptible, que lorsque nous suivrons, pour achever l'ouvrage, la méthode qui a si bien réussi pour en établir les fondemens. Les anciens observoient beaucoup; ils observoient avec scrupule, rendoient fidélement leurs observations heureuses ou malheu-

reuſes : de leur réſultat on tiroit des conſéquences théoriques, on adaptoit le raiſonnement à l'expérience. Gardons-nous bien de la méthode inverſe : ſi l'on commence par faire un ſyſtême, pour en chercher enſuite la confirmation dans l'expérience, on cherche à s'abuſer ; on a déjà obſervé avant d'avoir vu. J'ai ſouvent réfléchi à la réſerve de M. Storck : il eût pu donner au moins des conjectures plauſibles ſur la maniere d'agir de ſon extrait de ciguë, & des autres prétendus poiſons dont il a enrichi la matiere médicale ; il ſe contente de quelques corollaires fort ſimples, qui ſuivent des différens cas dont il fait l'énumération. Quelle modeſtie de ſa part ! Son livre eſt un modele dans ce genre : j'en ai oui faire l'éloge à tous les Médecins qui en ont parlé ; mais combien peu l'imiteroient en pareilles circonſtances ? Comment tenir à la demangeaiſon d'expliquer, a l'honneur d'avoir établi une théorie ? Chacun d'eux pourroit dire, à cet égard :

Video meliora, proboque,
Deteriora ſequor.

L'extrait de ciguë, ſi je ne me trompe, eſt deſtiné à jouer un grand rôle dans la cure de pluſieurs maladies très-graves, qui avoient juſqu'ici réſiſté aux efforts de l'art les mieux dirigés. La ciguë, dont je me ſuis ſervi, eſt parfaitement ſemblable à celle que décrit

M. Sorck: c'eſt dans les premiers jours de Juin que je l'ai fait cueillir. Elle croît ici aſſez communément dans les prés dont le terrein n'eſt ni trop ſec, ni trop aquatique, mais un peu gras. On a ſuivi, pour préparer l'extrait, la méthode indiquée par l'Auteur; on lui a donné le degré de coction qu'il exige: la couleur eſt la même que celle des pilules de Vienne; mais l'odeur fétide, que M. Storck ſemble déſirer, ne s'y rencontre pas; au contraire, elles ont quelque choſe d'aſſez agréable à l'odorat, & qui a trait à l'odeur du cerfeuil. Je ſuis très-sûr qu'on n'a employé que la ciguë: peut-être cette qualité eſt-elle moins eſſentielle qu'on ne l'a cru à la bonté de l'extrait: l'expérience que j'en ai ſemble le démontrer.

Ire OBSERVATION. Le 21 Janvier 1766 je fus appellé auprès d'une femme d'environ cinquante-cinq ans. Depuis deux ou trois jours elle éprouvoit des points de côté qui s'étendoient au-devant de la poitrine, & en arriere entre les deux épaules. Ces douleurs étoient ſi vives qu'elles ne lui permettoient pas de repoſer un ſeul inſtant: elle ſe plaignoit d'un grand mal de tête; ſa reſpiration étoit gênée; &c, d'après ces ſymptômes, on avoit déjà décidé que ce ſeroit une pleuréſie; mais la molleſſe du pouls, ſa foibleſſe, ſa petiteſſe, ſa lenteur, l'abſence de la fievre & de ſes accidens, l'inſpection

de la langue m'engagerent à lui faire d'autres questions. Ses réponses me prouverent qu'elle ressentoit de véritables douleurs ostéocopes: l'avant-bras droit étoit couvert de six ou sept taches de la grandeur d'une piece de vingt-quatre sols, & de la couleur des monnoies de cuivre un peu foncé. Tout ceci me détermina à remonter plus haut dans l'histoire de sa vie, pour y découvrir les véritables causes du mal. A un certain âge, & dans des circonstances où l'on a lieu de craindre d'avoir prêté à des soupçons récens, les aveux coûtent beaucoup. Je rendis ceux de cette femme plus faciles, en lui répétant plusieurs fois que si le virus vénérien, qui me paroissoit être de la partie, existoit effectivement, la date ne pourroit s'en tirer que de fort loin. On calcula premiérement celle de la mort d'un mari qui peut-être avoit été libertin; ensuite la jeunesse, la fréquentation des grandes villes avoient pu l'induire en tentation; puis le tempérament du défunt, dont on n'avoit pas encore perdu la mémoire, lui auroit difficilement permis de ne pas préluder aux formalités sacramentelles. Enfin le résultat de plusieurs autres réflexions morales très-longues, & plus ennuyeuses encore, si elles eussent été moins plaisamment citées, fut que, quelques vingt-quatre ans auparavant, le couple malheureux ayant eu recours, pour

certaines difficultés d'uriner & de petites tumeurs survenues aux aînes, à un Médecin & à un Chirurgien de ce pays, l'un & l'autre avoient déjà caractérisé leur indisposition de vérole confirmée dans le mari, qui, en conséquence, avoit subi les frictions. Pour la femme, ils avoient considéré son état comme peu fâcheux : on s'étoit contenté de lui prescrire quelques mercuriaux à l'intérieur, & une tisane qui, selon son récit, avoit dû être une décoction des bois sudorifiques. Cependant les ardeurs d'urine étoient revenues fréquemment : elle avoit presque toujours éprouvé depuis de vives demangeaisons, sur-tout au lit ; ses dents étoient tombées les unes après les autres. A l'époque de ma visite, son haleine étoit celle d'un gouffre infect. Je voulus voir si je ne trouverois pas sur son corps d'autres taches : la tête, le col, la poitrine, les épaules, les cuisses en étoient garnies ; elles étoient d'un rouge brunâtre & livide, de la grandeur de celles que j'avois d'abord vues sur l'avant-bras, excepté une, située au dos, qu'à peine on auroit couverte avec la main. Elle n'avoit la faculté de remuer aucun de ses membres ; & quand, pour la visiter, ou pour lui être utile dans ses différens besoins, il falloit la toucher, la moindre pression étoit douloureuse, & lui faisoit jetter les hauts cris.

Quel parti prendre dans ces fâcheuſes extrêmités? N'étoit-ce pas le cas d'exception à la regle du traitement uſité : je riſquois, en l'employant, de voir cette femme y ſuccomber. J'avois relu, quelques jours auparavant, le Traité de la Ciguë, la quinzieme obſervation du premier livre m'avoit frappé, & j'avois une occaſion bien favorable d'eſſayer ſi j'éprouverois le même ſuccès : celui de M. Storck m'enhardit.

Je débutai par faire paſſer un minoratif ; &, dès le lendemain, ma malade prit, le matin & le ſoir, deux pilules de trois grains chacune, avalant immédiatement après un verre d'infuſion de ſcolopendre, où l'on faiſoit fondre huit grains de nitre.

Le jour ſuivant, elle en prit trois fois à pareille doſe : elle repoſa un peu le ſoir, & dit qu'elle croyoit déjà reſſentir une certaine rémiſſion ; je preſcrivis de continuer pendant trois jours.

Le 27 au matin, le genou & le pied gauche étoient douloureux, & couverts de larges plaques, de la couleur & de la nature des premieres, qui commençoient à s'affaiſſer ; je fis alors augmenter la doſe d'une pilule à chaque fois.

Le 28 au ſoir j'eus le plaiſir d'appercevoir un mieux marqué : la malade, qui avoit pris grande confiance en ces pilules, dont

elle ignoroit la composition, me pria de lui en faire doubler la quantité, dans l'espérance d'un succès bien plus prompt & plus complet; celui que j'éprouvois me parut assez satisfaisant. Les taches de la veille avoient moins d'élévation; leur couleur étoit moins blafarde, & les autres étoient presque disparues; les membres de la malade commençoient à reprendre la faculté de se mouvoir; elle commençoit aussi à reposer: je me contentai de prescrire la continuation.

Je le revis le 2 Fevrier: ses forces étoient considérablement augmentées; le mouvement musculaire s'opéroit avec la plus grande facilité; le ventre étoit libre: elle passoit les nuits, presque d'une seule traite, dans un sommeil paisible. J'observai que l'épiderme se détachoit de la peau en plusieurs endroits du corps, mais sur-tout à la paume des mains, à la plante des pieds, & dans tous les lieux où j'avois remarqué précédemment des taches: les urines charierent beaucoup. J'attribuai le premier de ces phénomenes à la ciguë, le second à l'usage du nitre; l'un & l'autre procurerent le plus grand soulagement à la malade, qui suivit encore pendant six jours le même régime.

Il me survint alors un accident, & quel-

ques occupations plus essentielles, qui la firent perdre de vue : on m'y rappella le 17 Fevrier. Elle me dit que, jusqu'au 13, elle s'étoit parfaitement bien trouvée, dormant, digérant, & faisant toutes ses fonctions le mieux du monde ; mais que, depuis trois ou quatre jours, elle ne dormoit presque plus, ressentoit un poids à l'estomac, & avoit moins de facilité pour le mouvement. Elle me montra aussi quelques petites taches de la nature des premieres au cuir chevelu. Je la remis à l'usage du remede auquel elle étoit redevable du mieux précédent : elle en prit, trois fois par jour, trois pilules, pendant une quinzaine, & tous ces symptômes disparurent de nouveau.

Le 16 Mars tout alloit bien ; elle ne se plaignit que du défaut d'appétit : je lui fis donner, quatre matins de suite, une dixaine de grains de rhubarbe, & autant de quinquina, qui le rappellerent. Depuis ce tems, elle s'est portée beaucoup mieux qu'elle ne l'auroit jamais osé espérer.

Cette femme voulut profiter de la belle saison pour se faire traiter radicalement du mal vénérien. Comme il n'étoit plus à craindre qu'elle contribuât à le propager, je lui conseillai d'achever plutôt tellement quellement ce qui lui reste du cours de sa

carriere, que d'expoſer une machine uſée & affoiblie à l'épreuve d'un traitement qui quelquefois s'emploie en vain en pareilles circonſtances, mais qui exige toujours les précautions les plus grandes; précautions que cette femme auroit trop de difficultés à ſe ménager.

II. OBS. Le 19 Janvier 1767, Pierre Berne, d'Hoſtonne en Valromey, eut le courage de traverſer une montagne immenſe, couverte alors de cinq à ſix pieds de neige, pour venir me conſulter: depuis deux mois il portoit, du côté gauche, ſur l'os de la pommette, une tumeur d'abord indolente, de la groſſeur d'un pois; elle étoit devenue inſenſiblement douloureuſe, en acquérant plus de volume. Enfin, aux environs du jour de l'an, la peau s'etoit crevée, & avoit donné iſſue à une très-grande quantité de pus ichoreux très-fétide: les bords de la ſolution de continuité étoient devenus calleux en fort peu de tems, & préſentoient des crevaſſes inégales: le tout offroit des veines variqueuſes & gorgées d'un ſang noirâtre. Dans toute cette circonférence, qui avoit plus d'un pouce de diametre, le malade reſſentoit des élancemens très-vifs, qui alloient juſqu'au muſcle orbiculaire: l'œil même de ce côté commençoit à être affecté; il étoit devenu beaucoup plus ſenſible que l'autre

aux impressions du froid, & sa fonction organique moins active.

Soit que le froid, ou quelqu'autre cause, eût condensé la matiere purulente, la superficie du milieu de la tumeur étoit couverte d'un pus concret, & d'une consistance tophacée. J'en fis détacher quelque peu avec un stylet; il étoit friable, & d'une très-mauvaise odeur. On continua de déterger avec beaucoup de précautions; j'étois bien-aise de sonder le fond: l'ichor sanieux, qui découla après avoir enlevé les premieres croûtes, me faisoit craindre la carie de l'os. Mais mon doute fut éclairci du côté le plus favorable au malade: le fond de l'ulcere découvrit des chairs dont l'apparence n'étoit pas si mauvaise que je l'avois soupçonnée; la déterssion produisit une légere hémorragie, qui céda bientôt à une lotion styptique. J'en fis faire une seconde avec l'eau de ciguë, mêlée avec un tiers d'eau de savon: on appliqua dessus un petit emplâtre de *basilicum*. Le malade fut pansé la premiere huitaine, deux fois par jour, & à chaque pansement, on avoit soin de faire précéder d'une pareille lotion l'application de l'emplâtre.

Le tempérament pléthorique de cet homme, le mal de tête dont il se plaignoit, l'ophthalmie que je croyois devoir prévenir, m'engagerent à le faire saigner le second

jour. L'état des premieres voies n'indiquoit aucun befoin de purger ; je le mis d'emblée à l'ufage de l'extrait de ciguë, dont il prenoit un demi-gros par jour.

Je me flattois bien d'un fuccès avantageux ; mais je n'aurois ofé en efpérer un auffi prompt. Ce fut pour moi une furprife bien agréable de voir arriver mon malade le dix-huitieme jour du traitement : l'ulcere étoit cicatrifé ; les chairs régénérées : il ne reftoit qu'une légere phlogofe, qui eût été moins apparente peut-être pour quelqu'un qui n'auroit pas été prévenu de ce qui avoit précédé. Il ne reffentoit plus ni douleurs ni élancemens ; tous ces fymptômes, felon fon récit, s'étoient diffipés fucceffivement ; le pus étoit devenu louable : la fuppuration avoit été très-abondante, les premiers jours ; elle avoit infenfiblement diminué ; & depuis huit jours il s'étoit contenté, pour tout panfement, de baffiner le lieu affecté, plufieurs fois dans la journée, avec l'eau de ciguë. Il y avoit encore une légere demangeaifon. Qu'elle fût l'effet d'un refte de réfolution, ou peut-être d'une cicatrifation trop prompte, à deffein d'achever une cure incomplete, ou de travailler à la prophylactique, je lui confeillai de continuer encore la même dofe de pilules pendant un mois.

Dans les premiers jours de Mars j'eus

occaſion de le revoir : je le trouvai dans l'état de guériſon le plus parfait, n'ayant ni le moindre reſſentiment, ni la moindre apparence du mal qui l'avoit tant inquiété.

III. OBS. Une dame d'une cinquantaine d'années étoit incommodée, depuis quelque tems, de douleurs de rhumatiſme, qui la tourmentoient beaucoup, ſur-tout aux changemens de tems, & à l'entrée de l'hiver. Elle en a éprouvé de très-vives au mois d'Octobre dernier : elles occupoient le devant de la poitrine, l'épaule, le bras, l'avant bras, & la main du côté droit ; celle ci étoit fort enflée tous les matins : cette dame ſe plaignoit, tantôt d'engourdiſſemens, tantôt de fourmillemens, & ne pouvoit eſſayer de faire agir les muſcles affectés ſans ſouffrir beaucoup; elle paſſoit les nuits dans des inſomnies & des agitations cruelles. L'extrait de ciguë, à la doſe d'un demi-ſcrupule par jour, dont elle a uſé pendant deux mois, a rappellé la mobilité, diſſipé les douleurs, & fait diſparoître l'enflure. Elle goûte les douceurs du ſommeil, & les fonctions de l'eſtomac, qui paroiſſoient dérangées, ſont parfaitement rétablies.

Voilà des ſuccès, voici des expériences moins heureuſes.

I. Je connois un Gentilhomme qui, par le

le conſeil d'un habile Médecin, uſe, depuis quelques années, de la ciguë pour un obſtruction de la rate, & l'obſtruction ſubſiſte toujours.

II. Un autre en uſe pour la goutte, & les accès n'en reviennent pas moins à leurs périodes. C'eſt à M. Storck lui-même que celui-ci s'eſt adreſſé.

III. Je fus appellé, l'année derniere, en Savoie, auprès d'un Curé qui étoit affligé, depuis quelques mois, de l'ulcere du nez, appellé *ozene*. Il occupoit la narine droite, une bonne partie de la cloiſon moyenne, & s'étendoit juſqu'au bord de la levre. Il en ſuintoit un ichor rouſsâtre, très-cauſtique, & qui produiſoit des douleurs inſoutenables. Ce Prêtre avoit tous les ſymptômes de la diatheſe ſcorbutique: des Chirurgiens de campagne & des charlatans avoient augmenté le mal par des cordiaux & des elixirs brûlans. Je preſcrivis un régime très-adouciſſant, des lotions avec l'eau de ciguë, l'extrait de ciguë à l'intérieur, quelques priſes de quinquina, parce que les grandes chaleurs me faiſoient craindre la gangrene: le malade s'étoit flatté, & moi auſſi, d'une apparence de mieux; il a été cruellement déſabuſé. Un célebre Médecin de Geneve, qu'il a conſulté depuis, lui a conſeillé la continuation de tout ce que je

lui avois prescrit ; mais j'apprends qu'il est toujours dans la même situation, qui est fort triste.

IV. Une femme remplie d'ulceres scrophuleux, & qui, lorsque je la vis la premiere fois, étoit affoiblie, au point que ses membres refusoient leur ministere, a usé, pendant trois mois, de l'extrait de ciguë. J'augure que c'est à lui qu'elle est redevable de la faculté de marcher : peut-être un plus long usage auroit été suivi d'un plus grand succès ; elle l'a abandonné. On dit que les ulceres gagnent ; elle est dans un état à faire horreur.

Il me reste une réflexion, qui naît de cette disparité de réussite : les succès sont faits pour encourager ; mais je ne crois pas que l'insuffisance, dans d'autres cas, soit un motif de proscription. Tous les jours les meilleurs remedes manquent l'effet auquel on les adapte. On succombe à une fivre aiguë, en dépit de la saignée & des antiphlogistiques : est-ce une raison de les bannir du traitement de ces maladies ? Non, c'en est une de reconnoître combien peu nous sommes avancés dans l'explication des phénomenes qui nous environnent, puisque nous n'avoins point encore de théorie fondée, qui explique d'une maniere satisfaisante les bons effets d'un remede dans

beaucoup de circonſtances, & ſon inutilité dans d'autres qui nous paroiſſent abſolument ſemblables.

LETTRE

En forme de Mémoires, adreſſée à M. ROUX, *Auteur du Journal de Médecine; par M. DUCHEMIN DE L'ETANG, Docteur en médecine & en chirurgie de la Faculté de Montpellier.*

Homine imperito numquam quidquam injuſtius,
Qui, niſi quod ipſe facit, nihil rectum putat.
TER. *Adelph.* Act. II. Sc. 3.

MONSIEUR,

La nouvelle doctrine des pouls, tant critiques qu'organiques, eſt d'une trop grande conſéquence en médecine, pour que tous les Médecins qui aiment leur art ne mettent pas tout en œuvre pour vérifier les faits ſur leſquels elle eſt fondée, & faire part au Public du réſultat de leurs expériences. Mon témoignage doit être d'autant moins ſuſpect, que ceux qui me connoiſſent ſavent aſſez que je ne ſuis rien moins que crédule, & que j'ai été moi-même un des plus zélés frondeurs de l'art ſpigmique, dont il va être queſtion dans cette Lettre Mais, avant de rapporter mes obſervations ſur

cette matiere, je me crois obligé d'entrer dans un certain détail, qui, ſans doute, paroîtra puérile & minutieux à bien des gens, mais que je n'ai pas jugé à propos de ſupprimer, afin d'apprendre, par mon exemple, aux Etudians en médecine, que j'ai particuliérement en vue, que la longueur du tems & les difficultés qu'ils éprouveront dans le commencement ne doivent point les rebuter, & comment ils parviendront enfin à acquérir une connoiſſance, qui eſt d'une ſi grande utilité dans la pratique, que je ne crois pas qu'on puiſſe jamais l'acheter trop cher.

Dans ma premiere année d'étude en médecine, je m'attachai beaucoup à la recherche du pouls; mais un Chirurgien, qui faiſoit fréquemment la viſite à la place du Médecin, dans un hôpital (Bicêtre) fameux, que je ſuivois exactement alors, commença par m'en dégoûter : je continuai cependant encore le même exercice pendant pluſieurs mois, mais avec ſi peu de ſuccès, que j'allois y renoncer tout de bon, lorſque le livre des Recherches de M. de Bordeu me tomba entre les mains. Je n'en eus pas plutôt fait lecture, que je retournai à l'hôpital pour voir ſi je ſerois plus adroit; mais non. Comme je n'avois pas aſſez d'uſage & d'exercice, ou plutôt que je manquois d'un maître qui m'expliquât

le précepte, & me mît, en même-tems, l'exemple ſous les doigts, je ne pus jamais venir à bout d'en découvrir un ſeul : c'eſt, à partir de ce moment-là, que je commençai à ſoupçonner qu'il pouvoit bien y avoir un peu d'enthouſiaſme & d'imagination dans toute cette affaire. Cependant, avant que de porter un jugement définitif ſur un point de cette importance, je crus qu'il ne ſeroit pas hors de propos de prendre l'avis de quelques Médecins habiles & expérimentés. J'eus donc recours à deux ou trois des plus anciens, & qui jouiſſoient d'une aſſez grande réputation dans la Capitale, pour ſavoir à quoi je devois m'en tenir ſur la nouvelle doctrine des pouls. Ces MM. ne biaiſerent point, & me dirent poſitivement que tout ce qu'on débitoit depuis peu là-deſſus, ſi l'on en exceptoit cependant les notions générales, qui apprenoient à juger du degré plus ou moins fort de la fievre, étoit une pure charlatanerie. On juge bien que, d'après de pareilles autorités & les tentatives inutiles que je venois de faire moi-même, je me tins la choſe pour dite ; & toujours avide d'acquérir les connoiſſances utiles en médecine, je tournai mes vues d'un autre côté. Cependant, après avoir achevé mes études, & pris toutes mes inſcriptions à Paris, je pris le parti d'aller à Montpel-

lier, tant pour y prendre mes degrés, que pour pouvoir comparer enſemble ces deux fameuſes Univerſités.

Il n'y avoit pas encore ſix mois que j'y étois, lorſque j'entendis parler des pronoſtics étonnans que M. Fouquet, Docteur de cette Faculté, faiſoit d'après le pouls. On me dit tant de choſes là-deſſus, & tant de bien de ce Médecin, qui, dans ce moment-là même, faiſoit imprimer à Paris un Traité ſur les pouls organiques, juſqu'alors inconnu, que je déſirai paſſionnément de le connoître : l'occaſion ne tarda pas à s'en préſenter. M. Moulet, célebre Pharmacien-Chymiſte, chez lequel je demeurois, m'ayant préſenté à lui, nous entamâmes, preſque d'emblée, le chapitre du pouls. Je fis, coup ſur coup, mille objections auxquelles M. Fouquet répondit avec toute la complaiſance & la modération poſſibles. Cependant m'étant aſſuré, dans le cours de cette conversation, que ce célebre Médecin avoit autant de candeur, de probité & de lumieres qu'on me l'avoit dit, j'acceptai avec reconnoiſſance l'offre qu'il me fit de venir tous les jours me donner des leçons en particulier, ſur les malades de l'hôpital S. Eloy : dès le lendemain nous commençâmes nos épreuves. Mon ſavant Maître m'expliqua d'abord ſuccinctement les caracteres des pouls principaux ; il m'en

traça même la figure sur une carte, avec un crayon; & après m'avoir montré comment il falloit poser ma main & arranger mes doigts, il me fit approcher du lit des malades pour tater leur pouls: j'avoue que je fus long-tems sans pouvoir reconnoître aucun des caracteres que cet habile Observateur me décrivoit. Mais, frappé de la justesse de ses diagnostics, fondés sur la seule exploration du pouls, j'étois très-indécis. Le tems que je devois rester à Montpellier étant écoulé, j'allai prendre congé de M. Fouquet, & le remercier des bontés singulieres qu'il avoit eues pour moi, en lui avouant toutefois qu'au pouls capital & intestinal près, sur lesquels il savoit que je me trompois beaucoup moins souvent que sur les autres, je n'étois pas encore fort avancé. En revenant à Paris, je m'arrêtai quelque tems à Autun, ma patrie; il se rencontra d'aventure, dans la maison où j'étois en pension, une jeune fille cacochyme, qui se disoit un peu plus indisposée que de coutume. Je m'approchai pour lui tâter le pouls, comme si j'eusse voulu badiner & m'amuser; mais quelle fut ma surprise de sentir très-distinctement le pouls capital dont m'avoit parlé M. Fouquet! Je ne balançai point à dire à cette fille qu'elle devoit avoir mal à la tête; & sur ce qu'elle me dit qu'à la vérité elle souffroit beau-

coup de cette partie, mais d'un côté seulement, je lui tâtai le pouls de l'un & de l'autre bras : je découvris facilement le côté affecté ; ce qui étonna fort les assistans & un Médecin de la ville, qui vint ce jour-là dans la même maison. Je ne fus pas plutôt de retour à Paris, que j'appris que l'ouvrage de M. Fouquet, sur le pouls, étoit enfin imprimé, & qu'il commençoit à se répandre dans le public : je me hâtai d'en faire l'acquisition, ainsi que de la seconde édition de M. de Bordeu; car il y avoit déjà du tems que j'avois lu la premiere. Je les étudiai tous les deux avec beaucoup d'attention, & quand je crus à peu-près les posséder, je me mis tout de bon à tâter des pouls à l'hôpital de la Charité : en moins de rien, mes doigts s'aiguiserent si bien, s'il est permis d'ainsi parler, & mes idées se développerent, au point que je fis plusieurs pronostics de suite, tant sur les pouls organiques de M. Fouquet que sur les critiques de M. de Bordeu. Plusieurs de mes Confreres, qui avoient été présens, & qui suivoient, comme moi, réguliérement la visite du Médecin de cet hôpital, en furent frappés, & me demanderent mon secret. J'appris à quelques uns d'entreux à distinguer très-bien plusieurs sortes de pouls, tel, par exemple, que celui d'hémorragie par le nez & le pectoral, qui se rencontroient le plus

ſouvent, ainſi que l'inteſtinal. Ces petits ſuccès mirent une telle émulation parmi une trentaine de jeunes gens, tant Médecins de diverſes Facultés, qu'étudians en médecine & éleves en chirurgie, qu'on abandonnoit preſque le Médecin qui faiſoit la viſite, pour ſe répandre dans les ſalles, & tâter des pouls à loiſir, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & lorſque quelqu'un de ces MM. croyoit en avoir rencontré quelqu'un qui marquât, ils venoient me trouver pour ſavoir s'ils ne s'étoient point trompés. En un mot, on ne vit jamais tant d'ardeur & d'empreſſement à tâter des pouls, tandis qu'auparavant, à peine quelqu'un de la troupe s'en occupoit-il, & ſeulement, comme c'eſt aſſez l'ordinaire, pour ſavoir ſi les malades avoient la fievre ou non, & juſqu'à quel degré d'intenſité. Cette petite révolution, à laquelle j'ai donné lieu, s'eſt paſſée, au printems de cette année, à l'hôpital de la Charité.

Parmi pluſieurs obſervations que j'ai eu occaſion de faire, je ne citerai que les plus frappantes, qui ont été faites ſous les yeux des perſonnes de l'art, qui ſuivoient alors la viſite du Médecin.

La premiere obſervation regarde un Laquais, qui fut tourmenté, pendant pluſieurs jours, d'un dévoiement très-bien marqué par tous les caracteres du pouls de cette

évacuation, mais sur-tout par des intermittences fréquentes & sensibles : aussi, de tous ceux qui suivoient la visite, n'y en eut-il pas un qui ne lui tâtât le pouls, & qui ne le trouvât tel qu'il est décrit par les Docteurs Solano & Bordeu. Non-seulement je lui avois prédit ce dévoiement, mais je l'assurai même, au bout de quelques jours, qu'il ne tarderoit pas à en être délivré, parce que je m'apperçus que les intermittences commençoient à s'éloigner & à devenir plus rares. En effet, trois ou quatre jours après il sortit de l'hôpital.

Je fis la seconde observation dans la salle S. Louis, n° 37, sur le nommé Jean Poitevin, garçon Sellier, demeurant chez la veuve la Riviere, rue du Parc-Royal, au Marais : je lui avois annoncé la veille une sueur critique, qui parut en effet pendant la nuit suivante ; ce que lui & ses voisins me rapporterent à la visite du lendemain.

La troisieme observation fut encore faite, salle S. Louis, n° 76, sur François Urart, garçon Paveur, demeurant chez madame Fievet, rue Dauphine, près la rue Contre-Escarpe. Je lui avois trouvé le pouls supérieur très-rebondissant, & désignant une hémorragie par le nez : ce pouls m'ayant paru bien prononcé sur le poignet droit, je ne laissai pas, selon ma coutume, que de lui tâter celui de l'autre, qui s'étant

trouvé moins rebondissant, je lui dis que non-seulement il saigneroit du nez, mais même que ce seroit de la narine droite. Je n'eus rien de plus pressé, le lendemain, en entrant à la salle, que de jetter les yeux du côté du lit de ce malade pour voir si ma prédiction se seroit accomplie ; mais m'étant apperçu qu'il étoit fort tranquille, & ne découvrant d'ailleurs aucun vestige de sang, je lui tâtai le pouls de nouveau, pour satisfaire quelques confreres qui avoient été présens à la prédiction de la veille, & qui triomphoient déjà de ce que je m'étois trompé : je persistai à dire qu'il étoit tourné à l'hémorragie du nez, mais sans oser assurer, pour cette fois, qu'il saigneroit, & encore bien moins par quelle narine. Le surlendemain, même confusion : enfin nous n'y pensions presque déjà plus le troisieme jour, lorsque le malade nous appella en passant, & nous fit voir le sang qu'il avoit perdu pendant la nuit : je lui demandai aussi tôt par quelle narine..... Par celle même » que vous avez désignée, me répondit-il, » Monsieur. « Mais ce qui acheva de convaincre les plus incrédules, c'est qu'étant revenus voir le malade à la fin de la visite, avant de nous retirer chacun chez nous, nous trouvâmes que le saignement de nez lui avoit repris, & toujours par la même narine.

La quatrieme obſervation concerne Alexis Pelletier, Cocher de place, logé chez M. Truſeau, maître Tapiſſier, rue S. Benoît: il étoit au cinquieme jour de ſa maladie, lorſque je fus conduit à ſon lit, n° 35, ſalle S. Louis, par quelques Médecins & Etudians en médecine, qui me prierent de lui tâter le pouls, & de leur dire comment je le trouvois: je le trouvai très-renflé, & pectoral décidé: je le leur fis tâter à eux-mêmes, & ils furent obligés d'en convenir. Là-deſſus, j'annonçai au malade qu'il auroit une copieuſe évacuation par les crachats, qui parurent en effet le 7, malgré une ſaignée du bras & trois du pied; mais je ne dois pas oublier que je fis obſerver à quelques-uns de mes Confreres, & ſur-tout à M. Henri, que les ſaignées pourroient bien déranger la criſe que la nature préparoit. En effet, nous lui trouvâmes, le lendemain, le pouls moins ſouple, moins pectoral, & moins renflé; en un mot, un peu plus roide & plus tendu; ce qui ne manque jamais d'arriver après les remedes évacuans, adminiſtrés au moment de la criſe. Quoi qu'il en ſoit, le pouls fut toujours obſervé ſe concentrer après chaque ſaignée, & ſe relever les jours d'intervalle: à la fin pourtant il prit le deſſus, & la criſe ſe fit toute entiere par les crachats; mais non pas avec la même abondance

& la même facilité que si le malade n'eut point été saigné. La convalescence en fut plus longue, & la guérison sensiblement retardée. On peut voir ici, en passant, de quelle utilité peut être la connoissance de l'art spigmique.

En effet, si ce malade eût été entre les mains de quelques Sectateurs du pouls, bien loin de le faire saigner, comme cela se voit tous les jours dans la pratique ordinaire, parce qu'il se seroit trouvé avoir le pouls grand, fort & élevé; il auroit cherché, au contraire, à favoriser le travail de la nature, par quelques boissons béchiques ou adoucissantes, suivant le cas; ou plutôt il n'auroit rien fait du tout; ou bien il se seroit contenté de calmer l'imagination de son malade & des assistans, en lui ordonnant quelqu'une de ces tisanes ou apozemes qui ne signifient rien, & ne font ni bien ni mal.

La cinquieme observation a pour objet le sieur Duru, dit *la Tourmente*, Charbonnier, travaillant actuellement sur le port des Quatre-Nations : il y avoit déjà fort long-tems qu'il étoit dans la salle S. Louis, nº 48, lorsque je le prévins qu'il saigneroit du nez, & par telle narine que je lui spécifiai : pendant plusieurs jours de suite, je lui répétai réguliérement la même chose, & il ne manquoit jamais de m'apprendre, à

la visite du lendemain, que l'événement avoit justifié ma prédiction. Cependant, comme sa maladie avoit été fort longue, on le fit sortir de l'hôpital, & on l'envoya, pour le rétablir plus promptement, à la maison des convalescens : je l'avois presque déjà oublié, lorsque la confiance que lui avoient inspirée mes pronostics l'engagerent à venir m'attendre à la porte de la Charité, pour m'apprendre qu'il avoit encore saigné du nez plusieurs fois depuis ; & là-dessus, il me pria de vouloir bien lui tâter le pouls : je l'assurai, en présence de mes confreres, qu'il pouvoit être tranquille, & qu'il ne saigneroit plus, parce qu'effectivement son pouls ne ressembloit plus en rien à celui des hémorragies. Cependant je lui fis promettre qu'il repasseroit le lendemain à la même heure, à l'hôpital, pour nous apprendre ce qui lui seroit arrivé. Il me tint religieusement parole, & me jura qu'il n'avoit pas perdu une goutte de sang.

Gilbert Guillerault, garçon Marchand de vin chez M. Lemoine, Marchand de vin, rue de Bourgogne, vis-à-vis le Palais-Bourbon, sera le sujet de la sixieme observation. Il étoit dans la salle S. Louis, n°. 52 : je lui avois pronostiqué une hémorragie du nez, qui dura fort long-tems, & qui fixa si fort l'attention de tous ceux qui suivoient le Médecin, qu'au bout de quelques jours,

il refusa absolument de prêter son bras à plusieurs d'entr'eux, qui commençoient à l'observer; mais sa mauvaise humeur ne fut pas de longue durée, & il leur dit en plaisantant, que ceux qui voudroient dorénavant lui tâter le pouls lui donneroient chacun un petit gâteau : ce sont ses propres termes. Un jour que j'étois au chevet de son lit, avec MM. Maraldi, Henri, la Chassagne & Calmette, & que nous cherchions sur son bras, comme à l'ordinaire, le pouls *dicrotus*, je le surpris fort, ainsi que tous ceux qui étoient présens, en lui annonçant qu'il auroit le dévoiement la nuit, ou le lendemain : cela lui parut d'autant plus hasardé, qu'il m'assura qu'il étoit fort resserré, & qu'il alloit très-rarement à la garde-robe : cependant son pouls étoit toujours dicrote & tendant à l'hémorragie, comme auparavant; mais il étoit combiné de telle sorte avec l'intestinal, que ce dernier dominoit sensiblement sur l'autre. Il m'arrêta à la visite suivante, avec les personnes dont j'ai parlé dans cette observation, & nous apprit que, non-seulement les choses s'étoient passées comme je l'avois dit, mais que même encore actuellement il avoit un grand dévoiement.

Enfin la septieme observation a été faite au n° 2, à la salle S. Raphaël, où l'on transporte ordinairement tous les malades

qui ſont en danger : un Poliſſeur, de la manufacture des glaces, fauxbourg S. Antoine, & dont j'ai perdu le nom, avoit, depuis quelque tems, une hémorragie furieuſe, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite d'une longue maladie : on avoit même été obligé, pour en arrêter les progrès, de lui tamponner les narines avec des bourdonnets trempés dans je ne ſais quelle eau ſtyptique. Cet homme, continuant à perdre ſon ſang, s'affoibliſſoit à vue d'œil, & l'on n'en attendoit preſque plus rien. Un ſoir que la pluie me ſurprit, en paſſant près de la Charité, j'y entrai pour mettre le tems à profit, en attendant que l'orage fût paſſé. Je parcourus toutes les ſalles les unes après les autres, pour venir enfin me rabattre au lit de ce malade, qui me dit d'un ton mourant, quoiqu'aſſuré : approchez, Monſieur ; examinez-moi bien, & tâtez-moi le pouls ; demain vous ne me retrouverez plus ici ; car je ſens bien que je n'aurai pas la force de paſſer la nuit. Je fus également frappé des diſcours & du ſang-froid de cet homme ; je lui demandai ſon bras. Après avoir tâté fort attentivement ſon pouls, je lui demandai l'autre, parce qu'il me ſembloit avoir apperçu ſur le premier quelque changement, & quelque tendance au pouls inférieur. Je lui tâtai donc l'autre pouls fort long-tems, & avec beaucoup d'attention ;

& ayant trouvé ici le pouls inteſtinal très-marqué : ſoyez en repos, lui dis-je, mon camarade ; non-ſeulement vous ne mourrez point cette nuit, & nous aurons encore le plaiſir de vous revoir demain matin, mais vous aurez, d'ici à ce tems là, un dévoiement qui, ſans doute, fera diſparoître votre hémorragie, & vous apportera du ſoulagement. Mon homme m'ayant diſtingué, le jour ſuivant, au milieu de la foule qui ſuivoit le Médecin : eh ! venez, me dit-il, Monſieur, en me tendant un de ſes bras, tandis qu'il préſentoit l'autre au Médecin ; vous m'avez hier rendu le courage & la vie : le dévoiement, que vous m'aviez annoncé, m'a travaillé toute la nuit, & je me ſens beaucoup mieux ce matin. Le malade conta alors à M. Maloët, qui faiſoit la viſite, tout ce que je lui avois dit la veille ; ce que je lui aſſurai moi-même véritable en préſence de toute l'aſſemblée, qui trouva qu'en effet ſon pouls avoit paſſé du *dicrotus* à l'inteſtinal.

En voilà, je penſe, aſſez pour réveiller au moins l'attention des jeunes gens qui entrent dans la carriere épineuſe de la médecine. Quant à ceux qui ſont depuis longtems dans la pratique, je ſuis bien éloigné de prétendre qu'une autorité comme la mienne doive les ſubjuguer. Quoique je me ſois appliqué à donner à ces obſervations

toute l'authenticité qu'on peut raisonnablement exiger en pareilles circonstances, je pense qu'il seroit sage de ne pas prononcer sur cette matiere à la légere, & encore moins la condamner & la proscrire, parce qu'elle ne seroit pas encore venue à notre connoissance; car, comme dit fort bien Montaigne, *il est ridicule de mesurer la vérité à notre insuffisance;* c'est cependant ce qui arrive tous les jours. En effet, nous voyons des gens qui sont toujours disposés à nier tout ce qu'ils ne savent pas, ou ce qu'ils ne peuvent comprendre. Mais quand il n'y auroit qu'un seul fait de vrai dans toute la doctrine du pouls, c'en seroit assez pour conclure par analogie, & sans blesser les regles de la plus exacte logique, que tous les autres peuvent être vrais aussi: or aucun Médecin sensé n'a jamais douté de la réalité du pouls *dicrotus*, décrit par Galien. La division générale que fait M. de Bordeu, en *pouls critique* & *pouls d'irritation*, est seule capable de produire le plus grand bien en médecine, en apprenant aux gens de l'art, quels sont les cas où ils doivent agir, & quels sont ceux où ils doivent être simplement spectateurs des efforts victorieux ou impuissans de la nature. C'est par le secours de cette simple connoissance, bien aisée à acquérir, que je soutins, pendant plusieurs jours, à quelques-uns de mes confreres,

qu'un malade, qui avoit une fievre putride, compliquée de malignité, & dans lequel la langue étoit extrêmement noire, & les hypocondres extraordinairement tendus, ne releveroit point de cette maladie, & que, malgré l'émétique qu'on lui donnoit, à grande dose, dans presque toutes ses boissons, le ventre ne s'ouvriroit point, & resteroit tendu, parce que je lui trouvai jusqu'à la fin le pouls d'irritation bien marqué, tel qu'il est décrit dans l'excellent livre des *Recherches de M. de Bordeu*, & qu'on sait qu'il n'y a pas d'évacuation critique à attendre, tant que subsiste un pareil pouls.

Je ne remplirois qu'à demi le but de cette Lettre, si je la terminois sans rendre publiquement mes hommages à la science & aux talens de M. Fouquet, & sans lui témoigner ma vive & sincere reconnoissance du service important qu'il m'a rendu, en me donnant les premiers élémens d'une science sans laquelle je crois qu'un Médecin n'est qu'un aveugle qui cherche à éviter les écueils & les mauvais pas, en les explorant avec le bout de son bâton : à la vérité, il les évite quelquefois ; mais, pour peu qu'il s'enhardisse à marcher, il tombe presqu'à chaque pas qu'il fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATIONS

Sur la Ligature de l'Artere brachiale, & sur la Gangrene ; par M. LAUGIER, Médecin-Chirurgien de la Faculté de Montpellier ; résidant à Corp en Dauphiné.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio & observatio : *observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.* BAGL.

On peut poser en fait que souvent on défere trop aux décisions des Maîtres de l'art, & que non seulement on peut, mais même on doit s'en écarter, lorsqu'elles sont démenties par la raison & par l'expérience.

L'observation de M. Vincent, Chirurgien à Verdun-sur-Saône, insérée dans le Journal du mois de Janvier dernier, me détermine à donner les quatre ci-après, & les réflexions qui les précedent.

L'anéantissement du pouls, la diminution, & même l'extinction de la chaleur de l'avant-bras, les incisions & les taillades faites dans la partie prétendue gangrénée, sans y exciter le moindre sentiment, la rupture de l'artere brachiale au-dessus de sa division, n'étoient pas des motifs suffisans pour ne plus rien espérer que de l'amputation. Les fractures, la luxation réduites, le Chirurgien auroit dû appuyer sur des re-

medes actifs, sur des remedes animés : il paroît néanmoins qu'il s'en est tenu aux incisions, & qu'il n'a appliqué l'eau-de-vie camphrée & un *&c.* qu'avant d'être certioré de la mortification. D'ailleurs la pâleur, la froideur d'une partie, l'abolition du sentiment, l'extinction du pouls, ne sont-ils pas des signes équivoques de la gangrene ? Qu'il ouvre les *Actes de l'Académie des Sciences ;* qu'il parcoure les observations de MM. Lamotte, le Dran, & de tant d'autres Praticiens, & il sera convaincu que souvent ce ne sont-là que des signes d'une mortification apparente, très-distincte de la vraie mortification ; &, quand même il auroit mis en usage son eau-de-vie camphrée, après les taillades faites, ce topique est il un remede si héroïque dans le cas de mortification, pour s'en tenir-là, & dont l'insuffisance décide de la nécessité de l'opération ? Non, sans doute : il en est de plus vifs, de plus actifs, de plus animés, qui le cedent néanmoins en général aux esprits acides ; ceux de vitriol, de sel, & celui sur tout de nitre, qui tient le mercure en dissolution.

Quoiqu'on ne doive pas confondre la pourriture avec la mortification des parties, il est pourtant certain que, si la pourriture ne cause pas la mortification, du moins elle en est presque toujours le produit ; & je ne doute pas un moment aussi que la mortifi-

cation ne lui doive le plus ſouvent ſes progrès.

Ce mouvement inteſtin, qui s'excite dans les ſucs croupiſſans, par l'effort de la matiere ignée, qui porte également ſon action ſur les ſolides; cet air qui, par ſa dilatation, détruit le tiſſu des parties intégrantes des corps, qui en change la combinaiſon; cette diſſipation des parties volatiles qui tiennent de la nature de l'alkali dans la putréfaction, ainſi que M. de Boiſſieu l'a fait voir clairement dans ſon Mémoire couronné: tout cela, dis-je, juſtifie pleinement la confiance qu'on doit avoir aux anti-ſeptiques acides, appliqués extérieurement, En effet, les eſprits acides, en condenſant les ſolides, en *cogant* les fluides, doivent ralentir & même éteindre ce mouvement inteſtin, & s'oppoſer à la diſſipation de l'air fixé: ils vont plus loin, ils étendent leur action, dans le cas de la mortification, juſque ſur les parties vives, ſur-tout quand on a fait précéder les taillades, leur donnent plus de denſité, plus de ton, & les mettent à même non-ſeulement de ſe garantir par là de la contagion, mais encore y excitent une légere inflammation, d'où dépend la chute de l'eſcarre qu'ils ont faite dans les parties mortes.

Peut-on eſpérer le même avantage des topiques ſpiritueux, des topiques actifs;

chauds? Par l'application de ces remedes, peut-on espérer de voir renaître l'action organique dans une partie réellement morte, & dont les vaisseaux ne sont plus susceptibles d'aucune impression? Quoiqu'au moyen des taillades, on puisse également favoriser leur action sur les parties vives, on ne sauroit convenir qu'ils puissent, comme les esprits acides, arrêter d'ailleurs la putréfaction : ils sont plutôt de nature à produire un effet contraire, c'est-à-dire la désunion des parties intégrantes des corps.

Voyons maintenant si les vaisseaux collatéraux peuvent suppléer au défaut des arteres radiale & cubitale dans le cas de la rupture de leur tronc, & de la ligature qu'on y auroit, en conséquence, faite.

Si l'on fait attention que, dans les parties où il y a inflammation, la partie rouge du sang, trouvant alors plus de difficulté dans sa circulation, heurte avec plus de force contre les parois de ses vaisseaux, les distend, pénetre dans les *lymphatiques*, dont les orifices se trouvent, par la même raison, plus ouverts, on concevra bien plus facilement que, quoiqu'on fasse la ligature de l'artere brachiale au-dessus de sa division, le sang, trouvant alors dans le tronc une difficulté insurmontable, agira contre les parois de ce vaisseau, en raison réciproque de la résistance, se déviera en plus grande quantité

dans les arteres collatérales, dans la proportion relative de la plus grande facilité qu'il y trouvera, en augmentera insensiblement le calibre, au point d'y passer en suffisante quantité, pour fournir à la partie les sucs nécessaires à sa conservation.

Ces vaisseaux collatéraux ne sont pas aussi petits que le prétend M. Vincent. Le rameau qui, de la partie supérieure interne du tronc de la *brachiale*, descend en arriere, revient ensuite vers le condyle externe, pour faire une communication avec des branches de la *radicale*; celui qui sort immédiatement au-dessous de l'attache du grand rond, descend aussi de derriere en devant, vient s'unir avec le précédent, vers le condyle externe, & s'anastomose ensuite avec un rameau récurrent de l'avant-bras; un troisieme, qui, sortant un peu plus bas, vient communiquer, vers le condyle interne, avec d'autres branches artérielles de l'avant-bras; enfin, vers le tiers inférieur du bras, l'artere brachiale jette encore un rameau, qui vient, sur le condyle interne, s'aboucher avec d'autres rameaux de l'avant-bras; ces quatre vaisseaux, dis-je, sont assez considérables pour suppléer insensiblement, dans la suite, au défaut des arteres cubitale & radiale, pour ne rien dire d'ailleurs de la bifurcation qui se trouve souvent à la partie supérieure même du bras : peut-être même que

que l'extinction du pouls, l'abolition de la chaleur, le défaut de ſentiment dans l'avant-bras du malade de M. Vincent, n'étoient que le produit de la compreſſion qui fut faite ſur le tronc principal : au reſte, ce n'étoit pas en vingt-quatre heures qu'on devoit s'attendre à voir renaître les ſignes ſenſibles de la partie : l'obſervation ſuivante en eſt une preuve convaincante.

En 1765, le 24 Juin, jour d'une vogue qu'il y a aux Coſtes-lès-Corp, Pierre Motte, de ce même lieu, âgé d'environ vingt-cinq ans, enſuite d'une diſpute qu'il eut avec un autre jeune homme, fut frappé par ce dernier, d'un coup de barre, par trois ou quatre fois, & terraſſé ſans ſentiment ni mouvement. Je fus mandé pour le ſecourir : je lui fis une ſaignée, que je répétai une heure après ; le malade reprit la connoiſſance. Le ſurlendemain, il ſe plaignit d'une douleur dans le tiers inférieur & antérieur du bras gauche : j'y apperçus une tumeur légérement rubiconde ; la ſaignée fut encore pratiquée, les répercuſſifs mariés avec les réſolutifs, & enſuite les réſolutifs ſeuls furent mis en uſage. La tumeur, la douleur lancinante devinrent plus conſidérable ; & déſeſpérant finalement d'en obtenir la réſolution, j'y fis appliquer les maturatifs, conſeillant au malade de les continuer juſqu'à ce qu'il s'apperçût que

la tumeur seroit molle, & qu'on y découvrît une fluctuation, lui apprenant comment il falloit s'en assurer. Je ne négligeai rien pour lui faire comprendre le danger où il s'exposeroit, si, la tumeur étant parvenue à sa maturité, il différoit de me faire appeller, pour que j'en fisse l'ouverture. La tumeur, ainsi qu'il me fut dit ensuite, devint molle du 12 au 15 Juillet; on y apperçut une fluctuation bien sensible, les douleurs se calmerent, & le malade, craignant le fer, résista à ce que j'en fus informé, & attendoit que cet abscès s'ouvriroit de lui-même. Le 10 Août la douleur (qui n'étoit vraisemblablement que l'effet de l'irritation que causoit sur les parties adjacentes le pus devenu âcre par le séjour & la chaleur) se réveilla, & augmenta si fort le 11 & le 12, que le malade, ne pouvant plus y tenir, se détermina à venir me voir le 13, pour que j'ouvrisse cette tumeur. Je me trouvai absent, & le malade retourna sur ses pas. Etant arrivé chez lui, l'abscès s'ouvrit lui-même, il en sortit une quantité considérable d'un pus sanieux & puant, qui, ayant apparemment corrodé & affoibli les tuniques de l'artere, fut suivi d'une si grande perte de sang, qui sortoit par jets, à gros bouillons, que le malade ne tarda pas de tomber en foiblesse: sa sœur arrivant dans l'instant, lui serra le bras avec des bandes,

& arrêta le ſang. De retour chez moi, le même jour, je m'y tranſportai, ſur l'avis que j'en eus : le malade me parut d'une foibleſſe extrême ; & craignant qu'à la levée de l'appareil la perte ne recommençât, & que le malade n'y ſuccombât, je renvoyai au lendemain, après avoir lâché les bandes qui étrangloient par trop les vaiſſeaux. Je mis, le lendemain, qui étoit le 14, la partie à découvert : un ſang caillé & exhalant une odeur des plus fétides, en couvroit toute la ſurface. Je les détachai, j'enlevai également avec une curette tout celui qui ſe trouvoit niché dans la poche de l'abſcès, dont je coupai tous les bords, qui étoient exactement morts, depuis le tiers ſupérieur du bras juſqu'à deux pouces au-deſſous du pli du bras, & d'un condyle à l'autre, dans toute la face antérieure. Au dernier caillot de ſang que je détachai, & qui ſervoit de bouchon à l'artere, le ſang commença à jaillir à groſſes ondes : j'appliquai ſur l'ouverture un morceau d'agaric, qu'un payſan appuyoit dans le tems que je faiſois en-deſſus la ligature du tronc de l'artere ; je ne crus pas néceſſaire d'en pratiquer une autre en-deſſous de la rupture, & je m'aſſurai que la diviſion du tronc qui donne naiſſance aux arteres radiale & cubitale, étoit encore deux pouces au-deſſous de la

ligature : je détergeai ensuite le tout ; je coupai encore bien des lambeaux gangrénés, entr'autres le tendon du brachial interne, que je trouvai flottant, sans attache, & tout *lacinié* ; j'appliquai dedans & dehors, sur tous les endroits où j'avois apperçu la mortification, de la charpie trempée dans l'eau-de-vie camphrée, mariée avec l'huile de térébenthine, & des fomentations aromatiques sur toute l'étendue du bras & de l'avant-bras : ce dernier étoit pâle, froid, sans sentiment, le pouls ne s'y faisoit aucunement sentir. Le 15 la gangrene avoit fait un progrès considérable ; la pâleur, la froideur, l'insensibilité de l'avant-bras subsisterent jusqu'au 18 : le pouls ne devint sensible que le 24. Je supprimai l'eau-de-vie camphrée & l'huile de térébenthine ; j'appliquai la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre. Le soir je vis avec plaisir que la gangrene n'avoit pas fait de nouveaux progrès : j'en fis une seconde application. Le lendemain 16, je continuai le même remede. Le 17, l'escarre faite, la gangrene fixée, je me servis du *basilicum* mêlé avec la thériaque : l'escarre tomba. Je mis en usage le digestif animé avec un peu d'aloës, ensuite le digestif avec le baume d'Arcæus, & finalement l'Arcæus seul, qui termina la cure, vers la fin du mois

de Septembre. Le jeune homme jouit aujourd'hui de la meilleure ſanté, & vaqua, avant la fin de 1765, à tous les travaux de la campagne, ſans s'être apperçu, dans la ſuite, d'aucune diminution ſenſible des forces dans cette partie.

Le nommé Nallou, de la Salette, étant à la chaſſe dans une forêt, le 19 Juillet 1766, fit une chute ſur un tronc de bois ſec & coupé en ſiflet, qui, lui ayant percé les manches de ſa veſte & de ſa chemiſe, lui entra dans le bras droit, au-deſſus du condyle externe de l'*humerus*, pénétra dans le pli du bras, paſſa ſous le tendon du biceps & ſortit antérieurement un pouce au-deſſous de la tête applatie du rayon, après avoir déchiré la veine céphalique. L'effuſion du ſang fut conſidérable : on l'arrêta au moyen des compreſſes & des bandes qui furent appliquées. Le 22 le malade vint me trouver; le bras étoit fort engorgé, & tout l'environ des endroits où étoit entré & ſorti le tronc du bois, étoit gangréné : je tailladai les parties mortifiées, j'y appliquai enſuite, & pendant deux jours de ſuite, la diſſolution de mercure dans l'eſprit de nitre. La gangrene ſe cerna ; le *baſilicum* & la thériaque procurerent la chute de l'eſcarre ; le digeſtif animé vint après ; l'intérieur du bras ſe dégorgea par la double ouverture,

& le baume d'Arcæus en termina auſſi la cure. Le malade ſe trouva parfaitement guéri à la mi-Août.

Je fus mandé, le 27 Octobre 1767, auprès d'Antoine Bernard, du Noyer en Champſaur : il avoit eu un furoncle, dont le bourbillon appuyoit ſur un tendon extenſeur des doigts, un pouce au-deſſus du carpe : le furoncle fut négligé, & même contrarié, de façon que je trouvai, depuis un pouce au-deſſus où étoit le furoncle, tout le dos de la main juſqu'au milieu des premieres phalanges, extrêmement gorgé & mortifié. J'y fis des ſcarifications multipliées ; je mis en uſage les mêmes remedes que deſſus, & dans le même ordre, & mon malade fut guéri en moins d'un mois.

Thérèſe Regnier, femme de Louis Faucon, Menuiſier de ce lieu, accoucha d'une fille le 29 Décembre dernier : on la deſcendit d'abord après dans un rez-de-chauſſée de la chambre où elle avoit accouché, par un degré pratiqué à découvert, en dehors de la maiſon, dans la rue. Le 5 Janvier elle ſentit une douleur violente dans toute la jambe gauche : la douleur ceſſa entiérement, & tout-à-coup, le 12 ; il y ſurvint trois groſſes cloches, comme de groſſes ventouſes, l'une dans la partie ſu-

périeure & extérieure de la jambe ; une autre à-peu-près dans la partie moyenne antérieure, & une, la plus considérable de toutes, dans la partie inférieure & extérieure du pied, qui s'étendoit sur toute cette partie latérale du tarse & de la malléole. Je coupai les cloches, je fis des taillades profondes dans les parties mortifiées, auxquelles la malade fut insensible ; je mis en usage la dissolution de mercure dans l'esprit de nitre par *Belloste*, & me comportai, du reste, comme ci-dessus ; avec la seule différence, qu'au lieu du baume d'Arcæus, l'incarnation des plaies étant faite, je continuai le digestif ordinaire, auquel j'ajoutai de la tuthie préparée pour le rendre dessicatif. La malade a été en état de marcher à la mi-Avril, les plaies étant entiérement cicatrisées.

Je citerois bien d'autres cures de même nature, qui établiroient l'efficacité de la dissolution de *Belloste*, & de la méthode ci-dessus, dans le cas de mortification des parties ; mais je craindrois d'excéder les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire.



OBSERVATION

Sur un Anévrisme vrai de l'Artere poplitée, lequel étoit compliqué d'une tumeur terminée par la suppuration; par M. NOLLESON le fils, ancien Chirurgien-Aide-Major des camps & armées du Roi en Allemagne, Maître en chirurgie à Vitry-le-François.

Au mois d'Octobre 1757, on porta à l'hôpital des François à Wesel, sur le Bas-Rhin, un Canonnier du Corps-Royal, alors en garnison dans cette forteresse, lequel portoit au jarret de la jambe droite une tumeur de la grosseur d'un petit melon, circonscrite, sans rougeur, chaleur ni pulsation. J'étois alors chargé des blessés de la salle dans laquelle il fut déposé. Je l'interrogeai sur toutes les circonstances qui avoient précédé & accompagné cette tumeur jusqu'au degré d'accroissement où elle étoit parvenue. Mes vues tendoient à m'assurer, s'il eût été possible, du genre de sa maladie; mais ce fut vainement que je poursuivis mes recherches sur son état; je ne pus tirer autre chose de lui, sinon qu'il attribuoit son mal au froid qu'il avoit souffert pendant les nuits, & aux efforts qu'il avoit faits pour remuer les pieces d'artillerie. Cette réponse, quoique

peu satisfaisante, mais relavive aux causes éloignées de l'anévrisme par dilatation (*a*), me fit conjecturer que la maladie pouvoit en être un, sans pourtant oser l'assurer, à cause de l'absence de la plupart des signes qui caractérisent ces tumeurs. Dans ces circonstances, arriva M. ***, Chirurgien de haute réputation, & très-méritée par les connoissances supérieures qu'un travail assidu & continué lui a fait acquérir dans la chirurgie, lequel examina la tumeur, & la considéra comme étant formée par la stagnation de la lymphe, circulant très-peu dans ses vaisseaux. En conséquence, il prescrivit au blessé le régime qu'il devoit observer, lui fit tirer du sang, & le fit purger le lendemain : on lui administra de suite les délayans, les légers apéritifs, les demi-bains, les fondans, tels que l'æthiops martial, l'*aquila-alba*, le fondant de Rotrou, &c. : le tout étoit soutenu par des purgatifs administrés tous les jours. L'application des cataplasmes émolliens & résolutifs sur toute l'étendue de la tumeur n'étoit point non plus négligée. Quoi qu'il en soit, l'administration des remedes variés, bien loin d'opérer la guérison de la tumeur, augmenta, par degré, l'intensité du mal. J'apperçus, au bout de huit jours de pansement, sur la surface de ladite tu-

(*a*) Cours de Chirurgie par Col de Villars, tom. j, Traité de l'Anévrisme.

meur deux éminences, ſur chacune deſquelles je reconnus une fluctuation. Je fus chargé, au panſement ſuivant, d'en faire l'ouverture: il en ſortit du pus ſanguinolent, & d'une odeur fétide. Je paſſai mon doigt dans les plaies, pour m'aſſurer s'il n'y avoit pas quelques brides à détruire; mais je ne m'apperçus pas de la profondeur du foyer, dont le pus s'étoit manifeſté à l'extérieur de la tumeur, ſous les tégumens, & s'étoit échappé au travers des muſcles fléchiſſeurs de la jambe, par une dilacération du tiſſu cellulaire. Les plaies furent panſées ſelon la méthode uſitée en pareil cas; ce qui fut continué, l'eſpace de trois jours, ſans autres remedes, après lequel tems, on jugea à propos de continuer le premier traitement, qui n'avoit été intorrompu que dans la confiance où on étoit que la ſuppuration des deux petites plaies accéléreroit la guériſon du malade. Mais ſix jours furent à peine écoulés qu'il ſurvint ſubitement une hémorragie conſidérable par les deux ouvertures pratiquées ſur la tumeur, de laquelle les gardes, & le malade même, ne s'apperçurent que lorſque les convulſions & la foibleſſe s'emparerent de lui, pour le ſouſtraire à la vie préſente.

Après la mort de ce malheureux, M***, Chirurgien, me chargea, en ſa préſence, de la diſſection des parties affectées, pour

s'assurer de la cause prompte & inopinée de cet accident. Je trouvai, dans cette recherche anatomique, l'artere poplitée dilatée de la grosseur d'un œuf de poule au moins; ses tuniques, à cet endroit, étoient très-minces, & percées du côté des muscles fléchisseurs de la jambe, entre lesquels étoit un foyer dont la plus grande partie s'étendoit sous le demi-nerveux & sous le demi-membraneux, lequel contenoit encore du pus sanieux. Les parois de ce foyer étoient formées d'une membrane épaisse qui paroissoit être le produit du reste du délabrement des vaisseaux déchirés dans cette partie, à la suite de la formation du pus. Cette membrane s'attachoit à droite & à gauche, supérieurement & inférieurement, de la face antérieure de la tumeur anévrismale; de sorte que son ouverture communiquoit au foyer supérieurement, vis-à-vis la partie moyenne inférieure du demi-nerveux, au moins deux pouces au-dessus des ouvertures pratiquées sur la tumeur extérieure.

Il suit de cette observation que le foyer suppuré a été formé subséquemment à la tumeur anévrismale. En effet, le volume qu'elle présentoit étoit assez considérable pour gêner, par la compression, l'action organique des vaisseaux de genre différent, qui arrosoient cette partie. Or il est démontré que, si le mouvement progressif des

fluides eſt arrêté ou ralenti dans une partie quelconque, ſoit par l'effet du vice de l'humeur, ſoit par la diminution du calibre des vaiſſeaux, à la ſuite de la compreſſion qu'ils auront ſouffert, ou autrement, il doit en réſulter des ſtaſes & des engorgemens dans les vaiſſeaux capillaires des parties léſées, l'intruſion des globules ſanguins dans les vaiſſeaux lymphatiques, ſur-tout ſi le fluide eſt pouſſé avec la même vélocité dans le mouvement circulaire. Tout ce déſordre entraînera néceſſairement des inflammations & des ſuppurations, dont l'humeur acquerra un degré d'acrimonie capable d'altérer & de corroder les parties ſur leſquelles elle portera ſes plus vives impreſſions, ſi on n'en procure pas promptement l'écoulement, & qu'on ne déterge pas le fond du foyer. C'eſt-là préciſément l'état fâcheux dans lequel s'eſt trouvé le bleſſé qui fait le ſujet de cette obſervation; & les ſymptômes compliqués de ſa maladie l'ont rendu le jouet du traitement qu'on lui avoit impoſé, ſans laiſſer aux Chirurgiens, chargés du ſoin de ſa bleſſure, l'eſpérance de pouvoir employer avec ſuccès les dernieres reſſources que l'art fournit en pareille occurence.



OBSERVATION

Sur un Charbon malin à l'Œil gauche, d'une grosseur extraordinaire; par M. LEAUTAUD, Chirurgien-Juré de la ville d'Arles, ci-devant Chirurgien en chef de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, &c.

Hippocrate, célebre dans l'art de guérir, a regardé le charbon malin comme une maladie contagieuse & mortelle, d'autant qu'elle a causé souvent la mort à ceux qui ont eu le malheur d'en être attaqués. Les Maîtres de l'art ont observé dans leurs traitemens ses funestes effets. Le charbon dont je vais faire la description, étoit une pustule maligne, noire & cendrée, avec rougeur, douleur & chaleur, produite par une sérosité âcre d'un sang trop exalté & bouillant, s'élevant en vessie, brûlant l'endroit où elle s'étoit placée, &, en se crevant, laissa une escarre, telle que la font les cauteres & les brûlures. Voici le fait que je rapporte avec simplicité & fidélité, dans l'observation qui suit.

Le nommé *Pierre Doucende*, Muletier, natif de Gordes, diocese de Cavaillon, dans le Comtat-Venaissin, âgé de vingt-un

ans, d'un tempérament robuste, replet & sanguin, fut attaqué d'un charbon malin sur la paupiere supérieure de l'œil gauche, avec douleur, rougeur & chaleur, &c. On le conduisit à l'hôpital de cette ville d'Arles : sa tête, son col & ses épaules étoient si difformes par leur grosseur, que la tuméfaction venoit aboutir jusqu'au cartilage xyphoïde. Les nausées, les vomissemens, les défaillances, le délire, les convulsions & la fievre ardente furent les symptômes de cette fâcheuse maladie : les saignées furent réitérées; son sang, qui étoit coëneux, sa langue seche & aride, sa tête pesante, & son cerveau affecté, ne nous annonçoit qu'un très-mauvais pronostic : les scarifications faites sur le charbon jusqu'au vif, furent employées avec célérité; j'appliquai sur le champ un plumasseau chargé de bonne thériaque dissoute dans l'esprit-de-vin; procédé que je renouvellai de six en six heures, pour en couvrir les scarifications. J'ordonnai de plus de lui faire prendre quelques lavemens rafraîchissans & anodins, des bouillons de trois en trois heures, quelques verres de tisanes adoucissantes pendant le jour, dont il faisoit usage, & une émulsion avec la poudre de vipere, prises tous les soirs, de sorte que la fievre cessa; & le jeune homme, allant de mieux en mieux, fut purgé avec une

décoction de chicorée & la manne. Je fis tomber les eſcarres par un digeſtif ſimple & animé : une douce & légere ſuppuration fit diſparoître inſenſiblement toutes les enflures, & amenerent à une cicatrice des plus heureuſes, &, par conſéquent, à une parfaite guériſon.



Observations Météorologiques. Septembre 1768.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*					
	A 6 h. & d. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin.* *pouc.*	*lig.*	*A midi.* *pouc.*	*lig.*	*Le soir.* *pouc.*	*lig.*
1	14¼	17	14	27	10¼	27	9½	27	8
2	13½	14½	9½	27	7¾	27	9	28	½
3	9	15	11⅓	28	½	27	11¾	27	9½
4	12½	17	12½	27	7	27	8	28	9½
5	11	17⅓	12	27	10¾	27	11	27	11¾
6	11	18	12¼	27	11¼	28		28	
7	12	16½	10½	28		27	11	28	
8	8¼	9	10¼	27	11	27	11	27	8
9	10¾	16½	11¾	27	8	27	8½	28	
10	10¾	15½	12	28		28		27	11
11	12	17½	13⅓	27	10¾	27	10¾	27	11
12	12½	18½	13½	27	8¾	27	8½	27	9¾
13	11¼	18½	13⅓	27	10	27	11	28	
14	12½	17	13½	28	1½	28	2	28	2
15	12¾	15½	11	28	1½	28	1	28	⅓
16	11½	14¾	10½	27	10	27	7	27	5½
17	10½	13¾	10¼	27	4¾	27	4	27	5
18	9½	14⅓	9½	27	5½	27	6¾	27	9
19	9½	15	11	27	10½	28		28	½
20	11¼	16½	13	28	1	28	½	28	¼
21	11¾	17½	13¾	28	½	28	½	28	⅓
22	12	19	14⅓	27	11¾	27	11½	27	11½
23	11⅓	16	12	27	11¾	28		28	
24	9	15	10½	28		28		28	¼
25	8½	14½	11⅓	28	1½	28	2½	28	4
26	8½	16½	11½	28	4	28	4	28	4
27	9½	16½	11	28	3¾	28	3¼	28	2¾
28	8	16½	11½	28	2½	28	2	28	2½
29	8¾	18½	13¾	28	2½	28	3	28	2½
30	12½	17	13	28	2¼	28	2	28	2

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	S-O. ton. cou.	S-O. pl. t. n.	Pluie.
2	O. tonn. c. pl.	N-O. pl. n.	Beau.
3	N. nuages.	E-N-E. n. pl.	Pluie.
4	S-O. écl. ton. gr. pluie n. v.	O. v. pl. cou.	Nuages.
5	O-S-O. nua.	O. nuages	Beau.
6	O. nuag. pl.	N-O. n. pluie.	Nuages.
7	O-N-O. c. pl.	O-N-O. n. pl.	Couvert.
8	N-N-O. cou.	E-N-E. couv.	Couvert.
9	O-N-O. c. n.	O-N-O. n. pl.	Nuages.
10	N. nuages.	S-O. c. pluie.	Couvert.
11	S-S-E. br. c.	S-S-E. c. n.	Couvert.
12	E. écl. ton. pl.	E. c. nuages.	Nuages.
13	S-E. nuag. pl.	E-S-E. n. f. o. é.	Lég. nuages.
14	S. nuages. c.	S. n. pl. écl.	Nuages.
15	O. couvert.	O. nuag. p. pl.	Nuages.
16	S-O. pl. c. f. on.	O-S-O. nuag.	Pluie. vent.
17	S-S-O. pl. n. v.	O-S-O. v. c. pl.	Nuages.
18	S-O. c. gr. v.	S-O. nuag. v.	Beau.
19	S-O. nuages.	S-O. n. p. pl. v.	Nuages.
20	O-S-O. cou.	S. pet. pl. c.	Nuages.
21	O. couvert.	O. c. nuages.	Nuages.
22	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
23	O. nuages.	O-N-O. nuag.	Beau.
24	S-O. nuages, pluie.	O-N-O. forte ond. nuages.	Beau.
25	O-N-O couvert.	O-N-O. nuag.	Beau.
26	N. br. nuages.	N. nuages.	Nuages.
27	E-S-E. nuages.	S-E. beau.	Beau.
28	E. beau.	E. beau.	Beau.
29	E. beau.	S-S-E. nuages.	Beau.
30	S-E. épais. br. couvert.	S-S-E. épais. nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 8 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 11 degrés.

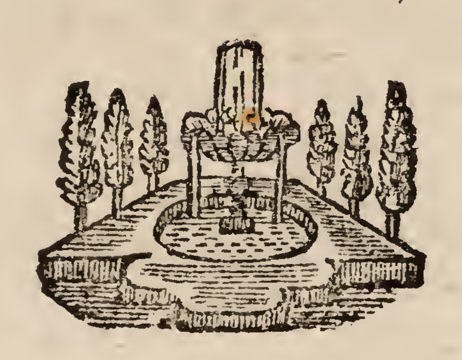
La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
2 fois de l'E-N-E.
1 fois du N-E.
3 fois de l'E.
2 fois de l'E-S-E.
3 fois du S-E.
3 fois du S-S-E.
2 fois du S.
1 fois du S-S-O.
7 fois du S O.
4 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
5 fois de l'O-N-O.
2 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 9 jours beau
3 jours du brouillard.
28 jours des nuages.
18 jours couvert.
17 jours de la pluie.
5 jours du vent.
6 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1768.

Les rhumatiſmes & les petites-véroles ont encore duré tout le mois : on a obſervé, en outre, un très-grand nombre de fievres continues, accompagnées de redoublemens le plus ſouvent irréguliers, mais qui, dans quelques ſujets, ont paru ſuivre le type des doubles-tierces. Il y a eu pluſieurs malades chez leſquels elles ſe ſont terminées par des éruptions à la peau : on a vu auſſi pluſieurs perſonnes attaquées de dévoiemens, & quelques dyſſenteries.



Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1768, par M. BOUCHER, Médecin.

Les pluies orageuses ont continué dans les premiers jours du mois, ont repris vers son milieu, & persisté le reste du mois : il pleuvoit de tous vents. On a profité des beaux jours d'intervalles que l'on a eus du 5 au 14, pour faire la moisson des fromens. Quoiqu'il y eût eu beaucoup de tonnerre, dans tout le cours du mois, on n'a pas essuyé de grandes chaleurs, le thermometre ne s'étant porté, aucun jour, au-dessus du terme de 20 degrés.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est point élevé, de tout le mois, jusqu'au terme de 28 pouces.

Les vents ont été variables.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermometre a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés : la différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 10$\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4$\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
5 fois du N. vers l'Est.
3 fois de l'Est.
6 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud
9 fois du Sud vers l'Ou.
3 fois de l'Ouest.
6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.
19 jours de pluie.
6 jours de tonnerre.
5 jours d'éclairs

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois d'Août 1768.

Nous avons encore eu, dans le cours de ce mois, nombre de ces diarrhées fâcheuses dont nous avons fait mention dans le mois précédent. Cette maladie a été, dans quelques sujets, le principal symptôme du petit nombre de fievres continues qui ont régné, & qui étoient vermineuses.

La maladie la plus répandue, tant à la campagne qu'à la ville, a été la petite-vérole, qui n'étoit pas bornée aux enfans, mais dont nombre d'adultes ont été infectés; elle étoit le plus souvent de l'espece discrete, mais abondante dans la plupart des sujets. Les variations des vents & de la température de l'air ont causé des affections rhuma-

tiſmales inflammatoires en diverſes régions du corps, dans les extrêmités & leurs jointures ſur-tout, & dans les régions lombaires : il y a eu auſſi des points de côté avec crachemens de ſang, & quelques fievres provenant de congeſtions inflammatoires dans le bas-ventre. Ces diverſes maladies devoient être traitées par la cure anti-phlogiſtique. Nous avons eu encore, ce mois, des atteintes d'apoplexie ou de paralyſie.

COURS DE CHYMIE.

M. *Demachy*, Maître Apothicaire, Membre des Académies impériale des Curieux de la nature, & royale des Sciences de Berlin, &c. fera l'ouverture de ſon Cours de Chymie, le lundi 14 Novembre, à quatre heures de relevée, en ſon laboratoire, rue du Bac, vis-à-vis les Dames Sainte-Marie.

LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, Maître Apothicaire, donnera, pendant le cours de cet hiver, des Leçons de Chymie, dans leſquelles il analyſera les ſubſtances des trois regnes de la nature, développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie.

Il commencera, le lundi 14 Novembre 1768, à quatre heures de relevée, en ſon laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain, & continuera les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque ſemaine.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Portal*, Médecin de Montpellier & de Paris, *Profeſſeur* d'anatomie de Monſeigneur le Dauphin, Lecteur & Profeſſeur-Adjoint de médecine au College royal de France, & de la Société royale des Sciences de Montpellier, commencera, le 7 Novembre, à neuf heures de matin, un Cours d'Anatomie, qu'il continuera à la même heure les jours ſuivans.

Son amphithéatre eſt dans la rue du Mont-Saint-Hilaire, au coin de celle d'Ecoſſe.

Il y a chez lui une ſalle de diſſection, & un Prévôt à qui on s'adreſſera pour cette partie & pour le manuel des opérations chirurgicales.

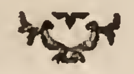


TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

DECEMBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1768.

EXTRAIT.

Précis de chirurgie-pratique, contenant l'Hiſtoire des Maladies chirurgicales, & la Maniere la plus en uſage de les traiter; avec des Obſervations & Remarques critiques ſur différens points. Ouvrage diviſé en deux parties : la premiere traite des Maladies chirurgicales en général; la ſeconde, de toutes les Eſpeces de Maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le ſecours de la chirurgie; avec Figures en taille-douce. Par M. P**, *M. A Paris, chez* Vincent, 1768, *in*-8°, *deux-volumes.*

ON ne doit pas confondre cet ouvrage avec un autre qui parut l'année paſſée ſous le même titre, & dont nous

rendîmes compte dans notre Journal de Mai 1767. Il suffit de nommer M. Portal, Médecin des Facultés de Paris & de Montpellier, & Professeur royal en survivance, à qui nous sommes redevables de cette nouvelle production, pour prévenir en sa faveur. Cet ouvrage, comme le porte le titre, est divisé en deux parties. La premiere traite des maladies générales qui sont du ressort de la chirurgie ; & la seconde a pour objet les maladies particulieres. La premiere contient les principes & la théorie ; l'Auteur l'a subdivisée en six sections. Il traite, dans la premiere, de l'inflammation, de ses especes & de ses suites ; la seconde est destinée aux tumeurs ; la troisieme, aux plaies, à leurs différentes especes & aux accidens qui les accompagnent : il s'étend même, par occasion, sur la saignée, sur les cas qui l'exigent, sur ceux qui s'y opposent, sur les précautions qui doivent la précéder, sur son manuel, sur les accidens qui peuvent l'accompagner ; il traite aussi des ventouses, des scarifications, des sang-sues & du manuel de l'inoculation. La quatrieme section de cette premiere partie a pour objet les ulceres ; &, à ce sujet, l'Auteur parle des vésicatoires, des cauteres, des sétons, qui sont autant d'ulceres artificiels. La cinquieme comprend les maladies des os, & la sixieme, celles de la peau.

Le second Traité, ou celui des *Maladies particulieres*, eſt également ſubdiviſé en quatre parties. La premiere comprend les maladies de la tête, ou des différens organes qui la compoſent, & celles du col; & la ſeconde, les maladies de la poitrine; la troiſieme, celles du bas-ventre; la quatrieme enfin, celles des extrêmités. Sur tous ces objets, notre Auteur s'eſt moins attaché à dire des choſes neuves, qu'à recueillir ce qu'il a pu trouver de plus ſolide & de plus utile dans les Auteurs les plus eſtimés: c'eſt ſur-tout dans les Ecrits de MM. Heiſter, Platner, Ludwic, Aſtruc, Lieutaud, Monro, Pouteau, qu'il a puiſé ſes matériaux; mais aucun ouvrage ne lui a été plus utile que les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Il a profité auſſi des avis de pluſieurs Savans qu'il a cru devoir conſulter ſur ſon entrepriſe; ainſi on doit regarder ſon ouvrage comme la ſubſtance de tout ce qui ſe trouve d'utile dans les Auteurs de chirurgie.

Dans l'impoſſibilité de préſenter à nos lecteurs un tableau ſuivi de cet ouvrage, nous allons choiſir un ou deux morceaux, pour leur faire connoître la méthode que M. Portal a ſuivie, en traitant les différens objets qui font la matiere de ſon livre. Nous commencerons par l'anévriſme dont il traite parmi les tumeurs. Il le définit *une tumeur*

contre-nature de l'artere, ordinairement accompagnée de pulsation. Cette maladie suppose toujours une lésion plus ou moins considérable des tuniques de l'artere : tantôt ce n'est qu'une simple dilatation de ses membranes ; tantôt ces membranes, ou quelques-unes d'entr'elles, sont ouvertes, & laissent échapper une certaine quantité de sang qui s'accumule aux environs de l'ouverture qui lui a donné passage. Cette différence a donné lieu d'en distinguer deux especes ; l'*anévrisme vrai*, formé par le sang artériel qui fait saillir les tuniques de l'artere, en les dilatant ; & l'*anévrisme faux*, qui est produit par le sang extravasé & retenu près de son embouchure. Quelques Auteurs en ont admis une troisieme espece, qu'ils ont appellée *mixte*, & qu'ils ont supposé être formée par la saillie de la seule membrane interne de l'artere à travers les externes lésées par une cause quelconque. L'existence de cette espece paroît douteuse à notre Auteur ; & il croit cette distinction peu importante, parce qu'elle ne change rien au traitement.

Les causes de l'anévrisme varient selon l'espece. Le vrai, suivant M. Portal, doit souvent sa naissance à la distension extrême de quelque partie, ou à une contusion forte sur le trajet d'une artere : on le voit aussi survenir quelquefois après les efforts violens

qui accompagnent le vomiſſement ou l'accouchement ; il n'eſt pas rare auſſi de voir des anévriſmes vrais, occaſionnés par une compreſſion forte, par une ligature trop ſerrée, par la preſſion qu'exerce une pointe d'os fracturé. Ces principes ont d'autant plus d'énergie pour produire un anévriſme, qu'ils ſont ſecondés par un diſpoſition naturelle des vaiſſeaux, ou du liquide qu'ils contiennent. Une grande pléthore, une augmentation de vîteſſe dans le cours du ſang ſont une diſpoſition à l'anévriſme ; la premiere, par la dilatation conſidérable qu'elle produit dans les vaiſſeaux ; la ſeconde, par la force du choc qu'elle occaſionne, ſurtout dans leurs coudes ; delà vient qu'on obſerve fréquemment des dilatations à la croſſe de l'aorte. Les arteres ſont encore très-expoſées à ſe dilater dans les points où elles fourniſſent des vaiſſeaux collatéraux. Tout l'effort du ſang agit ſur l'entre-deux des vaiſſeaux comme fait une riviere ſur les éperons des ponts. Cette partie intermédiaire, entre le tronc & la branche, eſt heureuſement garnie d'un double rang de fibres entrelacées avec beaucoup d'art : ſans cette ſtructure admirable, les arteres auroient été beaucoup plus expoſées aux anévriſmes. L'anévriſme-faux vient à la ſuite du vrai, ou il eſt le produit de quelque agent externe.

D'ordinaire, dans l'anévriſme vrai, le diametre de l'artere eſt augmenté en tout ſens : il y a cependant des cas où il n'y a qu'un de ſes côtés qui ſoit dilaté : alors il forme une tumeur latérale, qui rentre aiſément lorſqu'on la preſſe. La tumeur d'un anévriſme vrai ſe forme lentement & ſans douleur ; elle eſt arrondie, ne change point la couleur de la peau : elle diſparoît en la preſſant, & l'on y ſent une pulſation très-marquée. L'anévriſme faux a des caracteres différens ; il ſe manifeſte promptement : le ſang épanché & accumulé aux environs de l'artere forme une tumeur plate, inégale, large à ſa baſe, qui ne diſparoît que peu-à-peu lorſqu'on la preſſe, & qui fait un petit bruit en rentrant ; enfin la pulſation y eſt moins ſenſible, ſur-tout ſi elle eſt volumineuſe. L'anévriſme eſt une maladie très-fâcheuſe, & dont la cure eſt ſouvent difficile.

Comme l'anévriſme du bras ſe rencontre plus fréquemment dans la pratique, M. Portal a cru devoir entrer dans le plus grand détail ſur le procédé curatif qu'il convient d'employer pour le combattre : il eſt aiſé d'en faire l'application aux autres eſpeces d'anévriſmes. L'anévriſme du bras eſt le plus ſouvent l'effet d'une ſaignée : on s'apperçoit que l'artere a été piquée, lorſque le ſang vient par bonds, qu'il eſt plus rouge, qu'on en ſuſpend

le jet en ſerrant fortement la ligature. Le Chirurgien doit ne pas ſe troubler, faire la ſaignée à l'ordinaire, & préparer, ſans perdre de tems, du papier mâché, une piece de monnoie, & des compreſſes graduées. Il eſt bon qu'il laiſſe couler une aſſez grande quantité de ſang pour affoiblir l'impétuoſité de la circulation; enſuite il travaillera à ſe rendre maître du jet, en appliquant le long du trajet de l'artere quelque corps capable de la comprimer, en ſerrant la ligature, ou en faiſant appuyer fortement le doigt d'un aide deſſus. Alors il appliquera exactement ſur l'ouverture le papier mâché, & par-deſſus la piece de monnoie, ou toute autre plaque dure, qu'il renfermera dans la premiere compreſſe; il poſera enſuite les autres compreſſes, & fera le bandage à l'ordinaire, à cela près qu'il emploiera une bande plus longue. Il ſituera ſon malade, & lui recommandera le repos. Le malade portera ce dandage au moins huit jours, pendant leſquels le Chirurgien aura l'attention de viſiter ſouvent le bras; car, à raiſon de la preſſion, il arrive toujours un gonflement œdémateux, auquel il doit remédier. Les huit jours écoulés, on change l'appareil; on fait en ſorte que ſa compreſſion s'exerce ſur l'artere ſeule: l'on garde celui-ci quinze ou vingt jours; il eſt enſuite bon de porter une pelote cinq ou ſix mois. Par ce procédé ſimple,

dit M. Portal, aidé d'une ſituation tranquille, on parvient preſque toujours à cicatriſer l'ouverture de l'artere, & à la conſolider parfaitement. Pendant tout le tems qu'on porte le bandage, il eſt bon d'exercer une légere compreſſion ſur le trajet de l'artere brachiale pour diminuer l'impétuoſité du ſang vers l'endroit affoibli; ce qu'on exécute très-bien, ou par le tourniquet de M. Petit, ou en plaçant ſur l'artere des languettes que l'on contient avec une bande.

Si, lors d'une ſaignée où l'on aura ouvert l'artere, le ſang ſe répandoit dans le tiſſu cellulaire, & y formoit un *trombus*, on emploieroit les mêmes ſecours, mais plus promptement, car il n'y a pas de tems à perdre; ainſi, après avoir ſerré la ligature, pour ne pas laiſſer augmentet le *trombus*, on le preſſe doucement, tant pour exprimer une partie du ſang, que pour écarter le reſte de l'ouverture de l'artere, ſur laquelle il importe que la compreſſion s'exerce bien. Mais ſi, faute de précaution, le tiſſu cellulaire eſt fort engorgé, ou que l'ouverture de l'artere fourniſſe une trop grande quantité de ſang, il faut ſe déterminer ſur le champ à l'opération: elle conſiſte, dans ce cas, à faire une inciſion profonde pour ôter le ſang épanché, à chercher l'ouverture qui lui a donné iſſue, & à arrêter l'hémorragie par les moyens connus, quoique, de tous les

moyens, le plus efficace pour contenir le ſang ſoit la ligature : cette méthode entraîne cependant à ſa ſuite tant d'inconvéniens, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne fût plus dans le cas d'y avoir recours, ou que du moins on ne la pratiquât que lorſque tout autre procédé auroit été inſuffiſant; ce qui eſt fort rare, ſelon notre Auteur, nombre de Praticiens ayant guéri leurs malades par une compreſſion exacte & bien entendue, dont le principal point d'appui étoit ſur l'ouverture de l'artere. Mais, ſi la ligature eſt jugée indiſpenſable, voici, d'après M. Portal, le manuel de l'opération en entier :

» Premiérement on place le tourniquet à » la partie ſupérieure du bras, après quoi, » ſi la peau n'eſt point ſuffiſamment tendue, » on la pince tranſverſalement, & l'on fait » une inciſion longitudinale, & un peu oblique. On agrandit ſuffiſamment cette inci» ſion, au moyen d'une ſonde ſur laquelle » on gliſſe le biſtouri : quand on eſt parvenu » à l'aponévroſe, on la fend également en » long & un peu obliquement, ſelon la » direction des muſcles; on ôte tout le ſang » épanché, puis on cherche l'ouverture de » l'artere : elle ſe montrera, en faiſant un » peu lâcher le tourniquet. L'ouverture re» connue, il faut toujours voir ſi l'applica» tion de l'agaric, aidée de la compreſſion, » peut ſuffire; & ce n'eſt qu'au cas que ce

» premier moyen ſoit impraticable ou inſuffi-
» ſant, que M. Portal, nous le répétons,
» veut qu'on en vienne à la ligature. Pour
» bien faire cette ligature, on diſſeque pre-
» miérement l'artere, afin de l'iſoler de la
» veine & du nerf qui l'accompagnent : on
» obſervera cependant de ne la point décou-
» vrir trop au loin ; car on priveroit ainſi la
» partie de pluſieurs arteres collatérales voi-
» ſines. Après avoir ainſi iſolé l'artere, on
» gliſſe deſſous, à contre ſens, une aiguille
» courbe & mouſſe, armée de deux fils
» forts & cirés : on lie l'un au-deſſus de l'ou-
» verture ou de ſa tumeur (dans l'ané-
» vriſme vrai), & l'autre au-deſſous. Ce-
» pendant, pour éviter l'effet d'une trop
» forte compreſſion de la ligature ſur l'ar-
» tere, avant de ſerrer ces fils, on aura
» ſoin de placer ſur le vaiſſeau une petite
» compreſſe : cette précaution eſt utile,
» parce que les nœuds repoſent deſſus, &
» que l'on riſque moins de couper l'artere,
» que lorſqu'elle eſt à nud. Il ne faut ſerrer
» qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour empê-
» cher le ſang de s'échapper. Pour le faire
» convenablement, il faut lâcher le tourni-
» quet, & laiſſer couler le ſang ; on ſerre
» enſuite le fil peu-à-peu, juſqu'à ce qu'on
» voie le jet ceſſer : par ce moyen, on eſt
» ſûr que la ligature eſt bien faite. Il ne reſte
» qu'à ouvrir la poche, quand c'eſt un ané-

» vriſme vrai, pour donner iſſue au ſang
» qu'elle contient, & à emporter tout ce
» qui eſt calleux, & qui pourroit retarder
» la cure.

» Le panſement de cette plaie eſt très-
» ſimple. Après en avoir eſſuyé le ſang, &
» arrangé les fils dans les angles, on la cou-
» vre de charpie, ſur laquelle on place di-
» verſes compreſſes graduées, que l'on con-
» tient avec une languette fendue à une de
» ſes extrêmités, & dont on paſſe un chef
» au-deſſus du coude, & l'autre au-deſſous.
» Enfin on roule la bande qui doit être un
» peu longue, parce qu'elle doit faire plu-
» ſieurs circonvolutions, pour contenir les
» compreſſes que l'on a placées ſur le trajet
» de l'artere, à deſſein de diminuer l'impé-
» tuoſité du ſang. On met le bras en ſitua-
» tion; on l'arroſe avec des fomentations
» émollientes chaudes, & on le couvre de
» cataplaſmes de même nature..... On
» laiſſe cet appareil juſqu'au quatrieme jour
» au moins, ſi quelque accident n'oblige pas
» à le lever auparavant. Les principales pré-
» cautions à prendre, avant de dérouler la
» bande, ſont de placer le tourniquet: lorſ-
» qu'on arrive à la charpie, il faut bien ſe
» donner de garde de rien arracher de force;
» on n'ôte que ce qui tombe de lui-même....
» Si malheureuſement de ſi ſages précautions
» échouoient, que l'on ne pût obtenir une

» nouvelle circulation, & qu'en consé-
» quence la gangrene s'emparât du mem-
» bre, on devroit, avant que le malade fût
» totalement épuisé, faire l'amputation ; ce
» qui est l'unique moyen de conserver ses
» jours. «

Nous choisirons, pour un second exemple, ce que M. Portal dit sur le déplacement des muscles, dans le quinzieme chapitre de la sixieme partie de son *Traité des maladies générales*. Après avoir décrit la structure des muscles, la disposition des membranes qui les retiennent, & chacune de leurs fibres dans leur direction, il explique comment on peut concevoir qu'ils se déplacent; &, pour qu'on ne croie pas que ce déplacement n'est qu'imaginaire, il rapporte qu'en disséquant le cadavre d'un homme qui étoit tombé du haut d'un édifice, il trouva du sang épanché dans la membrane du *fascia-lata* ; le muscle droit étoit sorti de sa gaîne, qui étoit rompue dans plusieurs endroits. Les muscles du dos étoient abreuvés d'une sérosité sanguinolente ; les trousseaux étoient entassés ; des gaînes cellulaires qui les recouvrent dans l'état naturel, certaines étoient distendues, d'autres rompues, &c.

M. Lieutaud n'a dit qu'un mot en passant, de ce déplacement des muscles, dans son *Précis de médecine*; mais M. Pouteau, Chi-

rurgien de Lyon, eſt entré dans de plus longs détails ; il a décrit la maladie, & en a propoſé le remede. Lorſque les muſcles ſe luxent, ils s'éloignent peu de leur place naturelle, forment une tumeur ſous la peau, & donnent lieu aux douleurs les plus vives. Le malade ne peut mouvoir le membre, qui eſt ordinairement fléchi du côté oppoſé à celui où eſt le muſcle déplacé. Il n'y a que les muſcles longs & étroits qui ſoient expoſés aux luxations.

A la ſuite de la luxation des muſcles, les vaiſſeaux ſe déchirent ; le ſang s'épanche : il ſe forme des échymoſes ; les filets nerveux ſont violemment tiraillés ; ce qui donne lieu à des douleurs inſupportables. Les muſcles, qui, dans l'état de relâchement, ſont placés obliquement, ou font pluſieurs contours, ſont ceux qui ſe luxent le plus fréquemment : par cette raiſon, les muſcles de l'épine ſont fort ſujets à ce dérangement, qu'on a ſouvent pris pour des luxations des vertebres, que M. Portal croit impoſſibles. Il prétend qu'on a pris pour une tumeur oſſeuſe l'élévation de la peau, produite par le déplacement du muſcle, ou par le gonflement d'un ligament. La douleur qui ſurvient à la partie, empêche le Chirurgien de la manier comme il conviendroit, pour bien reconnoître la nature de la maladie : l'épine

ſe trouve fléchie, parce que les muſcles extenſeurs, trop violemment tiraillés, perdent la propriété de ſe contracter.

La vraie luxation des vertebres, qui eſt toujours néceſſairement accompagnée de fracture des pieces, ou rupture des ligamens, entraîne des ſymptômes beaucoup plus fâcheux, tels que la paralyſie, ou les convulſions des extrêmités inférieures, les écoulemens ou rétentions involontaires d'urine ou de matieres fécales. Il y a cependant des maladies de muſcle, qui préſentent les mêmes ſymptômes que ceux qui dénotent leur déplacement: les violentes crampes, leurs diſtenſions trop fortes, ſont ſuivies de douleur, d'échymoſe, de gonflement qui empêche le malade de mouvoir le membre. Ce qu'il y a d'heureux dans ces circonſtances, ainſi que le remarque M. Pouteau, c'eſt que la manœuvre qu'on obſerve pour réduire les muſcles n'aggrave point la maladie; ainſi la mépriſe n'eſt pas de grande conſéquence. Outre cette analogie qu'on trouve entre les ſymptômes qui accompagnent les luxations des muſcles & ceux des contuſions & des violentes extenſions, il arrive ſouvent que les membranes ſont extrêmement tendues, & cachent le lieu & la cauſe de la maladie; ce qui rend le diagnoſtic très-difficile.

Pour réduire ces luxations il ne faut ni beaucoup d'art, ni beaucoup d'appareil. Le premier soin, pour y parvenir, doit être de mettre, autant qu'on peut, le muscle déplacé dans le relâchement. On appuiera ensuite avec un peu de force l'un & l'autre pouce successivement sur le centre de la douleur que ressent le malade. D'autres fois il suffit de faire de fortes frictions sur la partie malade, avec la main, ou avec une pelote de linge fin; & on fera faire au membre de légers mouvemens.

Il seroit superflu de rapporter de nouveaux exemples : ceux qui précedent suffiront, sans doute, pour faire connoître la méthode de l'Auteur : on y trouve par-tout un homme très-versé dans les matieres qu'il traite ; ainsi nous ne doutons point que son ouvrage ne reçoive du public tout l'accueil qu'il mérite.



DESCRIPTION

D'une maladie qui a régné dans le bas Languedoc, & sur-tout le long du Rhône, depuis la fin du mois de Mars de cette année 1768 jusqu'au mois de Mai suivant; par M. DE LA BROUSSE, Docteur en médecine de l'Université de Montpellier, de la Société royale des Sciences de la même ville, & Médecin de l'Hôpital d'Aramon.

Il a paru, sur la fin du mois de Mars passé, dans nos environs & dans notre ville, une maladie plus effrayante que dangereuse.

Les malades étoient pris subitement par un mal à la tête; quelques heures après, d'un frisson, ou *horripilation*, suivi d'une chaleur brûlante dans toute la peau, & surtout à l'hypocondre droit; une soif presque inextinguible; des envies de vomir, quelquefois des maux de cœur, au lieu de nausées; la langue légérement chargée; un crachement de sang, avec un point du côté droit, ou gauche plus rarement, & un affaissement général de tout le corps.

La douleur au côté occupoit toujours les hypocondres, c'est-à-dire entre les der-

nieres fauſſes-côtes ; elle étoit fort vive, & occaſionnoit ſouvent une eſpece de ſuffocation. J'ai cependant vu quelques malades ſe plaindre d'une douleur aux épaules, & d'autres qui occupoient, diſoient-ils, une moitié entiere de leur poitrine: les urines étoient claires & abondantes les deux premiers jours de la maladie, les deux ſuivans, rouges & chargées, comme ſi on y avoit détrempé de la brique pilée ; & le cinquieme, le ſixieme, elles devenoient d'un jaune brillanté; ce qui étoit pour moi d'un bon augure, parce qu'alors la maladie ceſſoit du ſeptieme au huitieme jour.

Je faiſois ſaigner une ſeule fois mes malades du bras qui répondoit au point de côté fixé, dès le tems de leur premiere chaleur. Six heures après, ils prenoient un lavement purgatif : leurs bouillons étoient légers, & la tiſane ſe faiſoit avec du capillaire & du chiendent.

Le lendemain, je leur faiſois prendre de l'émétique en lavage, qui les évacuoit puiſſamment ; je paſſois le troiſieme jour avec un lavement ſimple, en faiſant appliquer continuellement des fomentations émollientes ſur le bas-ventre ; le quatrieme, je les purgeois avec une tiſane royale, & le plus ſouvent avec du ſéné, un gros ; tamarin, ſix gros ; poudre aux vers, un ſcrupule ; ſel de nitre, un gros ; manne, trois onces : l'un

ou l'autre de ces remedes leur faiſoient rendre des ſelles abondantes, bilieuſes & fétides. On s'occupoit le cinquieme jour comme le troiſieme ci-deſſus. Je faiſois prendre la même purgation le ſixieme, & mes malades étoient toujours ſans fievre le ſeptieme jour.

Je puis aſſurer que, de tous les malades que j'ai vus dans cette ville, je n'en ai eu que deux à qui la fievre a duré juſqu'au dixieme jour, & que ce ſont ceux-là même que j'ai été obligé de faire ſaigner deux fois. On me permettra, en donnant le précis de cette maladie printanniere, d'y ajouter quelques réflexions, & de rapporter les différens traitemens qu'on a employés dans nos environs.

Je remarquerai premiérement, que tous les malades avoient un pouls grand, élevé, mais ſouple (*a*), & qui devenoit médiocre, petit, toujours ſouple après l'émétique, ſe conſervoit de même tout le temps de la maladie; remarque eſſentielle pour tous ceux qui ſe mêlent de guérir dans nos campagnes, où ils ont employé ſans diſcernement de nombreuſes ſaignées, qui ont fait périr les malades, ou du moins ont allongé leurs maladies & leurs convaleſcences.

Je puis aſſurer, pour le bien de l'huma-

(a) *C'eſt le pectoral de M. de Bordeu, qui ſe changeoit en ſtomacal.*

nité, que tous ceux qu'on a ſaignés du pied, après trois ou quatre ſaignées du bras, ont été dans le délire phrénétique; que quelquefois leurs maladies ſont devenues mortelles; & que ceux qui ont été ſecourus à tems, par une ſeule ſaignée du bras, ont tous échappé, & n'ont jamais été dans le délire. La choſe me paroît bien ſimple dans le principe que je vais expoſer. Toutes les maladies aiguës ſont produites par l'inflammation, ou par des matieres putrides, ou bien par l'une & l'autre cauſe. Le pouls doit être notre bouſſole dans ces circonſtances : plus il ſera ſouple dans ces maladies, moins on doit craindre l'inflammation. Il faudra donc ſe tourner promptement du côté des évacuans ; & ce qui me confirmoit davantage dans cette idée, c'étoit de voir que la langue de ces malades, légérement chargée, quelquefois point du tout (ſuivant l'élévation du pouls) avant l'émétique, devenoit, après cet évacuant, abſolument chargée, & couverte d'une croûte blanchâtre, picotée ſur les bords, & que le crachement de ſang n'exiſtoit plus, ou du moins diminuoit, après le remede ci-deſſus. La raiſon de ce phénomene eſt facile à déduire.

Les inſomnies étoient permanentes dans ces maladies ; & je me gardois bien d'employer l'art pour les faire ceſſer. J'aurois floconné ou fixé, pour ainſi dire, les ma-

tieres, ou engourdi le contenant; & je devois les avoir mobiles, pour les évacuer avec plus de facilité : d'ailleurs, la nature avoit besoin de surveiller, pour les pousser sans cesse au-dehors; & j'avouerai ingénuement qu'à la priere des malades j'ai donné, deux fois seulement, un julep anodin, qui a été inutile: on passoit de bonnes nuits, dès que les matieres bilieuses étoient sorties.

Presque tous les malades ont rendu des vers à la fin de leurs maladies, les uns par le haut, les autres par le bas; mais j'ai été toujours surpris d'en voir rendre six au même nombre de personnes, gros comme le petit doigt: apparemment qu'ils s'étoient engraissés avant l'arrivée de la fievre.

Il y a eu, parmi ceux que j'ai traités, quelques personnes qui avoient l'odeur cadavéreuse dans le milieu de la maladie, comme Bédouin, Alexandre Sage, madame de G.... &c.; ce qui me faisoit user de beaucoup d'acide pour corriger cette corruption alkaline.

La crise se faisoit aux uns, le cinquieme jour, par d'abondantes expectorations jaunâtres, ou un flux d'urine; aux autres, par de petites sueurs qui se montroient le sixieme; & aux derniers, par une diarrhée qui arrivoit le septieme, après la derniere purgation. Je suspendois tout remede pendant ce tems, & j'agissois suivant le plus ou le moins de soulagement que les malades recevoient de la crise.

Il ne me reſte plus qu'à dire que cette eſpece d'épidémie a été produite par les grands froids intermittens qu'il a fait à la fin de l'hiver dernier, qui ont produit ſans doute des congeſtions dans tout notre corps.

LETTRE

A M. RENARD, Médecin à la Fere, ſur les vertus de la juſquiame; par le même.

Sæpè, utilia, quæ noxia creduntur.

MONSIEUR,

J'attendois avec impatience les remarques ſur les vertus de la juſquiame, que vous annonçâtes dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre paſſé: vous venez de les publier, dans ce mois de Mars, d'une maniere très-étendue. La déférence que j'ai eue pour votre annonce m'a empêché, juſqu'à préſent, de publier mes obſervations. Permettez-moi, Monſieur, de les joindue aux vôtres, afin de concourir avec vous au bien de l'humanité.

Je reconnois avec vous les deux eſpeces de juſquiame qu'on emploie en médecine.

Nous les avons dans ce pays ſitué le long du Rhône ; mais la plus commune eſt celle dont je me ſers depuis deux ans, *hyoſciamus vulgaris*, *juſquiam*, & qu'on nomme ici *la couriade*. Elle eſt conforme en tout à votre deſcription, quoique nous n'éprouvons point ici qu'elle ſoit auſſi dangereuſe que vous l'annoncez : je ne ſais s'il faudroit l'attribuer à la bonté de notre terrein, ou au beau climat dont nous jouiſſons.

J'emploie les feuilles de cette plante en cataplaſme, mêlées avec de la mie de pain blanc, & du lait, ou bien ſimplement de l'eau du Rhône. On prépare ce remede dans la cuiſine des pauvres gens, qui leur ſert ordinairement de chambre : ils n'ont jamais éprouvé aucun mauvais effet de cette plante vireuſe.

Je fais appliquer quelques feuilles de juſquiame ſur le front à ceux qui ont des maux de tête opiniâtres, qui dépendent plutôt de la tenſion du péricrâne, que des fluides intérieurs ; ce que je reconnois, en appuyant fortement ma main ſur la partie douloureuſe ; ce qui ſoulage les malades, ſi le péricrâne eſt affecté, & indique les remedes ſtupéfians : ſi ma main, au contraire, n'adoucit pas pour un tems la douleur, c'eſt une preuve que le mal à la tête eſt produit par une cauſe interne, & que le ſang, ou les matieres de l'eſtomac, l'enfantent : pour lors

lors j'ai recours aux remedes généraux. Nous avons aussi le *solanum scandens*, sive *dulcamara*; le *riccinus vulgaris*, sive *palma Christi*, qui croît dans les endroits sablonneux, & le premier, dans les broussailles, qui font le même effet que la jusquiame. Je crois que toutes ces plantes assoupissantes ont à-peu-près les mêmes vertus : on peut donc se servir extérieurement des unes, au défaut des autres, fraîches ou seches, & même de la graine, lorsque la saison ne permet pas d'en cueillir, ou qu'elles ne croissent pas dans le pays : voici deux observations qui le prouveront.

Mademoiselle de M...... sujete, depuis long-tems, à des douleurs vagues de rhumatisme, fit tous les remedes imaginables : elle alla même, pendant trois ans, aux bains de Saint-Laurent, qui la guérissoient pendant quelque-tems ; mais les douleurs revenoient dans la suite. Ennuyée d'être droguée, & de courir aux eaux, je lui fis appliquer mon cataplasme, fait avec des feuilles de jusquiame, de la mie de pain & du lait, à l'endroit de sa douleur, qui cessoit ordinairement trois à quatre heures après. L'humeur reparoissant dans une autre partie, elle la poursuivoit avec son cataplasme, qui l'a toujours guérie ; &, depuis long-tems, elle ne souffre plus.

Une nommée *Roussel*, nourrissant un

enfant de deux mois, fut prise d'un tremblement universel, avec des envies de vomir, & une sueur au visage : ces symptômes finirent par des douleurs inexprimables aux gras des jambes, qui lui enleverent leur usage. Après les remedes usités, qui furent inutiles, je fis piler deux poignées de graine de jusquiame, que je fis bouillir avec la mie d'un pain bis & de l'eau. L'application de ce cataplasme se faisoit sur le mollet des jambes : on continua pendant trois jours. Elle a été guérie, du moins jusqu'à présent.

On se sert encore de cette graine pour le mal aux dents ; mais nos malades n'en reçoivent pas la fumée pure (ainsi que les charlatans l'ordonnent) en leur faisant recevoir la vapeur de cette même graine jettée sur les charbons ardens ; mais, au contraire, dès qu'on l'y a jettée, on met dessus un grand plat de terre renversé, qui reçoit la fumée entiere ; & on a soin, quelques minutes après, de le retourner, & d'y mettre de l'eau bien chaude, pour recevoir la fumée de cette même eau, qui se mêle avec l'humide de la fumée de cette graine ; & par-là on est à l'abri des maux qu'elle peut occasionner, comme les vertiges, la stupidité, &c. Cette opération soulage toujours, quand le mal est produit par la tension des gencives. J'ai vu souvent rendre de petits vers blancs qui se nourrissoient, sans doute, dans le

dépôt purulent que produisoit la douleur continue aux dents, qui est le symptôme ordinaire de l'inflammation.

OBSERVATIONS

Sur une Hydropisie de Matrice, & sur une Anasarque; par M. PIETSCH, Docteur en médecine, Démonstrateur en anatomie, chirurgie, & en l'art des accouchemens, à Altkirch en haute-Alsace, Membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c., &c.

OBSERV. I. *D'une Hydropisie de matrice, guérie par l'usage de l'esprit de nitre dulcifié.*

Vers la fin de l'année 1766, le nommé *Léonard Gad*, Maître Charpentier en cette ville, vint me prier d'ordonner quelque remede à sa femme, laquelle, à ce qu'il me dit, avoit le ventre fort enflé. Je lui demandai l'âge de sa femme, & l'histoire de sa maladie. Il m'en fit le récit suivant : J'ai épousé ma femme, il y a trois ans; elle étoit fille âgée de quarante-deux à quarante-trois ans. Les deux premieres années de notre mariage, elle étoit bien réglée : en cette derniere année, ses regles n'ont pas paru périodiquement; elle a même cessé de voir depuis huit mois. Dans l'incertitude si

elle étoit grosse ou non, elle a porté ses urines au sieur Vauclair, Médecin-Physicien de cette ville, qui, l'inspection faite, l'a assurée qu'elle étoit enceinte; & il lui a indiqué même le jour qu'elle accoucheroit : son ventre a continué de grossir effectivement.

Ma femme allant un matin, avec d'autres femmes, au champ, pour travailler à la terre, elle sentit la respiration si difficile, le ventre si pesant, & ses membres si abattus, qu'elle ne put passer un petit pont de pierres un peu élevé, par-dessus lequel on passe la riviere d'Ill. Dans cette circonstance, elle se rappella qu'elle étoit au jour que ledit sieur Vauclair avoit fixé pour le terme de son accouchement. Ce souvenir la jetta dans de grandes alarmes : elle découvrit ses inquiétudes aux femmes qui étoient avec elle, & les pria de la mener en sa maison, & l'aider dans le travail. Y étant arrivée, on chercha la Sage-femme, & on fit tous les arrangemens comme auprès d'une femme en mal d'enfant. La Sage-femme, ainsi que les voisines, alloient & venoient jusqu'au cinquieme jour; mais, ne voyant rien avancer, elles quitterent ma femme : depuis quinze jours, son ventre grossit prodigieusement; mais les extrêmités ne sont point enflées.

J'assurai cet homme, que sa femme n'étoit nullement grosse, mais qu'étant sur le point

de perdre ſes regles, il s'étoit formé une hydropiſie de matrice, & qu'il s'agiſſoit d'évacuer les eaux. Voyant qu'il n'avoit pas envie de faire beaucoup de remedes, en attendant qu'il me fît voir ſa femme, je lui ordonnai demi-once d'eſprit de nitre dulcifié, pour prendre à la doſe de ſoixante gouttes chaque jour, dans une décoction de racine de genévrier. Au bout de ſix jours, cet homme vint m'informer que, le troiſieme jour de l'uſage de ce remede, ſa femme avoit commencé à rendre de l'eau par la partie; que, juſqu'à ce jour, il comptoit qu'elle pouvoit avoir rendu trente-cinq pintes; que, dans quelques écoulemens, le pot de chambre n'avoit pas ſuffi; qu'il avoit été obligé de mettre un baquet ſous elle, & que ſon ventre avoit diminué, à meſure qu'elle avoit rendu de l'eau. Je lui ordonnai le même remede. Environ dix jours après il vint me dire qu'il avoit ſuivi mon ordonnance; que ſa femme avoit rendu au moins encore quinze pintes d'eau; que maintenant le ventre étoit dans ſon état naturel; mais qu'elle ſentoit une douleur & une peſanteur aux reins & aux aînes : il me pria de venir la voir. Je m'y transportai; &, ſur ſon rapport, je jugeai qu'il pouvoit y avoir des eaux infiltrées dans le tiſſu cellulaire des ligamens larges, des ronds & des ovaires. Pour diſſiper ces eaux, & les re-

mettre dans le torrent de la circulation, je lui ordonnai,

℞. *Tincturæ Antim. tartarisatæ*,		
Essentiæ castorei,	aa	℥ ß.
Spiritus Salis ammon. anisati,		ʒ ij.

à prendre, deux fois par jour, à la dose de soixante gouttes chaque fois, dans la décoction suivante :

℞. *Hermodact.*		℥ j.
Ling. sanct.		
Rad.. Asparag.	aa	℥ ß.
Polypod.		
Liquirit.	aa	ʒ ij.
Sem. Anis.		
Petroselin.	aa	ʒ j.

Elle en fit usage pendant trois semaines, au bout desquelles je la purgeai avec la manne, le sel d'Epsom, & le séné. Elle se porte à présent très-bien ; elle a de belles couleurs ; mais elle n'est plus réglée.

OBSERV. II. *D'une Hydropisie anasarque, provenant d'un asthme invétéré.*

Au commencement du mois de Juin 1767, la femme du nommé *Bénédict Baseler*, Maître Tailleur en cette ville, & voisine du sujet de l'observation précédente, vint me consulter sur la maladie de son mari, âgé de soixante-deux ans ou environ ; disant que son mari, asthmatique depuis trente

ans, avoit eu, depuis quelques années, les jambes enflées; que, ſur les remedes qu'elle avoit employés, cette enflure s'étoit paſſée; mais que maintenant, malgré les remedes dont elle faiſoit uſage, & qui avoient produit un bon effet ci-devant, l'enflure avoit gagné les cuiſſes, le bas-ventre, & s'étendoit juſqu'à la poitrine.

Je lui donnai le 10 Juin un vin apéritif & purgatif, composé,

℞. *Rad. Apii,*
Fœnic.
Pretroſel. āā ℥ ß.
Herbarum Cichor.
Endiv.
Fumar. āā m j.
Borrag.
Bugloſſ.
Cuſcut.
Eupator.
Scolopendr. ver. āā m ß.
Camor. Thym.
Epithym. āā ʒ ß j.
Sem. Aniſ.
Fœnicul.
Cort. Cappar.
Tamariſc. āā ʒ ij.
Agar. opt. not.
Rhabarb. āā ℥ ß.
Fol. Senn. ʒ vj.

J'ajoutai à un tiers de ces eſpeces une once de ſel d'Epſom, le faiſant infuſer avec une chopine d'eau bouillante, & le tenant, pendant douze heures, ſur des cendres chaudes; puis je verſai deſſus trois chopines de bon vin blanc : le malade en but, matin & ſoir, un grand gobelet. Le 18 la femme vint me dire que l'uſage de ce vin avoit fait uriner copieuſement, & qu'il avoit procuré deux à trois ſelles par jour; elle me pria de lui donner encore un pot de ce vin. Le 26 elle vint m'en demander un troiſieme. Le 6 Juillet elle me pria de venir voir ſon mari. Je m'y transportai, & je trouvai cet homme aſſis dans ſon lit, ayant peine à reſpirer, & fort enflé juſqu'à la poitrine : il n'y eut cependant aucun épanchement d'eau dans la capacité du bas-ventre. Voyant le malade prêt à étouffer, je réſolus de lui donner un prompt & efficace ſecours. La femme m'accompagna en ma maiſon, où je lui donnai deux phioles : dans l'une ſe trouvoient ſix grains de tartre ſtibié (ce qui eſt en cette ville double doſe) avec deux gros de ſyrop d'*Althæa*; le tout délayé dans deux onces d'eau chaude. Dans la ſeconde, j'avois fondu avec de l'eau chaude deux gros de ſel de Seignette, avec demi-once de ſyrop de coquelicot. J'ordonnai de lui donner ſur le champ l'émétique, &, une heure après qu'il auroit pro-

duit ſon effet, d'avaler ce qui ſe trouvoit dans la ſeconde phiole.

Le ſurlendemain la femme vint me dire que ces remedes avoient purgé copieuſement ſon mari par haut & par bas, qu'il s'étoit ſenti le matin fort ſoulagé, & qu'il pouvoit maintenant ſe lever de ſon lit, & ſe promener dans la maiſon. J'ordonnai de le faire ſortir pour reſpirer l'air libre dans les champs, matin & après midi, & qu'il devoit, une heure chaque fois, expoſer ſes jambes à l'ardeur du ſoleil, en y tournant ſucceſſivement toutes les faces de ces extrêmités. L'exécution de cette ordonnance produiſit un ſi bon effet, que le gonflement diminua à vue d'œil : pour le diſſiper entiérement, je le purgeai le 15 Juillet avec un gros de poudre de jalap & deux gros de ſel de Seignette. Trois jours après cette purgation, le malade ſentit ſon ventre ſi affaiſſé, & les extrêmités inférieures ſi déſenflées, qu'elles paroiſſoient dans l'état naturel, & il ſe remit au travail de ſon métier. Je lui ordonnai de prendre une bonne nourriture, de boire du vin rouge, de ſe promener une heure le matin, & autant le ſoir ou après midi, & de ſe purger au moins tous les quinze jours : il m'oppoſa ſa pauvreté, & je le quittai.

Reflexions. Je ſuis porté à croire que l'inſolation des parties œdémateuſes, jointe

au mouvement du corps, a autant contribué à la guérison de cette maladie, que les remedes que j'y ai employés. Les anciens n'avoient donc pas tort de regarder la chaleur du soleil comme un remede dans la médecine, & d'y exposer les parties qu'ils vouloient revivifier, y dissiper ou en extraire des humeurs. Cette chaleur naturelle ouvre les pores, dissipe une partie de la lymphe, fait rentrer l'autre dans la circulation, réchauffe & donne du ressort aux vaisseaux. J'ai souvent ordonné, avec succès, dans les rhumatismes, les fluxions, & même dans le mal de dent, d'exposer la partie affectée au soleil; & il est constant que cette chaleur produit toujours un bon effet, si ces affections ne proviennent point de pléthore, & qu'elles soient simplement humorales.

OBSERVATION

Sur un Fœtus monstrueux de sept mois; par M. NOLLESON fils, ancien Chirurgien-Aide-Major des armées du Roi en Allemagne, Maître en chirurgie à Vitry-le-François.

La femme du nommé *Jouvenot*, Manouvrier du fauxbourg de Frignecourt de cette ville, âgée d'environ trente ans, d'une

bonne constitution, & grosse de sept mois, sentit des douleurs pour accoucher à la suite d'un exercice pénible, auquel elle s'étoit livrée pendant les derniers jours du mois de Septembre de l'année derniere. Mme Berry, Matrône en cette ville, fut appellée pour aider cette femme dans ses douleurs : elle y arriva, & sous peu de tems elle termina l'accouchement bien disposé, dont le produit fut un enfant mâle monstrueux, lequel a vécu environ quinze ou vingt minutes après avoir été ondoyé, suivant le rapport de l'Accoucheuse, qui, dans cette conjoncture, & par un mouvemnent naturel & commun entre tous les hommes, n'eut rien de plus pressé que de soustraire aux yeux de la mere cet individu, pour lui éviter les révolutions dangereuses qui suivent naturellement, d'après de fortes sensations, auxquelles elle eût été exposée dans une telle occurrence sans cette précaution. La Matrône, de l'avis des parens, porta donc ce petit monstre chez elle, où elle me fit avertir de me transporter pour examiner sa construction. Voici ce que j'y ai remarquai de singulier & d'extraordinaire.

Premiérement, la face étoit posée horizontalement sur les épaules, de maniere que les muscles postérieurs de l'oreille externe sembloient être confondus avec le muscle deltoïde, le menton posant sur les

deux extrêmités internes des clavicules, le col paroiſſant tout-à fait effacé.

2° Les foſſes orbitaires étoient bien formées par le concours des os maxillaires, zygomatiques & coronal; mais elles étoient ſituées ſur les boſſes frontales, à côté de l'épine coronale; de ſorte que l'apophyſe nazale de l'os maxillaire, & l'angle ſupérieur du zygomatique, de chaque côté, étoient très-allongés. Les apophyſes orbitaires internes & externes, & l'apophyſe nazale, étoient formées comme à l'ordinaire, & les arcades ſourcilieres bornoient ſupérieurement l'os coronal, lequel ſe trouvoit uni par ſes côtés à un prolongement de la partie écailleuſe des os temporaux; les pariétaux manquoient totalement. L'occipital, par une conſtruction particuliere, ſe trouvoit auſſi uni des deux côtés à un autre prolongement qui s'étoit fait, aux dépens de l'os temporal, poſtérieurement au-deſſus de l'apophyſe maſtoïde. La protubérance, appellée *boſſe occipitale*, manquoit avec la partie ſupérieure de cet os. Enfin la réunion de tous ces os irréguliers dans leur forme, qui étoit fort éloignée de celle qu'ils ont coutume d'avoir, ne formoit, pour ainſi dire, que la baſe du crâne, en décrivant un bord circulaire fort uni, ſitué perpendiculairement ſur le plan de la face.

3° Il partoit de ce bord osseux une membrane lisse, dure & compacte, laquelle s'étendoit en forme de sac vers le milieu des vertebres dorsales, pour loger une grande portion du cerveau & du cervelet, & paroissoit produite par le concours du péricrâne & de la dure-mere.

4° Les anfractuosités du cerveau se faisoient remarquer à l'extérieur du sac membraneux, par des sillons bien sensibles.

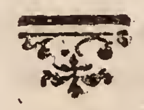
5° Le cuir chevelu commençoit sur les arcades sourcillieres, & s'étendoit, de chaque côté, le long des muscles trapeze & dentelé postérieur, pour donner accès au sac membraneux qui posoit immédiatement sur l'épine dorsale, sans aucune adhérence, & qui laissoit sur les tégumens de cette partie une impression qui ressembloit à une exulcération de la peau.

6° Le canal vertébral, depuis la premiere vertebre du col jusqu'aux lombes, décrivoit une *S* renversée, posée obliquement : les vertebres cerviales faisoient saillie sous le sternum, qui s'avançoit considérablement en devant, & les dorsales poussoient en dehors.

7° Enfin les visceres de la tête étoient aussi-bien conformés qu'ils le pouvoient être à l'âge de sept mois qu'avoit le fœtus, & relativement à la forme irréguliere des parties qui les contenoient.

Toutes les autres parties du corps de cet être monſtrueux étoient fort bien proportionnées.

D'après ce détail, on ne peut douter un ſeul inſtant que ce petit monſtre ne ſoit l'effet de la biſarrerie de la nature ; car la mere qui l'a mis au monde eſt très-bien conſtituée, & a les os du baſſin bien conformés. De plus, la femme qui a aidé l'accouchée dans ſes douleurs, a remarqué que la matrice n'avoit été ſuſceptible d'aucune déviation, ni ſa dilatabilité gênée en aucune ſorte, pendant l'accroiſſement de l'embryon : d'où l'on pourroit conclure, en examinant encore la promptitude de l'accouchement, qui a été très-naturel, que la tête de ce petit corps n'a ſouffert aucune compreſſion pendant la geſtation ; & qu'en conſéquence, cette difformité monſtrueuſe doit être attribuée & rapportée tout-à-fait à la cauſe formatrice de cet individu.



HISTOIRE

D'un Polype utérin ; par M. DU MONCEAU, *Licencié en médecine de l'Université de Louvain, Médecin-Pensionnaire de la ville & de l'Hôpital militaire de Tournai.*

Il est nécessaire de toucher les femmes qui ont des pertes de sang, & celles qui ont des pertes blanches habituelles. LEVRET, *dans son Mémoire sur les Polypes de la matrice & du vagin, Tom. III des Mémoires de l'Acad. R. de Chirurgie, pag.* 538, & 539.

Ayant été mandé, le 2 Juin 1766, dans une ville étrangere, à trente-cinq lieues d'ici, pour y voir une malade Religieuse, attaquée, depuis long-tems, d'une cardialgie chronique ; une autre dame du même couvent, âgée de trente-trois ans, me consulta, au moment du départ, pour une perte de sang habituelle qu'elle avoit depuis plus de deux ans ; elle me rapporta en gros les accidens qui avoient précédé cette hémorragie utérine, les symptômes qui l'accompagnoient, & les différens remedes qu'on avoit employés. Je trouvai cette dame dans un état à faire tout craindre pour sa vie : le pouls étoit très-foible : elle avoit un teint jaune, les yeux éteints, les levres & les gencives d'une pâleur extrême ; en un mot,

elle avoit les ſymptômes qui ſuivent les hémorragies exceſſives. N'étant pas, lorſqu'on me conſultoit, dans un lieu (*a*) propre à apporter une attention ſuffiſante, & à faire les réflexions qu'exigeoit une maladie auſſi grave, je ne découvris point, & je ne ſoupçonnai même pas qu'un polype utérin en étoit la cauſe prochaine : d'ailleurs le rapport qu'on me fit en bref étoit ſi compliqué, comme on le verra par le détail que je reçus le mois ſuivant, & qu'on trouvera ci-après, que je me bornai à preſcrire à la malade la pierre de fougere préparée ſelon la Pharmacopée de Baumé. J'attribuois la perte à un relâchement univerſel, mais ſpécialement des vaiſſeaux de la matrice.

Le 14 Juillet, mad. de Sainte-Ald. pour qui j'avois été appellé, après m'avoir rendu compte de ſa ſituation, m'écrivit ceci : » Vous ſavez, Monſieur, que je m'intéreſſe infiniment à ce qui regarde mad. de » Saint-Aug. pour qui vous avez eu la bonté » de m'envoyer un remede : comme elle » n'a pas pu elle-même vous expliquer ſa » ſituation, en voici le détail qu'elle avoit » envoyé à mad. ſa ſœur en Lorraine, qui

(*a*) C'étoit à la grille d'un parloir, où il y avoit ſept à huit Religieuſes d'un côté, & de l'autre nous étions quatre hommes : le bruit étoit aſſez grand.

» a consulté pour elle. La réponse du Mé-
» decin est sur le même papier : je suis cu-
» rieuse de savoir comment vous la trou-
» verez ; mais, pour elle, elle est bien ré-
» solue de s'en tenir à ce que vous lui avez
» ordonné : il y a dix jours qu'elle l'a com-
» mencé ; elle ne s'apperçoit encore de rien :
» il faut, sans doute, plus de tems à un
» remede pour faire son effet. «

Détail de la maladie de mad. Saint-Aug.

Il y a sept ans & demi qu'elle eut une attaque de paralysie qui affecta la moitié gauche du corps : après lui avoir fait les remedes ordinaires pour ces sortes de maux, la paralysie se fixa sur la jambe gauche, qui est devenue insensible : on a fait usage des bains aromatiques, qui ne lui ont fait aucun effet ; ensuite on l'a frottée avec des eaux spiritueuses, qui lui ont rendu un peu de sentiment, mais qui ont retiré les nerfs considérablement. Les Médecins, voyant le peu d'effet de ces remedes, ont jugé nécessaire qu'elle allât aux eaux d'Aix la-Chapelle : ces bains lui ont remis la jambe à l'égalité de l'autre, mais sans lui en rendre l'usage. Dix-sept mois après cette premiere attaque, elle en a eu une seconde sur le bras droit, accompagnée de douleur : on la conduisit aux eaux de Plombieres, d'où elle revint parfaitement guérie en apparence. Environ six

mois après elle reſſentit de très-vives douleurs dans les reins, l'eſtomac & le ventre, il lui ſembloit qu'on lui ſerroit ces parties-là avec des cordes; ce qui étoit ſuivi de rétentions d'urines les plus fortes (*a*).

Ces attaques lui ont duré juſqu'à quatorze jours conſécutifs: les douleurs ne lui laiſſoient qu'une heure ou deux, par jour, de relâche, après avoir uriné. Elle a été affligée de ces douleurs pendant dix-huit mois: elle en avoit des attaques preſque tous les quinze jours. Au bout de tems-là, la maladie a changé de face; elle s'eſt métamorphoſée en une eſpece de catalepſie: elle ſentoit au front, & ſur-tout du côté gauche, un embarras & une peſanteur extrêmes; delà tous ſes membres s'engourdiſſoient & demeuroient dans l'inaction, quoique flexibles. Le mouvement du cœur, du pouls & de la

(*a*) La rétention d'urine s'annonçoit, comme m'a mandé, depuis ſa guériſon, madame de Saint-Aug., par une douleur très-aiguë à la région de la veſſie: elle éprouvoit des envies très-fréquentes d'uriner, ſans pouvoir le faire; elle ne pouvoit reſter aſſiſe que ſur une chaiſe percée; elle reſtoit dans cet état aux environs de douze heures: les douleurs qu'elle reſſentoit étoient inexprimables. Après ce tems écoulé, elle lâchoit quelques gouttes d'urine brûlante comme du feu; ce ſont ſes propres termes: enſuite elle urinoit ſans peine. Les paroxyſmes revenoient toujours à la même heure, comme la fievre.

respiration étoit comme dans l'état naturel : elle entendoit tout, & avoit le visage d'une personne endormie. Nos Médecins n'ont trouvé d'autre remede (tous les autres étant inutiles) que les saignées du pied, qui ont été réitérées jusqu'à seize fois en six semaines. Toutes les fois que les attaques lui reprenoient (ce qui a duré deux ans) on a employé le même remede. Cette espece de sommeil a fini par une perte de sang qui dure depuis deux ans sans interruption. Le sang qu'elle perd habituellement, est différent de celui de ses regles, qui reviennent exactement. Le premier est très-vif : elle rend par intervalles de gros caillots semblables à de la chair crue : d'autres fois, le sang qu'elle rend est noir ; & enfin, pendant plusieurs jours de suite, il ne vient que de l'eau pure, le linge étant seulement bordé de rouge, ou de couleur de bile : toutes ces évacuations sont prodigieuses pour la quantité. Depuis trois mois, elle ne rend que de l'eau pure : il lui paroît que ce sang sort au-dessus de l'aîne gauche, où cependant elle n'a nul embarras ni obstruction, mais de très-vives douleurs, comme venant d'un endroit foible & irrité : cette douleur se fait sentir jusqu'au poumon du même côté. Cette fâcheuse situation est accompagnée fréquemment de maux de cœur, comme s'il nageoit dans l'eau ; de fievre, de dé-

goût, d'insomnie, d'altération, foiblesse & vomissement, l'estomac ne pouvant soutenir les fortifians qu'on lui donne.

M. G. de F. Médecin-consultant du feu Roi Stanislas, ordonna, d'après ce rapport, l'usage des eaux de Spa pendant trois semaines, ensuite le régime laiteux l'espace de deux & même trois mois. Il conseilloit de couper une chopine de lait de vache avec une chopine d'une infusion de squine, pour prendre, le matin, en trois fois; & le soir, pour souper, le lait pur, recommandant de purger la malade, quand il en seroit besoin.

Je répondis qu'il falloit suivre le conseil de M. G. que j'approuvois. Le 26 Septembre, la dame Infirmiere m'écrivit la lettre suivante.

MONSIEUR,

» La vive confiance que vous m'avez » inspirée, lorsque j'ai eu l'honneur de vous » voir, m'engage à vous détailler la triste » situation de notre mere Saint-Aug. Elle » vous a parlé & à moi d'une perte; mais » elle n'a pas ajouté la maniere dont elle lui » a pris: il y a trois ans, aux environs, que » cela lui est arrivé pour la premiere fois. » Après avoir éprouvé les douleurs d'une » rétention d'urine des plus fortes, & des » efforts de vomir des plus violens, les con-

» duits ordinaires, par où le ſang paſſe aux » perſonnes de notre ſexe, ſe ſont ouverts à » y paſſer le poignet : c'eſt depuis cette » aventure extraordinaire, que le ſang & » l'eau coulent abondamment & alternative- » ment, ſur-tout quand elle a quelques be- » ſoins naturels ; c'eſt pour lors que les » efforts qu'elle eſt obligée de faire, ou- » vrent la partie malade plus fort, & font » ſortir le ſang juſqu'à remplir la moitié d'un » pot à la fois. Il ne paroît pas que la veſſie » ſouffre, puiſque les urines ſuivent le cours » ordinaire ſans nulle difficulté. J'oubliois de » vous dire que, lors de ces grands acci- » dens, elle eſt comme anéantie & prête à » expirer : elle ſouffre ſur-tout du côté de » cette partie qui eſt près du fondement, ce » dernier ne ſouffrant aucune douleur ; & » c'eſt de ce côté que vient la plus grande » abondance de ſang, c'eſt-à-dire du côté » des reins. Le lait qu'elle prend depuis » huit jours, l'ayant reſſerrée, lui occa- » ſionne de plus grands accidens, malgré » les lavemens qu'elle a pris pour les em- » pêcher. Elle n'a aucune deſcente : eſt-ce » relâchement ? Eſt-ce quelque vaiſſeau » caſſé ? Ayez la bonté de me mander ce » que vous penſez, & quel remede lui con- » viendra.

» *P. S.* Ayez la bonté, Monſieur, de » faire attention que tous les remedes aſtrin-

» gens augmentent de beaucoup cette incom-
» modité ; & tous les remedes, qui d'ailleurs
» lui font du bien aux autres parties du corps,
» deviennent inutiles pour cette infirmité,
» qui, par ses redoublemens, empêche l'effet
» qu'ils produiroient; de sorte qu'après avoir
» éprouvé un mieux, tout se trouve ren-
» versé en un moment : c'est toujours à re-
» commencer. «

Voici la réponse que je fis à cette lettre.

MADAME,

Pour correspondre à la confiance que vous me faites l'honneur de m'accorder, j'ai lu votre lettre très-attentivement, & j'ai relu le détail de la maladie de mad. de Saint-Aug. que m'envoya, au mois de Juillet, mad. de Sainte-Ald. Quoique l'un & l'autre soient bien expliqués, je ne puis prononcer pertinemment sur le diagnostic de cette maladie grave : il me faut un rapport ultérieur ; &, pour l'avoir comme je le demande, il faut que la malade se soumette à la visite d'un Chirurgien-expert, & versé dans l'Anatomie : un bon Accoucheur seroit préférable à tout autre. Il est important, pour la guérison de cette dame, de reconnoître l'état des parties malades ; c'est par le toucher qu'on parviendra à cette connoissance. Cette proposition révoltera, sans doute, sa pudeur : il faudra pourtant vaincre toute

répugnance, si l'on veut qu'on porte un secours efficace ; car, sans un examen exact du vagin & de la matrice, on ne marchera qu'à tâtons dans le cas présent. Si mad. de Saint-Aug. veut bien se laisser visiter, je l'y exhorte très-fort, & je pense même qu'elle y est obligée, le Chirurgien examinera s'il n'y a pas un Polype utérin de la premiere espece, ou s'il n'y a pas un cancer. L'hémorragie & l'écoulement séreux me font soupçonner le premier de ces accidens. Il seroit à souhaiter que le Chirurgien qui sera mandé eût lu le *Traité des Polypes de M. Levret*, célebre Chirurgien de Paris, & les observations que le même Auteur a données sur la même matiere, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Si c'est un Polype, mad. de Saint-Aug. peut compter qu'on la guérira : il est donc de toute nécessité qu'elle se laisse visiter. Tâchez, Madame, de concert avec madame la Prieure, de la résoudre à cela : il y va de la vie ; ce motif me paroît assez puissant pour se soumettre à ce que l'art exige. Si j'étois sur les lieux, il n'en faudroit pas d'autre que moi, pour s'assurer de la nature du mal : je regrette de n'avoir pas eu cette idée, étant à C.

Ce que j'avois prévu arriva : on eut toutes les peines du monde à déterminer mad. de Saint-Aug. à se laisser visiter. Je ne rapporterai point toutes les lettres qui furent

écrites de part & d'autre à ce ſujet; je me contenterai d'obſerver que, pour me mettre en état de juger moi-même de la nature de la maladie, on me fit part de quelques circonſtances qui avoient échappé dans les relations qu'on m'en avoit données. *Elle ne reſſent cette perte*, me mandoit-on dans une lettre, *que lorſqu'elle fait quelques efforts, comme de parler avec action; mais c'eſt ſur-tout lorſqu'elle a quelques beſoins naturels, que vient la plus grande abondance. Elle ne ſent aucune douleur dans la partie malade, que celle que lui cauſe l'épuiſement; elle ſent tous ces endroits & les reins comme quelque choſe qui eſt épuiſé & qui la délaiſſe*; &, dans une autre lettre: *Son incommodité n'a ni augmenté ni diminué depuis qu'elle lui a pris. Elle reſſent de tems en tems des feux le long du dos, de la poitrine, & ſur-tout dans le creux de l'eſtomac, même dans le bas-ventre.* Enfin, dans une lettre datée du 30 Décembre, mad. l'Infirmiere me mandoit: *J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, hier au ſoir, pour ſéparer, avec un bâton, une eſpece de gros morceau de chair qu'elle a rendu, & filandré, comme une peau épaiſſe à-peu-près comme du chamois, ſans pouvoir en venir à bout.*

Le famille de la malade, ayant appris ſon état, ſe rendit à ſon couvent, & la détermina enfin à ſe laiſſer voir par M. Keck, Chirurgien-

Chirurgien-Major du régiment d'Epting, qui, la visite faite, me fit l'honneur de m'écrire la lettre suivante.

LETTRE de M. KECK, Chirurgien-Major du régiment d'Epting, datée du 30 Décembre.

» Il y a environ quinze jours que je fus » appellé pour voit une Religieuse du..... » incommodée, depuis plusieurs années, » de pertes de sang, accompagnées de plu- » sieurs autres accidens, dont on vous a » envoyé le détail, pour vous consulter sur » son état. J'ai eu l'honneur de voir votre » réponse : votre soupçon sur un polype de » la matrice étoit très-fondé, suivant toute » apparence.

» J'ai touché Madame, à ma premiere » visite ; j'ai trouvé, avec le bout de mon » doigt, un corps très-dur, & fort tendu, » que je prenois, le premier moment, pour » la matrice squirrheuse ; mais, n'ayant pas » pu trouver l'orifice de la matrice, j'ai » changé de sentiment ; & je ne doutai plus » de l'existence d'un polype renfermé, en » plus grande partie, dans la matrice : ne » pouvant rien dire de certain, je me suis » contenté de prescrire à Madame un ré- » gime humectant, une tisane légere, des » injections émollientes, & du mouvement,

» pour faire defcendre la tumeur ou po-
» lype.

» Le 27 Décembre j'ai touché Ma-
» dame pour la feconde fois ; j'ai trouvé une
» tumeur, fuivant toute apparence, poly-
» peufe, fort dure & groffe comme la
» tête d'un enfant de fix ou fept mois,
» defcendue jufqu'aux grandes levres, de
» figure pyriforme, qui a un pédicule affez
» gros : la tumeur me permettoit de faire le
» tour entr'elle & les parois internes du va-
» gin, auffi haut que mon doigt pouvoit
» aller ; mais il m'étoit impoffible d'attein-
» dre l'orifice de la matrice, pour recon-
» noître fon état : j'efpere, dans quelques
» jours d'ici, en continuant les injections,
» que la maffe fe précipitera davantage ; ce
» qui me donnera plus de facilité de recon-
» noître fon pédicule, de même que l'ori-
» fice de la matrice : alors, étant bien cer-
» tain du caractere polypeux, il ne me refte
» d'autre moyen que la ligature, fuivant la
» méthode de M. Levret, fauf votre meil-
» leur avis. Depuis douze jours, Madame
» n'a eu aucune perte de fang ; mais elle a
» eu un écoulement continuel d'une féro-
» fité rougeâtre, & d'autre fois lympha-
» tique, occafionné, comme je crois, par
» l'étranglement de quelques vaiffeaux lym-
» phatiques, devenus variqueux.

RÉPONSE du 7 Janvier 1767, à M. KECK.

La découverte que vous avez faite d'un ſarcôme, ou polype utérin, chez mad. de Saint-Aug. démontre la néceſſité qu'il y avoit de viſiter cette dame : ſans doute qu'on ne peut la guérir ſans l'extirpation de cette tumeur : elle eſt indiſpenſable. Le moyen qui me paroît préférable pour faire cette opération, eſt la ligatute du pédicule, faite à la méthode de M. Levret, comme vous dites fort bien ; mais je vous conſeille d'adopter la derniere qu'il a imaginée, & que vous trouverez décrite dans le troiſieme tome de l'Académie de Chirurgie ; elle eſt beaucoup plus ſimple & plus facile, de l'aveu même de l'Auteur. Il nous en démontra le manuel dans un cours d'accouchemens que je fis ſous lui en 1755 ..... Il faut voir la deſcription de cette méthode dans l'article V du *Mémoire de M. Levret, ſur les Polypes de la Matrice & du Vagin.* Je vous conſeille très-fort de lire cet intéreſſant Mémoire, avant de procéder à l'opération de la Religieuſe en queſtion : vous y puiſerez de nouvelles lumieres qui ne ſe trouvent pas dans l'ouvrage que cet Auteur mit au jour en 1749. Je vous dirai même franchement que le cas eſt aſſez grave pour demander un adjoint, malgré les talens que vous avez :

vous ſavez comme moi, Monſieur, que, dans notre art, il faut, autant qu'il eſt poſſible, mettre notre réputation à l'abri de tout reproche, & du mauvais ſuccès qui peut ſurvenir, malgré la néceſſité d'opérer, & toute la dextérité & la prudence avec leſquelles on opere.

Comme vous êtes ſur les lieux, vous pouvez juger ſi la néceſſité d'opérer eſt urgente : le dépériſſement de la malade, occaſionné par des pertes de ſang continuelles, ſemble l'indiquer. Ce ſarcôme, ou plus probablement ce polype, date depuis long-tems : il faut remonter plus haut qu'à l'époque de l'hémorrhagie. La rétention d'urine, que cette Religieuſe eſſuya, il y a quelques années, fut vraiſemblablement produite par la tumeur ; & l'hémorrhagie n'a commencé probablement que lorſqu'elle fut étranglée par l'orifice interne de la matrice qu'elle avoit franchi. Vous m'obligerez beaucoup de me mander la conduite que vous tiendrez dans le traitement de cette maladie chirurgicale.

Quelque tems après je reçus de M. Keck la Lettre ſuivante.

» Notre malade va au mieux. Après » avoir reçu votre Lettre, je l'ai préparée » par un léger minoratif ; &, pendant l'eſ- » pace de dix jours, elle a pris une eau de » poulet, jointe à un peu de riz. Le jour

» avant l'opération elle a été repurgée
» avec quelques onces de manne, le matin
» de l'opération, par un lavement. J'ai pra-
» tiqué la derniere méthode de M. Levret,
» que j'ai eu en vue, dès le premier mo-
» ment que je fus certain de l'existence d'un
» polype, quoique muni, depuis plusieurs
» années, de tous les autres instrumens que
» M. Levret a rendu publics dans son Traité:
» cependant le hasard a voulu que le fil d'ar-
» gent s'est cassé deux fois, malgré toutes
» les précautions que je prenois pour le
» bien serrer; accident que j'attribue, ou
» à la nonchalence des Orfevres de Pro-
» vince, qui servent très-mal, ou à leur
» tromperie, m'ayant donné peut-être du
» fil d'argent qui n'étoit pas de coupelle, &
» détrempé comme il faut. La troisieme
» fois, je me suis servi d'un cordonnet de
» soie, avec lequel j'ai entouré le fil d'ar-
» gent, que j'ai fait passer ensemble dans les
» deux tuyaux d'argent destinés pour faire
» l'anse & la torsion; mais, au lieu de tordre,
» j'ai fait passer les deux bouts du cordonnet
» & fil d'argent à l'entour d'un petit cylin-
» dre de bois, que je faisois tourner en-
» tre deux piliers d'argent, soudés aux son-
» des, & que j'arrêtois, avec un cordonnet
» de soie, aux deux anneaux de l'instrument.
» Cette façon m'a très-bien réussi: en le
» serrant matin & soir, j'ai trouvé, le 8, au

» soir, la ligature libre; &, le 9, au matin, » par le moyen d'une grosse aiguille enfilée » d'un ruban, que je passai au travers d'un » bout du polype, qui se présentoit, après » quelques efforts que la malade fit pour le » faire sortir; je le tirai à moi, & insensiblement je le délogeai de son ancienne demeure. Il pesoit deux livres neuf onces » & treize grains; il avoit une figure ovale, » oblongue, un peu applatie; ce qui l'empêchoit de sortir du vagin, s'étant toujours » présenté par la partie applatie, &, pour » ainsi dire, en travers. Les 6, 7 & 8 de » Février la malade eut une forte fievre, » avec délire, précédée d'un léger frisson, » qui se terminoit toujours vers le matin; » fievre qui, sans contredit, étoit occasionnée par la matiere putride (*a*) qui s'est repompée dans la masse du sang, malgré » les injections de fleurs de sureau, animées » avec un peu d'esprit-de-vin camphré, réitérées presqu'à toute heure, & des bols » de camphre, qu'elle prenoit toutes les six » heures. Depuis la derniere ligature la » malade n'a perdu ni sang, ni sérosité, qui » étoient très-abondans auparavant: elle en » a perdu jusqu'à deux pots par jour; & de-

(*a*) Ne pourroit-on pas faire remarquer à M. Keck, que c'étoit plutôt la fievre de suppuration qu'une fievre occasionnée par la résorbtion des sucs putrides?

» puis la ſortie du polype, tous les accidens
» ont diſparu. Madame reſſent des foibleſſes
» dans ſes membres, des maux d'eſtomac
» de tems en tems. Je l'ai purgée deux fois
» depuis, avec quelques onces de manne &
» les tamarins : elle fait uſage, matin & ſoir,
» d'un bouillon de veau, avec bourrache,
» bugloſſe, ſanicle, racines de chicorée, de
» patience ſauvage, & ſel de Glauber. On
» continue les injections déterſives. J'eſpere
» qu'elle ſe rétablira peu-à-peu; de façon
» qu'il ne lui reſtera aucune de ſes anciennes
» incommodités. A l'égard du polype, je
» l'ai ouvert : il étoit recouvert d'une mem-
» brane d'un tiſſu très-ſerré, de l'épaiſſeur
» d'une ligne, garnie extérieurement d'une
» quantité de vaiſſeaux variqueux, dont quel-
» ques-uns avoient le diametre d'une plume
» à écrire : l'intérieur étoit d'une ſubſtance
» cotoneuſe, remplie d'un ſang très-noir,
» & reſſembloit aſſez à l'intérieur de la rate
» de l'homme; ſon pédicule avoit à-peu-
» près la groſſeur d'un doigt : il y paſſoit
» deux arteres & une veine; mais il y a ap-
» parence qu'il étoit diminué par ſon dégor-
» gement, de même que le polype, qui étoit
» fort flétri, & qui ci-devant étoit très-dur.
» Le polype étoit bien, ſans exagérer, de la
» groſſeur de la tête d'un enfant de huit
» mois. «

Je répondis quelques jours après à cette Lettre.

J'ai l'honneur de vous féliciter ſur l'heureux ſuccès de votre opération, ſur la dextérité avec laquelle vous l'avez pratiquée, & ſur la conduite que vous avez tenue avant, pendant & après l'opération de ce polipe utérin ; je vous ſuis obligé du détail que vous m'en avez donné : le ſtratagême auquel vous avez eu recours, pour parer à la mauvaiſe qualité du fil d'argent, mérite des éloges. J'en informerai M. Levret, & je lui ferai part, en même tems, de l'addition que vous avez faite à ſon inſtrument. J'ai toujours obſervé que la néceſſité rend les hommes plus induſtrieux. Cette cure vous fait honneur : je vous réitere mon compliment.

Dans une Lettre que m'écrivit mad. de Sainte-Ald. le 10 Mars, elle me dit » que » M. Keck a fait part de ma réponſe à mad. » de Saint-Aug. qui va toujours bien, ex- » cepté ſes forces, qui reviennent bien len- » tement : il lui fait prendre, pourſuit-elle, » préſentement des bouillons avec du quin- » quina ; enſuite il compte lui faire prendre » le petit-lait avec la fumeterre, & puis les » eaux de Spa. Elle m'a prié de vous faire » ce petit détail, afin de voir ſi vous ap- » prouverez tout cela : les bouillons qu'elle

» prend actuellement lui font du bien. «

Je répondis à cet article que j'approuvois le plan curatif de M. Keck, mais que je préférerois de donner le quinquina en opiat, ou infusé dans du vin rouge, & que Mad. de Saint-Aug. récupéreroit ses forces avec le tems, & moyennant des alimens nourrissans, & de facile digestion.

Au mois d'Avril j'eus l'honneur d'écrire à M. Levret, en lui envoyant une copie des Lettres qui ont trait à l'histoire du polype utérin, extirpé chez la Religieuse en question: je lui mandai, en même tems, que je me proposois de publier cette observation, quand le loisir me le permettroit: il m'honora de la réponse suivante.

» Je suis des plus sensibles à l'honneur de
» votre souvenir, à la généreuse façon de
» penser sur mes productions, & à la peine
» que vous avez bien voulu prendre, non-
» seulement de me faire part de la réussite
» que vos sages conseils ont procurée, tant
» à M. Keck, qu'à la malade qui fait le
» sujet de l'observation qui en est l'objet;
» mais aussi de l'histoire chronologique de
» tout ce qui s'est passé depuis le moment où
» vous avez vu cette malade, jusqu'à celui
» dont vous en avez reçu les dernieres nou-
» velles, & du dessein de l'instrument qui a
» servi à faire la ligature du polype utérin
» dont il est fait mention.

» Si je vous dois des remerciemens pour
» toutes ces attentions, je dois auſſi des
» éloges à M. Keck, tant ſur ſon adoption
» de divers moyens que j'ai déjà mis au jour
» pluſieurs fois, pour la ligature des po-
» lypes, mais auſſi ſur la fécondité de ſon
» génie, pour éviter que le fil d'argent, qui
» s'étoit rompu à deux repriſes différentes,
» ne ſe caſsât une troiſieme fois; & enfin,
» ſur la générosité qu'a M. Keck de faire
» part de l'addition qu'il a faite au double
» tuyau de mon invention: je vous ſupplie
» de lui faire ſavoir ma façon de penſer
» ſur ſon compte, & pour le payer de re-
» tour, de lui communiquer ce qui ſuit.

» Vous avez pu voir dans mon Mé-
» moire, imprimé dans la troiſieme Col-
» lection de ceux de notre Académie, qu'il
» m'eſt arrivé une fois que le fil d'argent
» s'eſt caſſé, quoique je fuſſe bien ſûr de ſa
» bonté; il eſt vrai que j'en ſoupçonnai la
» cauſe. Peu de tems après, j'eus occaſion
» de vérifier ſi mes ſoupçons étoient bien
» fondés. Mais une autre cauſe me pro-
» produiſit le même effet: cette cauſe étoit
» la forte & réitérée torſion du fil, que je
» fus obligé de faire ſous quinze jours,
» pour étrangler totalement un pédicule de
» polype utérin, qui ſe trouva être très-gros
» & fort dur: alors je ſentis la néceſſité
» de me mettre dorénavant à l'abri de cet

» inconvénient ; & pour y parvenir, je
» fis le changement ſuivant à mes tuyaux :
» il y en a un qui a huit pouces de long,
» comme mes précédens, & l'autre n'en
» a que ſept ; le plus court gliſſe à couliſſe
» ſur le plus long : celui-ci eſt formé en
» larme pleine par ſon extrêmité ſupérieure,
» & percé obliquement & latéralement en
» ovale du côté de la couliſſe, mais très-
» près de la larme ; l'autre tuyau eſt percé
» par le bout comme mes anciens : je dé-
» termine à volonté la grandeur de l'anſe
» entre ces deux ouvertures ; & lorſque
» j'ai embraſſé le pédicule du polype de la
» façon dite dans mon Mémoire, je fais
» la torſion latérale à l'ordinaire ; mais alors
» un des chefs de l'anſe de la ligature ſe
» tourne autour du bout du grand tuyau,
» entre les deux ouvertures ſuſdites, comme
» autour d'une bobine ; ce qui remplit très-
» ſimplement l'action du tourniquet ajouté
» par M. Keck. A l'égard de la couliſſe &
» des pieces de pouces qui ſont à l'extrê-
» mité inférieure de chacun de mes nou-
» veaux tuyaux, le tout me ſert quelque-
» fois à ſerrer un nœud ſimple, & à le fixer,
» lorſqu'au lieu de fil d'argent je juge qu'un
» cordonnet me ſera plus utile. Je me pro-
» poſe de mettre cette correction au jour
» dans quelque tems, & alors je ferai vo-
» lontiers mention de celle de M. Keck,

» ſi vous l'avez rendue publique comme
» vous me le marquez.

» Quant au cordonnet dont M. Keck a
» entouré le fil d'argent, ſans doute de
» crainte que celui-ci ne vînt à caſſer de
» nouveau par quelque accident imprévu,
» je le trouve ſuperflu : d'ailleurs il doit
» rendre ſa préparation difficile, en ôtant le
» liſſe du fil d'argent, puiſqu'il ne peut man-
» quer d'y ajouter des aſpérités, par les
» pas de-viſſe qu'il forme deſſus. «

Le 5 Juin, mad. de Sainte-Ald. m'annonçant que ſa ſanté étoit meilleure, ajouta que Mad. de Saint-Aug. étoit tout au mieux, & qu'elle ſe diſpoſoit à prendre les eaux de Spa, qu'elle ne ceſſoit de lui parler de l'obligation qu'elle m'avoit, que ſans moi jamais on n'auroit connu ſon mal.

Voilà une narration exacte de tout ce qui s'eſt paſſé depuis mon voyage de C. J'aurois ſouhaité la rendre moins longue; mais j'ai craint qu'en ſupprimant les lettres & les réponſes faites, touchant la maladie de Mad. de Saint-Aug. je n'euſſe omis quelques circonſtances néceſſaires à l'éclairciſſement du cas préſent; car en fait d'hiſtoire de maladie, je penſe qu'il faut rapporter juſqu'aux détails les plus minutieux.

La célérité de la guériſon du polype de notre Religieuſe, qui eſt tombé le ſeptieme

jour de l'opération, sert à confirmer l'assertion de M. Levret, qui avance, pag. 581, n° 3, que sa nouvelle méthode a l'avantage de procurer beaucoup plus promptement la chute des tumeurs polypeuses, quoiqu'entiérement renfermées dans le vagin.

La rétention d'urine qu'a souffert la Religieuse de C., & des stranguries & ischuries qu'ont éprouvé les femmes qui sont le sujet des Observations III, IV, VI, VII, X, XVIII, XXIV, XXV & XXX, rapportées dans le Mémoire de M. Levret (a), me font ajouter au précepte de cet Auteur celui-ci : *Il est nécessaire de toucher les femmes qui ont des rétentions d'urine, ou des difficultés d'uriner.*

Une circonstance encore à observer dans le cas que j'ai rapporté, c'est qu'on distinguoit le flux menstruel de la perte de sang habituelle : remarque que je n'ai trouvée que dans l'observation XXII, où on fait

(a) Voyez aussi les Observations rapportées au Journ. de Méd. t. xx, p. 246; t. xxj, p. 442 & 526; t. xxv, p. 364. Voyez encore la Dissertation de M. Berhens, soutenue à Wirtemberg au mois d'Avril 1718, & rapportée dans le tome ij de la *Collection des Theses médico-chirurg. de M. le Baron de* HALLER, pag. 179, traduct. françoise.

obſerver que les regles ne s'étoient point dérangées pendant le cours de la maladie, qui dura cinq ans. La femme dont parle M. Martin, au Journal de Méd. tome xx, pag. 246 & ſuiv., avoit toujours été auſſi bien réglée.

La paralyſie & la catalepſie qui ont précédé la rétention d'urine & l'hémorragie, chez la Religieuſe de C., n'ayant aucun rapport avec l'exiſtence du corps étranger quelconque dans la matrice, ne pourroit-on pas ſoupçonner que quelque humeur viciée dans le ſang, après avoir produit ſucceſſivement ces divers accidens, ſelon les différens ſieges qu'elle a occupés, s'eſt fixée à la matrice, & a produit cette excroiſſance polypeuſe (*a*)?

(*a*) Pour connoître comment ſe forme le polype on peut conſulter l'article qui traite du ſarcôme de la matrice, dans le *Traité des Maladies des Femmes de* M. ASTRUC; *la Chirurgie complete des Modernes*, tom. ij, p. 3; & le *Dictionnaire Encyclopédique*, au mot POLYPE DE LA MATRICE.



LETTRE

De M. COULON, D. Médecin de Verſailles, au ſujet d'une Luxation de la Cuiſſe, réduite ſans le ſecours des machines.

A Verſailles le 8 Juin 1768.

En liſant, Monſieur, votre Journal de ce mois, j'ai remarqué, page 544, que l'on voudroit ſemer des doutes, relativement à une réduction de luxation opérée, il y a environ un an, ſans le ſecours des machines, ſur une fille réſidante à Bailly, Grand-Parc de Verſailles. Je n'entreprends point ici d'entrer en lice ſur le fond de la matiere, encore moins d'apprécier les opinions reſpectives; c'eſt du tems, c'eſt d'une longue expérience que dépend la poſſibilité de ſe fixer au ſuccès plus ou moins reconnu d'une méthode quelconque : juſques-là tout ſujet de critique me ſemble prématuré, pour ne pas dire déplacé, & n'être qu'un vain eſſai, où le brillant de l'eſprit a plus de part que la ſolidité du raiſonnement, appuyé ſur une ſuite d'effets notoires.

Je ſuis partiſan du vrai, & je verrai toujours avec regret qu'on s'en éloigne; c'eſt auſſi par le même motif que je crois ne pouvoir me diſpenſer de vous développer ce qui eſt à ma connoiſſance, touchant la luxa-

tion dont j'ai déjà parlé au commencement de ma lettre.

L'année derniere, au mois de Juillet, j'étois au village de Bailly, où j'avois été appellé pour des maladies épidémiques qui régnoient alors dans cet endroit; j'eus occasion de me trouver chez M. de Caterby, Huissier du cabinet du Roi : l'on m'y fit voir une fille âgée de près de quatre-vingt-six ans, qui venoit de subir la réduction de l'os de la cuisse droite, que l'on me dit avoir été luxé durant quatorze à quinze jours.

Toutes les personnes qui avoient été présentes à l'opération de cette réduction, m'assurerent qu'avant qu'il eût été question d'y procéder, ils avoient vu la partie malade plus courte que l'autre, de quatre travers de doigt, & le bout du pied tourné en dedans; que ce fut dans cet état que l'on eût recours à M. Gauthier, Chirurgien-Major des Cheveaux-Légers, homme dont je connois particuliérement la candeur, & auquel on ne sauroit d'ailleurs refuser d'être versé supérieurement dans son Art, depuis trente ans qu'il l'exerce avec distinction. Ce Praticien habile parvint au point de la réduction, & l'on m'assura de plus qu'il n'y avoit employé aucune des machines attachées à l'ancienne méthode.

Ce que je puis avancer là-dessus avec

certitude, c'eſt d'avoir vu & trouvé d'égale longueur les deux membres de la malade : il eſt vrai qu'à l'article réduit, je reconnus encore un peu de gonflement pâteux, & de la foibleſſe, la malade agiſſant néanmoins, & ſe ſoutenant, quoiqu'à l'aide d'une béquille ; mais je dois dire auſſi que ſon grand âge, & une douleur rhumatiſmale, dont elle m'avoua que le membre luxé étoit affecté pluſieurs années avant l'accident, ſont de ces obſtacles que ni la nature ni l'art ne permettent que rarement de ſurmonter.

Au ſurplus, Monſieur, je ne fais ici que rendre hommage à la vérité, touchant la réduction agitée ; nul eſprit de parti ne m'y engage : toute ame déſintéreſſée ſe porte d'elle-même à éclairer le public, ſur l'aſſertion d'une garantie haſardée, & capable de faire prendre le change : j'ajoute que, dans l'eſpece préſente, le ſuffrage & le mérite des perſonnages cités, ne peuvent que mal-à-propos être compromis, ſur-tout par l'affectation avec laquelle on les fait paroître ſur la ſcène, pour atteſter un fait qu'ils n'ont ni vu, ni ſuivi dans ſon principe. Je me fais un devoir de vous en prévenir, afin de vous mettre à portée d'en faire uſage dans vos Journaux ſuivans.

J'ai l'honneur d'être,

LETTRE

De M. DESFORGES, Curé de Bailly, sur le même sujet.

A Bailly le 18 Juin 1768.

J'ai toujours fait profession, Monsieur, de dire la vérité; elle devroit être dans la bouche de tous les hommes : ils devroient se dépouiller de cet intérêt personnel, qu'on peut appeller jalousie de métier, qui souvent fait perdre le mérite d'être utile, par la secrete envie qu'on fait entrevoir de détruire la vérité des faits, de contredire & censurer ceux dont on craint les talens. M. Aubray, dans ses Réflexions sur l'usage des lacs & des machines pour la réduction des luxations, Journal de Juin 1768, p. 554, voudroit jetter du louche sur les observations de M. Gauthier, & révoque en doute l'opération faite par cet Artiste sur la demoiselle Bertaud. M. Marrigues est son garant. Sur quoi est appuyée cette garantie? *Sur le rapport du Chirurgien de Bailly*, dit M. Marrigues dans sa lettre à M. Aubray, *qui étoit présent à cette réduction, & qui a assuré que cette réduction n'étoit rien moins que véritable. La malade, après cette réduction, n'a pu se soutenir sur la jambe;*

& au mois de Décembre elle marchoit encore avec des béquilles.

Le témoignage du Chirurgien de Bailly doit-il être ici le motif sûr d'une garantie? Il atteste avoir été présent à la réduction, & il assure qu'elle n'est pas véritable, c'est-à-dire qu'il a vu ce qui n'étoit point. Je n'ai pas des yeux si fins : j'ai vu la malade, dès le lendemain de sa chute ; on m'avoit prié d'y passer : je la trouvai couchée sur le dos, souffrant des douleurs considérables, & ne pouvant faire aucun mouvement de sa jambe & de sa cuisse ; je l'interrogeai, & je soupçonnai par ses réponses, plus sûrement que par celles du Chirurgien, qu'il y avoit un déboitement ou luxation. Comme il faut que chacun se mêle de son métier, je crus prudemment devoir m'en tenir à la décision d'un Maître de l'Art, comme j'aurois souhaité qu'on s'en tînt à ma décision en fait de morale : je continuai de voir la malade, & je conseillai d'appeller M. Gauthier, dont la réputation & l'expérience consommée sont à l'épreuve de toute censure. Il ne fut appellé que le dix-septieme jour. Il vint, & vit, avec le Chirurgien de Bailly, que la jambe de la malade étoit plus courte que l'autre, d'environ quatre doigts ; ce dernier en convint, & me le dit le lendemain, la malade me dit qu'elle avoit beaucoup souffert dans l'opération ; depuis, elle m'a

avoué qu'elle avoit eu du ſoulagement les jours qui l'ont ſuivie ; avant, elle ne pouvoit être remuée ſans de grandes douleurs : depuis, on l'a levée : je l'ai vu marcher dans un corridor ; elle a deſcendu, s'eſt promenée dans le jardin, il eſt vrai, avec des béquilles & des douleurs.

Ce ſont ces béquilles qui tiennent au cœur du Chirurgien de Bailly, & par leſquelles il prétend prouver qu'il n'y avoit point de luxation, par conſéquent aucune réduction. Qu'y avoit-il donc ? Pourquoi ne dit-il pas où étoit la maladie, & quelle elle étoit ? Il l'a vue pendant dix-ſept jours ; il la panſoit ſoir & matin : au bout de ce tems il déſire qu'on faſſe venir M. Gauthier. Il eſt témoin du racourciſſement d'une des jambes ; il aide à l'opération : les deux jambes deviennent égales en ſa préſence : que ſignifie cela ? Je laiſſe aux perſonnes de l'Art à en juger. Quoi de plus poſſible que des luxations négligées deviennent incurables ? Ici c'eſt un ſujet de plus de quatre-vingts ans : on attend dix-ſept jours pour conſulter ; & pendant ce laps de tems, le Chirurgien de Bailly n'a pu s'appercevoir que d'un refoulement de nerfs. L'os ſorti de ſa cavité ne pouvoit-il pas, pendant ce tems, ſe gonfler, la cavité ſe remplir ? Alors la réduction ſe fait imparfaitement : elle ſubſiſte telle qu'elle eſt, tant que le malade reſte tran-

quille ; mais lorſqu'il veut ſe lever, & marcher, la tête de l'os gliſſe, & revient dans ſon premier état. Dans un ſujet âgé, les liqueurs n'ont plus la même action ; la machine ne ſe ſoutient qu'en déclinant ; il ne ſe fait plus d'accroiſſement, & les pertes ne ſe réparent que très-difficilement.

Je ſuis très-perſuadé qu'il y a eu chez la demoiſelle Bertaud une luxation, les ſymptômes l'ont annoncé ; que la réduction s'eſt faite, l'uniformité des jambes l'a démontré ; mais elle n'a été que momentanée, parce qu'elle a été faite trop tard, & que ce ſujet eſt trop âgé : cependant on devoit la tenter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

De M. MARRIGUES, Maître en chirurgie à Verſailles, ſur le même ſujet.

Du 12 Juillet 1768.

MONSIEUR,

En liſant le Journal de médecine du mois de Juin dernier, j'ai trouvé à la ſuite des Réflexions de M. *Aubrai*, ſur l'uſage des machines pour la réduction des luxations, l'Extrait d'une Lettre en réponſe à une d'un de mes amis, qui m'avoit fait part de ſes

remarques, & demandé mon avis ſur la diſpute élevée entre MM. *Aubrai* & *Portal*, dans lequel M. *Aubrai* me rend garant d'un fait dont il a dû lire dans ma Lettre, qu'on lui a communiquée ſans ma participation, que les circonſtances de ce fait qu'il y rappelle ne m'étoient connues que par la relation du Chirurgien dénommé. Je n'ai, en effet, expoſé à mon ami, qui me demandoit quelques détails à ce ſujet, que les doutes du Chirurgien préſent à l'opération, ſans avoir garanti la moindre choſe du ſuccès qui s'en eſt ſuivi, ne garantiſſant ordinairement que ce que je vois. Je ne puis donc approuver M. *Aubrai* d'avoir arrangé à ſon gré un paſſage de ma Lettre, pour s'en ſervir contre ſon adverſaire, attendu qu'il peut faire naître à l'Auteur du fait dont il s'agit, le préjugé de croire que je révoque ce fait en doute, ce dont je n'ai nulle intention. Pour détruire ce même préjugé, je vous prie d'inférer dans votre prochain Journal ce que j'ai l'honneur de vous adreſſer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

QUESTION
MEDICO-CHIRURGICALE,

A l'occasion d'une Hydropisie ascite ; par M. RENARD, D. M. à la Fere.

Sacra sacris hominibus communicanda ; profanis verò nefas priusquàm scientiæ mysteriis sint initiati.

Une demoiselle âgée d'environ trente ans, d'un tempérament foible & délicat, prend environ une douzaine de bains tiedes, selon sa coutume, depuis quelques années, dans le printems de l'année 1767 : elle mange ensuite avec plus d'appétit, pendant plusieurs mois, acquiert plus d'embonpoint, & paroît jouir d'une bien meilleure santé. Cependant, au commencement de l'automne, on observe du dérangement dans les regles, qui reparoissent tous les quinze jours ; on n'en parle pas. Le ventre s'éleve, & durcit insensiblement. Le Médecin est consulté en Octobre : il reconnoît une pléthore sanguine, & un engorgement organique dans les visceres du bas-ventre, & particuliérement dans les vaisseaux de l'*uterus*. Il conseille la saignée du bras ; on s'y refuse. Bientôt la malade éprouve un mal-être plus considérable ; la fievre survient par intervalles ; le ventre est encore plus dur, plus douloureux que de coutume : il insiste sur la

ſaignée: enfin on y conſent, & elle eſt faite en Novembre. Le ſang paroît extraordinairement couëneux & inflammatoire : la malade n'en reſſent preſqu'aucun ſoulagement. Le Médecin veut la faire réitérer encore une fois, & peut-être pluſieurs, ſuivant les indications; on s'y refuſe abſolument. (Les commeres, & quelques agréables, avoient déjà improuvé la premiere; ainſi ce Médecin parloit à des ſourds: d'ailleurs c'eſt aſſez l'ordinaire, dans toutes les maladies chroniques, l'avis du Médecin prévaut rarement.) On conſent ſeulement à être purgé, & on l'eſt abondamment, mais ſans profit. Au contraire, la maladie ſemble faire encore des progrès plus rapides. Les grands froids ſurviennent, & on rejette alors tout ſecours médical; mais peu après on eſt encore forcé de recourir au Médecin. La malade eſt tourmentée, pendant pluſieurs jours, par un vomiſſement continuel; rien ne paſſe plus; l'eau même eſt rejettée avec efforts, les lavemens ſont ſans effet. L'engorgement des viſceres du bas-ventre eſt augmenté conſidérablement; le pylore même paroît obſtrué : des accidens graves & nombreux ſe ſuccedent les uns aux autres; les urines ſe ſuppriment : le ventre, qui avoit toujours continué de groſſir de plus en plus, offre alors (vers le 8 Janvier 1768) un volume d'eau conſidérable; la fluctuation eſt

eſt manifeſte & la malade ſemble toucher, dans ce moment-là, à ſa derniere heure. Qu'il fallut réunir de ſecours pour l'arracher des bras de la mort ! Les réſolutifs internes & externes, les diaphorétiques, les diurétiques & les cathartiques ont le plus grand ſuccès. Les vomiſſemens ceſſent ; les évacuations ſont copieuſes ; la fievre diſparoit ; le ventre ne contient plus d'eau ; toutes les fonctions ſont rétablies ; la convaleſcence ſemble parfaite, & la malade eſt rendue à la ſociété, vers les premiers jours de Fevrier. Cependant l'hypogaſtre reſte toujours plus élevé & plus dur qu'il ne devroit être naturellement. Quelques ſemaines ſont à peine écoulées que le ventre ſe remplit de nouveau : tous les hydragogues, tous les diurétiques ſont employés ſans ſuccès ; bientôt le ventre eſt d'un volume prodigieux ; l'eſtomac eſt tellement rétréci & comprimé, qu'il ne peut preſque plus rien contenir : la malade a des ſuffocations, &c.; on eſt enfin forcé de faire la ponction le 22 Mars : on tire environ dix-huit livres d'une eau graſſe, ſale & glaireuſe. Le ventre reſte toujours gros, & renferme encore une grande quantité de glaires, qu'il eſt impoſſible d'évacuer par la canule.. On tente en vain de rappeller encore le cours des urines ; les purgatifs ſont auſſi preſque ſans effet, ainſi que les

fondans & les résolutifs soit intérieurement, soit en topique. On comptoit cependant beaucoup sur un mêlange de poudre de scille, & de terre foliée de tartre ; mais il ne fut pas assez long-tems continué. Plusieurs Médecins célebres sont consultés en Mars & Avril. M. Clerc, Médecin de son A. S. Mgr le Duc d'Orléans, voit la malade le 31 Mars. Tous s'efforcent de remplir les indications, par des moyens analogues & efficaces ; mais la malade est sourde à leurs conseils salutaires : elle n'a plus de confiance qu'aux poudres d'Ailhaud, qu'elle continue toujours de prendre depuis le 28 Mars, à-peu-près, de jour à autre. On a chanté victoire après l'effet des premieres prises : la cure, disoit-on, étoit radicale ; c'étoit même le plus beau miracle des poudres. Le Médecin qui se vit alors inutile, & qui remarqua dans les manieres & les propos un ton de suffisance & d'ironie, cessa absolument (le 9 Avril) de voir la malade, & fut approuvé. Comme la maladie ne cesse pas d'être dangereuse (le 15 Août) on demande si la saignée, qui a été faite dans les circonstances décrites ci-dessus, peut avoir occasionné tous les accidens qu'a essuyés la malade, & particuliérement l'hydropisie ascite.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*		
	A 6 h. & d. du matin.	*A 2 h. & d. du soir.*	*A 11 h. du soir.*	*Le matin. pouc. lig.*	*A midi. pouc. lig.*	*Le soir. pouc. lig.*
1	12½	17½	12¾	28 1¾	28 1½	28 ¾
2	10	15½	12	28	27 11¾	28
3	10	18	14	27 11	27 11	27 8¾
4	12½	17	13¼	27 8	27 7½	27 7¾
5	12⅓	15½	11½	27 7½	27 8½	27 9
6	11	15½	12½	27 7¾	27 8½	27 10
7	12½	17¾	13½	27 9½	27 11¼	27 11½
8	13	17½	14	27 10¼	27 10¾	27 10
9	12¾	15½	11	27 11	28	28 ¼
10	10	15½	12	28	28	27 11½
11	12	14	10	27 11	27 10¾	28
12	9	11	8	27 11	28	27 11
13	5½	7¼	9	28	28	28
14	9	11½	9	28	28	28
15	9½	14	9½	28	28 1	28 1¾
16	9	12	9½	28 1½	28 1¼	28 2
17	6	11½	7	28 2¼	28 2¼	28 1¾
18	4	11½	8¼	28 ¼	28 ½	28 ¼
19	8½	13	8	28	28 1½	28 2¾
20	6	9	7	28 2½	28 2¾	28 2
21	6	9	7	28 1⅔	28 1½	28 ½
22	5¼	10¼	8	27 8	27 8	27 7
23	7¼	10¼	8¼	27 7	27 7	27 7
24	7	11¼	9¼	27 6	27 6	27 5
25	9¼	9	6	27 4	27 4½	27 4
26	6	9	6½	27 7½	27 7	27 7½
27	6½	9½	6	27 8½	27 9	27 10
28	7½	10	7	27 10½	27 9	27 9
29	5½	7½	8	27 9½	27 9¼	27 9
30	7½	9	8¼	27 9	27 9	27 9
31	7½	7½	6¾	27 8	27 8	27 7½

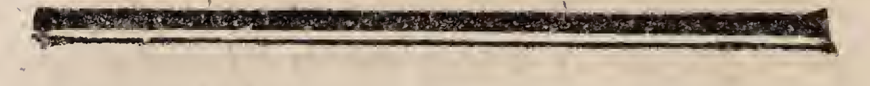
ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	E. br. couv.	E. nuages.	Nuages.
2	E. lég. br. b. n.	S-E. ond. n. é.	Beau.
3	E. lég. br. b.	E S-E. n. p. pl.	Nuages.
4	S-S-E. pluie, vent. nuages.	S-S E. couv. petite pluie.	Pluie.
5	S O. pluie. c.	S-O. nuages.	Couvert, pl.
6	S O. g. pl. c. v.	S-O. nuages.	Nuages.
7	S O. nuages v.	S-O. nuages.	Couvert.
8	S-S-O. pl c.	S-S E. nuages.	Couvert.
9	S-O. pluie. n.	S-O. nuages	Nuages.
10	S. couvert.	S. nuages.	Nuages.
11	O. couvert.	O-N-O. nuag.	Nuages.
12	N-O. nuages.	N-N-O. nuag.	Nuages.
13	N-N-O. br.	N-N-O. pet. pluie, nuages.	Nuages.
14	N-N-O. pluie.	N-N-O. p. pl.	Couvert.
15	N. pluie.	S-O. pet. pl.	Nuages.
16	S. c pet. pluie.	S S O. pl. con.	Beau.
17	O. b. nuages.	O-N O. n. b.	Beau.
18	N. br. nuages.	N. nuages.	Couvert.
19	O. pl. couvert.	N-O. nuages.	Beau.
20	O-N-O. b.	N-O. nuages.	Beau.
21	N-N-O. nua.	N. nuages.	Nuages.
22	N-E. n ages.	N-E. nuages.	Pluie.
23	S-O. pluie.	S. pluie, nuag.	Nuages.
24	O. nuages.	O. pluie.	Pluie.
25	S-O. pluie.	S O. pluie.	Pluie.
26	S-O. brouil. n.	S O. pluie. n.	Pluie.
27	S-O. pl. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
28	S-O pluie. n.	S. nuages.	Nuages.
29	S-E. nuages.	S-E. nuages.	Nuages.
30	S-O. nuages.	S O. nuages.	Nuages.
31	S-O. nuages. petite, pluie.	O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 5 ½ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 12 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 ¾ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de 10 ¾ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
1 fois du N-E.
3 fois de l'E.
1 fois de l'E-S-E.
2 fois du S-E.
2 fois du S-S-E.
4 fois du S.
2 fois du S-S-O.
12 fois du S-O.
5 fois de l'O.
3 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.
4 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau.
6 jours du brouillard.
28 jours des nuages.
12 jours couvert.
20 jours de la pluie.
3 jours du vent.
1 jour des éclairs.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1768.

Les maladies qui ont régné le plus communément pendant ce mois ont été des affections catarrales, dont l'effet se portoit principalement sur la gorge & sur la poitrine ; ce qui a produit des enrouemens & des rhumes qui n'ont présenté rien de particulier ni de bien grave.

On a continué à voir un assez grand nombre de petites-véroles, & de fievres continues de l'espece de celles dont nous avons parlé dans le mois précédent : on a vu encore des fievres intermittentes qui portoient le caractere des fievres automnales.



Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois de Septembre 1768, par M. BOUCHER, Médecin.

Il a plu preſque tous les jours, depuis le premier juſqu'au 23. Un orage ſurvenu le 12, avec tonnerre & éclairs, a été ſuivi d'une pluie preſque continuelle juſqu'au 19; circonſtance fâcheuſe pour le reſtant de la moiſſon, qui étoit arriérée. Le tems a été beau & ſerein les ſept à huit derniers jours du mois.

Il n'y a pas eu de chaleurs, ce mois, le thermometre ayant été obſervé conſtamment au-deſſous du terme de 15 degrés.

Le mercure, dans le barometre, depuis le premier juſqu'au 19, ne s'eſt pas porté au-deſſus du terme de 27 pouces 9 lignes: le 16 il a deſcendu à 27 pouces 1 ligne, & le 17 à 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes; mais, les ſept derniers jours du mois le barometre a été conſtamment obſervé au terme de 28 pouces, & même au-deſſus.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 $\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abaissement a été de 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
10 fois du N. vers l'Est.
2 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
11 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ou.
9 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.
20 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
2 jours d'éclairs.
2 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué beaucoup d'humidité la plus grande partie du mois, & sur-tout vers la fin.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de Septembre 1768.

Nous avons eu ce mois, & sur-tout vers la fin, plus de personnes attaquées de fievre continue que dans les mois précédens: quoiqu'elle eût des symptômes d'embarras phlogistiques à la tête, à la poitrine & à la région des hypocondres, elle portoit évidemment un caractere de putridité; & la plupart des malades rendoient des vers.

Après quelques ſaignées plus ou moins indiquées par la plénitude du pouls, les douleurs de tête, l'embarras de la reſpiration, &c. on ſe trouvoit très-bien de l'uſage des minoratifs, fondans & aigrelets, tels que des potions huileuſes, acidulées avec du jus d'orange ou de citron, la marmelade de M. Tronchin, les décoctions de tamarins avec la manne & du nitre, &c. Les émétiques, quoiqu'aſſez ſouvent indiqués, doivent être placés avec beaucoup de prudence, à cauſe de la tenſion & de l'irritation ſinguliere de membranes nerveuſes, ſur-tout dans le cas de grande chaleur & de ſécheresſe.

Vers la fin du mois, nous avons vu nombre de fluxions catarreuſes & rhumatiſmales, des angines de la même eſpece, & des diarrhées.

La petite-vérole a encore régné ce mois, mais avec moins de vigueur. J'ai vu néanmoins, ce qui n'avoit pas encore été obſervé, que je ſache, dans le cours de l'été, un enfant de ſept à huit ans, bien conſtitué, attaqué de cette eſpece de petite-vérole qu'annonce une diſſolution putride & gangréneuſe du ſang, & qui eſt mort, au ſeptieme jour, le ſang lui ruiſſelant par le nez, les yeux & les voies naturelles. Il n'y a pas eu de ſuppuration aux puſtules, dont la pointe

présentoit une véficule remplie d'une lymphe ichoreufe.

DECRETA

Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parifienfis.

I. Anno Domini millefimo feptingentefimo fexagefimo octavo, die Sabbati vigefimo fexto menfis Martii, horâ decimâ matutinâ, in comitiis legitimè convocatis, poft deliberationem de injuriâ, in decreto, die Martis decimâ octavâ menfis Maii anni 1762, lato, M. *Colombier* Bachalaureo licentiæ curfum actu peragenti factâ, attentè perlectis & penfitatis litteris ipfis quas idem M. *Colombier* ad DD. decanum Facultatis medicæ Pontimuffanæ miferat; cenfuit, judicavitque faluberrima Facultas Parifienfis inconfultò & injuriosè fibi delatum fuiffe eumdem M. *Colombier*, tamquam pravis ufum machinationibus, quibus lauream Apollinarem in Facultate Pontimuffanâ fibi compararet; quippè qui nihil, nifi quod honeftus vir poftulare poteft, rogaffet; ac proindè falfa & delenda effe, quæ de magiftro *Colombier* leguntur in decreto, menfe Maio anni 1762, lato. Et fic conclufi.

BERCHER, *Decanus.*

II. Anno Domini eodem, in comitiis, poſt ſacrum, die feſto divi Lucæ, ritè convocatis, expoſtulavit idem M. *Colombier*, nunc collega noſter, ut, cùm decretum ſibi contumelioſum, juſſu Facultatis, ad omnes hujuſcè regni medicas fuiſſet miſſum, ne minimum notæ & ſuſpicionis veſtigium ſupereſſet, decretum ſuæ probitatis & honeſtatis vindex typis mandare ſibi liceret, & quocumquè vellet, mittere; cui, poſtulato communi ſuffragio, aſſenſit ſaluberrima Facultas, juſſitque decretum, die 26 Martii, anno 1768, latum M. *Colombier* permitti typis mandandum, & quocumque vellet, mittendum. Et ſic concluſi.

BERCHER, *Decanus.*

LIVRES NOUVEAUX.

PROSPECTUS.

Lettres périodiques ſur la méthode de s'enrichir promptement, & de conſerver ſa ſanté, par la culture des végétaux; par M. *Buc'hoz*, Médecin-Botaniſte Lorrain.

Le titre de cet ouvrage indique aſſez ſon utilité. Nous y traiterons de preſque toutes les plantes ſucceſſivement, ſans cependant garder aucun ordre que celui qui ſe préſentera dans nos Mémoires. Nous nous atta-

cherons principalement aux plantes exotiques, ayant suffisamment parlé des indigènes dans notre Traité historique des Plantes de la Lorraine, qui se vend chez *Durand* neveu, Libraire, rue Saint-Jacques; & dans notre Dictionnaire des Végétaux de la France, qui est actuellement sous presse. Nous considérerons dans ces Lettres les végétaux sous différens aspects, eu égard à l'agriculture, au jardinage, aux arts & métiers, à la médecine, à l'art vétérinaire, & aux différens usages économiques. Il paroîtra, tous les mardis de chaque semaine, une de ces Lettres. Le prix est de 5 sols par Lettre.

Comme plusieurs personnes désirent les avoir par souscription, l'abonnement de ces Lettres pour l'année entiere sera de 18 liv. franc de port pour la province, & de 16 livres pour Paris. On s'inscrira pour la souscription, chez *Durand* neveu, Libraire, rue Saint-Jacques; chez *Lacombe*, aussi Libraire, rue Christine; ou chez l'Auteur, rue des Cordeliers, à l'ancien hôtel de Saintonge.

Il a paru jusqu'ici treize de ces Lettres.

On délivre actuellement, chez *Debure le jeune*, la quatorzieme distribution des Planches de l'Histoire de la Lorraine, du

même Auteur : elle eſt de vingt-cinq planches.

Obſervations ſur pluſieurs maladies des yeux ; par M. *Janin*, Oculiſte du College de chirurgie de Paris, & Aſſocié-Correſpondant de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon. A Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, *in*-12.

Elémens de Phyſiologie de M. *Albert de Haller*, Préſident de la Société royale des Sciences de Gottingue, Membre des Académies royales des Sciences de Paris, Londres, Berlin, &c., traduction nouvelle du latin en françois, par M. *Bordenave*. A Paris, chez *Guylin*, 1768, deux parties en un volume *in*-12. Prix relié 3 livres.

Nouvelle Méthode facile & curieuſe pour connoître le pouls par les notes de la muſique ; par feu M. *F. N. Marquet* ; ſeconde édition, conſidérablement augmentée, par M. *P. Joſ. Buc'hoz*, Docteur aggrégé au College royal des Médecins de Nancy. A Amſterdam ; & ſe trouve à Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, *in*-12.

NOUVEAU PROJET

D'un établiſſement pour procurer de l'eau pure à Paris.

Dès que feu M. *Deſparcieux* eut démontré l'inſuffiſance des moyens établis pour procurer de l'eau aux différens quartiers de Paris, on vit éclorre différens projets pour remplir cet objet. Les uns ſe ſont propoſé de filtrer les eaux avant de les diſtribuer aux citoyens ; d'autres ont été chercher celles des fontaines de Ville-d'Avrai ; d'autres enfin ont propoſé l'établiſſement des pompes à feu pour élever les eaux de la Seine, & les porter dans les quartiers les plus écartés de cette ville immenſe. M. *Chamouſſet*, dont le zele pour le bien public ne ſe ralentit point, vient d'en publier un dont nous croyons devoir rendre compte à nos lecteurs.

Il établit d'abord que la pureté de l'eau dépend, non de l'abſence des matieres qui y flottent, & qu'on peut leur enlever par des filtres, ou encore mieux par le ſimple repos, mais plutôt de celles qui y ſont tenues en diſſolution, quoiqu'elles n'en troublent pas la limpidité. Perſuadé que les diffé-

rens égoûts qui, aboutiſſant à la riviere, dans toute l'étendue de la traverſée de Paris, la ſurchargent de matieres de cette derniere eſpece, il s'eſt propoſé de la puiſer vis-vis la garre projetée ; &, pour le faire à moins de frais qu'il eſt poſſible, il a imaginé de faire conſtruire des bateaux moyens neufs, qui ne ſeront point goudronnés, & auxquels on fera perdre tout goût de bois en les faiſant tremper quelque tems au fond de la riviere. Ces bateaux iront chercher l'eau au lieu indiqué, & l'apporteront dans des réſervoirs que la ville lui permettra de bâtir ſur les bords de la riviere, par-tout où il en ſera beſoin. L'eau, par le ſéjour dans ces réſervoirs, dépoſera la terre & les matieres flotantes qui en troublent la limpidité ; & c'eſt delà qu'on la diſtribuera, au moyen de voitures & de tonneaux, à tous ceux qui déſireront de s'en pourvoir. Il ſera permis, moyennant une rétribution modique, aux porteurs d'eau, & à ceux qui diſtribuent de l'eau dans Paris, avec des tonneaux, d'en prendre auxdits réſervoirs, pour la vendre à leur profit.



COURS D'HISTOIRE NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, Démonſtrateur d'Hiſtoire naturelle, avoué du Gouvernement, Cenſeur royal, Membre de pluſieurs Académies des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts, Maître Apothicaire, &c.; ouvrira ſon Cours d'Hiſtoire naturelle le Mercredi 7 Décembre 1768, à dix heures & demie très-préciſes du matin, & les continuera, les vendredi, lundi & mercredi, à la même heure, en ſon Cabinet, rue de la Verrerie, vis-à-vis la rue du Coq.

N. B. Le même Démonſtrateur ouvrira un ſecond Cours d'Hiſtoire naturelle le ſamedi 10 Décembre 1768, à onze heures & demie très-préciſes du matin. Ce Cours particulier ſera continué les mardi, jeudi & ſamedi de chaque ſemaine, à la même heure. Ceux qui voudront prendre part à ce Cours ſont avertis d'entendre le diſcours ſur le ſpectacle & l'étude de la nature, qu'on fera le 7 Décembre, à dix heures & demie du matin.

Fin du Tome XXIX.



TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans les six derniers mois du Journal de Médecine de l'année 1768.

Livres annoncés.

Medecine.

CHIRURGIE.

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE & PHARMACIE.

C H I R U R G I E.

HISTOIRE NATURELLE.

AVIS DIVERS.

Fin de la Table générale des Matieres.

